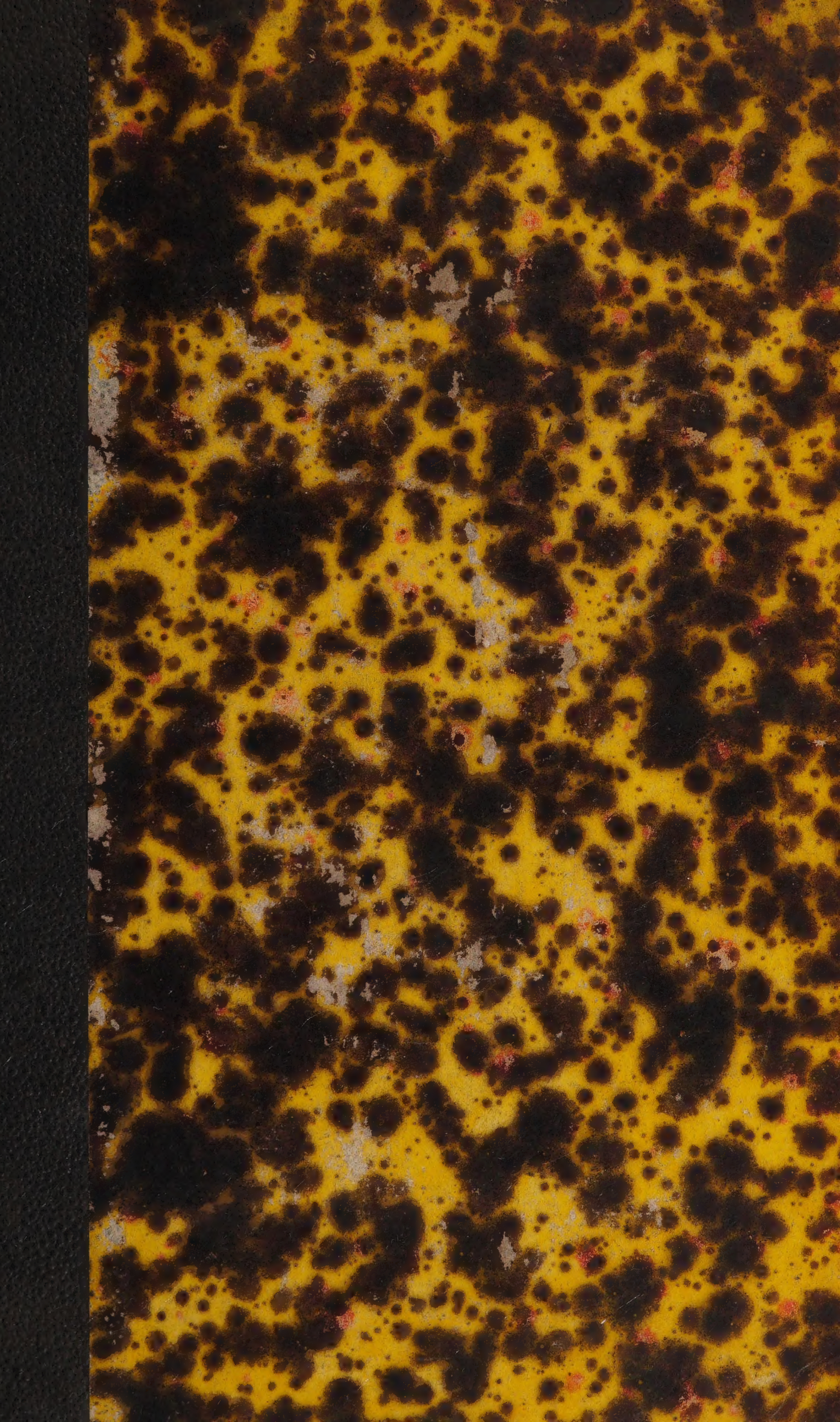


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME XXXII.

J. P. JACOB, IMPRIMEUR A VERSAILLES.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

TOME II.



A PARIS,

CHEZ J. ESNEAUX, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N° 46.

MDCCC XXIII.

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

SUR MLLE DE LENCLOS.

A M.***

1751.

Je suis bien aise, Monsieur, qu'un ministre du saint Évangile veuille savoir des nouvelles d'une prêtresse de Vénus. Je n'ai pas l'honneur d'être de votre religion, et je ne suis plus de l'autre; mais j'ai voulu laisser passer le saint temps de Pâques avant de répondre à vos questions, jugeant bien que vous n'auriez pas voulu lire ma lettre pendant la semaine sainte.

Je vous dirai d'abord en historiographe exact, que le cardinal de Richelieu eut les premières faveurs de Ninon, qui probablement eut les dernières de ce grand ministre. C'est, je crois, la seule fois que cette fille célèbre se donna sans consulter son goût. Elle avait alors seize à dix-sept ans. Son père était un joueur de luth, nommé Lenclos. Son instrument ne lui fit pas une grande fortune, mais sa fille y suppléa par le sien. Le cardinal de Richelieu lui donna deux mille livres de rentes viagères, qui étaient quelque chose dans ce temps-là. Elle se livra depuis à une vie un peu libertine, mais ne fut jamais courtisane pu-

blique. Jamais l'intérêt ne lui fit faire la moindre démarche. Les plus grands seigneurs du royaume furent amoureux d'elle; mais ils ne furent pas tous heureux, et ce fut toujours son cœur qui la détermina. Il fallait beaucoup d'art, et être fort aimé d'elle, pour lui faire accepter des présens.

Dans le commencement de la régence d'Anne d'Autriche, elle fit un peu trop parler d'elle. On sait l'aventure du *beau billet qu'a La Châtre;* les Laïs et les Thaïs n'ont assurément rien fait ni rien dit de plus plaisant.

Une querelle entre deux de ses amans fut cause qu'on proposa à la reine de la faire mettre dans un couvent. Ninon, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties; elle répondit que cela n'était pas juste, parce qu'elle n'était ni fille ni repentie. Elle avait trop d'amis, et était de trop bonne compagnie, pour qu'on lui fît cet affront; et enfin la reine, qui était très-indulgente, la laissa vivre à sa fantaisie. Elle donnait souvent chez elle des concerts. On y venait admirer son luth, son clavecin et sa beauté. Huygens, ce philosophe hollandais, qui découvrit en France une lune de Saturne, s'attacha aussi à observer mademoiselle Ninon de Lenclos. Elle métamorphosa un moment le mathématicien en galant et en poète. Il fit pour elle ces vers qui sont un peu géométriques :

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux,
Les deux premiers ses mains, les deux autres ses yeux!
Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reste,
Il faut être fringant et leste.

Les plus beaux esprits du royaume, et la meilleure compagnie, se rendaient chez elle. On y soupait; et

comme elle n'était pas riche, elle permettait que chacun y portât son plat. Saint-Évremont eut quelque temps ses bonnes grâces. On la quittait rarement, mais elle quittait fort vite, et restait toujours l'amie de ses anciens amans. Elle pensa bientôt en philosophe, et on lui donna le nom de la moderne *Leontium*.

Sa philosophie était véritable, ferme, invariable, au-dessus des préjugés et des vaines recherches. Elle eut, à l'âge de vingt-deux ans, une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient sa destinée qui l'enlevait à la fleur de son âge. *Ah! dit-elle, je ne laisse au monde que des mourans.* Il me semble que ce mot est bien philosophique. Elle mérita les quatre vers que Saint-Évremont mit au bas de son portrait, et qui sont plus connus que tous les autres vers de cet auteur :

L'indulgente et sage nature
A formé l'ame de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

En effet, elle était digne de cet éloge. Elle disait qu'elle n'avait jamais fait à Dieu qu'une prière. « Mon » Dieu, faites de moi un honnête homme, et n'en » faites jamais une honnête femme. »

Les grâces de son esprit et la fermeté de ses sentimens lui firent une telle réputation, que, lorsque la reine Christine vint en France, en 1654, cette princesse lui fit l'honneur de l'aller voir dans une petite maison de campagne où elle était alors.

Lorsque mademoiselle d'Aubigné (depuis madame de Maintenon), qui n'avait alors aucune fortune, eut cru faire une bonne affaire en épousant Scarron, Ninon devint sa meilleure amie. Elles couchèrent ensemble quelques mois de suite : c'était alors une mode dans

l'amitié. Ce qui est moins à la mode, c'est qu'elles eurent le même amant, et ne se brouillèrent pas. M. de Villarceaux quitta madame de Maintenon pour Ninon. Elle eut deux enfans de lui. L'aventure de l'aîné est une des plus funestes qui soit jamais arrivée. Il avait été élevé loin de sa mère, qui lui avait été toujours inconnue. Il lui fut présenté à l'âge de dix-neuf ans, comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde. Malheureusement il en devint éperdument amoureux. Il y avait auprès de la porte Saint-Antoine un assez joli cabaret, où, dans ma jeunesse, les honnêtes gens allaient encore quelquefois souper. Mademoiselle de Lenclos, car on ne l'appelait plus alors Ninon, y soupait un jour avec la maréchale de La Ferté, l'abbé de Châteauneuf et d'autres personnes. Ce jeune homme lui fit, dans le jardin, une déclaration si vive et si pressante que mademoiselle de Lenclos fut obligée de lui avouer qu'elle était sa mère. Aussitôt ce jeune homme, qui était venu au jardin à cheval, alla prendre un de ses pistolets à l'arçon de sa selle, et se tua tout roide. Il n'était pas si philosophe que sa mère.

Son autre fils nommé La Boissière est mort tout doucement de sa belle mort, en 1723, à la Rochelle, où il était commissaire de marine. La mort tragique de son fils aîné rendit mademoiselle de Lenclos un peu plus sérieuse, mais ne l'empêcha pas d'avoir des amans. Elle regardait l'amour comme un plaisir qui n'engageait à aucuns devoirs, et l'amitié comme une chose sacrée. Elle aima quelques années, de très-bonne foi, le marquis de Sévigné, le fils de cette célèbre madame de Sévigné dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au maréchal de Choiseul. Ce maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ses bonnes qualités, comme si par là

on se fesait aimer, elle lui répondit par ce vers de Corneille :

> O ciel! que de vertus vous me faites haïr.
>
> (Pompée, act. III, sc. 4.)

Cependant elle était elle-même la personne qui avait le plus de vertu, à prendre ce mot dans le vrai sens; et cette vertu lui mérita le nom de *la belle gardeuse de cassette*.

Lorsque M. de Gourville, qui fut nommé vingt-quatre heures pour succéder à M. Colbert, et que nous avons vu mourir l'un des hommes de France les plus considérés; lors, dis-je, que ce M. de Gourville, craignant d'être pendu en personne, comme il le fut en effigie, s'enfuit de France en 1661, il laissa deux cassettes pleines d'argent, l'une à mademoiselle de Lenclos, l'autre à un dévot (*). A son retour, il trouva chez Ninon sa cassette en fort bon état; il y avait même plus d'argent qu'il n'en avait laissé, parce que les espèces avaient augmenté depuis ce temps-là. Il prétendit qu'au moins le surplus appartenait de droit à la dépositaire; elle ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jeter la cassette par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit qu'il avait employé son dépôt en œuvres pies, et qu'il avait préféré le salut de l'ame de Gourville à un argent qui sûrement l'aurait damné.

Le reste de la vie de mademoiselle de Lenclos n'a pas de grands événemens; quelques amans, beaucoup d'amis, une vie sédentaire, de la lecture, des soupers agréables; voilà tout ce qui compose la fin de son histoire.

Je ne dois pas oublier que madame de Maintenon,

(*) Le grand pénitencier de Notre-Dame.

étant devenue toute-puissante, se ressouvint d'elle, et lui fit dire que si elle voulait être dévote, elle aurait soin de sa fortune. Mademoiselle de Lenclos répondit qu'elle n'avait besoin ni de fortune ni de masque. Elle resta chez elle paisible avec ses amis, jouissant de sept à huit mille livres de rente, qui en valent quatorze d'aujourd'hui ; et elle n'aurait pas voulu de la place de madame de Maintenon, avec la gêne où cette place l'aurait condamnée. Plus heureuse que son ancienne amie, elle ne se plaignit jamais de son état, et madame de Maintenon se plaignit quelquefois du sien.

Elle ne pouvait pas souffrir les ivrognes, qui étaient encore un peu à la mode de son temps. Chapelle qui l'était, et qu'elle ne put corriger, fut exclu de sa maison, et devint son ennemi. Il jura que, pendant un mois entier, il ne se coucherait jamais sans être ivre, et sans avoir fait une chanson contre elle. Il tint parole. Voici une de ces chansons dont je me souviens :

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si toujours elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu ;
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir...
Avec ce grand personnage.

Elle répondit à cela qu'elle aurait beaucoup mieux aimé coucher avec Platon qu'avec Chapelle.

Sa maison était sur la fin une espèce de petit hôtel de Rambouillet, où l'on parlait plus naturellement, et où il y avait un peu plus de philosophie que dans l'autre. Les mères envoyaient soigneusement à son école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle se plaisait à les former.

Rémond, que nous avons vu introducteur des ambassadeurs, et qui prétendait être un grand platonicien, se vantait souvent de devoir à mademoiselle de Lenclos tout le mérite qu'il avait. En effet, il avait un mérite assez singulier. C'est sur lui que Périgni avait fait cette chanson:

De monsieur Rémond voici le portrait;
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng sauret.
Il rime, il cabale,
Est homme de cour,
Se croit un Candale (*a*),
Se dit un Saucour (*b*).
Il passe en science
Socrate et Platon,
Cependant il danse
Tout comme Balon (*c*).
De monsieur Rémond voici le portrait;
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng sauret.

Quand on dit à mademoiselle de Lenclos que Rémond se vantait partout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu'elle fesait comme Dieu, qui s'était repenti d'avoir fait l'homme.

Je suis hareng sauret comme M. Rémond; mais, n'ayant pas été formé par mademoiselle de Lenclos, ce n'est pas elle qui s'est repentie de m'avoir fait.

L'abbé de Châteauneuf me mena chez elle dans ma plus tendre jeunesse. J'étais âgé d'environ treize ans. J'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraissaient fort bons pour mon âge. Mademoiselle de Lenclos avait autrefois connu ma mère, qui était fort amie de l'abbé de Châteauneuf. Enfin on

(*a*) Le marquis de Candale, fils du duc d'Épernon, le plus bel homme de son temps.

(*b*) Le marquis de Saucour passait pour l'homme le plus vigoureux, et son nom est passé en proverbe.

(*c*) Fameux danseur de l'Opéra.

trouva plaisant de me mener chez elle. L'abbé était le maître de la maison : c'était lui qui avait fini l'histoire amoureuse de cette personne singulière; c'était un de ces hommes qui n'ont pas besoin de l'attrait de la jeunesse pour avoir des désirs; et les charmes de la société de mademoiselle de Lenclos avaient fait sur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; et enfin l'abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur si long-temps, elle lui répondit qu'elle avait voulu attendre le jour de sa naissance pour ce beau gala; et ce jour-là elle avait juste soixante-dix ans. Elle ne poussa guère plus loin cette plaisanterie, et l'abbé de Châteauneuf resta son ami intime. Pour moi je lui fus présenté un peu plus tard; elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre sur son testament; elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite et son testament.

L'abbé Tétu, qu'on appelait *Tétu tai-toi* (pour le distinguer d'un autre, devenu un dévot à la mode), homme connu par beaucoup de bouquets à Iris, d'impromptus, de jouissances et de psaumes paraphrasés, après avoir voulu être long-temps un agréable débauché, eut l'ambition de convertir mademoiselle de Lenclos à sa mort. Il croit, dit-elle, que cela lui fera honneur, et que le roi lui donnera une abbaye; mais s'il ne fait fortune que par mon ame, il court risque de mourir sans bénéfice.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de Saint-Évremont. L'abbé de Châteauneuf en avait beaucoup; mais en mourant il a brûlé tous ses papiers.

Quelqu'un a imprimé, il y a deux ans, des lettres sous le nom de mademoiselle de Lenclos, à peu près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour

du Bourgogne. Si elle avait eu le malheur d'écrire ces lettres, vous ne m'en auriez pas demandé une sur ce qui la regarde.

Au reste, j'apprends que l'on vient d'imprimer deux nouveaux Mémoires sur la vie de cette philosophe. Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'histoires de Ninon que de Louis XIV. Je souhaite que ces Mémoires soient plus instructifs et plus édifians que ceux que je viens de vous donner.

Dites, avec moi, un petit *De profundis* pour elle. J'ai l'honneur d'être, etc.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE ÉCRITE A UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

A Postdam, 15 avril 1752.

. . . .

. . . .

Je réponds à toutes vos questions. La plupart des anecdotes sur mademoiselle Lenclos sont vraies, mais plusieurs sont fausses. L'article de son testament dont vous me parlez n'est point un roman; elle me laissa deux mille francs; j'étais enfant; j'avais fait quelques mauvais vers qu'on disait bons pour mon âge. L'abbé de Châteauneuf, frère de celui que vous avez vu ambassadeur à La Haye, m'avait mené chez elle, et je lui avais plu je ne sais comment. C'est ce même abbé de Châteauneuf qui avait fini son Histoire amoureuse; c'est lui à qui cette célèbre vieille fit la plaisanterie de donner ses tristes faveurs à l'âge de soixante et dix ans. Vous devez être persuadé que les lettres qui courent, ou plutôt qui ne courent plus sous son nom, sont au rang des mensonges imprimés. Il est vrai qu'elle m'exhorta à faire des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'est un métier trop dangereux, et la misérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis et empoisonne trop la vie. La carrière de Ninon qui ne fit point de vers, et qui eut et donna long-temps beaucoup de plaisir, est assurément préférable à la mienne.

On pouvait se passer d'écrire en forme sa vie; mais du moins on a observé la bienséance de ne l'écrire que long-temps après sa mort. Les biographes qui ont écrit ma prétendue histoire dont vous me parlez,

se sont un peu pressés, et me font trop d'honneur. Il n'y a pas un mot de véritable dans tout ce que ces messieurs ont écrit. Les uns ont dit, d'après l'équitable et véridique abbé Desfontaines, que je ressemblais à Virgile par ma naissance, et que je pouvais dire apparemment comme lui :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas !

(Georg., II, 468.)

Je pense sur cela comme Virgile, et tout me paraît fort égal. Mais le hasard a fait que je ne suis pas né dans le pays des églogues et des bucoliques. Dans une autre vie qu'on s'est avisé de faire encore de moi, comme si j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs du parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au parlement. Mais qu'importe? On ajoute une belle aventure d'un carrosse avec l'épouse de M. le duc de Richelieu, dans le temps qu'il était veuf. Tous les autres contes sont dans ce goût, et j'aime autant les amours du révérend père de La Chaise avec mademoiselle du Tron. On ne peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des sottises, les libraires hollandais de les vendre, et les laquais de les lire.

L'article du Journal des Savans, dont il est question, n'est point dans le journal de Paris; il est dans celui qu'on falsifie à Amsterdam, et se trouve sous l'année 1750. « Le parlement a condamné, dit ce » Journal, l'Histoire de Louis XI, de M. Duclos, » successeur de M. de Voltaire dans la place d'histo- » riographe de France, à cause de ce passage : *La* » *dévotion fut de tout temps l'asile des reines sans* » *pouvoir.* » Ce sont deux calomnies. Le parlement ne s'est point avisé de condamner ce livre, et le par-

lement ne se mêle point du tout d'examiner si une reine est dévote ou non. On ajoute une troisième calomnie; c'est *que je suis exilé de France et réfugié en Prusse*. Quand cela serait, il me semble que ce ne serait pas une de ces vérités instructives qui sont du ressort du Journal des Savans. Le fait est que le roi de Prusse, qui m'honore de ses bontés depuis quinze ans, m'a fait venir auprès de lui; qu'il a fait demander au roi mon maître par son envoyé, que je pusse rester à sa cour en qualité de son chambellan; que j'y resterai tant que je pourrai lui être de quelque utilité dans son goût pour les belles-lettres, et que ma mauvaise santé et mon âge me permettront de profiter de ses lumières et de ses bontés; que le roi mon maître, en me cédant à lui, m'a daigné accorder une pension, et m'a conservé la charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. J'en demande pardon aux calomniateurs et à ceux qui se mêlent d'être jaloux; mais la chose est ainsi. Je n'y puis que faire; et j'ajoute qu'un homme de lettres serait bien indigne de l'être, s'il était entêté de ces honneurs, et s'il n'était pas toujours aussi prêt à les quitter que reconnaissant envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point sacrifié ma liberté au roi de Prusse, et je la préférerai toujours à tous les rois.

Je vous envoie un exemplaire de l'édition que l'on a faite à Paris de mes Œuvres bonnes ou mauvaises. C'est de toutes la plus passable; il y a pourtant bien des fautes. Une des plus grandes est d'y avoir inséré quatre chapitres du Siècle de Louis XIV, qui est imprimé aujourd'hui séparément. C'est un double emploi, et il est bien vrai, surtout en fait de livres, qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. C'est par cette raison que je

me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites pièces fugitives que vous me demandez. Tous ces vers de société ne sont bons que pour les sociétés seules, et pour les seuls momens où ils ont été faits. Il est ridicule d'en faire confidence au public. De quoi s'est avisé ce compilateur des lettres de la reine Christine, de grossir son énorme recueil d'une lettre que j'écrivis il y a quelques années à la reine de Suède d'aujourd'hui? Comment a-t-il eu cette lettre? Comment a-t-il pu en estropier les vers au point où il l'a fait? Le public n'avait pas plus à faire de ces vers que de la plupart des lettres inutiles de la chancellerie de la reine Christine. Il est vrai qu'en écrivant à la reine Ulrique, avec cette liberté que ses bontés et la poésie permettent, je feignais que Christine m'avait apparu, et je disais :

A sa jupe courte et légère,
A son pourpoint, à son collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par-devant et par-derrière,
A sa mine galante et fière
D'Amazone et d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre et moins fin,
Soudain je reconnus Christine;
Christine des arts le soutien,
Christine qui céda pour rien
Et son royaume et votre Église,
Qui connut tout et ne crut rien,
Que le Saint-Père canonise,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortalise, etc. (*)

(*) Voyez cette lettre entière dans la correspondance avec les souverains, année 1750.

Voilà, monsieur, le morceau de cette lettre que le compilateur a falsifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes qui fanent les fleurs qu'elles touchent; mais comptez que la plupart de toutes ces petites pièces sont des fleurs éphémères qui ne durent pas plus que les nouveaux sonnets d'Italie et nos bouquets pour Iris. On n'a que trop recueilli de ces bagatelles passagères dans toutes les misérables éditions qu'on a données de moi, et auxquelles, Dieu merci, je n'ai aucune part. Soyez persuadé que de même qu'on ne doit pas écrire tout ce que les rois ont fait, mais seulement ce qu'ils ont fait de digne de la postérité; de même on ne doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette règle honnête, il y aurait moins de livres et plus de goût dans le public. J'espère que la nouvelle édition qu'on a faite à Dresde sera meilleure que toutes les précédentes. Ce sera pour moi une consolation, dans le regret que j'ai d'avoir trop écrit.

J'aurais voulu supprimer beaucoup de choses qui échappent à l'esprit dans la jeunesse, et que la raison condamne dans un âge avancé. Je voudrais même pouvoir supprimer les vers contre Rousseau, qui se trouvent dans l'Épître sur la calomnie, parce que je n'aime à faire des vers contre personne, que Rousseau a été malheureux, et qu'en bien des choses il a fait honneur à la littérature française; mais il me réduisit malgré moi à la nécessité de répondre à ses outrages par des vérités dures. Il attaqua presque tous les gens de lettres de son temps qui avaient de la réputation; ses satires n'étaient pas, comme celles de Boileau, des critiques de mauvais ouvrages, mais des injures personnelles et atroces. Les termes de *belître*, de *maroufle*, de *louve*, de *chien*, déshonorent ses épîtres, dans lesquelles il ne parle que

de ses querelles. Ces basses grossièretés révoltent tout lecteur honnête homme, et font voir que la jalousie rongeait son cœur du fiel le plus âcre et le plus noir. Voyez les deux volumes intitulés le *Portefeuille*. Ce n'est qu'un recueil de mauvaises pièces dont la plupart ne sont point de Rousseau. Il n'y a que la rage de gagner quelques florins qui ait pu faire publier cette rapsodie. La comédie de l'Hypocondre est de lui; et c'est apparemment pour décrier Rousseau qu'on a imprimé cette sottise. Il avait voulu à la vérité la faire jouer à Paris; mais les comédiens n'ayant osé s'en charger, il n'osa jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages que l'auteur y a condamnés.

Vous serez plus fâché de voir dans ce recueil une lettre sur la mort de La Motte, où l'on outrage la mémoire de cet académicien distingué, l'accusant des manœuvres les plus lâches, et lui reprochant jusqu'à la petite fortune que son mérite lui avait acquise. Cela indigne à la fois et contre l'auteur et contre l'éditeur.

Ceux qui ont fait imprimer le recueil des Lettres de Rousseau, devaient pour son honneur les supprimer à jamais. Elles sont dépourvues d'esprit, et très-souvent de vérité. Elles se contredisent; il dit le pour et le contre; il loue et il déchire les mêmes personnes; il parle de Dieu à des gens qui lui donnent de l'argent, et il envoie des satires à Brossette, qui ne lui donne rien.

La véritable cause de sa dernière disgrâce chez le prince Eugène, puisque vous la voulez savoir, vient d'une ode intitulée la Palinodie, qui n'est pas assurément son meilleur ouvrage. Cette petite ode était contre un maréchal de France ministre d'état (*a*),

(*a*) Le maréchal de Noailles.

qui avait été autrefois son protecteur. Ce ministre mariait alors une de ses filles au fils du maréchal de Villars. Celui-ci, informé de l'insulte que fesait Rousseau au beau-père de son fils, ne dédaigna pas de l'en faire punir, toute méprisable qu'elle était. Il en écrivit au prince Eugène, et ce prince retrancha à Rousseau la pension qu'il avait la générosité de lui faire encore, quoiqu'il crût avoir sujet d'être mécontent de lui, dans l'affaire qui fit passer le comte de Bonneval en Turquie. Madame la maréchale de Villars, dont je serais forcé d'attester le témoignage s'il en était besoin, peut dire si je ne tâchai pas d'arrêter les plaintes de M. le maréchal, et si elle-même ne m'imposa pas silence en me disant que Rousseau ne méritait point de grâce. Voilà des faits, monsieur, et des faits authentiques. Cependant Rousseau crut toujours que j'avais engagé M. le maréchal de Villars à écrire contre lui au prince Eugène.

Si je ne fus pas la cause de sa disgrâce auprès de ce prince, je vous avoue que je fus cause, malgré moi, qu'il fut chassé de la maison de M. le duc d'Aremberg. Il prétendit, dans sa mauvaise humeur, que je l'avais accusé auprès de ce prince d'être en effet l'auteur des couplets pour lesquels il avait été banni de France. Il eut l'imprudence de faire imprimer dans un journal de du Sauzet, cette imposture. Je me sentis obligé, pour toute explication, d'envoyer le journal à M. le duc d'Aremberg, qui chassa Rousseau sur ce seul exposé. Voilà, pour le dire en passant, ce qu'a produit la détestable et honteuse licence qu'on a prise trop long-temps en Hollande, d'insérer les libelles dans des journaux, et de déshonorer, par ces turpitudes, un travail littéraire imaginé en France pour avancer les progrès de l'esprit humain. Ce fut ce libelle qui rendit les der-

nières années de Rousseau bien malheureuses. La presse, il le faut avouer, est devenue un des fléaux de la société, et un brigandage intolérable.

Au reste, monsieur, je vous l'avouerai hardiment; quoique je ne me fusse jamais ouvert à M. le duc d'Aremberg sur ce que je pensais des couplets infâmes, et de la subornation de témoins qui attirèrent à Rousseau l'arrêt dont il fut flétri en France, cependant j'ai toujours cru qu'il était coupable. Il savait que je pensais ainsi, et c'était une des grandes sources de sa haine; mais je ne pouvais avoir une autre opinion. J'étais instruit plus que personne; la mère du petit malheureux qui fut séduit pour déposer contre Saurin, servait chez mon père; c'est ce que vous trouverez dans le *factum* fait en forme judiciaire par l'avocat du Cornet en faveur de Saurin. J'interrogeai cette femme, et même plusieurs années après le procès criminel : elle me dit toujours « que Dieu avait puni son fils pour avoir fait un faux » serment, et pour avoir accusé un homme inno- » cent; » et il faut remarquer que ce garçon ne fut condamné qu'au bannissement, en faveur de son âge et de la faiblesse de son esprit. Je n'entre point dans le détail des autres preuves; vous devez présumer qu'il est bien difficile que deux tribunaux aient unanimement condamné un homme dont le crime n'eût pas paru avéré. Si vous voulez après cette réflexion songer quelle bile noire dominait Rousseau; si vous voulez vous souvenir qu'il avait fait contre le directeur de l'Opéra, contre Bérin, contre Pécour, et d'autres, des couplets entièrement semblables à ceux pour lesquels il fut condamné; si vous observez que tous ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abominables étaient ses ennemis et les amis de Saurin; votre conviction sera aussi entière que celle des juges,

Enfin, quand il s'agit de flétrir ou le parlement ou Rousseau, il est clair qu'après tout ce que je viens de vous dire il n'y a pas à balancer.

C'est à cet horrible précipice que le conduisirent l'envie et la haine dont il était dévoré. Songez-y bien, monsieur; la jalousie, quand elle est furieuse, produit plus de crimes que l'intérêt et l'ambition.

Ce qui vous a fait suspendre votre jugement, c'est la dévotion dont Rousseau voulut couvrir sur la fin de sa vie de si grands égaremens et de si grands malheurs. Mais lorsqu'il fit un voyage clandestin à Paris dans ses derniers jours, et lorsqu'il sollicitait sa grâce, il ne put s'empêcher de faire des vers satiriques, bien moins bons à la vérité que ses premiers ouvrages, mais non moins distillans l'amertume et l'injure. Que voulez-vous que je vous dise? La Brinvilliers était dévote, et allait à confesse après avoir empoisonné son père, et elle empoisonnait son frère après la confession. Tout cela est horrible : mais après les excès où j'ai vu l'envie s'emporter, après les impostures atroces que je lui ai vu répandre, après les manœuvres que je lui ai vu faire, je ne suis plus surpris de rien à mon âge.

Adieu, monsieur. Vous trouverez dans ce paquet des lettres de M. de La Rivière. Je l'ai connu autrefois : il avait un esprit aimable; mais il n'a bien écrit que contre son beau-père. C'est encore là une affaire bien odieuse du côté de Bussy-Rabutin. Le *factum* de La Rivière vaut mieux que les sept tomes de Bussy; mais il ne fallait pas imprimer ces lettres, etc.

RÉPONSE

D'UN ACADÉMICIEN DE BERLIN A UN ACADÉMICIEN DE PARIS;

Tirée de la Bibliothèque raisonnée, mois de juillet, août et septembre, page 227, article XII.

Voici l'exacte vérité qu'on demande. M. Moreau Maupertuis, dans une brochure intitulée *Essai de Cosmologie*, prétendit que la seule preuve de l'existence de Dieu est $AR \times nRB$, qui doit être un *minimum* (*). Il affirme que dans tous les cas possibles, l'action est toujours un *minimum*, ce qui est démontré faux; il dit avoir découvert cette loi du *minimum*, ce qui n'est pas moins faux.

M. Kœnig, ainsi que d'autres mathématiciens, a écrit contre cette assertion étrange; et il a cité, entre autres choses, un fragment d'une lettre de Leibnitz, où ce grand homme disait avoir remarqué *que dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un* maximum *ou un* minimum.

M. Moreau Maupertuis crut qu'en produisant ce fragment, on voulait lui enlever la gloire de sa prétendue découverte, quoique Leibnitz eût dit précisément le contraire de ce qu'il avance. Il força quelques membres pensionnaires de l'académie de Berlin, qui dépendent de lui, de sommer M. Kœnig de produire l'original de la lettre de Leibnitz; et l'original ne se trouvant plus, il fit rendre, par les mêmes membres, un jugement qui déclare M. Kœnig coupable d'avoir attenté à la gloire du sieur Moreau Maupertuis, en supposant une fausse lettre.

Depuis ce jugement, aussi incompétent qu'injuste,

(*) *Voyez* page 52 de son recueil in-4°.

et qui déshonorait M. Kœnig, professeur en Hollande, et bibliothécaire de S. A. S. madame la princesse d'Orange, le sieur Moreau Maupertuis écrivit et fit écrire à cette princesse, pour l'engager à faire supprimer, par son autorité, les réponses que M. Kœnig pourrait faire. S. A. S. a été indignée d'une persécution si insolente; et M. Kœnig s'est justifié pleinement, non-seulement en fesant voir que ce qui appartient à M. de Maupertuis dans sa théorie est faux, et qu'il n'y a que ce qui appartient à Leibnitz et à d'autres qui soit vrai; mais il a donné la lettre toute entière de Leibnitz, avec deux autres de ce philosophe. Toutes ces lettres sont du même style, il n'est pas possible de s'y méprendre; et il n'y a personne qui ne convienne qu'elles sont de Leibnitz. Ainsi le sieur Moreau Maupertuis a été convaincu, à la face de l'Europe savante, non-seulement de plagiat et d'erreur, mais d'avoir abusé de sa place pour ôter la liberté aux gens de lettres, et pour persécuter un honnête homme, qui n'avait d'autres crimes que de n'être pas de son avis. Plusieurs membres de l'académie de Berlin ont protesté contre une conduite si criante, et quitteraient l'académie que le sieur Maupertuis tyrannise et déshonore, s'ils ne craignaient de déplaire au roi qui en est le protecteur.

À Berlin, le 18 septembre 1752.

A M. KOENIG.

A Postdam, le 17 novembre 1752.

Monsieur,

Le libraire qui a imprimé une nouvelle édition du Siècle de Louis XIV, plus exacte, plus ample et plus curieuse que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplaires; un pour vous, et l'autre pour la bibliothéque de S. A. R., à qui je vous prie de faire agréer cet hommage et mon profond respect.

Il est bien difficile que dans un tel ouvrage, où il y a tant de traits qui caractérisent l'héroïsme de la maison d'Orange, il ne s'en trouve pas quelques-uns qui puissent déplaire; mais une princesse de son sang, et née en Angleterre, connaît trop les devoirs d'un historien et le prix de la vérité, pour ne pas aimer cette vérité, quand elle est exprimée avec le respect que l'on doit aux puissances.

J'aurai sans doute bien des querelles à soutenir sur cet ouvrage; je puis m'être trompé sur beaucoup de choses que le temps seul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du public; il n'est pas question de me défendre, mais de l'éclairer; et il faut sans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je serai tombé, et que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puissent mettre dans leur zèle. Cette vérité à laquelle j'ai sacrifié toute ma vie, je l'aime dans les autres autant que dans moi.

J'ai lu, monsieur, votre appel au public, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je suis revenu sur-le-champ du préjugé que j'avais contre vous. Je n'avais point été du nombre de ceux qu'on avait consti-

tués vos juges, ayant passé tout l'été à Postdam; mais je vous avoue que sur l'exposé de M. de Maupertuis, et sur le jugement prononcé en conséquence, j'étais entièrement contre votre procédé.

Il s'agissait, disait-on, d'une découverte importante dont on vous accusait d'avoir voulu ravir la gloire à son auteur, par envie et par malignité. On vous imputait d'avoir forgé une lettre de Leibnitz, dans laquelle vous aviez vous-même inséré cette découverte. On prétendait que, pressé par l'Académie de représenter l'original de cette lettre, vous aviez eu recours à l'artifice grossier de supposer, après coup, que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui est mort il y a quelques années.

Jugez vous-même, monsieur, si je ne devais pas avoir les préjugés les plus violens, et si vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui vous ont condamné, quand ils n'ont été instruits que par les allégations de votre adversaire, confirmées par votre silence.

Votre Appel m'a ouvert les yeux, ainsi qu'à tout le public. Quiconque a lu votre Mémoire a été convaincu de votre innocence. Vos pièces justificatives établissent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputait. On voit évidemment que vous commençâtes par montrer à Maupertuis l'ouvrage dans lequel vous combattiez ses sentimens; que cet ouvrage est écrit avec la plus grande politesse et les égards les plus circonspects; qu'en le réfutant vous lui avez prodigué des éloges; que vous lui avez d'abord avoué, avec la bonne foi et la franchise de votre patrie, tout ce qui concernait la lettre de Leibnitz. Vous lui dîtes que vous la teniez, avec plusieurs autres, des mains de feu Henzi; que l'original ne pourrait probablement se trouver; enfin vous imprimâtes et votre réfutation et une partie de la lettre de Leibnitz, avec le consen-

tement de votre adversaire, consentement qu'il signa lui-même. Les Actes de Leipsick furent les dépositaires de votre ouvrage, et de cette même lettre sur laquelle on vous a fait le plus étrange procès criminel dont on ait jamais entendu parler dans la littérature.

Il est clair comme le jour que cette lettre de Leibnitz, que vous rapportez aujourd'hui tout entière avec deux autres, ont été écrites par ce grand homme, et n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a personne qui n'y reconnaisse sa manière de penser, son style profond, mais un peu diffus et embarrassé; sa coutume de jeter des idées, ou plutôt des semences d'idées qui excitent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire, et ce qui me cause une surprise dont je ne reviens point, c'est que cette même lettre de Leibnitz dont on fesait tant de bruit; cette lettre pour laquelle on a intéressé tant de puissances; cette lettre qu'on vous accusait d'avoir indignement supposée et d'avoir fabriquée vous-même, pour donner à Leibnitz la gloire d'un théorème revendiqué par votre adversaire; cette lettre dit précisément tout le contraire de ce qu'on croyait; elle combat le sentiment de votre adversaire au lieu de le prévenir.

C'est donc ici uniquement une méprise de l'amour-propre. Votre ennemi n'avait pas assez examiné cette lettre que vous lui aviez remise entre les mains. Il croyait qu'elle contenait sa pensée, et elle contient sa réfutation. Fallait-il donc qu'il employât tant d'artifices et de violence, qu'il fatiguât tant de puissances, et qu'il poursuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui sa méprise et son procédé, pour quatre lignes de Leibnitz mal entendues, pour une dispute qui n'est nullement éclaircie, et dont le fond me paraît la chose la plus frivole?

Pardonnez-moi cette liberté ; vous savez, monsieur, que je suis un peu enthousiaste sur ce qui me paraît vrai. Vous avez été témoin que je ne sacrifie mon sentiment à personne. Vous vous souvenez des deux années que nous avons passées ensemble dans une retraite philosophique, avec une dame (*) d'un génie étonnant, et digne d'être instruite par vous dans les mathématiques. Quelque amitié qui m'attachât à elle et à vous, je me déclarai toujours contre votre sentiment et le sien, sur la dispute des *forces vives*. Je soutins effrontément le parti de M. de Mairan contre vous deux ; et ce qu'il y eut de plaisant, c'est que lorsque cette dame écrivit ensuite contre M. de Mairan sur ce point de mathématique, je corrigeai son ouvrage, et j'écrivis contre elle. J'en usai de même sur les *monades* et sur *l'harmonie préétablie*, auxquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je soutins toutes mes hérésies, sans altérer le moins du monde la charité. Je ne pus sacrifier ce qui me paraissait la vérité à une personne à qui j'aurais sacrifié ma vie. Vous ne serez donc pas surpris que je vous dise, avec cette franchise intrépide qui vous est connue, que toutes ces disputes où un mélange de métaphysique vient égarer la géométrie, me paraissent des jeux d'esprit qui l'exercent et qui ne l'éclairent point. La querelle des *forces vives* était absolument dans ce cas. On écrirait cent volumes pour et contre, sans rien changer jamais dans la mécanique. Il est clair qu'il faudra toujours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, et la même charge de poudre pour un boulet de canon, soit qu'on multiplie la masse par la vitesse, soit qu'on la multiplie par le carré de la vitesse. Souffrez que je vous dise que la dispute sur la *moindre*

(*) Madame la marquise du Châtelet.

action est beaucoup plus ſrivole encore. Il ne me paraît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome, que la nature agit toujours par les voies les plus simples; encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si M. de Maupertuis a inventé depuis peu ce principe, à la bonne heure; mais il me semble qu'il n'eût pas fallu déguiser sous des termes ambigus une chose si claire, et que ce serait la travestir en erreur, que de prétendre, avec le père Mallebranche, que Dieu emploie toujours *la moindre quantité d'action.* Nos bras, par exemple, sont des leviers de la troisième espèce, qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une; le cœur, par sa systole et sa diastole, exerce une force prodigieuse pour exprimer une goutte de sang qui ne pèse pas une dragme. Toute la nature est pleine de pareils exemples; elle montre dans mille occasions plus de profusion que d'économie. Heureusement, monsieur, toutes nos disputes pointilleuses sur des principes sujets à tant d'exceptions, sur des assertions vraies en plusieurs cas, et fausses dans d'autres, n'empêcheront pas la nature de suivre ses lois invisibles et éternelles. Malheur au genre humain, si le monde était comme la plupart des philosophes veulent le faire! Nous ressemblons assez à Matthieu Garo, qui affirmait que les citrouilles devaient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choses fussent en proportion. Vous savez comment Matthieu Garo fut détrompé, quand un gland de chêne lui tomba sur le nez, dans le temps qu'il raisonnait en profond métaphysicien (*).

Voyez donc, monsieur, ce que c'est que de ne vouloir trouver la preuve de l'existence de Dieu que dans

(*) La Fontaine, fable IX, 4. C.

une formule d'algèbre, sur le point le plus obscur de la dynamique, et assurément sur le point le plus inutile dans l'usage. « Vous allez vous fâcher contre moi, » mais je ne m'en soucie guère, » disait feu M. l'abbé Conti au grand Newton ; et je pense avec l'abbé Conti, qu'à l'exception d'une quarantaine de théorèmes principaux qui sont utiles, les recherches profondes de la géométrie ne sont que l'aliment d'une curiosité ingénieuse; et j'ajoute que toutes les fois que la métaphysique s'y joint, cette curiosité est bien trompée. La métaphysique est le nuage qui dérobe aux héros d'Homère l'ennemi qu'ils croyaient saisir.

Mais que pour une dispute si frivole, pour une bagatelle difficile, pour une erreur de nulle conséquence confondue avec une vérité triviale, on intente un procès criminel dans les formes, qu'on fasse déclarer faussaire un honnête homme, un compagnon d'étude, un ancien ami, c'est ce qui est en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris, dans votre Appel, une violence bien plus singulière; on m'a écrit des lettres de Paris pour savoir si la chose était vraie. Vous dites, et il n'est que trop véritable, que Maupertuis, après avoir réussi, comme il lui était si aisé, à vous faire condamner, a écrit et fait écrire plusieurs fois à madame la princesse d'Orange, de qui vous dépendez, pour vous imposer silence et pour vous faire consentir vous-même à votre déshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe littéraire trouve son procédé un peu trop dur et fort inouï. Maupertuis aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun souverain n'a jamais osé. Aveuglé par une méprise où il était tombé, il a soutenu cette méprise par une persécution; il a fait condamner et flétrir un honnête homme sans l'entendre, et lui

a ordonné ensuite de ne point se défendre et de se taire.

Quel homme de lettres n'est saisi d'une juste indignation contre une cruauté ménagée d'abord avec tant d'artifice, et soutenue enfin avec tant de dureté? Où en seraient les lettres et les études en tout genre, si on ne peut être d'un sentiment opposé à celui d'un homme qui a su se procurer du crédit? Quoi! monsieur, si je disais que tous les angles d'un triangle sont égaux à deux droits, et que le président de l'académie de Pétersbourg eût dit le contraire, il serait donc en droit de me faire condamner, et de m'ordonner le silence?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les gens de lettres de l'Europe. Leurs voix se sont jointes à la vôtre; et, pour unique réponse, Maupertuis imprime qu'on ne doit pas savoir ce qu'il a écrit à madame la princesse d'Orange; que ce sont des secrets entre lui et elle, qu'il faut respecter. Cette réponse est le dernier coup de pinceau du tableau; j'avoue qu'on devait s'y attendre.

J'étais plein de ma surprise et de mon indignation, ainsi que tous ceux qui ont lu votre Appel; mais l'une et l'autre cessent dans ce moment-ci. On m'apporte un volume de lettres que Maupertuis a fait imprimer il y a un mois; je ne peux plus que le plaindre; il n'y a plus à se fâcher. C'est un homme qui prétend que, pour mieux connaître la nature de l'ame, il faut aller aux terres Australes disséquer des cerveaux de géans hauts de douze pieds, et des hommes velus portant une queue de singe.

Il veut qu'on enivre les gens avec de l'opium pour épier, dans leurs rêves, les ressorts de l'entendement humain.

Il propose de faire un grand trou qui pénètre jusqu'au noyau de la terre.

Il veut qu'on enduise les malades de poix-résine, et qu'on leur perce la chair avec de longues aiguilles; bien entendu qu'on ne paiera point le médecin si le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourraient vivre encore huit à neuf cents ans, si on les conservait par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclore. La maturité de l'homme n'est pas l'âge viril, c'est la mort; il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin, il assure qu'il est aussi aisé de voir l'avenir que le passé; que les prédictions sont de même nature que la mémoire; que tout le monde peut prophétiser; que cela ne dépend que d'un degré de plus d'activité dans l'esprit, et qu'il n'y a qu'à exalter son ame. Tout son livre est plein, d'un bout à l'autre, d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travaillait à ce livre lorsqu'il vous persécutait; et je puis dire, monsieur, lorsqu'il me tourmentait aussi d'une autre manière. Le même esprit a inspiré son ouvrage et sa conduite.

Tout cela n'est point connu de ceux qui, chargés de grandes affaires, occupés du gouvernement des Etats, et du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baisser leurs regards sur des querelles et sur de pareils ouvrages. Mais moi, qui ne suis qu'un homme de lettres, moi qui ai toujours préféré ce titre à tout, moi dont le métier est, depuis plus de quarante ans, d'aimer la vérité et de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je pense. On dit que votre adversaire est actuellement très-malade, je ne le suis pas moins; et s'il porte dans son tombeau son injustice et son livre, je porterai dans le mien la justice que je vous rends. Je suis, avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma lettre, monsieur, votre, etc.

LE TOMBEAU DE LA SORBONNE.

1753 (*).

Lorsque la Sorbonne était occupée à censurer des livres de physique, de philosophie et de jurisprudence, et qu'on croyait que ses disparates étaient au comble, un nouvel orage porta son vaisseau sans gouvernail d'un autre côté, et le fit donner dans un écueil qui l'a fracassé sans ressource.

Pour être reçu docteur en la faculté de théologie de Paris, il faut soutenir une thèse pendant dix heures de suite. Un jeune bachelier de beaucoup d'esprit, fort instruit, et qui fait grand usage des bons auteurs, se proposa de soutenir cette thèse à son tour; c'était l'abbé de Prades, homme de condition, neveu de M. de La Valette, maréchal-de-camp, assez connu par les services qu'il a rendus dans la dernière guerre.

Ce jeune homme, qui n'avait d'autre intention que de percer dans le monde, et de faire son chemin dans l'Église, comme les autres, porta d'abord, selon l'usage, sa thèse manuscrite à examiner au professeur Hock, qui devait être son président, au syndic Dugard, chanoine de Notre-Dame, au chanoine de Saint-Benoît, l'Anglé, grand-maître des études, qui l'examinèrent scrupuleusement, l'approuvèrent, la munirent de leur seing, selon les formalités d'usage; après quoi elle fut imprimée, et le candidat en distribua quatre cent cinquante exemplaires aux autres docteurs, plusieurs jours avant l'action. Outre les examinateurs, il y a encore des censeurs au nombre de douze; le bachelier leur porta sa thèse imprimée;

(*) La première édition de cet ouvrage doit être de Berlin 1752. C'est une plaisanterie contre Maupertuis et le théatin Boyer, désigné dans Zadig sous le nom d'Yebor. C.

aucun d'eux n'y trouva le moindre objet de censure; il la soutint enfin, le 18 novembre 1751, avec l'approbation universelle ; les censeurs signèrent avec éloge; les docteurs reçurent l'argent que les répondans donnent en pareil cas. M. l'abbé de Prades allait être reçu licencié, et même obtenir le premier lieu, comme celui de toute la licence qui s'était le plus distingué. Il n'avait qu'un seul reproche à se faire : c'était de s'être laissé emporter au zèle aveugle de la Sorbonne contre quelques opinions de MM. de Buffon et de Montesquieu, qu'il qualifia trop durement : il s'exposait par-là à déplaire aux plus honnêtes gens du royaume; mais il ne s'attendait pas que la Sorbonne dût le punir d'avoir pris sa défense avec trop de vigueur, ni qu'elle eût jamais l'audace et la bassesse de proscrire une thèse qu'elle avait adoptée avec solennité, dont elle seule devait répondre, et qui était devenue son propre ouvrage selon ses statuts.

Pour connaître le principe de cette étonnante contrariété, il est nécessaire d'expliquer ce qui se passait alors.

Une société de vrais savans entreprit, il y a quelques années, le Dictionnaire de l'Encyclopédie. Tout le public, et en particulier les libraires, étaient imbus de l'idée que cet ouvrage devait faire tomber le Dictionnaire de Trévoux, qu'on achetait, faute d'autres, quoiqu'on en connût l'insuffisance et les fautes grossières.

Malheureusement ce sont les pères jésuites qui sont en grande partie les auteurs de ce Dictionnaire de Trévoux, qui ne laisse pas de leur rapporter quelque émolument : dès qu'ils entendirent parler de l'Encyclopédie, ils la décrièrent; mais sitôt qu'ils virent le crédit qu'elle prenait, ils voulurent y travailler; ils se proposèrent pour la théologie et pour

la morale; on ne voulut ni d'une théologie, ni d'une morale de jésuites. Les libraires sentirent très-bien que cela seul décréditerait leur livre, qui les constitue en des frais immenses. Quel est le libraire qui voudra sacrifier cent mille écus aux jésuites? Ceux-ci étant éconduits, font jouer tous leurs ressorts pour supprimer l'Encyclopédie, et pour ruiner par-là les libraires qui en ont entrepris l'impression. Ils soulevèrent les puissances, en se servant de leur cri de guerre : *à l'impiété!* Ce cri n'aurait fait qu'attirer contre eux celui du public, si on avait eu à faire à des supérieurs instruits; mais on avait à faire à l'ancien évêque de Mirepoix : on est obligé d'avouer ici, avec toute la France, combien il est triste et honteux que cet homme si borné ait succédé aux Fénélon et aux Bossuet. Il a la feuille des bénéfices : c'est un ministre : le clergé de France est à ses ordres; il l'a avili et bouleversé; c'est lui qui est l'auteur de cette entreprise des *billets de confession*, qui a tant fait rire l'Europe; lui seul a empêché le bien que le roi voulait faire au royaume, en rendant l'ordre de Saint-Louis susceptible de bénéfices. Le roi ne pouvait faire un plus grand bien, ni l'évêque de Mirepoix un plus grand mal; il est continuellement entouré de délateurs.

Un prêtre de cette espèce, nommé Millet, connu pour tel dans Paris, homme qui nourrit la duplicité et l'infamie de l'espionnage sous les apparences de la douceur et de la dévotion, fut l'organe dont on se servit pour persuader à l'ancien évêque de Mirepoix que l'Encyclopédie était un livre contre la religion chrétienne. Le fanatisme fut poussé au point qu'on obtint un arrêt du conseil pour supprimer l'ouvrage. Enfin, grâces aux soins des plus dignes ministres et des plus éclairés magistrats, la France ne fut point

privée de l'ouvrage utile qui lui fait déjà tant d'honneur dans toute l'Europe; il n'en coûta que quelques changemens de peu de conséquence. Le livre continue à s'imprimer avec succès, malgré toutes les chicanes qu'on n'a cessé de lui faire. Les jésuites furent confondus, et n'en furent, comme on le croira aisément, que plus implacables. Il s'agissait de leur intérêt, et de ce qu'ils imaginaient être leur gloire, quoiqu'il n'y ait en effet que de la honte à être les auteurs du Dictionnaire de Trévoux.

Il faut savoir que, parmi les principaux associés qui travaillaient à l'Encyclopédie, il y en a très-peu qui soient théologiens : ils avaient prié l'abbé de Prades de leur fournir quelques articles qui regardent cette étude : il en donna en effet plusieurs, tels que celui de *certitude*, dans lequel la philosophie la plus sage sert de base à la théologie la plus exacte. Que font alors les jésuites ? la thèse de cet abbé tombe entre leurs mains : il est aisé de trouver partout des hérésies : on en trouverait dans l'Oraison dominicale; et si quelqu'un disait aujourd'hui pour la première fois : *Ne nous induisez point en tentation*, il suffirait d'une cabale pour faire condamner au feu cette prière. Les jésuites répandent le bruit par leurs fidèles émissaires, que la thèse de l'abbé de Prades est impie; que c'est l'ouvrage de tous les auteurs de l'Encyclopédie; que c'est un complot pour ruiner la religion chrétienne.

Les Pères, exclus de la Faculté, y entretiennent toujours des intelligences, comme on fait dans une ville ennemie qu'on veut surprendre : ils s'adressent à un vieux docteur nommé Le Rouge, ancien syndic et approbateur de leur Journal de Trévoux, et leur créature. Le père Dupré lui dit : Il faut dénoncer à la Sorbonne la thèse qu'on y a soutenue. Le Rouge représente au père Dupré et aux autres, quelle

honte ce serait pour lui, et quel affront à la Sorbonne, d'accuser d'impiété une thèse devenue celle de tout le corps par ses statuts. Les jésuites insistent; ils tronquent et tordent des propositions; ils donnent par écrit à Le Rouge ce qui regarde les guérisons opérées par Jésus-Christ : Vous voyez, disent-ils, qu'on les compare à celles d'Esculape. Hélas! mes pères, répond l'abbé Le Rouge, on ne dit là que ce que j'ai dit moi-même dans mon traité dogmatique sur les miracles, et ce qu'a soutenu le docteur dom La Taste, bénédictin, évêque de Bethléem, et cent autres docteurs : ils prétendent que tout ce qui distingue les guérisons opérées par Jésus-Christ, c'est qu'elles ont été prédites; que c'est ce qui discerne seul les opérations de Dieu d'avec celles qu'on impute à d'autres puissances; que toute l'antiquité et la Bible même attestent les miracles des enchanteurs et des démons; qu'on a cru aux miracles d'Esculape, de Vespasien, d'Apollonius de Thyane, ainsi qu'aux oracles. Il n'y a donc point d'autre moyen d'assurer la mission de Jésus-Christ, et de distinguer ses miracles, que de recourir aux prophéties; c'est la seule manière même dont la Sorbonne et vous, avez réfuté les miracles de saint Médard.

Les jésuites ne se rendirent point à ces argumens *ad hominem*. Le père Dupré dit à Le Rouge : Vous devez savoir qu'on peut aisément condamner dans un homme ce qu'on a approuvé dans un autre. Ne songeons qu'aux mots et point aux choses; voilà les mots d'Esculape et de Jésus-Christ. La thèse, dans un autre endroit, fait des difficultés sur la chronologie des Hébreux : vous m'allez encore dire que tous les savans de l'Europe font ces difficultés; il n'importe. Il est dit, dans la thèse, que la loi de Moïse n'admet que des récompenses et des peines

temporelles; on sait que rien n'est plus vrai, mais on peut en inférer que Moïse ne connaissait pas l'immortalité de l'âme. Mais, mon père, remarquez qu'il dit un peu plus bas, dans sa thèse, que Moïse connaissait l'immortalité de l'âme, et même les plus idiots d'entre les Hébreux. Cela est embarrassant, répondit le père Dupré; mais vous ne mettrez pas cela dans l'extrait.

Il est dit surtout, continue le jésuite, que le droit d'inégalité est un droit barbare qui n'est que le droit du plus fort; voilà qui intéresse les puissances séculières : l'abbé de Prades doit être condamné en parlement comme en Sorbonne, et passer sa vie entre quatre murailles. Ah! c'est trop, mes péres; vous portez trop loin l'emportement et la vengeance. Comment peut-on prendre pour le système de l'auteur ce qu'il ne cite que pour le réfuter? quoi, vous n'avez pas lu la thèse? ne la lira-t-on pas? Le licencié ne dit-il pas en termes exprès que c'est le système damnable et horrible de Hobbes? ne le réduit-il pas en poudre? N'importe, encore une fois, dirent les jésuites, personne ne lit une thèse, et tout le monde lira les propositions qui seront condamnées; et on mettra l'abbé de Prades dans un lieu d'où il ne pourra nous répondre. L'abbé Le Rouge frémit d'horreur. Il voulut répliquer; mais on lui ferma la bouche, en lui disant : Monseigneur l'ancien évêque de Mirepoix le veut : obéissez. Le Rouge s'en alla, incertain encore de ce qu'il devait faire; mais en peu de temps les jésuites surent le déterminer.

Cependant les jésuites, dans leur collége, font soutenir une thèse dans laquelle ils traitent l'abbé de Prades, docteur de Sorbonne, d'impie et de perturbateur du repos public. Ils se répandent dans tout Paris, ils minent sous terre, et font une guerre offen-

sive publiquement. Ils parviennent enfin à leur grand but, qui est que la Sorbonne se divise. Quelques jansénistes intéressés à soutenir les miracles de monsieur Pâris, sachant bien que ces miracles n'ont pas été prédits, se joignent aux jésuites mêmes. On parle aux magistrats, aux évêques, à l'archevêque de Paris; et tout cela, parce que le Dictionnaire de l'Encyclopédie vaut mieux que le Dictionnaire de Trévoux. Le délateur Millet assure l'évêque de Mirepoix que l'abbé de Prades n'est que l'organe des auteurs de ce Dictionnaire : c'est ainsi qu'une indigne jalousie d'auteurs détruit sans ressource la fortune d'un homme de qualité, et le couvre de flétrissures. L'évêque de Mirepoix fait dire à la Sorbonne qu'il faut absolument qu'elle condamne la thèse.

Depuis le 2 décembre 1751 jusqu'au 15, on s'assemble en Sorbonne. Les émissaires des jésuites, Le Rouge en chancelant encore, Gaillande, en homme furieux, demandent vengeance : de quoi? d'une thèse que la Sorbonne doit avouer pour sienne. Ils demandent que ce corps se déshonore à jamais. Il faut que cette Sorbonne déclare qu'elle n'a pas entendu un seul mot de la thèse, laquelle elle a examinée pendant quatre jours, laquelle elle a fait soutenir, laquelle elle a approuvée, et qui est son propre ouvrage; ou qu'elle avoue qu'elle-même en corps a soutenu un système complet contre la religion chrétienne. Il n'y a pas de milieu, c'est dans ce cul-de-sac que la cabale des jésuites et un théatin ont poussé la Sorbonne, qui s'en aperçoit bien aujourd'hui, et qui en gémit, mais trop tard.

Un docteur des plus vertueux et des plus éclairés, l'abbé Le Gros, chanoine de la Sainte-Chapelle, excellent théologien, alla pendant ce temps représenter à l'ancien évêque de Mirepoix l'énormité et le scan-

dale de cette conduite, qu'on allait couvrir la Sorbonne d'un opprobre éternel, qu'on perdait un jeune homme innocent, que sa thèse était très-raisonnable, et qu'il se croyait, lui, obligé en conscience et en honneur de prendre le parti de l'abbé de Prades; que c'était en effet secourir la Sorbonne qui s'allait perdre, en se condamnant elle-même. L'évêque de Mirepoix lui défend d'aller en Sorbonne, et le menace, s'il y va, d'une lettre de cachet. Voilà sur quel ton il parle, et comment il use de son crédit. M. Le Gros eut pourtant le courage d'aller à ces assemblées tumultueuses; il y parla avec sagesse, et fut secondé d'environ quarante docteurs qui savent le latin, qui avaient lu la thèse, et qui l'approuvèrent toujours. *Voilà la troupe des déistes*, s'écria l'insensé Gaillande. On l'obligea à demander pardon, en pleine assemblée, de ces paroles qui auraient dû le faire exclure. Mais on avait eu soin de faire venir plus de cent moines qui n'avaient jamais lu la thèse, et qui opinaient contre elle de toutes leurs forces.

Pendant ces rumeurs, l'abbé de Prades demandait d'être admis et entendu. Cinquante docteurs furent d'avis de l'entendre en ses défenses, attendu que cela est de droit commun; mais la foule des moines envoyés par l'évêque de Mirepoix et par les jésuites, fit passer l'avis contraire, ce qui n'est pas sans exemple. Il court alors chez l'évêque de Mirepoix : il lui offre de se rétracter s'il s'est servi d'expressions qui puissent souffrir un sens odieux. C'est assurément la démarche de l'innocence. L'évêque de Mirepoix lui promet sa grâce, en cas qu'il dise que ce sont les auteurs de l'Encyclopédie qui ont fait sa thèse.

L'abbé de Prades répondit à l'évêque de Mirepoix : « Comment voulez-vous que je me rende coupable » d'une imposture si lâche? Il y a huit ans que j'é-

» tudie la théologie. Ma thèse, vous le savez, n'est » que le précis d'un ouvrage que j'ai fait en faveur de » la religion chrétienne : les auteurs de l'Encyclopé- » die ne savent point la théologie ; ils n'ont vu ni mon » ouvrage, ni ma thèse : pouvez-vous vous livrer à » la fureur de leurs ennemis, au point de me propo- » ser, sans rougir, la manœuvre indigne que vous » exigez? » Que répond Mirepoix à ces paroles? Il répond par la menace d'une lettre de cachet. Il envoie ensuite des émissaires chez l'abbé de Prades pour lui conseiller de s'enfuir. Enfin, il ose demander au roi une lettre de cachet contre lui : mais comment s'y prend-il pour l'obtenir? par une calomnie horrible. Il fait entendre au roi que l'abbé de Prades a soutenu en Sorbonne une autre thèse que celle qui avait été approuvée. Les lettres que l'abbé de Prades avait écrites à l'ancien évêque de Mirepoix et à l'archevêque de Paris, firent ouvrir les yeux à toute la cour; on fut surpris, en les lisant, d'apprendre que la thèse qui fesait tant de bruit était la même que celle qui avait été approuvée en Sorbonne, et soutenue dix heures de suite en sa présence. On fut indigné en même temps qu'on eût osé porter la calomnie jusqu'à vouloir persuader au roi que l'abbé de Prades avait substitué une mauvaise thèse à celle qui avait été approuvée. Le roi, instruit de la vérité, fit perdre à l'ancien évêque de Mirepoix le pouvoir d'immoler ce jeune homme, en abusant de son autorité. Ainsi, par cet odieux artifice, si ces lettres n'avaient point été envoyées à la cour, un théatin calomniateur réduisait un roi aimé de son peuple à être le persécuteur d'un innocent.

Enfin la Sorbonne s'assemble pour la quatorzième fois : un nommé Grageon, vicaire de Saint-Roch, docteur de Navarre, s'entretenant avec le docteur Fou-

cher, dans la salle, avant l'assemblée, Foucher dit à Grageon ces propres mots : « Je vous avoue que je » suis bien embarrassé ; cette thèse est d'un latin ex- » traordinaire que je n'entends pas ; elle roule sur des » points historiques que je n'ai jamais étudiés. Com- » ment puis-je la condamner? Je ne l'entends pas » plus que vous, lui dit Grageon ; je ne l'ai lue ni ne » la lirai ; il faut bien que je la condamne ; je vous » conseille d'en faire autant. »

Enfin la salle se garnit ; on opine : le docteur Tamponnet élève sa voix, et commence par décider que la thèse est impie d'un bout à l'autre, et que la religion chrétienne est renversée.

M. Digotrets, le plus savant homme de la faculté, et le meilleur logicien, dit : « Messieurs, permettez- » moi de vous dire que, pour bien entendre cette » thèse, il faut un peu de connaissances et de réflexion ; » c'est le système de religion depuis la création jus- » qu'à nos jours ; système où les raisonnemens sont » partout enchaînés aux faits. J'ai lu cinq fois cette » savante thèse, et il s'en faut bien que j'y aie rien » trouvé de répréhensible. Il faut revenir aux voix, » et motiver son avis, sans quoi nous allons nous dés- » honorer. » Grageon prit alors la parole, et dit : » Vous avez lu cinq fois la thèse, et vous n'y avez » point trouvé d'erreur? Moi je ne l'ai lue qu'une » fois, et j'y ai trouvé cent impiétés. »

Foucher, qui une heure auparavant avait entendu l'aveu contraire de Grageon, ne put s'empêcher de dire avec indignation : « Monsieur, comment pouvez-vous affirmer devant la Sorbonne que vous avez lu la thèse, vous qui m'avez dit il n'y a qu'une heure, que vous ne l'avez jamais lue? Eh! comment pouvez-vous, répliqua Grageon à Foucher, abuser publiquement de la confidence que je vous ai faite en

particulier? vous êtes un traître. Vous êtes un menteur, dit Foucher. » Grageon fend la presse, et prend Foucher par le collet; ils se donnent plusieurs coups de poings en pleine Sorbonne; on se met entre deux. Le docteur Gervaise, grand-maître de la maison de Navarre, les sépare avec peine; cette scène ne peut se passer sans un grand bruit. Les clameurs de tant de gens qui couraient çà et là dans la salle, firent venir les voisins; le concours de ceux-ci alarma le peuple; ils disent qu'on s'égorge; les autres, que le feu a pris dans la Sorbonne; plus de deux mille hommes assiégent la porte en moins d'un quart d'heure.

Les docteurs, honteux de cette scène, reprennent à la fin leurs esprits. On fait faire silence, on procède avec plus de règle; on va aux voix. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois arrive alors à travers la presse du peuple; il se fait ouvrir: Messieurs, dit-il, j'ai affaire; je viens seulement donner ma voix: je suis de l'avis de Tamponnet. Ayant dit ces mots, il se retire. L'assemblée, auparavant prête à en venir aux coups, éclata de rire.

A peine le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois a-t-il fait rire la Sorbonne, qu'un autre docteur vint diversifier la scène par une absurdité que les savans de l'Europe ne croiront pas. Mais s'il est permis d'attester Dieu dans une affaire aussi contemptible, on prend ici Dieu à témoin que, dans toute cette relation, on n'avance pas un fait qui ne soit dans la plus exacte vérité.

Duport d'Auville, supérieur de la communauté des philosophes de Saint-Sulpice, arrive avec une traduction de Locke dans sa poche; il montre ce livre: « Voilà l'athée, dit-il, dans lequel l'abbé de Prades » a pris sa thèse impie. Le précis du chapitre de Locke

» sur les idées innées est dans la thèse; et on sait assez » que s'il n'y a point d'idées innées, il n'y a point de » religion chrétienne. »

Qu'est-ce que les idées innées? se disaient plusieurs docteurs les uns aux autres. Les plus instruits expliquèrent la chose. Ils firent souvenir que les idées innées étaient du système de Descartes; que ces idées innées avaient été condamnées par la Sorbonne entière, dès que ce système avait paru; et qu'alors elles passèrent en Sorbonne comme tendantes à détruire la religion chrétienne, dont on veut aujourd'hui qu'elles soient devenues la pierre angulaire. Ils ajoutèrent que Locke a démontré l'absurdité de ce système des idées innées par les meilleures raisons, et qu'enfin Locke n'était point un athée. Malgré les raisonnemens invincibles que firent ces docteurs, il fut décidé, à la pluralité des voix, qu'il était impie (ce qu'on avait autrefois déclaré orthodoxe) de dire que nos idées nous viennent des sens.

Au milieu de tous ces orages, l'abbé de Prades est conseillé de s'adresser à des membres du parlement, et d'implorer leur justice. Il demanda audience au procureur général. Ce magistrat lui proposa de le faire entendre dans le parquet de la grand'chambre. M. Le Fèvre d'Ormesson, avocat-général, l'interrogeait et rendait ses réponses à la grand'chambre. On ne peut concevoir comment dès ce moment l'abbé de Prades eut un nouvel ennemi dans cet avocat-général. Il faillit à tomber de son haut, quand ce magistrat lui soutint, dans le parquet, que c'est une impiété de combattre les idées innées. Il était auparavant son ami; mais cette fois-là il lui parla durement et en maître, soit qu'il fût prévenu par le bruit public que les jésuites avaient excité, soit par quelque autre raison qu'on ne peut pas pénétrer. Il fit long-temps

le théologien avec l'abbé de Prades, et l'accusa toujours d'avoir fait un complot contre la religion chrétienne. Mais il ne put empêcher que la grand'chambre, convaincue que la thèse approuvée par la Sorbonne est devenue l'affaire de ce corps, ne renvoyât l'abbé de Prades absous.

Ce jugement de la grand'chambre attira à l'abbé de Prades l'inimitié du sieur d'Ormesson. Celui-ci attendait, pour l'accabler, que la Sorbonne eût achevé l'ouvrage que les jésuites et l'ancien évêque de Mirepoix lui avaient prescrit.

La Sorbonne, le 15 décembre, consomma sa honte. Elle proscrivit sa thèse, son propre ouvrage, malgré l'avis de plus de quarante docteurs. Elle condamna dix propositions qu'il fallut tronquer, et par conséquent falsifier. Elle attribua à l'auteur ce qu'il avait expressément réfuté. Le décret fut dressé comme on put.

Le docteur Tamponnet fit la préface de la censure; et comme elle était en latin, il y fit quelques solécismes. Il eut d'ailleurs la prudence d'appeler ouvrage de ténèbres la thèse qui avait été soutenue en pleine Sorbonne, en présence de près de mille personnes. Une chose embarrassa Tamponnet et ses confrères : ce fut de se disculper d'avoir approuvé auparavant, avec unanimité, une thèse qu'il fallait condamner. Pour cet effet, Millet imagina de dire que la thèse avait été imprimée en trop petits caractères, et que les docteurs n'avaient pu la lire. Cette belle évasion fut applaudie. On oubliait que la thèse avait été examinée en manuscrit par les députés. Mais lorsqu'il fut question d'exprimer en latin que ladite thèse avait été imprimée trop menu, la faculté ne put se tirer de ce pas : ils dirent tous qu'ils ne pouvaient exprimer en latin une thèse imprimée menu; et ils députèrent vers

le sieur Le Beau, professeur de rhétorique, pour lui demander comment cette phrase pouvait être rendue en latin. Celui-ci envoya par écrit : *Thesim fusilium litterarum tenuitate digestam;* alors il n'y eut plus d'empêchement.

On exigea bientôt que l'archevêque de Paris donnât un mandement conforme au décret de la Sorbonne. Ses théologiens dressèrent le mandement, et ils y furent si embarrassés, ils sentirent si bien la difficulté, qu'ils réformèrent onze fois les planches imprimées.

Ce mandement fut lu au prône par tous les curés. L'abbé de Prades fut traité d'impie dans toutes les chaires. On prêcha publiquement que la thèse était un complot tramé contre la religion par tous les auteurs de l'Encyclopédie. On le dit tant, que tout Paris le crut, quoiqu'il fût très-certain qu'aucun de ces auteurs n'avait vu la thèse. Alors l'avocat-général d'Ormesson eut la cruauté de demander à la Tournelle ce qu'il n'avait pu obtenir de la grand'chambre; il obtint un décret de prise de corps contre l'abbé de Prades : décret rendu sans aucune formalité contre un homme déjà convaincu par la Sorbonne.

Cet abbé, entièrement innocent, dont la thèse était celle de la Sorbonne, qui ne pouvait être coupable puisqu'il avait offert cent fois de se rétracter, s'il était besoin; lui qui est d'une famille qui a si bien servi l'État; lui que la grand'chambre n'avait pu condamner, et contre qui le roi, équitable, n'avait point voulu sévir, fut obligé de s'enfuir avec un de ses amis que les jésuites voulaient perdre aussi. Ils étaient tous deux tombés malades, et se trouvaient sans aucun secours; ils ont souffert toutes les calamités attachées à une fuite précipitée.

Tout lecteur impartial sera assurément touché de commisération en lisant cette suite de procédés affreux.

Il n'est pas étonnant qu'un vrai philosophe tel que le roi de Prusse, instruit de tous les maux qu'ont faits au monde les querelles théologiques, et convaincu de l'innocence d'un gentilhomme si indignement persécuté par les cabales des jésuites, l'ait pris sous sa protection. L'univers sait combien ce grand homme est le protecteur de la raison et de l'innocence opprimée. Le public commence déjà à penser comme lui sur cette affaire; tôt ou tard les tyrans particuliers trouvent dans le public un écueil contre lequel ils se brisent.

Nous en avons vu plus d'un exemple. En vain le docteur Lange avait fait persécuter le respectable docteur Wolf, en qualité d'athée; ce même roi de Prusse, écoutant le public et sa propre raison, l'a fait chancelier de l'université de Hall, avec une pension de trois mille écus. En vain un tyran de Strasbourg avait fait condamner un innocent; le public a parlé, et après plusieurs années ce tyran même a été puni.

En vain, dans nos provinces libres, a-t-on voulu ôter à M. Kœnig la liberté de se défendre dans une affaire purement littéraire, contre un despote littéraire, aussi orgueilleux que mauvais écrivain; nous avons vu M. Kœnig accabler son adversaire par le poids de ses raisons. C'est une mauvaise voie que l'autorité, quand il s'agit de science, et la vérité triomphe toujours avec le temps (1).

(1) M. de Voltaire a désavoué constamment le Tombeau de la Sorbonne qu'on lui a constamment attribué. Les faits ont sans doute été fournis par l'abbé de Prades lui-même, ou par quelque docteur de Sorbonne, témoin oculaire; mais on ne peut guère douter qu'ils n'aient été mis en œuvre par M. de Voltaire, d'après quelques passages de la correspondance du roi de Prusse. L'auteur a pu y changer à dessein son style et sa manière.

A M. DE ***,

PROFESSEUR EN HISTOIRE.

Décembre 1733.

Vous avez dû vous apercevoir, monsieur, que cette prétendue Histoire universelle imprimée à La Haye, annoncée jusqu'au temps de Charles-Quint, et qui contient cent années de moins que le titre ne promet, n'était point faite pour voir le jour. Ce sont des recueils informes d'anciennes études auxquelles je m'occupais, il y a environ quinze années, avec une personne respectable, au-dessus de son sexe et de son siècle, dont l'esprit embrassait tous les genres d'érudition, et qui savait y joindre le goût, sans quoi cette érudition n'eût pas été un mérite.

Je préparais uniquement ce canevas pour son usage et pour le mien; comme il est aisé de le voir par l'inspection même du commencement. C'est un compte que je me rends librement à moi-même de mes lectures, seule manière de bien apprendre et de se faire des idées nettes : car lorsqu'on se borne à lire, on n'a presque jamais dans la tête qu'un tableau confus.

Mon principal but avait été de suivre les révolutions de l'esprit humain dans celles des gouvernemens.

Je cherchais comment tant de méchans hommes, conduits par de plus méchans princes, ont pourtant, à la longue, établi des sociétés où les arts, les sciences, les vertus même ont été cultivées.

Je cherchais les routes du commerce qui répare en secret les ruines que les sauvages conquérans laissent après eux, et je m'étudiais à examiner, par le prix

des denrées, les richesses ou la pauvreté d'un peuple. J'examinais surtout comment les arts ont pu renaître et se soutenir parmi tant de ravages.

L'éloquence et la poésie marquent le caractère des nations. J'avais traduit des morceaux de quelques anciens poëtes orientaux. Je me souviens encore d'un passage du Persan Sadi, sur la puissance de l'Être suprême. On y voit ce même génie qui anima les écrivains arabes et hébreux, et tous ceux de l'Orient. Plus d'imagination que de choix; plus d'enflure que de grandeur. Ils peignent avec la parole; mais ce sont souvent des figures mal assemblées. Les élancemens de leur imagination n'ont jamais admis d'idée finie et approfondie. L'art des transitions leur est inconnu.

Voici ce passage de Sadi en vers blancs :

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais.
De ce qu'on n'entend point son oreille est remplie.
Prince, il n'a pas besoin qu'on le serve à genoux :
Juge, il n'a pas besoin que sa loi soit écrite.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères ;
De l'aurore au couchant il porte le soleil;
Il sème de rubis les masses des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau ; de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être au son de sa voix fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'instant, l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace et du vide ;
Qu'il parle, et l'univers repasse, en un clin d'œil,
Des abîmes du rien dans les plaines de l'être.

Ce Sadi, né dans la Bactriane, était contemporain du Dante, né à Florence en 1265. Les vers du Dante fesaient déjà la gloire de l'Italie, quand il n'y avait aucun bon auteur prosaïque chez nos nations modernes. Il était né dans un temps où les querelles de l'Empire et du sacerdoce avaient laissé dans les

États et dans les esprits des plaies profondes. Il était gibelin et persécuté par les guelfes; ainsi il ne faut pas s'étonner s'il exhale à peu près ainsi ses chagrins dans son poëme, en cette manière :

Jadis on vit, dans une paix profonde,
De deux soleils les flambeaux luire au monde,
Qui sans se nuire, éclairant les humains,
Du vrai devoir enseignaient les chemins;
Et nous montraient de l'aigle impériale
Et de l'agneau les droits et l'intervalle.
Ce temps n'est plus, et nos cieux ont changé.
L'un des soleils de vapeurs surchargé,
En s'échappant de sa sainte carrière,
Voulut de l'autre absorber la lumière.
La règle alors devint confusion,
Et l'humble agneau parut un fier lion,
Qui tout brillant de la pourpre usurpée,
Voulut porter la houlette et l'épée.

J'avais traduit plus de vingt passages assez longs du Dante, de Pétrarque et de l'Arioste; et comparant toujours l'esprit d'une nation inventrice et celui des nations imitatrices, je mettais en parallèle plusieurs morceaux de Spencer, que j'avais tâché de rendre avec beaucoup d'exactitude. C'est ainsi que je suivais les arts dans leurs carrières.

Je n'entrais point dans le vaste labyrinthe des absurdités philosophiques, qu'on honora si long-temps du nom de *science*. Je remarquais seulement les plus grandes erreurs qu'on avait prises pour les vérités les plus incontestables; et, m'attachant uniquement aux arts utiles, je mettais devant mes yeux l'histoire des découvertes en tout genre, depuis l'arabe Geber, inventeur de l'algèbre, jusqu'aux derniers miracles de nos jours.

Cette partie de l'histoire était, sans doute, mon plus cher objet; et les révolutions des États n'étaient

qu'un accessoire à celle des arts et des sciences. Tout ce grand morceau qui m'avait coûté tant de peines, m'ayant été dérobé il y a quelques années, je fus d'autant plus découragé, que je me sentais absolument incapable de recommencer un si pénible ouvrage.

La partie purement historique resta informe entre mes mains; elle est poussée jusqu'au règne de Philippe II, et elle devait se lier au siècle de Louis XIV.

Cette suite d'histoire, débarrassée de tous les détails qui obscurcissent d'ordinaire le fond, et de toutes les minuties de la guerre, si intéressantes dans le moment, et si ennuyeuses après, et de tous les petits faits qui font tort aux grands, devait composer un vaste tableau qui pouvait aider la mémoire en frappant l'imagination.

Plusieurs personnes voulurent avoir le manuscrit, tout imparfait qu'il était; et il y en a plus de trente copies. Je les donnai d'autant plus volontiers, que ne pouvant plus travailler à cet ouvrage, c'était autant de matériaux que je mettais entre les mains de ceux qui pouvaient l'achever.

Lorsque M. de La Bruère eut le privilége du Mercure de France, vers l'année 1747, il me pria de lui abandonner quelques-unes de ces feuilles qui parurent dans son journal. On les a recueillies depuis, en 1751, parce qu'on recueille tout. Le morceau sur les *Croisades*, qui fait une partie de l'ouvrage, fut donné dans ce recueil comme un morceau détaché; et le tout fut imprimé très-incorrectement avec ce titre peu convenable : *Plan de l'histoire de l'esprit humain.* Ce prétendu plan de l'histoire de l'esprit humain contient seulement quelques chapitres historiques touchant les neuvième et dixième siècles.

Un libraire de La Haye ayant trouvé un manuscrit plus complet, vient de l'imprimer avec le titre d'*Abrégé de l'Histoire universelle, depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint.* Et cependant il ne va pas seulement jusqu'au roi de France Louis XI; apparemment qu'il n'en avait pas davantage, ou qu'il a voulu attendre, pour donner son troisième volume, que ses deux premiers fussent débités.

Il dit qu'il a acheté ce manuscrit d'un homme qui demeure à Bruxelles. J'ai ouï dire, en effet, qu'un domestique de monseigneur le prince Charles de Lorraine en possédait depuis long-temps une copie, et qu'elle était tombée entre les mains de ce domestique par une aventure assez singulière. L'exemplaire fut pris dans une cassette, parmi l'équipage d'un prince, pillé par des houssards, dans une bataille donnée en Bohême. Ainsi on a eu cet ouvrage par le droit de la guerre, et il est de bonne prise. Mais apparemment que les mêmes houssards en ont conduit l'impression. Tout y est étrangement défiguré; il y manque les chapitres les plus intéressans. Presque toutes les dates y sont fausses, presque tous les noms déguisés. Il y a beaucoup de phrases qui ne forment aucun sens; d'autres qui forment un sens ridicule ou indécent. Les transitions, les conjonctions, sont déplacées. On m'y fait dire très-souvent tout le contraire de ce que j'ai dit; et je ne conçois pas comment on a pu lire cet ouvrage dans l'état où il est livré au public. Je suis très-aise que le libraire qui s'en est chargé y ait trouvé son compte et l'ait si bien vendu; mais s'il avait voulu me consulter, je l'aurais mis en état de donner au moins au public un ouvrage moins défectueux : et voyant qu'il m'était impossible d'arrêter l'impression, j'aurais

donné tous mes soins à l'arrangement de cet informe assemblage, qui, dans l'état où il est, ne mérite pas les regards d'un homme un peu instruit.

Comme je ne croyais pas, monsieur, que jamais aucun libraire voulût risquer de donner quelque chose de si imparfait, je vous avoue que je m'étais servi de quelques-uns de ces matériaux pour bâtir un édifice plus régulier et plus solide. Une des plus respectables princesses d'Allemagne, à qui je ne peux rien refuser, m'ayant fait l'honneur de me demander les Annales de l'Empire, je n'ai point fait difficulté d'insérer un petit nombre de pages de cette prétendue histoire universelle, dans l'ouvrage qu'elle m'a ordonné de composer.

Dans le temps que je donnais à S. A. S. cette marque de mon obéissance, et que ces Annales de l'Empire étaient déjà presque entièrement imprimées, j'ai appris qu'un Allemand, qui était l'année passée à Paris, avait travaillé sur le même sujet et que son ouvrage était prêt à paraître. Si je l'avais su plus tôt, j'aurais assurément interrompu l'impression du mien. Je sais qu'il est beaucoup plus capable que moi d'une telle entreprise, et je suis très-éloigné de prétendre lutter contre lui; mais le libraire à qui j'ai fait présent de mon manuscrit a pris trop de peine et m'a trop bien servi pour que je puisse supprimer le fruit de son travail. Peut-être même que le goût dans lequel j'ai écrit ces Annales de l'Empire, étant différent de la méthode observée par l'habile homme dont j'ai l'honneur de vous parler, les savans ne seront pas fâchés de voir les mêmes vérités sous des faces différentes. Il est vrai que mon ouvrage est imprimé en pays étranger, à Bâle en Suisse, chez Jean-Henri Decker, et qu'on peut présumer que les livres fran-

çais ne sont pas imprimés chez les étrangers avec toute la correction nécessaire. Notre langue s'y corrompt tous les jours, depuis la mort des grands hommes que la révolution de 1685 (*) y transplanta; et la multitude même des livres qu'on y imprime nuit à l'exactitude qu'on y doit apporter. Mais cette édition a été revue par des hommes intelligens; et je peux répondre du moins qu'elle est assez correcte, etc.

(*) La révocation de l'édit de Nantes, par l'édit du 22 octobre 1685.

LETTRE

AU SIEUR JEAN NÉAULME, LIBRAIRE DE LA HAYE ET DE BERLIN.

J'AI lu avec attention et avec douleur le livre intitulé *Abrégé de l'Histoire universelle*, dont vous dites avoir acheté le manuscrit à Bruxelles. Un libraire de Paris, à qui vous l'avez envoyé, en a fait sur-le-champ une édition aussi fautive que la vôtre. Vous auriez bien dû au moins me consulter avant de donner au public un ouvrage si défectueux. En vérité c'est la honte de la littérature. Comment votre éditeur a-t-il pu prendre le huitième siècle pour le quatrième, le treizième pour le douzième, le pape Boniface VIII pour Boniface VII? presque chaque page est pleine de fautes absurdes. Tout ce que je peux vous dire, c'est que tous les manuscrits qui sont à Paris, ceux qui sont actuellement entre les mains du roi de Prusse, de monseigneur l'électeur Palatin, de madame la duchesse de Gotha, sont très-différens du vôtre. Une transposition, un mot oublié, suffisent pour former un sens absurde ou odieux. Il y a malheureusement beaucoup de ces fautes dans votre ouvrage. Il semble que vous ayez voulu me rendre ridicule et me perdre, en imprimant cette informe rapsodie, et en y mettant mon nom. Votre éditeur a trouvé le secret d'avilir un ouvrage qui aurait pu devenir très-utile. Vous avez gagné de l'argent; je vous en félicite: mais je vis dans un pays où l'honneur des lettres et les bienséances me font un devoir d'avertir que je n'ai nulle part à la publication de ce livre, rempli d'erreurs et d'indécences; que je le désavoue; que je le condamne, et que je vous sais très-mauvais gré de votre édition.

VOLTAIRE.

A Colmar, 28 décembre 1753.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE MADAME LA MARQUISE DU CHATELET (*).

1754.

Cette traduction que plusieurs savans hommes de France devaient faire, et que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise et achevée, à l'étonnement et à la gloire de son pays. Gabrielle-Émilie de Breteuil, épouse du marquis de Châtelet-Laumont, lieutenant-général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances dont le monde est redevable au grand Newton.

C'eût été beaucoup pour une femme de savoir la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel; on sent assez qu'il fallait que madame la marquise du Châtelet fût entrée bien avant dans la carrière que Newton avait ouverte, et qu'elle possédât ce que ce grand homme avait enseigné. On a vu deux prodiges : l'un que Newton ait fait cet ouvrage; l'autre, qu'une dame l'ait traduit et l'ait éclairci.

Ce n'était pas son coup d'essai; elle avait auparavant donné au public une explication de la philosophie de Leibnitz, sous le titre d'*Institutions de physique adressées à son fils*, auquel elle avait enseigné elle-même la géométrie.

Le discours préliminaire qui est à la tête de ces institutions, est un chef-d'œuvre de raison et d'éloquence; elle a répandu dans le reste du livre une méthode et une clarté que Leibnitz n'eut jamais, et

(*) Cet éloge a paru à la tête d'une traduction des principes de Newton, par madame la marquise du Châtelet.

dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de Leibnitz intelligibles, son esprit, qui avait acquis encore de la force et de la maturité par ce travail même, comprit que cette métaphysique si hardie, mais si peu fondée, ne méritait pas ses recherches : son âme était faite pour le sublime, mais pour le vrai. Elle sentit que les monades et l'harmonie préétablie devaient être mises avec les trois élémens de Descartes, et que des systèmes qui n'étaient qu'ingénieux, n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainsi, après avoir eu le courage d'embellir Leibnitz, elle eut celui de l'abandonner; courage bien rare dans quiconque a embrassé une opinion, mais qui ne coûta guère d'efforts à une âme passionnée pour la vérité.

Défaite de tout esprit de système, elle prit pour sa règle celle de la Société royale de Londres, *nullius in verba* (*); et c'est parce que la bonté de son esprit l'avait rendue ennemie des partis et des systèmes, qu'elle se donna tout entière à Newton. En effet Newton ne fit jamais de système, ne supposa jamais rien, n'enseigna aucune vérité qui ne fût fondée sur la plus sublime géométrie, ou sur des expériences incontestables. Ses conjectures qu'il a hasardées à la fin de son livre, sous le nom de *Recherches*, ne sont que des doutes; il ne les donne que pour tels, et il serait presque impossible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes, n'eût pas douté de tout le reste.

Tout ce qui est donné ici pour principe est en effet digne de ce nom; ce sont les premiers ressorts de la

(*) C'est l'indication du vers d'Horace (liv. I, ép. I, v. 14) :

Nullius addictus jurare in verba magistri.

nature inconnus avant lui; et il n'est plus permis de prétendre à être physicien sans les connaître.

Il faut donc bien se garder d'envisager ce livre comme un système, c'est-à-dire, comme un amas de probabilités qui peuvent servir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avait encore quelqu'un assez absurde pour soutenir la matière subtile et la matière cannelée, pour dire que la terre est un soleil encroûté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matière subtile fait la pesanteur, pour soutenir toutes ces autres opinions romanesques substituées à l'ignorance des anciens, on dirait : Cet homme est cartésien; s'il croyait aux monades, on dirait : Il est leibnitzien; mais on ne dira pas de celui qui sait les élémens d'Euclyde, qu'il est euclydien; ni de celui qui sait d'après Galilée en quelle proportion les corps tombent, qu'il est galiléiste : aussi, en Angleterre, ceux qui ont appris le calcul infinitésimal, qui ont fait les expériences de la lumière, qui ont appris les lois de la gravitation, ne sont point appelés newtoniens; c'est le privilége de l'erreur de donner son nom à une secte. Si Platon avait trouvé des vérités, il n'y aurait point eu de platoniciens, et tous les hommes auraient appris peu à peu ce que Platon aurait enseigné; mais parce que, dans l'ignorance qui couvre la terre, les uns s'attachaient à une erreur, les autres à une autre, on combattait sous différens étendards; il y avait des péripatéticiens, des platoniciens, des épicuriens, des zénonistes, en attendant qu'il y eût des sages.

Si l'on appelle encore en France newtoniens les philosophes qui ont joint leurs connaissances à celles dont Newton a gratifié le genre humain, ce n'est que par un reste d'ignorance et de préjugé. Ceux qui

savent peu, et ceux qui savent mal, ce qui compose une multitude prodigieuse, s'imaginèrent que Newton n'avait fait autre chose que combattre Descartes, à peu près comme avait fait Gassendi. Ils entendirent parler de ses découvertes, et ils les prirent pour un système nouveau. C'est ainsi que quand Harvey eut rendu palpable la circulation du sang, on s'éleva en France contre lui : on appela *harvéistes* et *circulateurs* ceux qui osaient embrasser la vérité nouvelle que le public ne prenait que pour une opinion. Il le faut avouer; toutes les découvertes nous sont venues d'ailleurs, et toutes ont été combattues. Il n'y a pas jusqu'aux expériences que Newton avait faites sur la lumière qui n'aient essuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'est pas surprenant après cela que la gravitation universelle de la matière ayant été démontrée, ait été aussi combattue.

Les sublimes vérités que nous devons à Newton, ne se sont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans les erreurs de Descartes : car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, et quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

(Hor. II, ép. I, v. 84.)

Madame du Châtelet a rendu un double service à la postérité, en traduisant le livre des principes, et en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit est entendue de tous les savans; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas

de termes pour exprimer les vérités mathématiques et physiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées ; c'est un grand inconvénient dans les livres de sciences, et il faut avouer que ce n'est plus guère la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnues à l'antiquité, et qui peuvent causer de l'embarras. Le français, qui est la langue courante de l'Europe, et qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles et nécessaires, est beaucoup plus propre que le latin à répandre dans le monde toutes ces connaissances nouvelles.

A l'égard du commentaire algébrique, c'est un ouvrage au-dessus de la traduction. Madame du Châtelet y travailla sur les idées de M. Clairaut, elle fit tous les calculs elle-même ; et quand elle avait achevé un chapitre, M. Clairaut l'examinait et le corrigeait. Ce n'est pas tout ; il peut dans un travail si pénible échapper quelque méprise : il est très-aisé de substituer en écrivant un signe à un autre. M. Clairaut fesait encore revoir par un tiers les calculs, quand ils étaient mis au net ; de sorte qu'il est moralement impossible qu'il se soit glissé dans cet ouvrage une erreur d'inattention ; et ce qui le serait du moins autant, c'est qu'un ouvrage où M. Clairaut a mis la main ne fût pas excellent en son genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandait de si grandes lumières et un travail si obstiné, autant doit-on déplorer sa perte prématurée ; elle n'avait pas encore entièrement terminé le commentaire, lorsqu'elle prévit que la mort allait l'enlever. Elle était jalouse de

sa gloire, et n'avait point cet orgueil de la fausse modestie, qui consiste à paraître mépriser ce qu'on souhaite, et à vouloir paraître supérieur à cette gloire véritable, la seule récompense de ceux qui servent le public, la seule digne des grandes âmes, qu'il est beau de rechercher et qu'on n'affecte de dédaigner que quand on est incapable d'y atteindre.

C'est ce soin qu'elle avait de sa réputation qui la détermina quelques jours avant sa mort à déposer à la bibliothéque du roi son livre tout écrit de sa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si savante qu'elle, et jamais personne ne mérita moins qu'on dit d'elle : C'est une femme savante. Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, et jamais elle n'en parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit, où l'on établit une espèce de tribunal, où l'on juge son siècle par lequel en récompense on est jugé très-sévèrement. Elle a vécu long-temps dans la société où l'on ignorait ce qu'elle était, et elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les dames qui jouaient avec elle chez la reine étaient bien loin de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de Newton : on la prenait pour une personne ordinaire; seulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité et de la justesse avec laquelle on la voyait faire les comptes et terminer les différens; dès qu'il y avait quelque combinaison à faire, la philosophe ne pouvait plus se cacher. Je l'ai vue un jour diviser jusqu'à neuf chiffres par neuf autres chif-

fres, de tête et sans aucun secours, en présence d'un géomètre étonné qui ne pouvait la suivre.

Née avec une éloquence singulière, cette éloquence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit, ces petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires n'entraient pas dans l'immensité de ses talens. Le mot propre, la précision, la justesse et la force étaient le caractère de son éloquence. Elle eût plutôt écrit comme Pascal et Nicole que comme madame de Sévigné : mais cette fermeté sévère et cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendaient pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétraient, et jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers, et ne pouvait souffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur Newton d'unir à la profondeur de la philosophie le goût le plus vif et le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philosophe réduit à la sécheresse des vérités, et pour qui les beautés de l'imagination et du sentiment sont perdues.

Dès sa tendre jeunesse elle avait nourri son esprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'Énéide, dont j'ai vu plusieurs morceaux remplis de l'âme de son auteur : elle apprit depuis l'italien et l'anglais. Le Tasse et Milton lui étaient familiers comme Virgile : elle fit moins de progrès dans l'espagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a guère dans cette langue qu'un livre célèbre, et que ce livre est frivole.

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuscrites

dans lesquelles on découvre, au milieu de l'incertitude et de la bizarrerie de la grammaire, cet esprit philosophique qui doit dominer partout, et qui est le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux que le savant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croirait qu'elle trouvât du temps, non-seulement pour remplir tous les devoirs de la société, mais pour en rechercher avec avidité tous les amusemens? Elle se livrait au plus grand monde comme à l'étude. Tout ce qui occupe la société était de son ressort, hors la médisance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avait ni le temps ni la volonté de s'en apercevoir; et quand on lui disait que quelques personnes ne lui avaient pas rendu justice, elle répondait qu'elle voulait l'ignorer. On lui montra un jour je ne sais quelle misérable brochure dans laquelle un auteur, qui n'était pas à portée de la connaître, avait osé mal parler d'elle; elle dit que si l'auteur avait perdu son temps à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le sien à les lire : le lendemain, ayant su qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en sa faveur sans qu'il l'ait jamais su.

Elle fut regrettée à la cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts personnels font si aisément oublier tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à tous ceux qui l'ont connue particulièrement, et qui ont été à portée de voir l'étendue de son esprit et la grandeur de son âme.

Il eût été heureux pour ses amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les savans vont jouir : on peut dire d'elle, en déplorant sa destinée, *periit arte suâ.*

Elle se crut frappée à mort long-temps avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne songea

plus qu'à employer le peu de temps qu'elle prévoyait lui rester à finir ce qu'elle avait entrepris, et à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur et l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un temps où le repos l'aurait sauvée, amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle sentit sa fin approcher, et par un mélange singulier de sentimens qui semblaient se combattre, on la vit regretter la vie et regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une séparation éternelle affligeait sensiblement son âme; et la philosophie dont cette âme était remplie lui laissait tout son courage. Un homme qui s'arrache tristement à sa famille désolée, et qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'est que le faible portrait de sa douleur et de sa fermeté; de sorte que ceux qui furent les témoins de ses derniers momens sentaient doublement sa perte par leur propre affliction et par ses regrets, et admiraient en même temps la force de son esprit qui mêlait à des regrets si touchans une constance si inébranlable.

Elle est morte au palais de Lunéville, le 10 août 1749, à l'âge de quarante-trois ans et demi, et a été inhumée dans la chapelle voisine (1).

(1) Outre la traduction des principes mathématiques de Newton, on a de madame la marquise du Châtelet, 1° un volume d'*Institutions leibnitziennes*, dont les premiers chapitres sont un modèle du style qui convient aux ouvrages philosophiques. Ces institutions sont adressées a son fils, depuis ambassadeur en Angleterre, et colonel du régiment du roi; 2° une pièce sur la nature du feu, dont nous avons parlé dans le volume des OEuvres physiques de M. de Voltaire; 3° un traité manuscrit sur le bonheur, le seul peut-être des ouvrages sur cette question, qui ait été écrit sans prétention, et avec une entière franchise.

RÉFUTATION

D'UN ÉCRIT ANONIME,

CONTRE LA MÉMOIRE DE FEU M. JOSEPH SAURIN, DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, EXAMINATEUR DES LIVRES, ET PRÉPOSÉ AU JOURNAL DES SAVANS (*).

Si celui qui poursuit feu M. Saurin jusque dans le tombeau, savait que cet académicien a laissé une famille nombreuse, il serait sans doute affligé d'avoir porté le poignard dans le cœur des enfans, en remuant les cendres du père.

S'il savait que le fils, aussi rempli de probité et de mérite que dénué de fortune, peut se voir arracher toutes ses espérances par les calomnies dont on noircit la mémoire de son père; s'il apprenait que ces calomnies peuvent priver d'établissement cinq filles vertueuses, il effacerait par ses larmes ce que sa coupable imprudence lui a fait écrire.

Jusqu'à quand verra-t-on non-seulement les gens de lettres, qui doivent être humains, mais encore ceux dont la profession est d'être charitables, infecter les journaux et les dictionnaires, de médisances, d'offenses personnelles, de scandales, que la religion réprouve et que le monde abhorre?

On imprima il y a quelques années, dans les Supplémens de Moréri et du célèbre Bayle, des anecdotes concernant feu M. Joseph Saurin. On l'accuse dans ces articles des actions les plus odieuses, parce qu'il avait quitté une secte pour une autre, ou plutôt, parce qu'il avait mieux aimé vivre à Paris dans le sein des lettres, que de se consumer ailleurs dans le fatras des disputes théologiques. Je fus indigné de

(*) Cet écrit anonime fut inséré dans un journal suisse en 1753.

l'insolence du compilateur, nommé Chaufepié, qui croyait avoir continué le dictionnaire de Bayle.

Les dictionnaires sont faits pour être les dépôts des sciences et non les greffes d'une chambre criminelle. Cependant ce scandale imprimé fesait quelque effet dans les esprits faibles, avides de la honte d'autrui.

J'avais passé trois années de ma jeunesse avec M. Joseph Saurin, dans l'étude de la géométrie et de la métaphysique; et ne l'ayant pu connaître dans le temps de ses malheurs et des faiblesses qu'on lui objectait (faiblesses dont je le crus très-incapable), je fus intimement lié avec lui dans le temps de sa vie heureuse, c'est-à-dire, ignorée, retirée, occupée, frugale, austère. Je le vis mourir avec une résignation courageuse, adorant Dieu en sage, se repentant de ses fautes, pardonnant celles des autres, méprisant tant de faux systèmes que des hommes vains ont ajoutés à la parole de Dieu, et pénétré d'une religion pure, dont tout bon esprit sent la force et chérit les consolations.

C'est de quoi je rendis compte dans la liste des écrivains du siècle de Louis XIV. Je n'ai cherché dans l'histoire de ce beau siècle, le modèle du siècle présent, qu'à rendre justice à tous les génies, à tous les savans, à tous les artistes qui le décorèrent. J'ai voulu, en louant les morts, exciter les vivans à leur ressembler. J'ai célébré les travaux des Fénélon, des Bossuet, des Pascal, des Bourdaloue, des Massillon, avec la même candeur que j'ai peint Louis XIV unissant les deux mers, fondant la marine et le commerce, établissant la discipline militaire et la police, prévenant par ses bienfaits les hommes de génie et les savans dans toute l'Europe, méritant enfin, malgré ses défauts et ses fautes, le titre d'*homme pro-*

digieux que lui donne l'homme d'État don Ustaris, dans son excellent livre de l'Administration du royaume d'Espagne.

Les honnêtes gens de toutes les nations ont souscrit à ces vérités, excepté, peut-être, quelques ennemis invétérés, qui dans le fond de leur cœur admirent ce qu'ils haïssent. Il en a été de même de tous les grands hommes du siècle de Loius XIV : l'équité du public leur a rendu justice; et l'esprit de parti a murmuré.

C'est ce qui arrive à l'occasion de Joseph Saurin, l'un des plus beaux génies du siècle des grandes choses. De très-savans hommes éclairèrent alors le monde, et aujourd'hui on s'occupe à disséquer leurs cadavres.

Si ce philosophe était tombé dans des fautes graves, il faudrait les couvrir du manteau de la charité, c'est l'intérêt de la société, c'est celui de la religion. Que peut gagner un homme revêtu d'un ministère qu'il dit saint, quand il s'acharne à prouver que son confrère a mérité d'être repris de justice?

Il parle de prudence; y a-t-il de la prudence à déshonorer son état? Il parle de religion; y a-t-il de la religion à souiller la cendre d'un homme enseveli depuis plus de trente années, et à vouloir prouver qu'il a fini ses jours en criminel! Quelle religion de s'acharner contre les vivans et contre les morts! quel fruit en reviendra-t-il à la société, à la morale, à l'édification publique, quand on aura tristement combattu des témoignages respectables rendus en faveur d'une famille vertueuse?

Touché de l'affliction que l'imposture préparait à cette famille, pressé par les devoirs de l'humanité, je vais trouver un gentilhomme, un ancien officier, seigneur de la terre dans laquelle Joseph Saurin avait été ce qu'on appelle ministre ou pasteur. Avez-vous

jamais vu, lui dis-je, une lettre dans laquelle Saurin est supposé s'accuser lui-même des fautes dont on le charge, et qu'on a fait imprimer depuis peu? Non, répond cet officier plein de franchise et de bonté, je ne l'ai jamais vue; et je ne puis approuver l'usage qu'on en fait. Toute sa famille répond la même chose. Trois pasteurs respectables, animés des mêmes principes d'honneur, signent la même déclaration; et voilà qu'un homme qui n'ose pas signer son nom s'élève contre tous ces témoignages (1). Je ne veux pas, dit-il, que vous rendiez la paix à des cœurs affligés; en vain tous vos témoignages sont authentiques; je veux, par un libelle sans nom, déchirer pieusement ceux que vous avez généreusement consolés.

N'est-on pas en droit de dire à ce fanatique menteur : Par quelle cruauté inouïe venez-vous sans mission, sans titre, sans raison, persécuter la mémoire d'un sage que vous n'avez point connu, et du fond de votre petit pays, encore barbare, poursuivre ses enfans que vous ne connaissez pas? Montrez des preuves, ou faites amende honorable. Un accusateur doit avoir les preuves en main; et quand il les a, il est odieux. S'il ne les a pas, il est calomniateur, et mérite d'être puni par la justice quand il y en a une.

Par quel excès incompréhensible avez-vous pu vous laisser emporter jusqu'à taxer de déisme et d'athéisme le service charitable rendu à la mémoire d'un mort, et à la réputation d'un fils qui donne déjà les plus grandes espérances d'être très-supérieur à son père dans la littérature?

(1) Ces pasteurs se sont attiré une affaire très-grave pour avoir signé suivant leur conscience; tant le célèbre anatomiste Haller avait mis l'intolérance à la mode dans le canton de Berne!

Misérable aboyeur de village, vous appelez déiste et athée celui qui défend l'innocence! et qui êtes-vous, vous qui l'outragez?

On sait que ce cloaque de turpitudes n'est que l'écoulement du bourbier dans lequel fut plongé le poète Jean-Baptiste Rousseau, après l'aventure de ses couplets, pour lesquels il fut condamné au bannissement perpétuel par le Châtelet et par le parlement de Paris. Il avait été assez fou pour avouer qu'il était l'auteur des cinq premiers couplets, et assez criminel pour oser accuser un vieux géomètre d'avoir fait les autres. Convaincu de calomnie et de subornation de témoins, il fut justement puni. Réfugié en Suisse parmi les domestiques du comte du Luc, ambassadeur de France, il y ourdit toutes ces impostures contre Joseph Saurin.

Il m'importe fort peu que Rousseau soit ou ne soit pas au nombre des artistes de paroles qui ont illustré la France, qu'il ait fait de passables ou de très-ennuyeuses comédies, quelques odes harmonieuses et quelques-unes de détestables, quelques épigrammes sur la sodomie et sur la bestialité; il m'importe encore très-peu qu'un partisan intéressé de ces épigrammes l'appelle le grand Rousseau pour le distinguer des autres Rousseau. Je ne veux, dans ce petit écrit, que rendre gloire à la vérité sur des faits dont je suis parfaitement informé. Il y a deux monstres qui désolent la terre en pleine paix: l'un est la calomnie, et l'autre l'intolérance; je les combattrai jusqu'à ma mort.

LETTRE

AUX AUTEURS DU JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE.

A Zastrow, le 1er avril 1759.

MESSIEURS,

Vous dites dans votre Journal du mois de mars qu'une espèce de petit roman, intitulé *Candide ou l'Optimisme*, est attribué à un nommé M. de V***. Je ne sais de quel M. de V*** vous voulez parler; mais je vous déclare que ce petit livre est de mon frère, M. Demad, actuellement capitaine dans le régiment de Brunsvick. A l'égard de la prétendue royauté des jésuites dans le Paraguai, que vous appelez une *misérable fable*, je vous déclare à la face de l'Europe que rien n'est plus certain : que j'ai servi sur un des vaisseaux espagnols envoyés à Buénos-Aires en 1756, pour mettre à la raison la colonie voisine de la ville du Saint-Sacrement; que j'ai passé trois mois à celle de l'Assomption; que les jésuites ont, de ma connaissance, vingt-neuf provinces qu'ils appellent *Réductions*, et qu'ils y sont absolus, au moyen de huit réales par tête, qu'ils paient au gouvernement de Buénos-Aires, pour chaque père de famille, et encore ne paient-ils que pour le tiers de leurs *Réductions*. Ils ne souffrent pas qu'aucun Espagnol y reste plus de trois jours, et n'ont jamais voulu que leurs sujets apprissent la langue castillane. Ce sont eux seuls qui font faire l'exercice des armes aux Paraguains; ce sont eux seuls qui les conduisent à la guerre. Le jésuite Thomas Vesle, natif de Bavière, fut tué à l'attaque de la ville du Saint-Sacrement, en montant à l'assaut, à la tête des Paraguains, en 1737, et non pas en 1735, comme le dit le jésuite Charle-

voix, auteur aussi insipide que mal instruit. On sait comme ils soutinrent la guerre contre don Antiquera; on sait ce qu'ils ont tramé en dernier lieu contre la couronne de Portugal, et comme ils ont bravé les ordres du conseil de Madrid.

Ils sont si puissans, qu'ils obtinrent de Philippe V, en 1743, une confirmation de leur puissance qu'on ne pouvait leur ôter. Je sais bien, messieurs, qu'ils n'ont pas le titre de *roi;* et par-là on peut excuser ce que vous dites de la *misérable fable* de la royauté du Paraguai; mais le dey d'Alger n'est pas roi, et n'en est pas moins maître absolu. Je ne conseillerais pas à mon frère le capitaine de faire le voyage du Paraguai sans être le plus fort.

Au reste, messieurs, j'ai l'honneur de vous informer que mon frère le capitaine, qui est le *loustik* (*) du régiment, est un très-bon chrétien qui, en s'amusant à composer le roman de Candide, dans son quartier d'hiver, a eu principalement en vue de convertir les sociniens. Ces hérétiques ne se contentent pas de nier hautement la Trinité et les peines éternelles, ils disent que Dieu a nécessairement fait de notre monde le meilleur des mondes possibles, et que *tout est bien.* Cette idée est manifestement contraire à la doctrine du péché originel. Ces novateurs oublient que le serpent, qui était le plus subtil des animaux, séduisit la femme tirée de la côte d'Adam; qu'Adam fut séduit à son tour, et que, pour les punir, Dieu maudit la terre qu'il avait bénite: *Maledicta terra in opere tuo; in laboribus comedes* (**). Ignorent-ils que tous les Pères de l'Église, sans en excepter un seul, ont fondé la religion chrétienne sur cette malédiction prononcée par Dieu

(*) En allemand *lustig*, jovial, bouffon, farceur.

(**) Genèse, ch. III, v. 17.

même, et dont nous ressentons continuellement les effets? Les sociniens affectent d'exalter la Providence, et ils ne voient pas que nous sommes des coupables tourmentés qui devons avouer nos fautes et notre punition. Que ces hérétiques se gardent de paraître devant mon frère le capitaine, il leur ferait voir si *tout est bien*.

Je suis, messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur, DEMAD.

P. S. Mon frère le capitaine est l'intime ami de M. Ralph, professeur assez connu dans l'académie de Francfort-sur-l'Oder, qui l'a beaucoup aidé à faire ce profond ouvrage de philosophie; et mon frère a eu la modestie de ne l'intituler que *Traduction* de M. Ralph, modestie bien rare chez les auteurs (*).

(*) Cette lettre pseudonyme, inconnue aux éditeurs de Kehl, se trouve au Journal encyclopédique du 15 juillet 1762, avec cette note : « *N. B.* Cette lettre a été égarée long-temps, et lorsqu'elle nous est parvenue, nous avons fait des recherches inutiles pour découvrir l'existence de M. Demad, capitaine dans le régiment de Brunsvick. »

LETTRE

ÉCRITE SOUS LE NOM DE M. CUBSTORF, PASTEUR DE HELMSTAD, A M. KIRKERF, PASTEUR DE LAUVTORP.

Du 10 octobre 1760.

Je gémis, comme vous, mon cher confrère, des funestes progrès de la philosophie. Les magistrats, les princes pensent; nous sommes perdus. L'Angleterre surtout a corrompu l'Europe par ses malheureuses découvertes sur la lumière, sur la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes. Les hommes parviennent insensiblement à cet excès de témérité, de ne rien croire que ce qui est raisonnable; et ils répondent à plusieurs de nos inventions :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.
(Hor., Art. poet., v. 188.)

J'ai réfléchi, dans l'amertume de mon cœur, sur cette haine funeste que tant de personnes de tout rang, de tout âge et de tout sexe déploient si hautement contre nos semblables; peut-être nos divisions en sont-elles la source; peut-être aussi devons-nous l'attribuer au peu de circonspection de certaines personnes qui ont révolté les esprits, au lieu de les gagner. Nous avons iusulté les sages, comme les luthériens outragent les calvinistes, comme les calvinistes disent des injures aux anglicans, les anglicans aux puritains, ceux-ci aux primitifs nommés *quakers*, tous à l'Église romaine, et l'Église romaine à tous.

Si nous avions été plus modérés, je suis persuadé qu'on ne se serait pas tant révolté contre nous. Pardonnons, mon cher confrère, à ceux qui attaquent injustement les fondemens d'un édifice que nous dé-

molissons nous-mêmes, et dont nous prenons toutes les pierres pour nous les jeter à la tête.

Je pense que le seul moyen de ramener nos ennemis serait de ne leur montrer que de la charité et de la modestie; mais nous commençons par prodiguer les noms de *petits esprits*, de *libertins*, de *cœurs corrompus;* nous forçons leur amour-propre à se mettre contre nous sous les armes. Ne serait-il pas plus sage et plus utile d'employer la douceur qui vient à bout de tout?

D'un côté, nous leur disons que nos opinions sont si claires, qu'il faut être en démence pour les nier; de l'autre, nous leur disons qu'elles sont si obscures, « qu'il ne faut pas faire usage de sa raison avec elles. » Comment veut-on qu'ils ne soient pas embarrassés par ces deux expositions contradictoires?

Chacune de nos sectes prétend le titre d'*universelle;* mais qu'avons-nous à répondre, quand nos adversaires prennent une mappemonde, et couvrent avec le doigt le petit coin de la terre où notre secte est confinée?

Montrons-leur qu'elle mériterait d'être universelle, si nous étions sages; ne les révoltons point en leur disant qu'il n'y a de probité que chez nous : voilà ce qui a le plus soulevé les savans. Ils ne conviendront jamais que Confucius, Pythagore, Zéleucus, Socrate, Platon, Caton, Scipion, Cicéron, Trajan, les Antonins, Épictète, et tant d'autres, n'eussent pas de vertu; ils nous reprocheront de calomnier, par cette assertion odieuse, les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Hélas! l'anabaptiste, les mains teintes de sang, aurait-il été bien reçu à dire, pendant le siége de Munster, qu'il n'y avait de probité que chez lui? le calviniste aurait-il pu le dire en assassinant le duc de Guise? le papiste, en sonnant les matines de la

Saint-Barthélemy? Poltrot, Clément, Châtel, Ravaillac, le jésuite Le Tellier étaient très-dévots; mais, en bonne foi, n'aimeriez-vous pas mieux la probité de la Motte-le-Vayer, de Gassendi, de Locke, de Bayle, de Descartes, de Middleton, et de cent autres grands hommes que je vous nommerais? Non, mon frère, ne nous servons jamais de ces malheureux argumens qu'on rétorque si aisément contre nous-mêmes. Le père Canaye disait : *Point de raison* (*); et moi je dis : *Point de disputes; point d'insolence.*

On dit qu'autrefois nous nous sommes laissé emporter à l'ambition, à la haine, à l'avarice, à la vengeance; que nous avons disputé aux princes leur juridiction; que nous avons troublé les États; que nous avons répandu le sang : ne tombons plus dans ces horribles excès, convenons que l'Église est dans l'État, et non l'État dans l'Église. Obéissons aux princes comme tous les autres sujets. Ce sont nos scandales, encore plus que nos dogmes, qui nous ont fait tant d'ennemis. On ne s'élève contre les lois et contre les fonctions des magistrats dans aucun pays de la terre. Si on s'est élevé contre nous dans tous les temps et dans tous les lieux, à qui en est la faute?

L'humilité, le silence et la prière doivent être nos seules armes.

Les savans ne croient pas certaines assertions (ni nous non plus). Eh bien, les croiront-ils davantage quand nous les outragerons? Les Chinois, les Japonais, les Siamois, les Indiens, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Africains ne croient pas en nous; irons-nous pour cela les traiter tous les jours de perturbateurs du repos de l'État, de mauvais citoyens, d'ennemis de Dieu et des hommes? Pourquoi ne

(*) Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye (par de Saint-Évremont).

disons-nous point d'injures à toutes ces nations, et outrageons-nous un Allemand, un Anglais, qui ne pensent pas comme nous? Pourquoi tremblons-nous respectueusement devant un souverain qui nous méprise, et déclamons-nous si fièrement contre un particulier sans crédit, que nous soupçonnons de ne pas nous estimer assez?

Cette rage de vouloir dominer sur les esprits doit être bien confondue. Je vois que chaque effort que nous fesons pour nous relever sert à nous abattre. Laissons en repos les puissans du monde et les hommes instruits, afin qu'ils nous y laissent; vivons en paix avec ceux que nous ne subjuguerons jamais, et qui peuvent nous décrier. Réprimons surtout la hauteur et l'emportement, qui conviennent si mal, et qui réussissent si peu.

Vous connaissez le pasteur Durnol; c'est un bon homme au fond, mais il est fort colérique. Il expliquait un jour le Pentateuque aux enfans, et il en était à l'article de l'âne de Balaam : un jeune garçon se mit à rire, M. Durnol fut indigné; il cria, il menaça, il prouva que les ânes pouvaient parler très-bien, surtout quand ils voyaient devant eux un ange armé d'une épée : le petit garçon se mit à rire davantage : M. Durnol s'emporta; il donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant : Ah! je conviens que l'âne de Balaam parlait, mais il ne ruait pas.

Cette naïveté a fait sur moi une grande impression, et j'ai conseillé depuis à tous mes amis de cesser de ruer et de braire.

LETTRE

DU SECRÉTAIRE DE M. DE VOLTAIRE, AU SECRÉTAIRE DE M. LE FRANC DE POMPIGNAN.

Monsieur,

Vous avez écrit trois lettres à M. de Voltaire, signées Ladouz, à l'hôtel des Asturies, rue du Sépulcre. Vous lui dites dans ces trois lettres que vous avez été le secrétaire du célèbre M. Le Franc de Pompignan; que vous n'avez plus le bonheur d'être chez lui, et qu'il vous a renvoyé, parce qu'il vous soupçonnait d'avoir fourni à M. de Voltaire des mémoires contre lui.

Vous demandiez à M. de Voltaire une attestation qui détruisît cette calomnie. Il vous répondit qu'il ne vous connaissait pas, que vous ne le connaissiez pas, et qu'on ne lui avait jamais envoyé d'autres mémoires contre M. Le Franc de Pompignan, que ses propres ouvrages. Il me charge, étant vieux, malade, et presque aveugle, de vous répéter la même chose de sa part.

Voici tout ce qu'il connaît de M. Le Franc de Pompignan :

1°. D'assez mauvais vers ;

2°. Son discours à l'Académie, dans lequel il insulte tous les gens de lettres ;

3°. Un mémoire au roi, dans lequel il dit à sa majesté qu'il a une belle bibliothèque à Pompignan-lès-Montauban ;

4°. La description d'une belle fête qu'il donna dans Pompignan, de la procession dans laquelle il marchait derrière un jeune jésuite, accompagné des bourdons du pays, et d'un grand repas de vingt-six couverts, dont il a été parlé dans toute la province ;

3°. Un beau sermon de sa composition, dans lequel il dit qu'il est avec les étoiles dans le firmament, tandis que les prédicateurs de Paris et tous les gens de lettres sont à ses pieds dans la fange.

Mon maître a appris aussi que M. Le Franc de Pompignan (quoiqu'il soit noyé) se comparait à Moïse, et que monsieur son frère l'évêque était Aaron ; il leur en fait ses complimens.

Il a entendu parler aussi d'une pastorale de monsieur l'évêque, adressée aux habitans du Pui-en-Velai, par monseigneur Cortiat, secrétaire. On lui a mandé que dans cette pastorale il est question d'Aristophane, de Diagoras, du Dictionnaire encyclopédique, de Fontenelle, de La Mothe, de Perrault, de Terrasson, de Boindin, du chancelier Bacon, de Descartes, de Mallebranche, de Locke, de Newton, de Leibnitz, de Montesquieu, etc.

Nous félicitons messieurs du Pui-en-Velai d'avoir lu les ouvrages de tous ces messieurs; tel pasteur, telles brebis. Mais mon maître n'entre dans aucune de ces querelles scientifiques; il cultive la terre avec bien de la peine, et laisse les grands hommes éclairer leur siècle.

Vous lui mandez que monsieur l'évêque d'Alais veut vous prendre pour secrétaire, en cas que vous ayez une attestation en bonne forme que vous n'avez point trahi les secrets de M. Le Franc de Pompignan ; il vous envoie cette attestation, et il se flatte que quand vous serez à M. d'Alais, vous ne ressemblerez pas à M. Cortiat, secrétaire.

P. S. Je vous demande pardon, monsieur ; j'oubliais, dans les ouvrages de M. Le Franc de Pompignan, la Prière du déiste, qu'il a traduite de l'anglais.

PARALLÈLE D'HORACE,

DE BOILEAU ET DE POPE.

Le Journal encyclopédique, l'un des plus curieux et des plus instructifs de l'Europe, nous instruit d'un parallèle entre Horace, Boileau et Pope, fait en Angleterre. Il nous rappelle des vers adressés au roi de Prusse, dans lesquels Pope a la préférence sur le Français et sur le Romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré;
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être;
Et l'homme, avec lui seul apprit à se connaître.

(Exorde de la Loi nat., t. X, p. 71.)

Ces vers se trouvent à la tête du poëme sur la Loi naturelle, ouvrage philosophique et moral, dans lequel la poésie reprend son premier droit, celui d'enseigner la vertu, l'amour du prochain, l'indulgence; et où l'auteur développe les principes de la loi universelle que Dieu a mise dans tous les cœurs. Nous convenons avec l'auteur, que l'Essai sur l'Homme de l'illustre Pope est un très-bon ouvrage, et que ni Horace, ni Boileau, ni aucun poète n'ont rien fait dans ce genre. Rousseau est le seul qui ait tenté quelque chose d'approchant dans une pièce de vers intitulée, on ne sait pourquoi, *Allégorie* (*): il fait ses efforts pour expliquer le système de Platon; mais que cet ouvrage est faible, languissant! ce n'est ni de la poésie ni de la philosophie; il ne prouve ni ne peint.

L'homme et les dieux de ton souffle animés,
Du même esprit diversement formés,

(*) Cette allégorie a pour titre *Sophronyme.*

Furent doués, par ta bonté fertile,
D'une chaleur plus vive ou moins subtile,
Selon les corps ou plus vifs ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans.
Par ces degrés de lumière inégale,
Tu sus remplir le vide et l'intervalle
Qui se trouvait, ô magnifique roi!
De l'homme aux dieux, et des dieux jusqu'à toi;
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du ciel la demeure des dieux,
Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux,
Comme le terme et l'équateur sensible
De l'univers invisible et visible.

Il n'est pas étonnant que cette pièce soit demeurée dans l'oubli; c'est, comme on voit, un galimatias de termes impropres, un tissu d'épithètes oiseuses en prose dure et sèche que l'auteur a rimée.

Il n'en est pas ainsi de l'Essai de Pope; jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en si peu de paroles.

C'est le plan des lords Shaftesbury et Bolyngbrocke, exécuté par le plus habile ouvrier; aussi est-il traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas si cet ouvrage, si fort et si plein, est orthodoxe; si même sa hardiesse n'a pas contribué à son prodigieux débit, s'il ne sape pas les fondemens de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les choses sont dans l'état où elles devaient être originairement; et si ce système ne renverse pas le dogme de la chute de l'homme, et les divines Écritures. Nous ne sommes pas théologiens : nous leur laissons le soin de confondre Pope, Shaftesbury, Bolyngbrocke, Leibnitz, et d'autres grands hommes; nous nous en tenons uniquement à la philosophie et à la poésie. Nous osons, en cherchant à nous éclairer, demander com-

ment il faut expliquer ce vers qui est le précis de tout l'ouvrage :

All partial evil is a general good (*).
Tout mal particulier est le bien général.

Voilà un étrange bien général que celui qui serait composé des souffrances de chaque individu ! Entendra cela qui pourra. Bolyngbrocke s'entendait-il bien lui-même, quand il rédigeait ce système ? Que veut dire : *Tout est bien?* est-ce pour nous? non, sans doute ; est-ce pour Dieu ? il est clair que Dieu ne souffre pas de nos maux. Quelle est donc au fond cette idée platonicienne ? un chaos, comme tous les autres systèmes ; mais on l'a orné de diamans.

Quant aux autres épîtres de Pope qui pourraient être comparées à celles d'Horace et de Boileau, je demanderai si ces deux auteurs, dans leurs satires, se sont jamais servi des armes dont Pope se sert. Les gentillesses dont il régale milord Harvey, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, sont un peu singulières ; les voici mot pour mot :

Que Harvey tremble ! Qui ? cette chose de soie ?
Harvey, ce fromage mou fait de lait d'ânesse ?
Hélas ! il ne peut sentir ni satire ni raison.
Qui voudrait faire mourir un papillon sur la roue ?
Pourtant je veux frapper cette punaise volante à ailes dorées,
Cet enfant de boue qui se peint et qui pue,
Dont le bourdonnement fatigue les beaux esprits et les belles,
Qui ne peut tâter ni de l'esprit ni de la beauté :
Ainsi l'épagneul bien élevé se plaît civilement
A mordiller le gibier qu'il n'ose entamer.
Son sourire éternel trahit son vide,
Comme les petits ruisseaux se rident dans leurs cours ;

(*) Ce vers est ainsi dans Pope :

All partial evil universal good.

(*Essay on man*, ép. I, à la fin.)

Soit qu'il parle avec son impuissance fleurie;
Soit que cette marionnette barbouille les mots que le compère
lui souffle,
Soit que, crapaud familier à l'oreille d'Ève,
Moitié écume, moitié venin, il se crache lui-même en compagnie,
En quolibets, en politique, en contes, en mensonges.
Son esprit roule sur des oui-dire, entre ceci et cela;
Tantôt haut, tantôt bas, petit maître ou petite maîtresse :
Et lui-même n'est qu'une vile antithèse;
Être amphibie, qui, en jouant les deux rôles,
La tête frivole et le cœur gâté,
Fat à la toilette, flatteur chez le roi,
Tantôt trotte en ladi, tantôt marche en milord.
Ainsi les rabbins ont peint le tentateur,
Avec face de chérubin et queue de serpent.
Sa beauté vous choque, vous vous défiez de son esprit;
Son esprit rampe, et sa vanité lèche la poussière.

Il est vrai que Pope a la discrétion de ne pas nommer le lord qu'il désigne; il l'appelle honnêtement Sporus, du nom d'un infâme prostitué de Néron. Vous observerez encore que la plupart de ces invectives tombent sur la figure de milord Harvey, et que Pope lui reproche jusqu'à ses grâces. Quand on songe que c'était un petit homme contrefait, bossu par-devant et par-derrière, qui parlait ainsi, on voit à quel point l'amour-propre et la colère sont aveugles.

Les lecteurs pourront demander si c'est Pope ou un de ses porteurs de chaise qui a fait ces vers. Ce n'est pas là absolument le style de Despréaux. Ne sera-t-on pas en droit de conclure que la politesse et la décence ne sont pas les mêmes en tout pays?

Pour mieux faire sentir encore, s'il se peut, cette différence que la nature et l'art mettent souvent entre des nations voisines, jetons les yeux sur une traduction fidèle d'un passage de la Dunciade de Pope, c'est au chant second. La bêtise a proposé des prix pour

celui de ses favoris qui sera vainqueur à la course. Deux libraires de Londres disputent le prix : l'un est Lintot, personnage un peu pesant ; l'autre est Curl, homme plus délié : ils courent ; et voici ce qui arrive :

Au milieu du chemin on trouve un bourbier
Que madame Curl avait produit le matin :
C'était sa coutume de se défaire au lever de l'aurore
Du marc de son souper devant la porte de sa voisine.
Le malheureux Curl glisse ; la troupe pousse un grand cri ;
Le nom de Lintot résonne dans toute la rue ;
Le mécréant Curl est couché dans la vilenie,
Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, etc.

Le portrait de la mollesse dans le Lutrin est d'un autre genre ; mais on dit qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Une autre conclusion que nous oserons tirer encore de la comparaison des petits poëmes détachés, avec les grands poëmes, tels que l'épopée et la tragédie, c'est qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître, une ode, à une bonne pièce de théâtre. Qu'une épître, ou ce qui est plus aisé à faire, une satire, ou ce qui est souvent assez insipide, une ode, soit aussi bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, et plus de plaisir à la voir, que non pas à transcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs, car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien ; une bonne ode encore moins ; elle peut tout au plus amuser un quart d'heure les gens du métier : mais créer un sujet, inventer un nœud et un dénoûment, donner à chaque personnage son caractère, et le soutenir ; faire en sorte qu'aucun d'eux ne paraisse et ne sorte sans une raison sentie de tous les spectateurs, ne laisser jamais le théâtre vide ; faire dire à chacun ce qu'il doit dire, avec noblesse sans

enflure, avec simplicité sans bassesse; faire de beaux vers qui ne sentent point le poète, et tels que le personnage aurait dû en faire s'il parlait en vers; c'est là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir, sous peine de ne point réussir parmi nous : et quand il s'est acquitté de tous ces devoirs, il n'a encore rien fait. Esther est une pièce qui remplit toutes ces conditions; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pu en soutenir la représentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans sa main, il faut arracher des larmes aux spectateurs les plus insensibles, il faut déchirer les ames les plus dures. Sans la terreur et sans la pitié, point de tragédie; et quand vous auriez excité cette pitié et cette terreur, si avec ces avantages vous avez manqué aux autres lois, si vos vers ne sont pas excellens, vous n'êtes qu'un médiocre écrivain qui avez traité un sujet heureux.

Qu'une tragédie est difficile! et qu'une épître, une satire, sont aisées! Comment donc oser mettre dans le même rang un Racine et un Despréaux? Quoi! on estimerait autant un peintre de portrait qu'un Raphaël? Quoi! une tête de Rembrant sera égale au tableau de la Transfiguration, ou à celui des noces de Cana?

Nous savons que la plupart des épîtres de Despréaux sont belles, qu'elles posent sur le fondement de la vérité sans laquelle rien n'est supportable; mais pour les épîtres de Rousseau, quel faux dans les sujets et quelles contorsions dans le style! qu'elles excitent souvent le dégoût et l'indignation! Que veut dire une Épître à Marot, dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les sots qui soient méchans? Que ce paradoxe est ridicule!

Sylla, Catilina, César, Tibère, Néron même,

étaient-ils des sots? Le fameux duc de Borgia était-il un sot? Et avons-nous besoin d'aller chercher des exemples dans l'histoire ancienne? Peut-on d'ailleurs souffrir la manière dure et contrainte dont cette idée fausse est exprimée?

Et si parfois on vous dit qu'un vaurien
A de l'esprit, examinez-le bien;
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque,
Et qu'en effet c'est un sot sous le masque. (*)

Le casque de l'esprit. Bon Dieu! est-ce ainsi que Despréaux écrivait? Comment souffrir le langage de l'Épître à M. le duc de Noailles, qu'il baptisa, dans ses dernières éditions, d'*Épître à M. le comte de C......*

Jaçoit qu'en vous gloire et haute naissance
Soient alliés à titres et puissance,
Que de splendeurs et d'honneurs mérités
Votre maison luise de tous côtés,
Si toutefois ne sont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes.

Ce malheureux burlesque, ce mélange impertinent du jargon du seizième siècle et de notre langue, si méprisé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un sujet qui par lui-même n'apprend rien, ne dit rien, n'est ni utile ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'est qu'on ne se retrouve jamais dans ses peintures; on ne voit rien *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme dit Horace: point d'aménité, point de douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Presque toutes ses épîtres roulent

(*) Ce dernier vers est ainsi dans plusieurs éditions:

Et vous direz: c'est un sot sous le masque.

sur lui-même, sur ses querelles avec ses ennemis; le public ne prend aucune part à ces pauvretés: on ne se soucie pas plus de ses vers contre La Motte, que de ses roches de Salisbury; qu'importe

. . . . . Qu'entre ces roches nues,
Qui par magie en ces lieux sont venues,
S'en trouve sept, trois de chacune part,
Une au-dessus, le tout fait par tel art,
Qu'il représente une porte effective,
Porte vraiment bien faite et bien naïve;
Mais c'est le tout; car qui voudrait y voir
Tours ou châtel, doit ailleurs se pourvoir.

Ces détestables vers, et ce malheureux sujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaise tragédie que nous ayons? Nous sommes rassasiés de vers: une denrée trop commune est avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre, où la nation se rassemble, est presque le seul genre de poésie qui nous intéresse aujourd'hui, encore ne faudrait-il pas avoir des poëmes dramatiques tous les jours.

Voluptates commendat rarior usus.

(Juvénal, sat. XI, v. 208.)

DES DIVERS CHANGEMENS

ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE.

Qui croirait que l'art de la tragédie est dû en partie à Minos ? Si un juge des enfers est l'inventeur de cette poésie, il n'est pas étonnant qu'elle soit un peu lugubre. On lui donne d'ordinaire une origine plus gaie. Thespis et d'autres ivrognes passent pour avoir introduit ce spectacle chez les Grecs, au temps des vendanges ; mais si nous en croyons Platon, dans son dialogue de Minos, on jouait déjà des pièces de théâtre du temps de ce prince. Thespis promenait ses acteurs dans une charrette ; mais en Grèce et dans d'autres pays, long-temps avant Thespis, les acteurs ne jouaient que dans les temples. La tragédie fut, dans son origine, une chose sacrée ; et de là vient que les hymnes des chœurs sont presque toujours les louanges des dieux dans les tragédies d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide. Il n'était pas permis à un poète de donner une pièce avant quarante ans ; ils s'appelaient Τραγωδιδασκαλοι, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fêtes qu'on représentait leurs ouvrages ; l'argent que le public employait à ces spectacles était un argent sacré.

Eubulus, ou Eubolis, ou Ébylys, fit passer en loi qu'on mettrait à mort quiconque proposerait de détourner cette monnaie à des usages profanes. C'est pourquoi Démosthènes, dans sa seconde Olinthienne, emploie tant de circonspection et tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre Philippe ; c'est comme si on entreprenait en Italie de soudoyer des troupes avec le trésor de Notre-Dame de Lorette.

Les spectacles étaient donc liés aux cérémonies de

la religion. On sait que, chez les Égyptiens, les danses, les chants, les représentations, furent une partie essentielle des cérémonies réputées saintes. Les Juifs prirent ces usages des Égyptiens, comme tout peuple ignorant et grossier tâche d'imiter ses voisins savans et polis; de là ces fêtes juives, ces danses des prêtres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes, et tant d'autres cérémonies entièrement égyptiennes.

Il y a bien plus; les véritablement grandes tragédies, les représentations imposantes et terribles étaient les mystères sacrés qu'on célébrait dans les plus vastes temples du monde, en présence des seuls initiés; c'était là que les habits, les décorations, les machines, étaient propres au sujet, et le sujet était la vie présente et la vie future.

C'était d'abord un grand chœur, à la tête duquel était l'hiérophante : « Préparez-vous, s'écriait-il, à » voir par les yeux de l'ame l'arbitre de l'univers. Il » est unique, il existe seul par lui-même, et tous les » êtres doivent à lui seul leur existence; il étend » partout son pouvoir et ses œuvres; il voit tout, et » ne peut être vu des mortels. »

Le chœur répétait cette strophe; ensuite on gardait quelque temps le silence; c'était là un vrai prologue. La pièce commençait par une nuit répandue sur le théâtre; des acteurs paraissaient à la faible lueur d'une lampe; ils erraient sur des montagnes et descendaient dans des abîmes. Ils se heurtaient, ils marchaient comme égarés. Leurs discours, leurs gestes, exprimaient l'incertitude des démarches des hommes, et toutes les erreurs de notre vie. La scène changeait, les enfers paraissaient dans toute leur horreur, les criminels avouaient leurs fautes, et attestaient la vengeance céleste. C'est ce que Virgile développe admirablement dans son sixième livre de l'Énéide,

qui n'est autre chose qu'une description des mystères ; et c'est ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche de Phlégias :

> Soyez justes, mortels, et ne craignez qu'un Dieu.

Ce fou de Scarron se trompe donc quand il dit (*) :

> Cette sentence est bonne et belle;
> Mais en enfer de quoi sert-elle?

Elle servait aux spectateurs. Enfin, on voyait les champs élysiens, la demeure des justes. Ils chantaient la bonté de Dieu, d'un seul Dieu, architecte du monde; ils enseignaient aux assistans tous leurs devoirs. C'est ainsi que Stobée parle de ces spectacles sublimes, dont on retrouve encore quelques faibles traces dans des fragmens épars de l'antiquité.

Chez les Romains, la comédie fut admise après la première guerre punique, pour accomplir un vœu, pour détourner la contagion, pour apaiser les dieux, comme le dit Tite-Live au Livre VII. Ce fut un acte très-solennel de religion. Les pièces de Livius Andronicus furent une partie de la cérémonie sainte des jeux séculaires. Jamais de théâtre sans simulacres des dieux et sans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les Juifs pour les cérémonies païennes, quoiqu'ils en retinssent quelques-unes. Les premiers pères de l'Église voulurent séparer en tout les chrétiens des gentils ; ils crièrent contre les spectacles. Le théâtre, séjour des antiques divinités subalternes, leur parut l'empire du diable. Tertullien l'Africain dit, dans son livre des Spectacles, que le diable élève les « acteurs sur des » brodequins, pour donner un démenti à Jésus-

(*) Énéid. trav., liv. VI, p. 166 de l'édition de 1726.

» Christ, qui assure que personne ne peut ajouter » une coudée à sa taille. » Saint Grégoire de Nazianze institua un théâtre chrétien, comme nous l'apprend Sozomène; un saint Apollinaire en fit autant : c'est encore Sozomène qui nous en instruit dans l'Histoire ecclésiastique. L'ancien et le nouveau Testament furent les sujets de ces pièces, et il y a très-grande apparence que la tradition de ces ouvrages de théâtre fut l'origine des mystères qu'on joua quelque temps après dans presque toute l'Europe.

Castelvetro certifie, dans sa Poétique, que la passion de Jésus-Christ était jouée de temps immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces représentations des Italiens, de qui nous tenons tout; et nous les imitâmes assez tard, ainsi que nous avons fait dans presque tous les arts de l'esprit et de la main.

Nous ne commençâmes ces exercices qu'au quatorzième siècle (*) : les bourgeois de Paris firent leurs premiers essais à Saint-Maur. On joua les mystères à l'entrée de Charles VI à Paris, l'an 1380.

On croit communément que ces pièces étaient des turpitudes, des plaisanteries indécentes sur les mystères de notre sainte religion, sur la naissance d'un Dieu dans une étable, sur le bœuf et sur l'âne, sur l'étoile des trois rois, sur ces trois rois même, sur la jalousie de Joseph, etc. On en juge par nos noëls, qui sont en effet des plaisanteries, aussi comiques que blâmables, sur tous ces événemens ineffables. Il n'y a presque personne qui n'ait entendu répéter les vers par lesquels on prétend qu'une de ces tragédies de la passion commence :

> Matthieu? — Plaît-il, Dieu?
> — Prends ton épieu.

(*) Suivant Parfaict, ils étaient déjà en usage en 1313.

—Prendrai-je aussi mon épée?
—Oui, et suis-moi en Galilée.

On croit que dans la tragédie de la résurrection un ange parle ainsi à Dieu le père :

Père éternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne :
Votre fils bien-aimé est mort;
Et vous ronflez comme un ivrogne!
— Il est mort? — Foi d'homme de bien.
— Diable emporte qu'en savait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les pièces des mystères qui sont venues jusqu'à nous. Ces ouvrages étaient la plupart très-graves; on n'y pouvait reprendre que la grossièreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la sainte Écriture en dialogues et en action ; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de Dieu. Il y avait sur le théâtre beaucoup plus de pompe et d'appareil que nous n'en avons jamais vu : la troupe bourgeoise était composée de plus de cent acteurs, indépendamment des assistans, des gagistes et des machinistes. Aussi on y courait en foule, et une seule loge était louée cinquante écus pour un carême, avant même l'établissement de l'hôtel de Bourgogne. C'est ce qui se voit par les registres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs se plaignirent que personne ne venait plus à leurs sermons, car le monologue fut en tout temps jaloux du dialogue : il s'en fallait beaucoup que les sermons fussent alors aussi décens que ces pièces de théâtre. Si on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire les sermons de Menot et de tous ses contemporains.

Cependant, en 1541, le procureur-général, par son

réquisitoire du 9 novembre, prétend (article II) que « prédications sont plus décentes que mystères, » attendu qu'elles se font par théologiens, gens doctes » et de savoir, que ne sont les actes que font gens » indoctes. »

Sans entrer dans un plus long détail sur les mystères et sur les moralités qui leur succédèrent, il suffira de dire que les Italiens, qui les premiers donnèrent ces jeux, les quittèrent aussi les premiers : le cardinal Bibiéna, le pape Léon X, l'archevêque Trissino (*), ressuscitèrent, autant qu'ils le purent, le théâtre des Grecs; et il ne se trouva alors aucun petit pédant insolent qui osât croire qu'il pouvait flétrir l'art des Sophocle, que les papes fesaient revivre dans Rome.

La ville de Vicence, en 1514, fit des dépenses immenses pour la représentation de la première tragédie qu'on eût vue en Europe depuis la décadence de l'Empire. Elle fut jouée dans l'Hôtel-de-Ville, et on y accourut des extrémités de l'Italie. La pièce est de l'archevêque Trissino; elle est noble, elle est régulière, et purement écrite. Il y a des chœurs, elle respire en tout le goût de l'antiquité; on ne peut lui reprocher que les déclamations, les défauts d'intrigue et la langueur : c'étaient les défauts des Grecs; il les imita trop dans leurs fautes, mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après, le pape Léon X fit représenter à Florence *la Rosamonda* du Ruccelaï, avec une magnificence très-supérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le Ruccelaï et le Trissino.

Long-temps auparavant la comédie sortait du tombeau par le génie du cardinal Bibiéna, qui donna la *Calandra*, en 1482. Après lui, on eut les comédies

(*) Il Trissino, ou le Trissin n'était pas ecclésiastique.

de l'immortel Arioste, la fameuse Mandragore de Machiavel; enfin, le goût de la pastorale prévalut. L'Aminte du Tasse eut le succès qu'elle méritait, et le *Pastor fido* un succès encore plus grand. Toute l'Europe savait et sait encore par cœur cent morceaux du *Pastor fido :* ils passeront à la dernière postérité : il n'y a de véritablement beau que ce que toutes les nations reconnaissent pour tel. Malheur à un peuple, comme on l'a déjà dit, qui seul est content de sa musique, de ses peintures, de son éloquence, de sa poésie!

Tandis que le *Pastor fido* enchantait l'Europe, qu'on en récitait partout des scènes entières, qu'on le traduisait dans toutes les langues; en quel état étaient ailleurs les belles-lettres et les théâtres? Ils étaient dans l'état où nous étions tous, dans la barbarie. Les Espagnols avaient leurs *autos-sacramentales*, c'est-à-dire, leurs actes sacramentaux. Lopez de Vega, qui était digne de corriger son siècle, fut subjugué par son siècle. Il dit lui-même qu'il est obligé, pour plaire, d'enfermer sous la clef les bons auteurs anciens, de peur qu'ils ne lui reprochent ses sottises.

Dans l'une de ses meilleures pièces intitulée *Don Raymond*, ce don Raymond, fils du roi de Navarre, est déguisé en paysan; l'infante de Léon, sa maîtresse, est déguisée en bûcheron; un prince de Léon, en pèlerin. Une partie de la scène est chez un aubergiste.

Pour les Français, quels étaient leurs livres et leurs spectacles favoris? le chapitre des *torcheculs* de Gargantua (*), l'Oracle de la *dive Bouteille* (**), les pièces de Chrestien et de Hardy.

Soixante et douze ans s'écoulèrent depuis Jodelle

(*) Rabelais, Gargantua, liv. I, ch. 13.
(**) Le même, Pantagruel, liv. V, ch. 34, etc.

qui, sous Henri II, avait très-vainement tenté de faire revivre l'art des Grecs, sans que la France produisît rien de supportable. Enfin Mairet, gentilhomme du duc de Montmorenci, après avoir lutté long-temps contre le mauvais goût, donna sa tragédie de Sophonisbe, qui ne ressemblait point à celle de l'archevêque Trissino. C'est une petite singularité que la renaissance du théâtre et l'observation des règles aient commencé en Italie et en France par une Sophonisbe. Cette pièce de Mairet est la première que nous ayons, dans laquelle les trois unités ne soient point violées; elle servit de modèle à la plupart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629, quelque temps avant que Corneille travaillât pour la scène tragique, et elle fut si goûtée, malgré ses défauts, que lorsque Corneille lui-même voulut ensuite donner une Sophonisbe, elle tomba, et celle de Mairet se soutint encore long-temps. Mairet ouvrit donc la véritable carrière où Rotrou entra, et celui-ci alla plus loin que son maître. On joue encore sa tragédie de Venceslas, pièce très-défectueuse, à la vérité, mais dont la première scène et presque tout le quatrième acte sont des chefs-d'œuvre.

Corneille parut ensuite; sa Médée, qui n'est qu'une déclamation, eut un peu de succès; mais le Cid, imité de l'espagnol, fut la première pièce qui franchit les bornes de la France, et qui obtint tous les suffrages, excepté ceux du cardinal de Richelieu et de Scudéri. On sait assez jusqu'à quel point Corneille s'éleva dans les belles scènes des Horaces et de Cinna, dans les personnages de Cornélie, de Sévère, dans le cinquième acte de Rodogune. Si Médée, Pertharite, Théodore, OEdipe, Bérénice, Suréna, Othon, Sophonisbe, Pulchérie, Agésilas, Attila, don Sanche, la Toison d'or, ont été indignes de lui et de tous les théâtres, ses

belles pièces et les morceaux admirables répandus dans les médiocres, le feront toujours regarder, avec justice, comme le père de la tragédie.

Il est inutile de parler ici de celui qui fut son émule et son vainqueur, quand ce grand homme commença à baisser. Il ne fut plus permis alors de négliger la langue et l'art des vers dans les tragédies; et tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de Racine fut méprisé.

Il est vrai qu'on nous reprocha, avec raison, que notre théâtre était une école continuelle d'une galanterie et d'une coquetterie qui n'a rien de tragique. On a justement condamné Corneille pour avoir fait parler froidement d'amour Thésée et Dircé, au milieu de la peste; pour avoir mis de petites coquetteries ridicules dans la bouche de Cléopâtre; et enfin, pour avoir presque toujours traité l'amour en bourgeois dans tous ses ouvrages, sans jamais en faire une passion forte, excepté dans les fureurs de Camille, et dans les scènes attendrissantes du Cid, qu'il avait prises dans Guilain de Castro, et qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant Racine l'amour insipide et les expressions bourgeoises; mais on s'aperçut bientôt que presque toutes ses pièces et celles des auteurs suivans contenaient une déclaration, une rupture, un raccommodement, une jalousie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les pièces de cet aimable poëte, s'il n'avait pas su couvrir cette faiblesse de tous les charmes de la poésie, des grâces de sa diction, de la douceur de son éloquence sage, et de toutes les ressources de son art.

Dans les beautés frappantes de notre théâtre, il y avait un autre défaut caché dont on ne s'était pas aperçu, parce que le public ne pouvait pas avoir par

lui-même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut relevé que par Saint-Évremont; il dit : « que nos pièces ne font pas une » impression assez forte; que ce qui doit former la » pitié, fait tout au plus de la tendresse; que l'émo- » tion tient lieu de saisissement, l'étonnement de » l'horreur; qu'il manque à nos sentimens quelque » chose d'assez profond. »

Il faut avouer que Saint-Évremond a mis le doigt dans la plaie secrète du théâtre français : on dira tant qu'on voudra que Saint-Évremont est l'auteur de la pitoyable comédie de *Sir Politik* et de celle des Opéras; que ses petits vers de société sont ce que nous avons de plus plat en ce genre; que c'était un petit feseur de phrases : mais on peut être totalement dépourvu de génie, et avoir beaucoup d'esprit et de goût. Certainement son goût était très-fin, quand il trouvait ainsi la raison de la longueur de la plupart de nos pièces.

Il nous a presque toujours manqué un degré de chaleur; nous avions tous le reste. L'origine de cette langueur, de cette faiblesse monotone, venait en partie de ce petit esprit de galanterie, si cher alors aux courtisans et aux femmes, qui a transformé le théâtre en conversations de Clélie. Les autres tragédies étaient quelquefois de longs raisonnemens politiques qui ont gâté Sertorius, qui ont rendu Othon si froid, et Suréna et Attila si mauvais. Mais une autre raison empêchait encore qu'on ne déployât un grand pathétique sur la scène, et que l'action ne fût vraiment tragique, c'était la construction du théâtre et la mesquinerie du spectacle. Nos théâtres étaient, en comparaison de ceux des Grecs et des Romains, ce que sont nos halles, notre place de Grève, nos petites fontaines de village, où des porteurs d'eau viennent remplir leurs seaux,

en comparaison des aqueducs et des fontaines d'Agrippa, du *forum Trajani*, du Colisée, et du Capitole.

Nos salles de spectacle méritaient bien sans doute d'être excommuniées, quand des bateleurs louaient un jeu de paume pour représenter Cinna sur des traiteaux; et que ces ignorans, vêtus comme des charlatans, jouaient César et Auguste en perruque carrée et en chapeau bordé.

Tout fut bas et servile. Des comédiens avaient un privilége; ils achetaient un jeu de paume, un tripot; ils formaient une troupe comme des marchands forment une société. Ce n'était pas là le théâtre de Périclès. Que pouvait-on faire sur une vingtaine de planches chargées de spectateurs? quelle pompe, quel appareil pouvait parler aux yeux? quelle grande action théâtrale pouvait être exécutée? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poëte? Les pièces devaient être composées de longs récits; c'étaient des conversations plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue; ils rebutaient une pièce qui n'en avait point. Il fallut que Corneille dans Cinna débutât par l'inutile monologue d'Émilie, qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théâtrale, toutes grandes expressions des passions, ces tableaux frappans des infortunes humaines, ces traits terribles et perçans qui arrachent le cœur : on le touchait, et il fallait le déchirer. La déclamation qui fut, jusqu'à mademoiselle Le Couvreur, un récitatif mesuré, un chant presque noté, mettait encore un obstacle à ces emportemens de la nature qui se peignent par un mot, par une attitude, par un silence, par un cri qui échappe à la douleur.

Nous ne commençâmes à connaître ces traits que

par mademoiselle Dumesnil, lorsque, dans Mérope, les yeux égarés, la voix entrecoupée, levant une main tremblante, elle allait immoler son propre fils; quand Narbas l'arrêta; quand, laissant tomber son poignard, on la vit s'évanouir entre les bras de ses femmes, et qu'elle sortit de cet état de mort avec les transports d'une mère; lorsque ensuite s'élançant aux yeux de Polifonte, traversant en un clin d'œil tout le théâtre, les larmes dans les yeux, la pâleur sur le front, les sanglots à la bouche, les bras étendus, elle s'écria :

Barbare! il est mon fils. (*)

Nous avons vu Baron : il était noble et décent; mais c'était tout : mademoiselle Le Couvreur avait les grâces, la justesse, la simplicité, la vérité, la bienséance; mais pour le grand pathétique de l'action, nous le vîmes la première fois dans mademoiselle Dumesnil.

Quelque chose de supérieur encore, s'il est possible, a été l'action de mademoiselle Clairon et de l'acteur qui joue Tancrède (**), au troisième acte de la pièce de ce nom, et à la fin du cinquième. Jamais les âmes n'ont été transportées par des secousses si vives; jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'est déployée, en ces deux occasions, dans une force dont jusque-là nous n'avions point d'idée; et mademoiselle Clairon est devenue sans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si, dans le quatrième acte de Mahomet, on avait de jeunes acteurs qui prissent ces grands traits pour modèle; un Séide qui sût être à la fois enthousiaste et tendre, féroce par fanatisme, humain par nature, qui sût frémir et pleurer : une Palmire animée, attendrie, effrayée, tremblante du crime qu'on va com-

(*) Act. IV, sc. 2.
(**) Le Kain, mort en 1778.

mettre, sentant déjà l'horreur, le repentir, le désespoir, à l'instant que le crime est commis; un père vraiment père, qui en eût les entrailles, la voix, le maintien; un père qui reconnaît ses deux enfans dans ses deux meurtriers, qui les embrasse en versant ses larmes avec son sang, qui mêle ses pleurs avec ceux de ses enfans, qui se soulève pour les serrer entre ses bras, retombe, se penche sur eux; enfin, ce que la nature et la mort peuvent fournir à un tableau : cette situation serait encore au-dessus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'est que depuis quelques années que les acteurs ont enfin hasardé d'être ce qu'ils doivent être, des peintures vivantes : auparavant ils déclamaient. Nous savons, et le public le sait mieux que nous, qu'il ne faut pas prodiguer ces actions terribles et déchirantes; que plus elles font d'impression, bien amenées, bien ménagées, plus elles sont impertinentes quand elles sont hors de propos. Une pièce mal écrite, mal débrouillée, obscure, chargée d'incidens incroyables, qui n'a de mérite que celui d'un pantomime ou d'un décorateur, n'est qu'un monstre dégoûtant.

Placez un tombeau dans Sémiramis, osez faire paraître l'ombre de Ninus; que Ninias sorte de ce tombeau, les bras teints du sang de sa mère, cela vous sera permis. Le respect pour l'antiquité, la mythologie, la majesté du sujet, la grandeur du crime, je ne sais quoi de sombre et de terrible répandu dès les premiers vers sur toute cette tragédie, transportent le spectateur hors de son siècle et de son pays; mais ne répétez pas ces hardiesses; qu'elles soient rares, qu'elles soient nécessaires : si elles sont inutilement prodiguées, elles feront rire.

L'abus de l'action théâtrale peut faire rentrer la tra-

gédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire? craindre tous les écueils. Mais comme il est plus aisé de faire une belle décoration qu'une belle scène, plus aisé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il est vraisemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

DU THÉATRE ANGLAIS,

PAR JÉROME CARRÉ (*).

Deux petits livres anglais nous apprennent que cette nation, célèbre par tant de bons ouvrages et tant de grandes entreprises, possède, de plus, deux excellens poètes tragiques : l'un est Shakespeare, qu'on assure laisser Corneille fort loin derrière lui ; et l'autre, le tendre Otwai, très-supérieur au tendre Racine.

Cette dispute étant une affaire de goût, il semble qu'il n'y ait rien à répliquer aux Anglais. Qui pourrait empêcher une nation entière d'aimer mieux un poète de son pays que celui d'un autre ? On ne peut prouver à tout un peuple qu'il a du plaisir mal à propos ; mais on peut faire les autres nations juges entre le théâtre de Paris et celui de Londres. Nous nous adressons donc à tous les lecteurs depuis Pétersbourg jusqu'à Naples, et nous les prions de décider.

Il n'y a point d'homme de lettres, soit russe, soit italien, soit allemand, ou espagnol, point de Suisse ou de Hollandais, qui ne connaisse, par exemple, Cinna, ou Phèdre ; et très-peu connaissent les œuvres de Shakespeare et d'Otwai. C'est déjà un assez grand préjugé ; mais ce n'est qu'un préjugé. Il faut mettre les pièces du procès sur le bureau. Hamlet est une des pièces les plus estimées de Shakespeare, et des plus courues. Nous allons fidèlement l'exposer aux yeux des juges.

Plan de la tragédie d'Hamlet.

Le sujet d'Hamlet, prince de Danemarck, est à peu près celui d'Électre.

(*) Ce traité, qui fut d'abord intitulé Appel à toutes les nations, etc., parut en 1761.

Hamlet, roi de Danemarck, a été empoisonné par son frère Claudius, et par sa propre femme Gertrude, qui lui ont versé du poison dans l'oreille pendant qu'il dormait. Claudius a succédé au mort; et peu de jours après l'enterrement, la veuve a épousé son beau-frère.

Personne n'a eu le moindre soupçon de l'empoisonnement du feu roi Hamlet par l'oreille. Claudius règne tranquillement. Deux soldats étant en sentinelle à la porte du palais de Claudius, l'un dit à l'autre : « Comment s'est passée ton heure de garde? — Fort » bien; je n'ai pas entendu une souris trotter. » Après quelques propos pareils, un spectre paraît vêtu à peu près comme le feu roi Hamlet; l'un des deux soldats dit à son camarade : « Parle à ce revenant, toi, car » tu as étudié. Volontiers, dit l'autre. Arrête et parle, » fantôme, je te l'ordonne, parle. » Le fantôme disparaît sans répondre. Les deux soldats, étonnés, raisonnent sur cette apparition. Le soldat docteur se ressouvient d'avoir ouï dire « que la même chose était » arrivée à Rome du temps de la mort de César : » les tombeaux s'ouvrirent, les morts dans leurs lin- » ceuls s'écrièrent et sautèrent dans les rues de Rome. » C'est sûrement un présage de quelque grand évé- » nement. »

A ces paroles le revenant reparaît encore. Une sentinelle lui crie : « Fantôme, que veux-tu? puis-je faire » quelque chose pour toi? viens-tu pour quelque » trésor caché. » *Alors le coq chante.* Le spectre s'en retourne à pas lents : les sentinelles se proposent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter; mais il s'enfuit, et ces soldats concluent que c'est l'usage que les esprits s'enfuient au chant du coq.

« Car, disent-ils, dans le temps de l'avent, la veille » de Noël, l'oiseau du point du jour chante toute la

» nuit, et alors les esprits n'osent plus courir. Les » nuits sont saines, les planètes n'ont point de mau- » vaise influence, les fées et les sorcières sont sans » pouvoir, dans un temps si saint et si béni. »

Vous noterez que c'est là un des beaux endroits que Pope a marqués avec des guillemets dans son édition de Shakespeare, pour en faire sentir la force.

Après cette apparition, le roi Claudius, Gertrude sa femme, et les courtisans, font conversation dans une salle du palais. Le jeune Hamlet, fils du monarque empoisonné, Hamlet, le héros de la pièce, reçoit avec une tristesse morne et sévère les marques d'amitié que lui donnent Claudius et Gertrude : ce prince était bien loin de soupçonner que son père eût été empoisonné par eux ; mais il trouvait fort mauvais, dans le fond de son cœur, que sa mère se fût remariée si vite avec le frère de son premier mari. C'est en vain que Gertrude veut persuader à son fils de ne plus porter le deuil. « Ce n'est pas, dit-il, mon habit » couleur d'encre, ce ne sont pas les apparences de » la douleur qui font le deuil véritable ; ce deuil est » au fond de mon cœur ; le reste n'est qu'une vaine » ostentation. » Il déclare qu'il veut quitter le Danemarck, et aller à l'école à Vittemberg. « Cher Hamlet, » ne va point à l'école à Vittemberg, reste avec nous. » Hamlet répond qu'il tâchera d'obéir. Le roi Claudius en est charmé, et ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût point encore inventée.

Hamlet, demeuré seul, reste en proie à ses réflexions.

« Quoi ! dit-il, ma mère que mon père aimait tant, » ma mère pour qui mon père sentait toujours renaître » son appétit en mangeant, ma mère en épouse un

» autre au bout d'un mois ! un autre qui n'approche » pas plus de lui qu'un satyre n'approche du soleil ! » à peine le mois écoulé ! un petit mois ! que dis-je, » avant qu'elle eût usé les souliers avec lesquels elle » suivit le corps de mon pauvre père ! Ah ! la fragi- » lité est le nom de la femme. Mon cœur se fend, car » il faut que j'arrête ma langue. » Pope avertit encore les lecteurs d'admirer ce morceau.

Cependant les deux sentinelles viennent informer le prince Hamlet qu'ils ont vu un spectre tout semblable au roi son père : cela donne une inquiétude au prince; il brûle de voir ce fantôme; il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui commanderait de se taire; et il va chez lui attendre avec impatience que le jour finisse.

Tandis qu'il est dans sa chambre au palais, il y a une jeune personne nommée Ophélie, fille de milord Polonius, grand-chambellan, qui paraît dans la maison de son père, avec son frère Laërte. Ce Laërte va voyager; cette Ophélie sent un peu de goût pour le prince Hamlet. Laërte lui donne de très-bons conseils.

« Voyez-vous, ma sœur, un prince, un héritier » d'un royaume ne doit point couper sa viande lui- » même; il faut qu'on lui choisisse ses morceaux : » prenez garde de perdre avec lui votre cœur et de » laisser votre chaste trésor ouvert à ses violentes im- » portunités. Il est dangereux d'ôter son masque, » même au clair de lune. La putréfaction détruit » souvent les enfans du printemps, avant que leurs » boutons soient ouverts, et dans le matin et la rosée » de la jeunesse, les vents contagieux sont fort à » craindre. »

Ophélie répond : « Ah ! mon cher frère, ne fais pas » avec moi comme font tant de curés maugracieux,

» qui montrent le chemin roide et épineux du ciel,
» tandis qu'eux-mêmes sont de hardis libertins qui
» font le contraire de ce qu'ils prêchent. »

Le frère et la sœur, ayant ainsi raisonné, laissent la place au prince Hamlet, qui revient avec un ami, et les mêmes sentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantôme se présente encore devant eux. Le prince lui parle avec respect et avec courage. Le fantôme ne lui répond qu'en lui fesant signe de le suivre. « Ah!
» ne le suivez pas, lui dit son ami; quand on a
» suivi un esprit, on court risque de devenir fou.
» — N'importe, répond Hamlet, j'irai avec lui. »
On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout:
« Mon destin me crie d'y aller, dit-il, et rend les
» plus petits de mes artères aussi forts que le lion
» de Némée. Oui, je suivrai, et je ferai un esprit
» de quiconque s'y opposera. »

Il s'en retourne donc avec le fantôme, et ils reviennent ensuite familièrement tous deux ensemble. Le revenant lui apprend qu'il « est en purgatoire,
» et qu'il va lui conter des choses qui lui feront
» dresser les cheveux comme les pointes d'un porc-
» épic. On croit, dit-il, que je suis mort de la pi-
» qûre d'un serpent dans mon verger; mais le ser-
» pent, c'est celui qui porte ma couronne, c'est
» mon frère; et ce qu'il y a de plus horrible, c'est
» qu'il m'a fait mourir sans que je pusse recevoir
» l'extrême-onction; venge-moi. Adieu, mon fils,
» les vers luisans annoncent l'aurore; adieu, sou-
» viens-toi de moi. »

Les amis du prince Hamlet reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'esprit. « C'est un très-
» honnête esprit, répond le prince; mais jurez-moi
» de ne rien révéler de ce qu'il m'a confié. » On entend aussitôt la voix du fantôme qui crie aux amis :

Jurez. « Il faut, leur dit le prince, jurer par mon » épée; » le fantôme crie sous terre : *Jurez par son épée.* Ils font le serment; Hamlet s'en va avec eux sans prendre aucune résolution.

Le lecteur qui lit cette histoire merveilleuse, peut se souvenir que ce même prince Hamlet était amoureux de mademoiselle Ophélie, fille du milord Polonius, grand-chambellan, et sœur du jeune Laërte, qui va en France pour se former *l'esprit et le cœur.* Le bon homme Polonius recommande Laërte, son fils, à son gouverneur, lui dit en propres termes, que ce jeune homme va quelquefois au b...., et qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ses instructions, sa fille Ophélie arrive tout effarée. « Ah! milord, lui dit-elle, j'étais oc-
» cupée à coudre dans mon cabinet; le prince Hamlet
» est arrivé, le pourpoint déboutonné, sans cha-
» peau, sans jarretières, les bas sur les talons, les
» genoux tremblans et heurtant l'un contre l'autre,
» pâle comme sa chemise. Il m'a long-temps manié
» le visage comme s'il voulait me peindre, m'a se-
» coué le bras, a branlé la tête, a poussé de profonds
» soupirs, et s'en est allé comme un aveugle qui
» cherche son chemin à tâtons. »

Le chambellan Polonius, qui ne sait pas qu'Hamlet a vu un esprit, et qu'il peut en être devenu fou, croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de son amour pour Ophélie; et les choses en restent là. Le roi et la reine raisonnent beaucoup sur la folie du prince. Des ambassadeurs de (*a*) Norvège arrivent à la cour, et apprennent cet accident. Le bon homme Polonius, qui est un vieux radoteur beaucoup plus

(*a*) En France on s'avise d'imprimer *Norwège*, *Wirtemberg*, *Westphalie;* c'est que les imprimeurs français ne savent pas que le *w* tudesque vaut notre *v* consonne.

fou qu'Hamlet, assure le roi qu'il aura grand soin du malade : « C'est mon devoir, dit-il, car qu'est-ce » que le devoir? c'est le devoir, comme le jour est » le jour, la nuit est la nuit, et le temps est le temps; » ainsi, puisque la brièveté est l'ame de l'esprit, et » que la loquacité en est le corps, je serai court. » Votre noble fils est fou; je l'appelle fou, car qu'est- » ce que la folie, sinon d'être fou? Il est donc fou, » madame. Cela est, c'est grande pitié; mais c'est » grande pitié que cela soit vrai : il ne s'agit plus » que de trouver la cause de l'effet. Or, la cause, » c'est que j'ai une fille. » Pour prouver que c'est l'amour qui a ôté le sens commun au prince, il lit au roi et à la reine les lettres que Hamlet a écrites à Ophélie.

Tandis que le roi, la reine et toute la cour, s'entretiennent ainsi du triste état du prince, il arrive tout en désordre, et confirme par ses discours l'opinion qu'on a de sa cervelle; cependant il fait quelquefois des réponses qui décèlent une ame profondément blessée, lesquelles ont beaucoup de sens. Les chambellans, qui ont ordre de le divertir, lui proposent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. Hamlet parle de la comédie avec beaucoup d'intelligence; les comédiens jouent une scène devant lui, il en dit fort bien son avis : et ensuite, quand il est seul, il déclare qu'il n'est pas si fou qu'il le paraît. « Quoi, dit-il, un comédien vient de » pleurer pour Hécube? et qu'est-ce que lui est Hé- » cube? que ferait-il donc, si son oncle et sa mère » avaient empoisonné son père, comme Claudius et » Gertrude ont empoisonné le mien? Ah! maudit » empoisonneur, assassin, p....., traître, débauché, » indigne vilain! Et moi, quel âne je suis! N'est-il » pas vraiment brave à moi, moi le fils d'un roi em-

» poisonné, moi à qui le ciel et l'enfer demandent » vengeance, de me borner à exhaler ma douleur en » paroles comme une p...... que je m'en tienne à des » malédictions comme une vraie salope, comme une » gueuse, un torchon de cuisine? »

Il prend alors la résolution de se servir de ces comédiens, pour découvrir si en effet son oncle et sa mère ont empoisonné son père: « car après tout, dit- » il, le fantôme a pu me tromper; c'est peut-être le » diable qui m'a parlé; il faut s'éclaircir. » Hamlet propose donc aux comédiens de jouer une pantomime dans laquelle un homme dormira, et un autre lui versera du poison dans l'oreille. Il est bien sûr que si le roi Claudius est coupable, il sera fort étonné en voyant la pantomime : il pâlira; son crime sera sur son visage. Hamlet sera certain du crime, et aura le droit de se venger.

Ainsi dit, ainsi fait. La troupe vient jouer cette scène muette devant le roi, la reine et toute la cour; et après la scène muette, il y en a une autre en vers. Le roi et la reine trouvent ces deux scènes fort impertinentes. Ils soupçonnent Hamlet d'avoir fait la pièce, et de n'être pas tout-à-fait aussi fou qu'il le paraît; cette idée les met dans une grande perplexité; ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre? le roi Claudius se résout à envoyer Hamlet en Angleterre pour le guérir de sa folie, et écrit au roi d'Angleterre, son bon ami, pour le prier de faire pendre le jeune voyageur aussitôt la présente reçue.

Mais avant de faire partir Hamlet, la reine est bien aise de l'interroger, de le sonder; et de peur qu'il ne fasse quelque folie dangereuse, le vieux chambellan Polonius se cache derrière une tapisserie, prêt à venir au secours en cas de besoin.

Le prince fou, ou prétendu fou, vient parler à

Gertrude, sa mère. Chemin fesant, il rencontre dans un coin le roi Claudius, à qui il a pris un petit remords; il craint d'être un jour damné pour avoir empoisonné son frère, épousé la veuve, et usurpé la couronne. Il se met à genoux, et fait une courte prière qui vaudra ce qu'elle pourra. Hamlet a d'abord envie de prendre ce temps-là pour le tuer; mais, fesant réflexion que le roi Claudius est en état de grâce, puisqu'il prie Dieu, il se donne bien de garde de l'assassiner dans cette circonstance. « Que je serais sot! dit-il;
» je l'enverrais droit au ciel, au lieu qu'il a envoyé
» mon père en purgatoire. Allons, mon épée, attends,
» pour passer au travers de son corps, qu'il soit ivre,
» ou qu'il joue, ou qu'il jure, ou qu'il soit couché
» avec quelque incestueuse, ou qu'il fasse quelque
» autre action qui n'ait pas l'air d'opérer son salut;
» alors tombe sur lui, qu'il donne du talon au ciel,
» que son ame soit damnée et noire comme l'enfer où
» il descendra. » C'est encore là un morceau que les guillemets de Pope nous ordonnent d'admirer.

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi Claudius, dans l'intention de le damner, vient parler à sa mère, et lui fait, au milieu de ses propos insensés, des reproches accablans qu'elle ressent jusqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan Polonius craint que les choses n'aillent trop loin: il crie au secours derrière la tapisserie. Hamlet ne doute pas que ce ne soit le roi qui s'est caché là pour l'entendre: « Ah! ma
» mère, s'écrie-t-il, il y a un gros rat derrière la ta-
» pisserie; » il tire son épée, court au rat, et tue le bon homme Polonius. « Ah! mon fils, que fais-tu? —
» Ma mère, est-ce le roi que j'ai tué? c'est une vilaine
» action de tuer un roi, et presque aussi vilaine, ma
» bonne mère, que de tuer un roi et de coucher avec
» son frère. Cette conversation dure très-long-temps;

et Hamlet, en s'en allant, marche sans y penser sur le corps du vieux chambellan, et est près de tomber.

Le bon homme milord chambellan était un vieux fou, et donné pour tel, comme on l'a déjà vu. Sa fille Ophélie, qui apparemment avait des dispositions au même tour d'esprit, devient folle à lier, quand elle apprend la mort de son père : elle accourt avec des fleurs et de la paille sur la tête, chante des vaudevilles, et va se noyer. Ainsi voilà trois fous dans la pièce, le chambellan, sa fille et Hamlet, sans compter les autres bouffons qui jouent leurs rôles.

On repêche Ophélie, et on se dispose à l'enterrer. Cependant le roi Claudius a fait embarquer le prince pour l'Angleterre. Déjà Hamlet était dans le vaisseau, et il se doutait qu'on l'envoyait à Londres, pour lui jouer quelque mauvais tour : il prend dans la poche d'un des chambellans ses conducteurs, la lettre du roi Claudius à son ami le roi d'Angleterre, scellée du grand sceau; il y trouve une instante prière de le dépêcher, et de le faire partir pour l'autre monde à son arrivée. Que fait-il? il avait heureusement le grand sceau de son père dans sa bourse; il jette la lettre dans la mer, et en écrit une autre, dans laquelle il signe *Claudius*, et prie le roi d'Angleterre de faire pendre sur-le-champ les porteurs de la dépêche; puis il replie le tout fort proprement, et y applique le sceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La première chose qu'il y voit, c'est une couple de fossoyeurs qui creusent une fosse pour enterrer Ophélie; ces deux manœuvres sont encore des bouffons de la tragédie. Ils agitent la question si Ophélie doit être enterrée en terre sainte après s'être noyée; et ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce

qu'elle est fille de qualité. Ensuite ils prétendent que les manœuvres sont les plus anciens gentilshommes de la terre, parce qu'ils sont du métier d'Adam. Mais Adam était-il gentilhomme? dit l'un des fossoyeurs. Oui, répond l'autre, car il est le premier qui ait porté les armes. Lui, des armes! dit un fossoyeur : sans doute, dit l'autre; peut-on remuer la terre sans avoir des pioches et des hoyaux? Il avait donc des armes; il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux discours, et des chansons galantes que ces messieurs chantent dans le cimetière de la paroisse du palais, arrive le prince Hamlet avec un de ses amis, et tous ensemble se mettent à considérer les têtes des morts qu'on trouve en creusant. Hamlet croit reconnaître le crâne d'un homme d'État capable de tromper Dieu, puis celui d'un courtisan, d'une dame de la cour, d'un fripon d'homme de loi; et il n'épargne pas les railleries aux défunts possesseurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étui qui renfermait la cervelle du fou du roi, et on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre les cervelles des Alexandre, des César, et celle de ce fou; enfin en raisonnant et en chantant, la fosse est faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite : on apporte le corps d'Ophélie. Le roi et la reine suivent la bière. Laërte, le frère d'Ophélie, accompagne sa sœur avec un long crêpe; et quand on a mis le corps en terre, Laërte, outré de douleur, se jette dans la fosse. Hamlet, qui se souvient d'avoir aimé Ophélie, s'y jette aussi. Laërte, indigné de voir avec lui dans la même fosse celui qui a tué le chambellan Polonius, son père, en le prenant pour un rat, lui saute à la face; ils se battent à coups de poing dans la fosse, et le roi les sépare pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'Église.

Cependant le roi Claudius, qui est grand politique,

voit bien qu'il se faut défaire d'un aussi dangereux fou que le prince Hamlet; et puisque ce jeune prince n'est pas pendu à Londres, il est bien convenable de le faire périr en Danemarck.

Voici la façon dont l'adroit Claudius s'y prend. Il était accoutumé à empoisonner. « Écoute, dit-il au » jeune Laërte : le prince Hamlet a tué ton père, mon » grand chambellan ; je vais te proposer, pour te » venger, un petit divertissement de chevalerie. Je » gagerai contre toi que de douze passes, tu n'en » feras pas trois à Hamlet; tu combattras avec lui » devant toute la cour. Tu prendras adroitement » un fleuret aiguisé, dont j'ai trempé la pointe dans » un poison très-subtil. Si par malheur tu ne peux » réussir à frapper le prince, j'aurai soin de mettre » pour lui une bouteille de vin empoisonné sur la ta- » ble. Il faut bien boire quand on s'escrime : Hamlet » boira quelques coups; et de façon ou d'autre il est » mort sans rémission..... » Laërte trouve le divertissement et la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi. On met des bouteilles et des vidrecomes sur la table; les deux champions paraissent le fleuret à la main en présence de Claudius, de madame Gertrude et de la cour danoise. Ils ferraillent; Laërte blesse Hamlet avec son fleuret empoisonné. Hamlet se sentant blessé, crie *trahison*, tous les assistans crient *trahison*. Hamlet, furieux, arrache à Laërte son fleuret pointu, l'en frappe lui-même, et en frappe le roi : la reine Gertrude épouvantée veut boire un coup pour reprendre ses forces; la voilà aussi empoisonnée; et tous quatre, c'est-à-dire, le roi Claudius, Gertrude, Laërte et Hamlet tombent morts.

Il est à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle

que les deux chambellans, qui avaient fait voile pour l'Angleterre, avec le paquet scellé du grand sceau de Danemarck, ont été dépêchés en arrivant. Ainsi, Dieu merci, il ne reste aucun des acteurs en vie : mais, pour remplacer les défunts, il y a un certain Fort-en-Bras, parent de la maison, qui a conquis la Pologne, pendant qu'on jouait la pièce, et qui vient à la fin se proposer pour candidat au trône de Danemarck.

Telle est exactement la fameuse tragédie d'Hamlet, le chef-d'œuvre du théâtre de Londres : tel est l'ouvrage qu'on préfère à Cinna.

Il y a là deux grands problèmes à résoudre : le premier, comment tant de merveilles se sont accumulées dans une seule tête? car il faut avouer que toutes les pièces du divin Shakespeare sont dans ce goût; le second, comment on a pu élever son ame jusqu'à voir ces pièces avec transport, et comment elles sont encore suivies dans un siècle qui a produit le Caton d'Addisson?

L'étonnement de la première merveille doit cesser, quand on saura que Shakespeare a pris toutes ses tragédies de l'histoire ou des romans, et qu'il n'a fait que mettre en dialogues le roman de Claudius, de Gertrude et d'Hamlet, écrit tout entier par Saxon le grammairien, à qui gloire soit rendue.

La seconde partie du problème, c'est-à-dire, le plaisir qu'on prend à ces tragédies, souffre un peu plus de difficultés; mais en voici la raison, selon les profondes réflexions de quelques philosophes.

Les porteurs de chaises, les matelots, les fiacres, les courtauds de boutique, les bouchers, les clercs même, aiment passionnément les spectacles ; donnez-leur des combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterremens, des duels, des gibets, des sortiléges, des revenans, ils y courent en foule, et il

y a plus d'un seigneur aussi curieux que le peuple. Les bourgeois de Londres trouvèrent dans les tragédies de Shakespeare tout ce qui peut plaire à des curieux. Les gens de la cour furent obligés de suivre le torrent : comment ne pas admirer ce que la plus saine partie de la ville admirait ? Il n'y eut rien de mieux pendant cent cinquante ans; l'admiration se fortifia, et devint une idolâtrie. Quelques traits de génie, quelques vers heureux, pleins de naturel et de force, et qu'on retient par cœur, malgré qu'on en ait, ont demandé grâce pour le reste; et bientôt toute la pièce a fait fortune, à l'aide de quelques beautés de détail.

Il y a, n'en doutons point, de ces beautés dans Shakespeare. M. de Voltaire est le premier qui les ait fait connaître en France; c'est lui qui nous apprit, il y a environ trente ans, les noms de Milton et de Shakespeare : mais les traductions qu'il a faites de quelques passages de ces auteurs, sont-elles fidèles ? Il nous avertit lui-même que non; il nous dit qu'il a plus imité que traduit. Voici comme il a rendu en vers le monologue d'Hamlet, qui commence la seconde scène du troisième acte :

Demeure, il faut choisir et passer à l'instant, etc.

A travers les obscurités de cette traduction scrupuleuse, qui ne peut rendre le mot propre anglais par le mot propre français, on découvre pourtant très-aisément le génie de la langue anglaise; son naturel, qui ne craint pas les idées les plus basses ni les plus gigantesques; son énergie, que d'autres nations croiraient dureté; ses hardiesses, que des esprits peu accoutumés aux tours étrangers prendraient pour du galimatias. Mais sous ces voiles, on découvrira de la vérité, de la profondeur, et je ne sais quoi qui attache et qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élé-

gance; aussi il n'y a presque personne en Angleterre qui ne sache ce monologue par cœur. C'est un diamant brut qui a des taches; si on le polissait, il perdrait de son poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diversité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler des règles d'Aristote, et des trois unités, et des bienséances, et de la nécessité de ne laisser jamais la scène vide, et de ne faire ni sortir ni entrer aucun personnage sans une raison sensible; de lier une intrigue avec art, de la dénouer naturellement; de s'exprimer en termes nobles et simples, de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toujours, ou qu'ils devraient avoir; de ne jamais s'écarter des règles de la langue. Il est clair qu'on peut enchanter toute une nation sans se donner tant de peines.

Si Shakespeare l'emporte par ses raisons sur Corneille, nous avouerons que Racine est bien peu de chose en comparaison du tendre et élégant Otwai. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur ce petit précis de la tragédie intitulée l'*Orpheline*.

L'Orpheline, tragédie.

Un vieux gentilhomme bohême, nommé Acasto, est retiré dans son château avec ses deux fils, Castalio et Polidore. Il est vrai que ces noms-là ne sont pas plus bohêmes que celui de Claudius n'est danois. Serine, sa fille, demeure aussi dans la maison; de plus, il a chez lui une orpheline nommée Monime, qui n'est pas la Monime de Racine. Cette Monime lui a été confiée par le défunt père de la demoiselle. Il y a dans le château de monseigneur Acasto un chapelain, un page, et deux valets de chambre. Voilà le train du bon homme, du moins celui qu'on voit sur

le théâtre. Joignez-y encore une servante de Serine; ajoutez à tout cela un frère de Monime, homme un peu violent, qui arrive de Hongrie, et vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'Hamlet commence par deux sentinelles, celle de l'Orpheline commence par deux valets de chambre; car il faut bien imiter les grands hommes. Ces valets parlent de leur bon maître Acasto, qui a quitté le service, et de ses deux enfans Polidore et Castalio, qui passent leur temps à la chasse. Pour ne point amuser le lecteur, il faut lui dire que, s'il se doute que les deux frères sont tous deux amoureux de Monime, comme dans Racine, il ne se trompe pas. Mais il sera peut-être un peu étonné d'apprendre que Castalio, l'un des deux frères, qui est aimé, permet à son cher Polidore de coucher, s'il peut, avec Monime: pourvu que lui Castalio puisse avoir aussi le même droit, il est content; car il jure qu'il ne veut pas l'épouser, « et qu'il se mariera quand il sera » vieux pour mortifier sa chair. »

Cependant, immédiatement après avoir parlé ainsi contre le mariage, il épouse secrètement Monime, et l'aumônier de la maison leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie M. Chamont, frère de Monime : c'est un homme bien étrange et bien difficile que ce M. Chamont. Il demande d'abord à sa sœur si elle a son pucelage. Monime lui jure qu'elle est une personne d'honneur. « Eh! pourquoi » êtes-vous en doute de mon pucelage, mon frère? » — Écoute, ma sœur, il n'y a pas long-temps que » j'eus un rêve en Hongrie, tout mon lit remua; je te » vis entre deux gens qui te festoyaient tour à tour; » je pris ma grande épée, je courus à eux, et en » m'éveillant, je vis que j'avais percé ma tapisserie à » personnages, juste dans l'endroit qui représente

» Polynice et Étéocle, les deux frères thébains, se
» tuant l'un l'autre.

» — Eh bien! mon frère, parce que vous avez été
» tourmenté en songe, il faut que vous me tour-
» mentiez éveillée? — Oh! ce n'est pas tout, ma sœur,
» ne te justifie pas si vite. Comme je passais mon
» chemin l'autre jour, en pensant à mon rêve, je ren-
» contrai une vieille sans dent, toute racornie, toute
» en double; son dos voûté était couvert d'un vieux
» morceau de bergame, ses cuisses à peine cachées
» par des haillons de toutes couleurs, variété de gueu-
» serie : elle ramassait quelques copeaux de bois; je
» lui donnai l'aumône; elle me demanda où j'allais,
» et me dit d'aller vite, si je voulais sauver ma sœur.
» Enfin, elle me parla de Castalio et de Polidore. »

Cette aventure étonne beaucoup Monime : elle lui avoue sur-le-champ qu'elle s'est promise à Castalio; mais elle jure qu'elle n'a pas encore couché avec lui.

Cet aveu ne satisfait point M. Chamont; c'est un rude homme, comme nous l'avons déjà insinué; il s'en va trouver le chapelain : « Or çà, lui dit-il,
» M. Gravité, n'êtes-vous pas l'aumônier de la maison?
» — Et vous, monsieur, n'êtes-vous pas officier? —
» Oui l'ami. — Monsieur, j'ai été officier aussi; mais
» mes parens m'ont mis dans l'Église, et je suis pour-
» tant honnête homme, quoique je sois vêtu de noir.
» Je suis assez bien venu dans la famille; je ne pré-
» tends pas en savoir plus que les autres; je ne me
» mêle que de mes affaires; je me lève matin, j'é-
» tudie un peu; je bois et mange gaîment; aussi
» tout le monde a de la considération pour moi.

— » As-tu connu mon père, le vieux Chamont?

— » Oui, j'ai été très-affligé de sa mort.

— » Quoi! tu l'aimais! je t'embrasserais volontiers.
» Dis-moi un peu, crois-tu que Castalio aime ma sœur?

— » S'il aime votre sœur?

— » Oui, oui, s'il aime ma sœur?

— » Ma foi, je ne lui ai jamais demandé; et je m'é-
» tonne que vous me fassiez une pareille question.

— » Ah! hypocrite! tu es comme tous tes pareils,
» tu ne vaux rien, tu n'as pas le courage de dire la
» vérité, et tu prétends l'enseigner!.... Es-tu mêlé
» dans cette affaire? Quelle part y as-tu? la peste
» soit de la face sérieuse du vilain! tu roules les
» yeux tout juste comme les maquerelles : oui, les
» maquerelles; elles parlent du ciel, elles ont les
» yeux dévots, elles mentent, elles prêchent comme
» un prêtre; et tu es une maquerelle. »

Ce qu'il y a de bon, c'est que l'aumônier, gagné par ces douces paroles, lui avoue que le matin il a marié dans un grenier Castalio et Monime.

Le frère trouve la chose assez bien, et s'en va avec monsieur l'aumônier. Les deux mariés arrivent; il s'agit de consommer le mariage. Les gens peu instruits croiraient, par tout ce qui s'est passé, que cette cérémonie va se faire sur le théâtre; mais la décente Monime se contente de dire au nouveau marié de venir frapper trois coups à la porte de sa chambre, quand toute la maison sera bien endormie.

Le frère Polidore, dans la coulisse, entend ce propos; et ne sachant pas que son frère Castalio est le mari de Monime, il prend son parti de le prévenir, et d'aller vite s'emparer des prémices de Monime. Il s'adresse au petit fripon de page, lui promet des sucreries et de l'argent, s'il veut amuser son frère Castalio une partie de la nuit. Le page fait bien sa commission; il parle à Castalio de l'amour de Monime, de ses jarretières, de sa gorge; il veut lui chanter une chanson; il lui fait perdre son temps.

Polidore n'a pas perdu le sien; il est allé à la porte

de Monime; il a frappé les trois petits coups, la servante lui a ouvert, et le voilà couché avec la femme de son frère.

Enfin, Castalio arrive à cette porte, et frappe les trois coups; la servante qui aurait dû le reconnaître à la voix, et reconnaître aussi l'autre, ne s'avise seulement pas de craindre de se méprendre; elle croit que le faux mari qui se présente est Polidore, et que c'est le vrai mari Castalio qui est au lit; elle le renvoie, lui dit qu'il est un extravagant : il a beau se nommer, on lui ferme la porte au nez; il est traité par la suivante comme Amphitryon par Sosie.

Polidore ayant joui à son aise du fruit de sa supercherie, apparemment sans dire mot, a laissé là sa conquête, et s'est allé reposer. Castalio, à qui on n'a point ouvert, se désespère, entre en fureur, se roule sur le plancher, dit des injures à tout le sexe; et conclut que depuis Ève, qui devint amoureuse du diable, et damna le genre humain, les femmes ont été la cause de tous les malheurs.

Monime qui s'est levée en hâte pour retrouver son cher Castalio, avec qui elle croit avoir passé quelques doux momens, le rencontre, et veut l'embrasser; il la traite de scélérate, et la traîne par les cheveux hors du théâtre.

M. Chamont se souvenant toujours de son rêve et de sa vieille sorcière, vient gravement demander à sa sœur des nouvelles de la consommation de son mariage. La pauvre femme lui avoue que son mari, après l'avoir bien caressée, l'a traînée par les cheveux sur le plancher.

Ce Chamont, qui n'entend pas raillerie, s'en va vite trouver le père (qui, par parenthèse, était tombé en faiblesse dans le courant de la tragédie, par excès de vieillesse); il lui parle du même ton qu'il a parlé

à l'aumônier : « Savez-vous, lui dit-il, que votre fils » Castalio a épousé ma sœur? — J'en suis fâché, ré» pond le bon homme. — Comment fâché? pardieu, » il n'y a point de grand seigneur qui ne s'enor» gueillît d'avoir ma sœur, entendez-vous? Mais, » morbleu, il l'a maltraitée; je veux que vous lui » appreniez à vivre, ou je mettrai le feu à la maison. » — Eh bien, eh bien; je vous rendrai justice. » Adieu, fier garçon. »

Ce pauvre père va donc parler à Castalio, son fils, pour savoir quelle est cette aventure : pendant qu'il lui parle, Polidore veut savoir de Monime comment elle se trouve de la nuit passée; il croit n'avoir joui que de la maîtresse de son frère, en vertu de la permission que son frère lui avait donnée. Monime, à ses discours, se doute de la méprise; enfin, Polidore lui avoue qu'il a eu ses faveurs. Monime tombe évanouie; elle ne reprend ses sens que pour s'abandonner à l'excès de sa juste douleur.

Si un tel sujet, de tels discours, et de telles mœurs, révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur. Il ne se doutait pas qu'il eût rien fait de monstrueux. Il dédie sa pièce à la duchesse de Cléveland, avec la même naïveté qu'il a écrit sa tragédie; il félicite cette dame d'avoir eu deux enfans de Charles II.

Courtes réflexions.

Nous sentons combien la Monime de Racine, dans Mithridate, est au-dessous de la Monime de M. Thomas Otwai; c'est le même qui fit Venise préservée. Il est désagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidèlement cette Venise; on nous a privé d'un sénateur qui mord les jambes de sa maîtresse, qui fait le chien,

qui aboie, et qu'on chasse à coups de fouet; nous aurions encore eu le plaisir de voir un échafaud, une roue, un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine Pierre, et qu'on renvoie comme un gueux; il y a mille autres traits de cette force, que le traducteur a épargnés à notre fausse délicatesse.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que le traducteur nous ait privés, avec la même cruauté, des plus belles scènes de l'Othello de Shakespeare. Avec quel plaisir nous aurions vu la première scène à Venise, et la dernière en Chypre! Un Maure enlève d'abord la fille d'un sénateur. Jago, officier du Maure, court sous la fenêtre du père : le père paraît en chemise à cette fenêtre. « Tête-bleu, dit Jago, mettez
» votre robe; un belier noir monte sur votre brebis
» blanche; allons, allons, debout, descendez, ou le
» diable va faire de vous un grand-père.

LE SÉNATEUR.

» Quoi donc? que veux-tu? es-tu devenu fou?

JAGO.

» Eh! mordieu, signor, êtes-vous de ceux qui n'o-
» seraient pas servir Dieu si le diable le leur défen-
» dait? Nous venons vous rendre service, et vous
» nous prenez pour des ruffiens : je vous dis que votre
» fille va être couverte par un cheval de Barbarie;
» que vos petits-enfans henniront après vous; et que
» vous aurez pour cousins des roussins d'Afrique.

LE SÉNATEUR.

» Quel profane coquin me parle ainsi?

JAGO.

» Eh ! oui ; sachez que votre fille Desdémona et le » Maure Othello font à présent la bête à deux dos. »

Ce même Jago accompagne à Chypre le Maure Othello et la signora Desdémona, que le sénat a gracieusement accordée pour femme à ce Maure, gouverneur de Chypre, en dépit du père.

A peine sont-ils arrivés dans cette île, que ce Jago entreprend de rendre le Maure jaloux de sa femme, et de lui faire soupçonner sa fidélité. Le Maure commence déjà à sentir de l'inquiétude; il fait ses réflexions. « Après tout, dit-il, quelle sensation ai-je » eue des plaisirs que d'autres ont pu lui donner, » et de sa luxure? Je ne l'ai point vu, cela ne m'a » point blessé; j'ai dormi tout aussi-bien. Quand on » nous vole une chose dont nous n'avons pas besoin, » si nous l'ignorons, on ne nous a rien volé.... J'au- » rais été fort heureux si toute l'armée, et jusqu'aux » goujats, avaient tâté d'elle, et que je n'en eusse rien » su.... Oh! non.... Adieu tout contentement; adieu » les troupes emplumées; adieu la fière guerre, qui » fait une vertu de l'ambition; adieu les chevaux » hennissans, et la trompette aiguë, et le fifre qui » perce l'oreille, et le tambour qui anime le courage, » et la bannière royale, et tous les grades, et l'or- » gueil, et la pompe, et les détails d'une guerre glo- » rieuse; et vous, engins mortels, dont le rude gosier » imite ceux de l'immortel Jupiter, adieu; Othello » n'a plus d'occupation. »

C'est encore là un des endroits admirables, enrichis par les guillemets de Pope.

JAGO.

« Est-il possible, monseigneur !

OTHELLO, le prenant à la gorge.

» Vilain, prouve-moi que ma femme est une p.....;
» prouve-le-moi, donne-m'en une preuve oculaire;
» ou par tout ce que vaut l'âme éternelle de l'homme,
» il vaudrait mieux pour toi que tu fusses né un
» chien.

JAGO.

» Cette fonction ne me plaît guère; mais puisque
» je me suis fort avancé, par pure honnêteté et par
» amitié pour vous, je poursuivrai. J'étais couché
» l'autre nuit avec votre lieutenant Cassio, et je ne
» pouvais dormir à cause d'une rage de dent. Il y a
» des gens, comme vous savez, qui ont l'âme si re-
» lâchée, qu'ils parlent en dormant de leurs affaires;
» Cassio est un de ceux-là. Il disait dans son som-
» meil : Ma chère Desdémona, soyons bien prudens;
» cachons bien nos amours. En parlant ainsi, il me
» prenait les mains, il me tâtonnait, il s'écriait : Ah!
» charmante créature! et il me baisait avec ardeur,
» comme s'il eût arraché par la racine des baisers
» plantés sur mes lèvres; et il mettait ses cuisses sur
» mes jambes, et il soupirait, il haletait, il me bai-
» sait, il s'écriait : Damné de destin qui t'a donnée à
» ce Maure! »

Sur ces preuves si décemment énoncées, et sur un mouchoir de Desdémona que Cassio avait rencontré par hasard, le capitaine maure ne manque pas d'étrangler sa femme dans son lit; mais il lui donne un baiser avant de la faire mourir. « Allons, dit-il, meurs
» p..... — Ah! monseigneur, renvoyez-moi, mais ne
» me tuez pas. — Meurs, p.... — Ah! tuez-moi de-
» main, laissez-moi vivre cette nuit. — Gueuse, si

» tu branles! — Une seule demi-heure. — Non, » quand cela sera fait, il n'y aura plus de délai. — » Mais que je dise au moins mes prières. — Non, il est » trop tard.... — » Il l'étrangle; et Desdémona, après avoir été bien étranglée, s'écrie qu'elle est innocente. Quand Desdémona est morte, le sénat rappelle Othello; on vient le prendre pour le mener à Venise où il doit être jugé. « Arrêtez, dit-il, un moment ou deux.... » Vous direz au sénat qu'un jour dans Alep je trouvai » un Turc à turban, qui battait un Vénitien, et qui » se moquait de la république; je pris par la barbe ce » chien de circoncis, et je le frappai ainsi. » Il se frappe alors lui-même.

Un traducteur français qui nous a donné des esquisses de plusieurs pièces anglaises, et entre autres du Maure de Venise, moitié en vers, moitié en prose, n'a traduit aucun des morceaux essentiels que nous avons mis sous les yeux des lecteurs; il fait parler ainsi Othello :

L'art n'est point fait pour moi; c'est un fard que je hais.
Dites-leur qu'Othello, plus amoureux que sage,
Quoique époux adoré, jaloux jusqu'à la rage,
Trompé par un esclave, aveuglé par l'erreur,
Immola son épouse, et se perça le cœur.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original. *L'art n'est pas fait pour moi* est pris dans Zaïre; mais le reste n'en est pas.

Le lecteur est maintenant en état de juger le procès entre la tragédie de Londres et la tragédie de Paris.

A L'AUTEUR

DU MERCURE (*).

23 juin 1761.

Sic vos, non vobis....... Dans le nombre immense de tragédies, comédies, opéras comiques, discours moraux et facéties, au nombre d'environ cinq cent mille, qui font l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie sous mon nom, intitulée *Zulime;* la scène est en Afrique. Il est bien vrai qu'autrefois, ayant été avec Alzire en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec Zulime, avant d'aller voir Idamé à la Chine; mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point. Presque personne dans le parterre ne connaissait la ville d'Arsénie, qui était le lieu de la scène; c'est pourtant une colonie romaine nommée Arsinaria; et c'est encore par cette raison là qu'on ne la connaissait pas.

Trémizène est un nom bien sonore; c'est un joli petit royaume; mais on n'en avait aucune idée : la pièce ne donna nulle envie de s'informer du gisement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte :

> . . . . *Et quæ*
> *Desperat tractata nitescere posse, relinquit.*
> (Hor., Art poét., v. 149 et 150.)

Des corsaires se sont enfin saisis de la pièce, et l'ont fait imprimer; mais par droit de conquête, ils ont supprimé deux ou trois cents vers de ma façon, et en ont mis autant de la leur : je crois qu'ils ont très-bien fait; je ne veux point leur voler leur gloire comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénoûment

(*) Une partie de cette lettre se trouve en tête de Zulime, tragédie.

leur appartient, et qu'il est aussi mauvais que l'était le mien : les rieurs auront beau jeu ; au lieu d'avoir une pièce à siffler, ils en auront deux.

Il est vrai que les rieurs seront en petit nombre, car peu de gens pourraient lire les deux pièces : je suis de ce nombre; et de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent, je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre du siècle passé, autant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes, en me fesant le commentateur de Pierre Corneille. L'Académie a agréé ce travail; je me flatte que le public le secondera, en faveur des héritiers de ce grand nom.

Il vaut mieux commenter Héraclius que de faire Tancrède, on risque bien moins. Le premier jour que l'on joua ce Tancrède, beaucoup de spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait le monde, et qu'on assurait être mon ouvrage : il ressemblait à cette Zulime imprimée.

C'est ainsi qu'un honnête libraire, nommé Grangé, s'avisa d'imprimer une Histoire générale, qu'il assurait être de moi, et il me le soutenait à moi-même; il n'y a pas grand mal à tout cela. Quand on vexe un pauvre auteur, les dix-neuf vingtièmes du monde l'ignorent, le reste en rit, et moi aussi. Il y a trente à quarante ans que je prenais sérieusement la chose. J'étais bien sot! Adieu, je vous embrasse.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET,

CHANCELIER DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Au château de Ferney, ce 20 août 1761.

Vous m'aviez donné, mon cher chancelier, le conseil de ne commenter que les pièces de Corneille qui sont restées au théâtre. Vous vouliez me soulager ainsi d'une partie de mon fardeau; et j'y avais consenti, moins par paresse que par le désir de satisfaire plus tôt le public; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais plus de temps qu'on ne pense; et ayant déjà commenté toutes les pièces de Corneille qu'on représente, je me vois en état de faire quelques notes inutiles sur les autres.

Il y a plusieurs anecdotes curieuses qu'il est agréable de savoir. Il y a plus d'une remarque à faire sur la langue. Je trouve, par exemple, plusieurs mots qui ont vieilli parmi nous, qui sont même entièrement oubliés, et dont nos voisins les Anglais se servent heureusement. Ils ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gaieté, cette urbanité, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute; et ils rendent cette idée par le mot humeur, *humour,* qu'ils prononcent *yumor;* et ils croient qu'ils ont seuls cette humeur; que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant, c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de Corneille. Au reste, quand je dis que cette *humeur* est une espèce d'urbanité, je parle à un homme instruit, qui sait que nous avons appliqué mal à propos le mot d'*urbanité* à la politesse, et qu'*urbanitas* signifiait à Rome précisément ce qu'*hu*-

mour signifie chez les Anglais. C'est en ce sens qu'Horace dit : *Frontis ad urbanæ descendi præmia;* et jamais ce mot n'est employé autrement dans cette satire que nous avons sous le nom de Pétrone, et que tant d'hommes sans goût ont prise pour l'ouvrage d'un consul Petronius.

Le mot *partie* se trouve encore dans les comédies de Corneille pour *esprit.* Cet homme a *des parties.* C'est ce que les Anglais appellent *parts.* Ce terme était excellent; car c'est le propre de l'homme de n'avoir que des parties : on a une sorte d'esprit, une sorte de talent; mais on ne les a pas tous. Le mot *esprit* est trop vague; et quand on vous dit, cet homme a *de l'esprit*, vous avez raison de demander du quel?

Que d'expressions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du temps de Corneille, et que de pertes nous avons faites, soit par pure négligence, soit par trop de délicatesse! On assignait, *apointait* un temps, un rendez-vous; celui qui, dans le moment marqué, arrivait au lieu convenu, et qui n'y trouvait pas son *prometteur,* était *désapointé* (*). Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette situation d'un homme qui tient sa parole, et à qui on en manque.

Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée, on est, quoi? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette situation : nous disions autrefois *forclos;* ce mot très-expressif n'est demeuré qu'au barreau. Les *affres* de la mort, les *angoisses* d'un cœur *navré* n'ont point été remplacés.

Nous avons renoncé à des expressions absolument nécessaires, dont les Anglais se sont heureusement enrichis. Une rue, un chemin sans issue, s'exprimait si bien par *non-passe*, *impasse*, que les Anglais ont

(*) Ce mot est depuis quelques années redevenu usité.

imité; et nous sommes réduits au mot bas et impertinent de *cul-de-sac,* qui revient si souvent, et qui déshonore la langue française.

Je ne finirais point sur cet article, si je voulais surtout entrer ici dans le détail des phrases heureuses que nous avions prises des Italiens, et que nous avons abandonnées. Ce n'est pas d'ailleurs que notre langue ne soit abondante et énergique; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richesses, c'est cette multitude de livres frivoles dans lesquels on ne trouve que le style de la conversation, et un vain ramas de phrases usées et d'expressions impropres. C'est cette malheureuse abondance qui nous appauvrit.

Je passe à un article plus important, qui me détermine à commenter jusqu'à Pertharite. C'est que dans ces ruines on trouve des trésors cachés. Qui croirait, par exemple, que le germe de Pyrrhus et d'Andromaque est dans Pertharite; qui croirait que Racine en ait pris les sentimens, les vers mêmes? Rien n'est pourtant plus vrai, rien n'est plus palpable. Un Grimoald, dans Corneille, menace une Rodelinde de faire périr son fils au berceau, si elle ne l'épouse.

Son sort est en vos mains : aimer ou dédaigner
Le va faire périr ou le faire régner.

(Pertharite, act. III, sc. 1.)

Pyrrhus dit précisément dans la même situation :

Je vous le dis, il faut ou périr ou régner.

(Racine, Andromaque, act. III, sc. 7.)

Grimoald, dans Corneille, veut punir

. . . . Sur ce fils innocent,
La dureté d'un cœur si peu reconnaissant.

(Perth., *id.*)

Pyrrhus dit, dans Racine :

Le fils me répondra des mépris de la mère.

(Andr., act. I, sc. 4.)

Rodelinde dit à Grimoald :

Comte, pense-s-y bien, et pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée;
Ne crois que ta vertu, laisse-la seule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que le cœur d'une femme,
Plus que ta propre gloire aurait touché ton âme.
On dirait qu'un héros si grand, si renommé,
Ne serait qu'un tyran s'il n'avait point aimé.

(Perth., act. II, sc. 5.)

Andromaque dit à Pyrrhus :

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux?
. . . .
Non, non; d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile,
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

(Andr., act. I, sc. 4.)

L'imitation est visible; la ressemblance est entière. Il y a bien plus, et je vais vous étonner. Tout le fond des scènes d'Oreste et d'Hermione est pris d'un Garibalde et d'une Éduige, personnages inconnus de cette malheureuse pièce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils eussent suffi pour faire tomber Pertharite; et c'est à quoi Boileau fait allusion, quand il dit :

Qui de tant de héros va choisir Childebrand.

(Art poét., ch. III, v. 242.)

Mais Garibalde, tout Garibalde qu'il est, ne laisse pas de jouer avec son Éduige absolument le même rôle qu'Oreste avec Hermione. Éduige aime encore Grimoald, comme Hermione aime Pyrrhus : elle veut que Garibalde la venge d'un traître qui la quitte pour Rodelinde. Hermione veut qu'Oreste la venge de Pyrrhus, qui la quitte pour Andromaque.

ÉDUIGE.

Pour gagner mon amour il faut servir ma haine.

(Perth., act. II, sc. I.)

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout....

(Andr., act. IV, sc. 3.)

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, madame, et savez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut et qu'un visage aimé
Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Non, vous vous abusez, votre cœur vous abuse, etc.

(Perth., *id.*)

ORESTE.

Et vous le haïssez, avouez-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme;
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

(Andr., act. II, sc. 2.)

Ces idées, que le génie de Corneille avait jetées au hasard, sans en profiter, le goût de Racine les a recueillies, et les a mises en œuvre; il a tiré de l'or, en cette occasion, *de stercore Ennii.*

Corneille ne consultait personne, et Racine consultait Boileau : aussi l'un tomba toujours depuis Héraclius, et l'autre s'éleva continuellement.

On croit assez communément que Racine amollit et avilit même le théâtre par ces déclarations d'amour qui ne sont que trop en possession de notre scène. Mais la vérité me force d'avouer que Corneille en usait ainsi avant lui, et que Rotrou n'y manquait pas avant Corneille.

Il n'y a aucune de leurs pièces qui ne soit fondée en partie sur cette passion : la seule différence est qu'ils ne l'ont jamais bien traitée; qu'ils n'ont jamais parlé au cœur; qu'ils n'ont jamais attendri. L'amour n'a été touchant que dans les scènes du Cid, imitées de Guillain de Castro. Corneille a mis de l'amour jusque dans le sujet terrible d'OEdipe.

Vous savez que j'osai traiter ce sujet, il y a quarante-sept ans. J'ai encore la lettre de M. Dacier, à qui je montrai le quatrième acte imité de Sophocle. Il m'exhorte, dans cette lettre de 1714, à introduire les chœurs, et à ne point parler d'amour dans un sujet où cette passion est si impertinente. Je suivis son conseil; je lus l'esquisse de la pièce aux comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, et à mettre au moins quelque souvenir d'amour dans Philoctète, afin, disaient-ils, qu'on pardonnât l'insipidité de Jocaste et d'OEdipe, en faveur des sentimens de Philoctète.

Le peu de chœurs même que je laissai ne furent point exécutés. Tel était le détestable goût de ce temps-là. On représenta, quelque temps après, Athalie, ce chef-d'œuvre du théâtre. La nation dut apprendre que la scène pouvait se passer d'un genre qui dégénère quelquefois en idylle et en églogue. Mais comme Athalie était soutenue par le pathétique de la religion, on s'imagina qu'il fallait toujours de l'amour dans les sujets profanes.

Enfin Mérope, et en dernier lieu Oreste, ont ouvert

les yeux du public. Je suis persuadé que l'auteur d'Électre pense comme moi, et que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus sublime et le plus effrayant sujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureuse habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangères au sujet : on en sentait le ridicule, et on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers se moquaient de nous, mais nous n'en savions rien. Nous pensions qu'une femme ne pouvait paraître sur la scène sans dire *j'aime*, en cent façons, et en vers chargés d'épithètes et de chevilles. On n'entendait que *ma flamme* et *mon ame; mes feux* et *mes vœux; mon cœur* et *mon vainqueur*. Je reviens à Corneille, qui s'est élevé au-dessus de ces petitesses dans ses belles scènes des Horaces, de Cinna, de Pompée, etc. Je reviens à vous dire que toutes ces pièces pourront fournir quelques anecdotes et quelques réflexions intéressantes.

Ne vous effrayez pas si tous ces commentaires produisent autant de volumes que votre Cicéron. Engagez l'Académie à me continuer ses bontés, ses leçons, et surtout donnez-lui l'exemple.

ÉLOGE

DE M. DE CRÉBILLON (*).

1762.

Monsieur de Crébillon avait plus de génie que de littérature; il s'appliqua cependant assez tard à la poésie dramatique. Il fut, dans sa jeunesse, homme de plaisir et de bonne compagnie; et ce ne fut qu'à l'âge de trente ans qu'il composa sa première tragédie. Il était né, en 1674, à Dijon, ville qui a produit plus d'un homme d'esprit et de génie. Il donna en 1703 son Idoménée.

IDOMÉNÉE.

Cette tragédie eut treize représentations. On jouait alors les pièces nouvelles plus long-temps qu'aujourd'hui, parce qu'alors le public n'était point partagé entre plusieurs spectacles, tels que la Comédie italienne et la Foire : il fallait environ vingt représentations pour constater le succès passager d'une nouveauté. Aujourd'hui on regarde une douzaine de représentations comme un succès assez rare; soit que l'on commence à être rassasié de tragédies dans lesquelles on a vu si souvent des déclarations d'amour, des jalousies et des meurtres; soit parce que nous n'avons plus de ces acteurs dont la voix, noble comme celle de Baron, terrible comme celle de Baubourg, touchante comme celle de Dufresne, subjugue l'attention du public; soit qu'enfin la multitude des spectacles fasse tort au théâtre le plus estimé de l'Europe.

(*) Il s'appelait Jolyot; il prit son surnom de la petite terre de Crai-Billon, à un myriamètre de la ville de Dijon.

On trouva quelques beautés dans l'Idoménée, mais elle n'est point restée au théâtre; l'intrigue en était faible et commune, la diction lâche, et toute l'économie de la pièce trop moulée sur ce grand nombre de tragédies languissantes qui ont paru sur la scène, et qui ont disparu.

ATRÉE.

En 1707 il donna Atrée, qui eut beaucoup plus de succès. On la joua dix-huit fois. Elle avait un caractère plus fier et plus original. Le cinquième acte parut trop horrible. Il ne l'est cependant pas plus que le cinquième de Rodogune; car certainement Cléopâtre, en assassinant un de ses fils, et en présentant du poison à l'autre, n'ayant à se plaindre d'aucun des deux, commet une action bien plus atroce que celle d'Atrée, à qui son frère a enlevé sa femme. Ce n'est donc point parce que la coupe pleine de sang est une chose horrible, qu'on ne joue plus cette pièce; au contraire, cet excès de terreur frapperait beaucoup de spectateurs, et les remplirait de cette sombre et douloureuse attention qui fait le charme de la vraie tragédie; mais le grand défaut d'Atrée, c'est que la pièce n'est pas intéressante. On ne prend aucune part à une vengeance affreuse, méditée de sang-froid, sans aucune nécessité. Un outrage fait à Atrée, il y a vingt ans, ne touche personne; il faut qu'un grand crime soit nécessaire, et il faut qu'il soit commis dans la chaleur du ressentiment. Les anciens connurent bien mieux le cœur humain que ce moderne, quand ils représentèrent la vengeance d'Atrée suivant de près l'injure.

L'auteur tombe encore dans le défaut tant reproché aux modernes, celui d'un amour insipide. Ce qui

a achevé de dégoûter à la longue de cette pièce, c'est l'incorrection du style. Il y a beaucoup de solécismes et de barbarismes, et encore plus d'expressions impropres. Dès les deux premiers vers il pêche contre la langue et contre la raison.

Avec l'éclat du jour je vois enfin paraître (*)
L'espoir et la douceur de me venger d'un traître.

Comment voit-on paraître un espoir avec l'éclat du jour? comment voit-on paraître la douceur? Le plus grand défaut de son style consiste dans des vers boursoufflés, dans des sentences qui sont toujours hors de la nature:

Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux;
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.
(Act. I, sc. 3.)

La Fontaine a dit aussi heureusement que plaisamment:

. . . . Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.
(Fab. X, 12.)

Mais une telle idée peut-elle entrer dans une tragédie.

Thyeste y raconte un songe qui n'est au fond qu'un amas d'images incohérentes, une déclamation absolument inutile au nœud de la pièce: à quoi sert

Une ombre qui *perce la terre?*

Un songe qui

Finit par un coup de tonnerre?
(Act. II, sc. 2.)

(*) Crébillon a depuis remplacé le mot *paraître* par *renaître*.

Ce sont de grands mots qui étourdissent les oreilles. *Les songes de la nuit qui ne se dissipent que par le jour qui les suit sont d'infortunés présages qui asservissent son ame à de tristes images.* Tout cela n'est ni bien écrit ni bien pensé.

On y voit une foule d'expressions vagues, rebattues et sans objet déterminé, comme :

Athène éprouvera le sort le plus funeste.
Au milieu des horreurs du sort le plus funeste.
Pour venger l'affront le plus funeste.
Allez, que votre bras à l'Attique funeste.
Ne comptez-vous pour rien un amour si funeste ?
Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
Tes soupçons et ta haine funeste.
Puis-je encor m'étonner d'une ardeur si funeste ?
Ce billet seul contient un regret si funeste.
Dans un jour si funeste.

Cette rime oiseuse tant de fois répétée n'est pas la seule qui fatigue les oreilles délicates. Il y a trop de rimes en épithètes : en général, la pièce est écrite avec dureté. Les vers sont sans harmonie, la versification négligée comme la langue. La plupart de nos auteurs tragiques n'ont pas su toujours bien écrire, et faire dire aux personnages ce qu'ils devaient dire. Il est vrai que tous ces devoirs sont très-difficiles à remplir. Pour faire une tragédie en vers, il faut savoir faire des vers, il faut posséder parfaitement sa langue, ne se servir jamais que du mot propre, n'être ni ampoulé, ni faible, ni commun, ni trop singulier. Je ne parle ici que du style. Les autres conditions sont encore plus nécessaires et plus difficiles. Nous n'avons aucune tragédie parfaite, et peut-être n'est-il pas possible que l'esprit humain en produise jamais. L'art est trop vaste, les bornes du génie trop étroites, les règles trop gênantes, la langue trop stérile, et les

rimes en trop petit nombre. C'est bien assez qu'il y ait dans une tragédie des beautés qui fassent pardonner les défauts.

ÉLECTRE.

Électre, jouée en 1708, eut autant de représentations qu'Atrée ; mais elle eut l'avantage de rester plus long-temps au théâtre. Le rôle de Palamède, qui fut le mieux joué, était aussi celui qui en imposait le plus. On s'aperçut depuis que ce rôle de Palamède est étranger à la pièce, et qu'un inconnu obscur qui fait le personnage principal dans la famille d'Agamemnon, gâte absolument ce grand sujet, en avilissant Oreste et Électre. Ce roman, qui fait d'Oreste un homme fabuleux, sous le nom de Tydée, et qui le donne pour fils de Palamède, a paru trop peu vraisemblable. On ne peut concevoir comment Oreste, sous le nom de Tydée, ayant fait tant de belles actions à la cour d'Égysthe, ayant vaincu les deux rois de Corinthe et d'Athènes, comment ce héros, connu par ses victoires, est ignoré de Palamède.

On a surtout condamné la partie carrée d'Électre avec Itis, fils de Thyeste, et d'Iphianasse avec Tydée, qui est enfin reconnu pour Oreste. Ces amours sont d'autant plus condamnables, qu'ils ne servent en rien à la catastrophe. On ne parle d'amour dans cette pièce, que pour en parler. C'est une grande faute, il faut l'avouer, d'avoir rendu amoureuse cette Électre âgée de quarante ans, dont le nom même signifie *sans faiblesse*, et qui est représentée dans toute l'antiquité comme n'ayant jamais eu d'autre sentiment que celui de la vengeance de son père.

C'est le peu de connaissance des bons ouvrages anciens, ou plutôt l'impuissance de fournir cinq actes

dans un sujet si noble et si simple, qui fait recourir un auteur à cette malheureuse ressource d'un amour trivial. . . . .

Il y a de belles tirades dans l'Électre de M. de Crébillon. On souhaiterait en général que la diction fût moins vicieuse, le dialogue mieux fait, les pensées plus vraies.

Électre commence à s'adresser à la Nuit comme dans un couplet d'opéra : elle l'appelle *insensible témoin de ses vives douleurs; elle ne vient plus lui confier ses pleurs*, et elle lui confie qu'elle aime Itis : elle lui dit qu'elle veut tuer Itis, parce qu'elle l'aime, *immolons l'amant qui nous outrage;* et le moment d'après elle avoue à la Nuit que le vertueux *Itis n'en a pas moins trouvé le chemin de son cœur : mais Arcas ne vient pas*, dit-elle. Quel rapport cet Arcas a-t-il avec cet Itis et avec cette Nuit? Il n'y a là nulle suite d'idées, nul art, nulle connaissance de la manière dont on doit sentir et s'exprimer. Arcas lui dit :

Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
Flattez plutôt d'Itis l'audacieuse flamme;
Faites que votre hymen se diffère d'un jour :
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.
(Act. I, sc. 2.)

Ces vers et presque tous ceux de la pièce sont trop dépourvus d'élégance, d'harmonie, de liaison. Itis se présente à Électre, et lui dit :

Ah! ne m'enviez pas mon amour, inhumaine;
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.
Si l'amour cependant peut désarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur?
. . . .
Au prix de tout mon sang, je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.

Ah! par pitié pour vous, princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itis par un prompt hyménée;
. . . .
Régnez donc avec moi, c'est trop vous en défendre.

(Act. I, sc. 3.)

Ce ne sont pas là les vers de Sophocle. L'auteur écrit mieux quand il imite les beaux morceaux du grec, quand Électre dit à sa mère :

Moi, l'esclave d'Égysthe! ah, fille infortunée!
Qui m'a fait son esclave? et de qui suis-je née?
Était-ce donc à vous de me le reprocher? etc.

(Act. I, sc. 6.)

C'était là le véritable sujet de la pièce; c'était là l'unique intérêt qu'il fallait faire paraître.

On ne peut souffrir, après ces mouvemens de terreur et de pitié, qu'Oreste vienne faire une déclaration d'amour à Iphianasse, et qu'il dise :

Peut-être à cet honneur aurais-je pu prétendre
Avec quelque bonheur et l'amour le plus tendre.
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
N'a point tenté ce cœur charmé de vos attraits.....
Qui, trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
En dit moins qu'il n'en sent et plus qu'il n'en doit dire! (*)

(Act. II, sc. 2.)

Et l'autre lui répond :

Un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,
Doit soupirer du moins sans oser me le dire.

(*Id.*)

Ces discours de roman mis en vers si lâches et si faibles, dépareraient trop une pièce qui serait d'ail-

(*) Crébillon a corrigé ces vers et quelques-uns de ceux qui suivent.

leurs bien faite et bien écrite; mais quand on voit des vers tels que ceux-ci :

Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!....
(Act. III, sc. 2.)

. . . .
D'Électre en ce moment, faible cœur, cours l'apprendre.
(Act. III, sc. 1.)

. . . .
Est-ce ainsi que des dieux la suprême sagesse
Doit braver des mortels la crédule faiblesse.....
(Act. III, sc. 6.)

. . . .
J'ai fait peu pour Égysthe, et de quelque succès
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
(Act. II, sc. 4.)

. . . .
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits.
(*Id.*)

. . . .
Connaissez-vous enfin ce guerrier redoutable
Pour le tyran *d'*Argos, *rempart impénétrable ?*
(Act. III, sc. 6.)

. . . .
Dans le sein d'un barbare éteindre mes transports.
(*Id.*)

Quand on voit, dis-je, tant de vers ou durs, ou dénués de sens, ou languissans par des épithètes inutiles, ou défigurés par des termes impropres, on prononce avec Boileau :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
(Art. Poét., ch. I, v. 161.)

Que doit-on donc prononcer, quand une versification si vicieuse dans tous les points n'a guère d'autre mérite que de soutenir, par quelques descrip-

tions ampoulées, un drame plus vicieux encore par la conduite?

Malgré ces défauts, dont il faut convenir, il y avait assez de beautés pour faire réussir la pièce. Les rôles d'Électre et de Palamède ont des tirades très-imposantes. La reconnaissance d'Électre et d'Oreste fesait un grand effet; et si le style en général n'était pas châtié, il y avait des vers d'un grand tragique, qui méritaient des applaudissemens.

Digression sur ce qui se passa entre les représentations d'Électre et de Rhadamiste.

Tandis qu'après le succès d'Atrée et d'Électre il semblait que M. de Crébillon pût prétendre à l'Académie française, il en fut exclu par les deux brigues de La Motte et de Rousseau. Il fit contre La Motte et contre les amis de cet auteur qui s'assemblaient souvent au café de la veuve Laurent, une satire dans laquelle chacun d'eux était désigné sous le nom de quelque animal. La Motte était la taupe, parce qu'il était déjà menacé de perdre la vue; l'abbé de Pons, disgracié de la nature par l'irrégularité de sa taille, était le singe; Danchet, d'une assez haute stature, était le chameau; Fontenelle, par allusion à sa conduite adroite, était le renard. Cette satire manquait de grâce et de sel. Il la récitait volontiers chez Oghières; mais je ne crois pas qu'elle ait jamais été imprimée.

Il fit aussi cette épigramme contre Rousseau, qui sollicitait la place de l'Académie :

Quand poil de Roux fesant la quarantaine,
De ses poisons le Louvre infectera,
En tel mépris cetui corps tombera
Que Pellegrin y entrera sans peine.

Ce Pellegrin avait fait plusieurs pièces de théâtre avec quelques succès passagers. Deux prix remportés à l'Académie semblaient le mettre à portée de prétendre à cette place.

Pour Rousseau, il n'était encore connu que par quelques odes approuvées des connaisseurs, et par quelques épigrammes. La carrière du théâtre est infiniment plus difficile à remplir. Sa comédie du Café et celle du Capricieux avaient été très-mal reçues; celle du Flatteur était froide et n'eut qu'un succès très-médiocre. Ses opéras étaient encore plus mauvais. D'ailleurs son caractère lui ayant fait beaucoup d'ennemis, La Motte eut la place, et Rousseau n'eut que deux voix pour lui.

Tout cela excita la bile de Rousseau, qui fit une satire intitulée *Épître à Marot*, dans laquelle on trouve de très-jolis vers parmi beaucoup d'autres qui ne sont que bizarres, et qui sont remplis d'injures grossières et de termes hasardés et impropres. Il traite tous ceux qui allaient au café, de maroufles, et il parle ainsi de Crébillon :

> Comment nommer ce froid énergumène,
> Qui, d'Hélicon chassé par Melpomène,
> Me défigure en ses vers ostrogoths,
> Comme il a fait rois et princes d'Argos?

Après cette satire, Rousseau n'osa plus remettre les pieds au café de la Laurent où tous les gens de lettres qu'il avait outragés s'assemblaient. Chacun deux l'accabla d'épigrammes et de chansons. Toute cette guerre divertissait le public aux dépens des parties belligérantes; et c'était le seul fruit qu'on en pût retirer.

Le chose devint sérieuse quand Rousseau eut fait cinq couplets atroces, sur un air d'opéra, contre la

plupart de ses ennemis. Ces couplets qu'il récita imprudemment devinrent publics. Malheureusement pour lui, un nommé Debrie, qui était devenu son ami et son confident, lui conseilla de faire de nouveaux couplets, et de les envoyer par des inconnus aux intéressés mêmes. On ne pouvait donner un conseil plus détestable; il semblait même qu'il fût dicté par la haine; car Rousseau avait fait contre ce Debrie les épigrammes les plus violentes, dans lesquelles il l'avait traité de *fesse-Matthieu*. Cependant il est vrai que Debrie haïssant encore plus tous ceux qui lui avaient témoigné du mépris au café de la Laurent, et s'étant réconcilié avec Rousseau, auquel même je sais qu'il prêta quelque argent, non-seulement il lui conseilla de faire les couplets qui commencent ainsi :

Que de mille sots réunis
Pour jamais le café s'épure;
Que l'insipide Dionis
Porte ailleurs sa plate figure;

mais il en porta lui-même une copie chez Oghières, qui eut la discrétion de la jeter au feu. C'est ce qui m'a été confirmé par un parent de Debric, qui fut témoin de tout ce scandale, et qui conjura le sieur Oghières de n'en parler jamais.

Enfin les derniers couplets parurent. M. de Crébillon y fut attaqué dans ses mœurs d'une manière affreuse, qui lui fit même assez de tort, et qui ne contribua pas peu à lui fermer encore long-temps les portes de l'Académie, tant les hommes sont injustes! Il faut remarquer que Rousseau ayant su par Debrie que le suisse Oghières, en jetant au feu les premiers couplets, avait dit que l'auteur, quel qu'il fût, méritait le carcan et les galères, plaça

Oghières lui-même dans les derniers qui firent tant de bruit. Tout cela est si vrai, que dans le procès criminel que Rousseau osa intenter au sieur Saurin, géomètre de l'Académie des Sciences, au sujet de ces couplets infâmes, Debrie fut le seul qui accompagna Rousseau devant les juges. Ils poursuivirent ensemble l'affaire entamée pour perdre les sieurs Saurin et La Motte; et lorsque Rousseau fut condamné unanimement par le Châtelet et par le Parlement, ce Debrie lui prêta de l'argent pour sortir du royaume.

Ce sont là des faits de la vérité la plus incontestable. Je n'ai jamais pu concevoir comment il s'est pu trouver quelques personnes assez dépourvues de raison et d'équité pour soutenir que La Motte, Saurin, et un joaillier nommé Malafaire, avaient fait ensemble tous ces infâmes couplets pour les imputer à Rousseau.

M. de Crébillon savait, à n'en pouvoir douter, que Rousseau était l'auteur de tout; Oghières lui avait enfin avoué que Debrie lui avait apporté les premiers.

Il est indubitable que non-seulement Rousseau fut coupable de cette infamie, mais encore du crime affreux d'en accuser un innocent. La haine l'aveuglait; c'était sa passion dominante. Il y joignit l'hypocrisie; car dans le cours du procès même il fit une retraite au noviciat des jésuites, sous le père Sanadon; et retiré à Bruxelles, il fit un pèlerinage à pied à Notre-Dame de Hall, dans le temps qu'il trahissait et livrait à ses créanciers le sieur Médine qui l'avait secouru dans ses plus pressans besoins. Ce sont encore des faits dont on a la preuve. Il ne cessa de faire à Bruxelles des épigrammes bonnes ou mauvaises

contre les mêmes personnes qu'il avait outragées à Paris ; il en fit contre Fontenelle, La Motte, La Faye, Saurin, et contre Crébillon, qu'il désigne sous le nom de *Lycophron*.

Il en fit contre l'abbé d'Olivet qui n'avait pas approuvé ses Aïeux chimériques, et contre l'abbé Dubos, secrétaire perpétuel de l'Académie. Tout cela est imprimé.

Il reste à savoir si de telles horreurs peuvent être pardonnées en faveur de deux ou trois odes qui ne sont que des déclamations de rhétorique, de quelques psaumes au-dessous des cantiques d'Esther et d'Athalie, et de quelques épigrammes dont le fond n'est jamais de lui, et dont presque tout le mérite consiste dans des turpitudes. Je voudrais seulement qu'on lui eût donné le rôle de Palamède et de Rhadamiste à traiter ; il aurait été infiniment au-dessous de M. de Crébillon. Qu'on en juge par toutes ses pièces de théâtre, et en dernier lieu par les Aïeux chimériques et par l'Hypocondre ; on voit un homme absolument sans invention et sans génie, qui n'avait guère d'autres talens que celui de la rime et du choix des mots. Il n'y a pas un vers dans tous ses ouvrages qui aille au cœur ; et on peut conclure, par le froid qui règne dans tous ses drames, qu'il était incapable de faire une scène tragique.

Si M. de Crébillon avait plus châtié son style, je ne balancerais pas à le placer, malgré ses défauts, infiniment au-dessus de Rousseau ; car si on doit proportionner son estime aux difficultés vaincues, il est certainement plus difficile de faire une tragédie qu'une ode. Les cantiques d'Athalie et d'Esther sont ce que nous avons de meilleur en ce genre : mais approchent-ils d'une seule scène bien faite ?

RHADAMISTE.

Rhadamiste est la meilleure pièce de M. de Crébillon. L'intrigue est tirée tout entière du second tome d'un roman assez ignoré, intitulé *Bérénice*. Cette pièce fut jouée pour la première fois en 1711, et eut trente représentations. Elle est pleine de grands traits de force et de pathétique. On trouva, il est vrai, l'exposition trop obscure, et l'amour d'Arsame trop faible; Pharasmane ressemblait trop à Mithridate amoureux d'une jeune personne dont ses deux fils sont amoureux aussi. C'était imiter un défaut de Racine; mais le rôle de Pharasmane est plus fier et plus tragique que celui de Mithridate, s'il n'est pas si bien écrit.

Ce que les esprits sages condamnèrent le plus dans cette pièce, ce fut une idée puérile de Rhadamiste, qui attribue aux Romains un ridicule dont ils étaient fort éloignés. Il suppose qu'il est choisi par eux pour aller sous un nom étranger en ambassade auprès de son propre père, pour semer la discorde dans sa famille. Comment la cour de l'empereur romain aurait-elle été assez imbécille pour imaginer que ce fils serait toujours inconnu à la cour de Pharasmane, et qu'étant une fois reconnu, il ne se raccommoderait point avec lui?

Une telle extravagance n'est jamais entrée dans la tête de personne, excepté dans celle de l'auteur du roman de Bérénice, pour lequel M. de Crébillon a poussé trop loin la complaisance. Il pallie autant qu'il le peut le vice de cette supposition, en disant :

Des Romains si vantés telle est la politique.

(Act. II, sc. 1.)

Mais cela même devint comique, parce que tout le monde sent assez l'absurdité d'une politique pareille.

C'est en partie ce vice capital, joint à l'obscurité de l'exposition et à la versification incorrecte de l'auteur, qui fit dire à Boileau dans sa dernière maladie, quand on lui apporta cette pièce : *Qu'on m'ôte ce galimatias : les Pradons étaient des aigles en comparaison de ces gens-ci ; je crois que c'est la lecture de Rhadamiste qui a augmenté mon mal.*

La mauvaise humeur de Boileau était injuste. Rhadamiste valait mieux que les pièces des rivaux de Racine, et même que l'Alexandre de Racine, auquel Boileau avait prodigué autrefois des éloges bien peu mérités ; ce qui aurait pu excuser la bilieuse critique de Boileau, c'était le commencement même de la pièce.

ZÉNOBIE.

Laisse-moi ; ta pitié, tes conseils et la vie
Sont le comble des maux pour la triste Isménie.
Dieux justes ! ciel vengeur, effroi des malheureux, etc.

PHÉNICE.

Vous verrai-je *toujours* les yeux baignés de larmes,
Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes !
Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots ;
La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos.
Cruelle, si l'amour vous éprouve inflexible, etc.

(Act. I, sc. I.)

C'est ainsi que la pièce débute. Les connaisseurs devinent aisément combien un homme tel que Boileau devait être choqué de voir que *la pitié de Phénice est le comble des maux pour Zénobie.* Cela n'a pas de sens. Comment la pitié et les conseils d'une confidente, d'une amie, peuvent-ils être le comble

des maux? comment les conseils et la vie sont-ils ensemble? pourquoi *le ciel est-il l'effroi des malheureux?* Il l'est des coupables, et ce sont des malheureux dont il est le consolateur.

Pourquoi Phénice appelle-t-elle sa maîtresse *cruelle?* Cela est bon dans OEnone à qui Phèdre cache son secret; mais cette imitation est ridicule dans Phénice. Un amant de comédie peut appeler sa maîtresse qui le refuse, *cruelle;* mais une confidente tragique ne doit point lui reprocher en mauvais français que *l'amour l'éprouve inflexible.*

Boileau pouvait-il ne pas condamner une *Zénobie remplissant toujours d'alarmes par d'éternels transports*, le cœur de sa suivante? Qu'est-ce qu'*une nuit qui n'a point de douceur?* quel langage faible et barbare! Boileau pouvait-il supporter une femme qui s'écrie :

Puisque l'amour a fait le malheur de ma vie,
Quel autre que l'amour peut venger Zénobie?
(Act. I, sc. 5.)

De telles pointes sont-elles tolérables? Un homme de goût approuvera-t-il que Rhadamiste dise qu'il est :

Criminel sans penchant, vertueux sans dessein.
(Act. II, sc. I.)

cela forme-t-il un sens? On voit bien que Rhadamiste veut dire qu'il est criminel malgré lui, qu'il aime la vertu sans la suivre; mais il faut savoir exprimer sa pensée. Tant d'expressions louches, obscures, impropres, vicieuses, peuvent rebuter un lecteur instruit et difficile.

Rhadamiste, prétendu ambassadeur de Rome au-

près de son père, veut enlever une inconnue que le jeune Arsame lui recommande, et il dit :

> D'ailleurs, pour l'enlever, ne me suffit-il pas
> Que mon père cruel brûle pour ses appas?
> (Act. III, sc. 4.)

Quoi! il enlève une femme uniquement parce que le roi son père en est amoureux! De plus, comment ne voit-il pas qu'on la reprendra aisément de ses mains? Quel ambassadeur a jamais fait une telle folie? Rhadamiste peut-il heurter ainsi les premiers principes de la raison, après avoir dit....

> . . . D'un ambassadeur empruntons la prudence?
> (Act. II, sc. 1.)

Ce vers, tout comique qu'il est, n'est-il pas la condamnation de sa conduite? quelle prudence de violer le droit des gens pour s'exposer aux plus grands affronts?

Un grand défaut de conduite encore, c'est qu'à la fin de la pièce, Arsame voyant son frère Rhadamiste en péril, et pouvant le sauver d'un mot, ne révèle point à Pharasmane que Rhadamiste est son fils. Il n'a qu'à parler pour prévenir un parricide, nulle raison ne le retient; cependant il se tait. L'auteur le fait persister une scène entière dans un silence condamnable, uniquement pour ménager à la fin une surprise qui devient puérile, parce qu'elle n'est nullement vraisemblable.

C'est là une partie des défauts que tous les connaisseurs remarquent dans Rhadamiste. Cependant il y a dans cette pièce du tragique, de l'intérêt, des situations, des vers frappans. La reconnaissance de Rhadamiste et de Zénobie plaît beaucoup : le rôle de Zénobie est noble; elle est vertueuse et attendris-

sante : en un mot, c'est la seule de toutes les pièces de cet auteur qu'on croit devoir rester au théâtre.

XERXÈS.

La tragédie de Xerxès, donnée en 1715, ne fut jouée que deux fois. Il arriva à la première représentation une chose assez singulière : tout le monde se mit à rire à ces vers d'un scélérat nommé Artaban, qui va assassiner son maître :

Amour d'un vain renom, faiblesse scrupuleuse,
Cessez de tourmenter une ame généreuse,
Digne de s'affranchir de vos soins odieux :
Chacun a ses vertus, ainsi qu'il a ses dieux.
Dès que le sort nous garde un succès favorable,
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable ;
Il fait du parricide un homme généreux.
Le crime n'est forfait que pour les malheureux.

(Act. IV, sc. 2.)

Ce n'était pas seulement ce galimatias qui fesait rire, c'était l'atrocité insensée de ces détestables maximes trop ordinaires alors au théâtre, et que Cartouche n'aurait osé prononcer. Cette horreur était si outrée dans la tragédie de Xerxès, que le public prit le parti d'en rire au lieu de faire entendre les huées d'indignation. Xerxès est écrit et conduit comme les pièces de Cyrano de Bergerac. Cependant on l'a fait imprimer en 1759 au Louvre, aux dépens du roi : c'est un honneur que n'ont ni Cinna ni Athalie.

SÉMIRAMIS.

En 1717 M. de Crébillon fit représenter Sémiramis ; elle n'eut aucun succès, et ne sera jamais reprise. Le défaut le plus intolérable de cette pièce

est que Sémiramis, après avoir reconnu Ninias pour son fils, en est encore amoureuse; et ce qu'il y a d'étrange, c'est que cet amour est sans terreur et sans intérêt. Les vers de cette pièce sont très-mal faits, la conduite insensée, et nulle beauté n'en rachète les défauts. Les maximes n'en sont pas moins abominables que celles de Xerxès. La diction et la conduite sont également mauvaises; cependant l'auteur eut la faiblesse de la faire imprimer.

Le sieur Danchet, examinateur des livres, fut chargé de rendre compte de la pièce; il donna son approbation en ces termes :

« J'ai lu Sémiramis, et j'ai cru que la mort de » cette reine, au défaut de ses remords, pouvait faire » tolérer l'impression de cette tragédie. »

Cette singulière approbation brouilla vivement Crébillon et Danchet. Celui-ci adoucit un peu les termes de son approbation; mais *la mort au défaut des remords* subsista, et Crébillon fut au désespoir. Il a fait retrancher les approbations dans l'édition qu'il a obtenu qu'on fît au Louvre.

PYRRHUS.

Pyrrhus eut quelque succès en 1729; mais ce succès baissa toujours depuis; et aujourd'hui cette tragédie est entièrement abandonnée. Elle vaut mieux que Sémiramis; mais le style en est si mauvais, il y a tant de longueurs et si peu de naturel d'intérêt, qu'il n'est point à croire que jamais elle soit tirée de la foule des pièces qu'on ne représente plus.

CATILINA.

M. de Crébillon ayant commencé la tragédie de Cromwell, abandonna ce projet, et refondit des

endroits des deux premiers actes dans le sujet de Catilina. Ensuite se livrant au dégoût que lui donnait le malheur attaché si souvent à la littérature, il renonça à toute société et à tout travail, jusqu'à ce qu'en 1747 une personne respectable, dont le nom doit être cher à tous les gens de lettres (*), l'engagea, par des bienfaits, à finir cet ouvrage dont on parlait dans Paris avec les plus grands éloges.

M. de Crébillon, reçu enfin à l'Académie française, y avait récité plusieurs fois les premiers actes de Catilina qu'on avait applaudis avec transport. Il continua la pièce à l'âge de soixante et dix ans passés. La faveur du public ne se signala jamais avec plus d'indulgence. En vain ce petit nombre d'hommes qui va toujours aux représentations, armé d'une critique sévère, réprouva l'ouvrage; rien ne prévalut contre l'heureuse disposition du public qui voulait ranimer un vieillard dont il plaignait la longue retraite, dont les talens avaient trouvé des partisans que le public aimait.

Il est vrai qu'on riait en voyant Catilina parler au sénat de Rome du ton dont on ne parlerait pas aux derniers des hommes; mais après avoir ri, on retournait à Catilina. On l'a joué dix-sept fois. Rien ne caractérise peut-être plus la nation que cet empressement singulier. Il y avait dans cette faveur passagère une autre raison qui contribua beaucoup à cet étrange succès, et qui ne venait pas d'un esprit de faveur (**).

Mais après que le torrent fut passé, on mit la pièce à sa véritable place; et quelque protection qu'elle eût obtenue, on ne put la faire reparaître

(*) Madame de Pompadour.

(**) La haine de quelques personnes puissantes contre M. de Voltaire, et l'envie des gens de lettres.

sur la scène. Les yeux s'ouvrent tantôt plus tôt, tantôt plus tard. Catilina était trop barbarement écrit. La conduite de la pièce était trop opposée au caractère des Romains, trop bizarre, trop peu raisonnable et trop peu intéressante, pour que tous les lecteurs ne fussent pas mécontens. On fut surtout indigné de la manière dont Cicéron est avili. Ce grand homme, conseillant à sa fille de faire l'amour à Catilina, était couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la pièce.

Lorsque l'auteur récita cet endroit à l'Académie, dans une séance ordinaire et non publique, il s'aperçut que ses auditeurs, qui connaissaient Cicéron et l'histoire romaine, secouaient la tête. Il s'adressa à M. l'abbé d'Olivet : *Je vois bien*, lui dit-il, *que cela vous déplaît. Point du tout*, répondit ce savant et judicieux académien, *cet endroit est digne du reste, et j'ai beaucoup de plaisir à voir Cicéron le Mercure de sa fille.*

Une courtisane nommée Fulvie, déguisée en homme, était encore une étrange indécence. Les derniers actes froids et obscurs achevèrent enfin de dégoûter les lecteurs.

Quant à la versification et au style, on sera peut-être étonné que l'Académie, à qui l'auteur avait lu l'ouvrage, y ait laissé subsister tant de défauts énormes; mais il faut savoir que l'Académie ne donne jamais de conseils que quand on les lui demande, et l'auteur était trop vieux pour en demander et pour en profiter. Ses vers ne furent applaudis dans les séances publiques, que par des jeunes gens sur qui une déclamation ampoulée fait toujours quelque impression. Il arrive souvent la même chose au parterre, et ce n'est qu'avec le temps qu'on se détrompe d'une illusion en quelque genre que ce puisse être.

S'il est de quelque utilité de faire voir les défauts de détail, en voici quelques-uns que nous tirerons des premières scènes :

Dis-moi (si jusque-là ta fierté peut descendre),
. . . .
Pourquoi faire égorger *Nonnius cette nuit?*
(Act. I, sc. 1.)

La fierté de Catilina descend jusqu'à répondre à Lentulus qu'il a assassiné ce sénateur, l'un de ses partisans, pour se concilier les autres :

Et l'art de le soumettre exige un art suprême,
Plus difficile encor que la victoire même.
(Act. I, sc. 1.)

Un chef de parti, dit-il,

. . . Doit tout rapporter à cet unique objet.
Vertueux ou méchant au gré de son projet;
Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Tel on déteste avant, que l'on adore après...
Il sera toujours grand s'il est impénétrable.
(Act. I, sc. 1.)

L'imprudence n'est pas dans la témérité.
(Act. III, sc. 6.)

Ensuite il dit qu'il aime la fille de Cicéron par tempérament :

C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'âme.
(Act. I, sc. 1.)

Deux vers après, il dit que *cette passion*

Est moins amour en lui qu'excès d'ambition.
(Act. I, sc. 1.)

Il avoue *qu'il a conquis ce bien.*

Il dit après :

. . . Cette flamme où tout mon cœur s'applique,
Est le fruit de ma haine et de ma politique.
(Act. I, sc. 1.)

Ainsi il aime Tullie par les sens, par ambition et par haine.

Il faut avouer qu'il est plaisant de voir après cela Tullie venir parler à Catilina dans un temple ; d'entendre Catilina qui lui dit :

Qu'il m'est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici rassembler tous ces dieux !
(Act. I, sc. 4.)

A quoi Tullie répond que *si ses yeux sont des dieux*,

La foudre deviendra le moindre de leurs coups.
(Act. I, sc. 4.)

Et Catilina réplique :

Que l'amour est déchu de son autorité,
Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité.
(Act. I, sc. 4.)

C'est ainsi que presque toute la pièce est écrite.

Les étrangers nous ont reproché amèrement d'avoir applaudi cet ouvrage ; mais ils devaient savoir que nous n'avons fait en cela que respecter la vieillesse et la mauvaise fortune, et que cette condescendance est peut-être une des choses qui fait le plus d'honneur à notre public.

LE TRIUMVIRAT.

Il est difficile qu'un auteur ne croie pas qu'on lui a rendu justice, quand on a applaudi son ouvrage. M. de Crébillon, encouragé par ce succès, fit le Trium-

virat à l'âge de quatre-vingt-un ans ; mais le temps de la compassion était passé. Ce temps est toujours très-court, et on ne peut obtenir grâce qu'une fois. Le Triumvirat se sentait trop de l'âge de l'auteur ; on ne le siffla point ; il n'y eut ni tumulte ni mauvaise volonté ; on l'écouta avec patience, mais bientôt la salle fut déserte. M. de Crébillon eut encore la faiblesse de faire imprimer cette malheureuse pièce avec une épître chagrine, dans laquelle il se plaint de la plus horrible cabale. Il y a quelquefois des cabales en effet ; mais quelle cabale peut empêcher le public de revenir entendre un ouvrage, s'il en est content ?

C'est une chose assez plaisante que les préfaces des auteurs de pièces de théâtre : tantôt il y a eu une conspiration générale contre leur pièce, tantôt ils remercient le public d'avoir bien voulu avoir du plaisir ; et lorsque cette préface, si remplie de remercîmens, est imprimée, le public a déjà oublié la pièce et l'auteur.

Comme de toutes les productions de l'esprit, les dramatiques sont les plus exposées au grand jour, ce sont celles qui donnent le plus de gloire ou le plus de ridicule. Il n'en est pas d'une tragédie comme d'une épître, d'une ode. On ne récita point en public l'ode de Boileau sur la Prise de Namur, ni ses satires sur l'Équivoque et sur l'Amour de Dieu, devant deux mille personnes assemblées pour approuver ou pour condamner.

Un ouvrage en vers, quel qu'il soit, n'est guère connu que d'un petit nombre d'amateurs ; il est d'ordinaire mis au rang des choses frivoles dont la nation est inondée ; mais les spectacles sont une partie de l'administration publique : ils se donnent par l'ordre du roi, sous l'inspection des officiers de la couronne et des magistrats ; ils exigent des frais immenses. C'est

à la fois un objet de commerce, de police, d'étude, de plaisir, d'instruction et de gloire. Il rassemble les citoyens, il attire les étrangers, et par-là devient une chose importante. Tout cela fait que le succès est plus brillant en ce genre que dans tout autre; mais aussi sa chute est plus ignominieuse, étant plus éclairée. C'est un triomphe ou une espèce d'esclavage. Il s'agit encore d'une rétribution assez honnête pour tirer un homme de la pauvreté; ainsi, un auteur dramatique flotte pour l'ordinaire entre la fortune et l'indigence, entre le mépris et la gloire.

Ce sont ces deux puissans motifs qui ont toujours produit des haines si vives entre tous ceux qui ont travaillé pour le théâtre, depuis Aristophane jusqu'à nous. Ce fut l'unique source de ces abominables couplets dans lesquels M. de Crébillon fut désigné si scandaleusement par Rousseau, qui ne pouvait digérer le succès d'Idoménée, d'Atrée et d'Électre, tandis qu'il voyait tomber toutes ses comédies : *figulus figulo invidet,* est un proverbe de tous les temps et de toutes les nations.

Il est vrai que ce proverbe n'a pas eu lieu entre M. de Voltaire et M. de Crébillon; c'est même une chose assez singulière que M. de Voltaire ayant traité Sémiramis, Électre et Catilina, et s'étant ainsi trouvé trois fois en concurrence avec lui, l'ait loué toujours publiquement, et lui ait donné plusieurs marques d'amitié. Ils n'ont jamais eu aucun démêlé ensemble. Cela est rare entre les gens de lettres qui courent la même carrière.

A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE,

GRAND-FAUCONNIER DE FRANCE,

SUR URCEUS CODRUS.

Juin 1762.

Votre procédé, monsieur le duc, est de l'ancienne chevalerie : vous vous exposez pour sauver un homme qui s'est mis en péril à votre suite; mais la petite erreur dans laquelle vous m'avez induit, sert à déployer votre profonde érudition; peu de grands-fauconniers auraient déterré les *Sermones festivi*, imprimés en 1502. Raillerie à part, vous faites une action digne de votre belle ame, en vous mettant pour moi à la brèche.

Vous me disiez dans votre première lettre qu'Urceus Codrus était un grand prédicateur; vous m'apprenez dans votre seconde que c'était un grand libertin, mais cependant qu'il n'était pas cordelier. Vous demandez pardon à saint François d'Assise, et à tout l'ordre séraphique, de la méprise où vous m'avez fait tomber. Je prends sur moi la pénitence; mais il reste toujours pour véritable que les mystères représentés à l'hôtel de Bourgogne étaient beaucoup plus décens que la plupart des sermons du seizième siècle. C'est sur ce point que roule la question.

Mettons qui nous voudrons à la place d'Urceus Codrus, et nous aurons raison. Il n'y a pas un mot dans les mystères qui alarme la pudeur et la piété. Quarante associés, qui font et qui jouent des pièces saintes en français, ne peuvent s'accorder à déshonorer leurs pièces par des indécences qui révolteraient le public et qui feraient fermer le théâtre. Mais

un prédicateur ignorant, qui n'a nul usage des bienséances, peut mêler dans son sermon quelques sottises, surtout quand il les prononce en latin.

Tels étaient, par exemple, les sermons du cordelier Maillard, que vous avez sans doute dans votre riche et immense bibliothéque; vous verrez, dans son sermon du jeudi de la seconde semaine de carême, qu'il apostrophe ainsi les femmes des avocats qui portent des habits garnis d'or : « Vous dites que vous êtes » vêtues suivant votre état : à tous les diables votre » état et vous-mêmes, mesdemoiselles! Vous me » direz peut-être : Nos maris ne nous donnent pas de » si belles robes; nous les gagnons de la peine de » notre corps : à trente mille diables la peine de votre » corps, mesdemoiselles! »

Je ne vous répète que ce trait de frère Maillard, pour ménager votre pudeur; mais si vous voulez vous donner le soin d'en chercher de plus forts dans le même auteur, vous en trouverez de dignes d'Urceus Codrus. Frères André et Menot étaient fort fameux pour les turpitudes : la chaire, à la vérité, ne fut pas toujours souillée par des obscénités; mais long-temps les sermons ne valurent pas mieux que les mystères de l'hôtel de Bourgogne.

Il faut avouer que les prétendus réformés de France furent les premiers qui mirent quelque raison dans leurs discours, parce qu'on est obligé de raisonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raison était encore bien loin de l'éloquence. La chaire, le barreau, le théâtre, la philosophie, la littérature, la théologie, tout chez nous fut, à quelques exceptions près, fort au-dessous des pièces qu'on joue aujourd'hui à la foire.

Le bon goût en tout genre n'établit son empire que dans le siècle de Louis XIV; c'est là ce qui me dé-

termina, il y a long-temps, à donner une légère esquisse de ce temps glorieux; et vous avez remarqué que dans cette histoire, c'est le siècle qui est mon héros, encore plus que Louis XIV lui-même, quelque respect et quelque reconnaissance que nous devions à sa mémoire.

Il est vrai qu'en général nos voisins ne valaient guère mieux que nous. Comment s'est-il pu faire que l'on prêchât toujours, et que l'on prêchât si mal? Comment les Italiens, qui s'étaient tirés depuis si long-temps de la barbarie en tant de genres, n'étaient-ils, pour la plupart, dans la chaire, que des Arlequins en surplis; tandis que la Jérusalem du Tasse égalait l'Iliade, que l'*Orlando furioso* surpassait l'Odyssée, que le *Pastor fido* n'avait point de modèle dans l'antiquité, et que les Raphaël et les Paul Véronèse exécutaient réellement ce qu'on imagine des Zeuxis et des Apelles?

Il n'est pas douteux, monsieur le duc, que vous n'ayez lu le concile de Trente; il n'y a point de duc et pair, à ce que je pense, qui n'en lise quelques sessions tous les matins. Avez-vous remarqué le sermon de l'ouverture de ce concile par l'évêque de Bitonto?

Il prouve premièrement que le concile est nécessaire, parce que plusieurs conciles ont déposé des rois et des empereurs; secondement, parce que, dans l'Énéide, Jupiter assemble le concile des dieux; troisièmement, parce qu'à la création de l'homme et à l'aventure de la tour de Babel, Dieu s'y prit en forme de concile. Il assure ensuite que tous les prélats doivent se rendre à Trente, comme dans le cheval de Troie; enfin, que la porte du paradis et du concile est la même; que l'eau vive en découle, et que les pères doivent en arroser leurs cœurs comme des terres

sèches ; faute de quoi, le Saint-Esprit leur ouvrira la bouche comme à Balaam et à Caïphe.

Voilà ce qui fut prêché devant les États-généraux de la chrétienté. Quel préjugé divin en faveur d'un concile ! Le sermon de saint Antoine de Padoue aux poissons est encore plus fameux en Italie que celui de M. de Bitonto. On pourrait donc excuser notre frère André et notre frère Garasse, et tous nos Gilles de la chaire des seizième et dix-septième siècles, s'ils n'ont pas mieux valu que nos maîtres les Italiens.

Mais quelle était la source de cette grossièreté absurde, si universellement répandue en Italie du temps du Tasse ; en France, du temps de Montaigne, de Charron et du chancelier de l'Hospital ; en Angleterre, dans le siècle de Bacon ? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leurs siècles ? Prenez-vous-en aux colléges qui élevaient la jeunesse, et à l'esprit monacal et théologal qui mettait la dernière main à notre barbarie que les colléges avaient ébauchée. Un génie tel que le Tasse lisait Virgile, et produisait la Jérusalem. Un Machiavel lisait Térence, et produisait la Mandragore ; mais quel moine, quel docteur lisait Cicéron et Démosthènes ? Un malheureux écolier, devenu imbécille pour avoir été forcé pendant quatre ans d'apprendre par cœur Jean Despautère, et ensuite devenu fou pour avoir soutenu une thèse sur l'*université de la part de la chose et de la pensée*, et sur les catégories, recevait en public son bonnet et ses lettres de démence, et s'en allait prêcher devant un auditoire dont les trois quarts étaient plus imbécilles que lui, et plus mal élevés.

Le peuple écoutait ces farces théologiques, le cou tendu, les yeux fixes, la bouche ouverte, comme les enfans écoutent des contes de sorciers, et s'en retour-

nait tout contrit. Le même esprit qui le conduisait aux facéties de la Mère Sotte, le conduisait à ces mêmes sermons; et on y était d'autant plus assidu qu'il n'en coûtait rien. Car mettez un impôt sur les messes, comme on le proposa dans la minorité de Louis XIV, personne n'entendra la messe.

Ce ne fut guère que du temps de Coeffeteau et de Balzac, que quelques prédicateurs osèrent parler raisonnablement, mais ennuyeusement; et enfin Bourdaloue fut le premier, en Europe, qui eut de l'éloquence en chaire. Je rapporterai encore ici le témoignage de Burnet, évêque de Salisbury, qui dit dans ses Mémoires qu'en voyageant en France il fut étonné de ces sermons, et que Bourdaloue réforma les prédicateurs d'Angleterre ainsi que ceux de France.

Bourdaloue fut presque le Corneille de la chaire, comme Massillon en a été depuis le Racine : non que j'égale un art à moitié profane à un ministère presque saint; non que j'égale non plus la difficulté médiocre de faire un bon sermon, à la difficulté prodigieuse et inexprimable de faire une bonne tragédie : mais je dis que Bourdaloue voulut raisonner comme Corneille, et que Massillon s'étudia à être aussi élégant en prose que Racine l'était en vers.

Il est vrai qu'on reprocha souvent à Bourdaloue, comme à Corneille, d'être un peu trop avocat; de vouloir trop prouver au lieu de toucher, et de donner quelquefois de mauvaises preuves. Massillon, au contraire, crut qu'il valait mieux peindre et émouvoir; il imita Racine, autant qu'on peut l'imiter en prose, en prêchant cependant que les auteurs dramatiques sont damnés : car il faut bien que chaque apothicaire vante son onguent, et damne celui de son voisin. Son style est pur, ses peintures sont attendrissantes.

Relisez ce morceau sur l'humanité des grands.

« Hélas! s'il pouvait être quelquefois permis d'être » sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à » soi-même, ce devrait être à ces infortunés que la » misère, les calamités, les nécessités domestiques, » et tous les plus noirs soucis environnent. Ils seraient » bien plus dignes d'excuse, si, portant déjà le deuil, » l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils » en laissaient échapper quelques traits au dehors. » Mais faut-il que les grands, les heureux du monde, » à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accom- » pagnent partout, prétendent tirer de leur félicité » même un privilége qui excuse leurs chagrins bi- » zarres et leurs caprices; qu'il leur soit permis d'être » fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont » plus heureux; qu'ils regardent comme un droit » acquis à la postérité, d'accabler encore du poids » de leur humeur des malheureux qui gémissent » déjà sous le joug de leur autorité et de leur puis- » sance! »

Souvenez-vous ensuite de ce morceau de Britannicus :

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs.
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs:
L'empire en est, pour vous, l'inépuisable source :
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

(Act. II, sc. 3.)

Je crois voir dans la comparaison de ces deux mor-

ceaux, le disciple qui tâche de lutter contre le maître. Je vous en montrerais vingt exemples, si je ne craignais d'être long.

Massillon et Cheminais savaient Racine par cœur, et déguisaient les vers de ce divin poète dans leur prose pieuse. C'est ainsi que plusieurs prédicateurs venaient apprendre chez Baron l'art de la déclamation, et rectifiaient ensuite le geste du comédien par le geste de l'orateur sacré. Rien ne prouve mieux que tous les arts sont frères, quoique les artistes soient bien loin de l'être.

Le malheur des sermons, c'est que ce sont des déclamations dans lesquelles on dit trop souvent le pour et le contre. Le même homme qui, dimanche dernier, assurait qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur; que les couronnes sont des épines; que les cours ne renferment que d'illustres malheureux; que la joie n'est répandue que sur le front du pauvre, prêche le dimanche suivant, que le peuple est condamné à l'affliction et aux larmes, et que les grands de la terre sont plongés dans des délices dangereuses.

Ils disent, dans l'avent, que Dieu est sans cesse occupé du soin de fournir à tous nos besoins; et, en carême, que la terre est maudite. Ces lieux communs les mènent jusqu'au bout de l'année par des phrases fleuries et ennuyeuses.

Les prédicateurs, en Angleterre, ont pris un autre tour qui ne nous conviendrait guère. Le livre de la métaphysique la plus profonde est le recueil des sermons de Clarke. On dirait qu'il n'a prêché que pour les philosophes. Encore ces philosophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclaircissement; et le *Français à Londres* (*), *à qui on ne*

(*) Comédie de Boissy, sc. 16. Marquis dit à lord Craff : « Non, » monsieur, on ne me démontre rien; on ne me persuade pas même. »

prouve rien, aurait bientôt laissé là le prédicateur. Son recueil fait un excellent livre, que très-peu de gens sont capables d'entendre. Quelle différence entre les temps et entre les nations! et qu'il y a loin de frère Garasse et de frère André, aux Clarke et aux Massillon!

Dans l'étude que j'ai faite de l'histoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le temps où nous vivons est de tous les temps le plus éclairé, malgré nos très-mauvais livres, et malgré la foule de tant d'insipides journaux; comme il est plus heureux, malgré nos calamités passagères. Car quel est l'homme de lettres qui ne sache que le bon goût n'a été le partage de la France qu'à commencer au temps de Cinna et des Provinciales? Et quel est l'homme un peu versé dans notre histoire, qui puisse assigner un temps plus heureux depuis Clovis, que le temps qui s'est écoulé depuis que Louis XIV commença à régner par lui-même, jusqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler? Je défie l'homme de la plus mauvaise humeur de me dire quel siècle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juste : il faut convenir, par exemple, qu'un géomètre de vingt-quatre ans en sait beaucoup plus que Descartes; qu'un vicaire de paroisse prêche plus raisonnablement que le grand-aumônier de Louis XII. La nation est plus instruite, le style en général est meilleur; par conséquent les esprits sont mieux faits aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Vous me direz que nous sommes à présent dans la décadence du siècle, et qu'il y a beaucoup moins de génie et de talens que dans les beaux jours de Louis XIV: oui, le génie baisse et baissera nécessairement; mais les lumières sont multipliées : mille peintres du temps de Salvator-Rosa ne valaient pas Raphaël et Michel-

Ange; mais ces mille peintres médiocres que Raphaël et Michel-Ange avaient formés, composaient une école infiniment supérieure à celle que ces deux grands hommes trouvèrent établie de leur temps. Nous n'avons à présent, sur la fin de notre beau siècle, ni de Massillon, ni de Bourdaloue, ni de Bossuet, ni de Fénélon; mais le plus ennuyeux de nos prédicateurs d'aujourd'hui est un Démosthènes en comparaison de tous ceux qui ont prêché, depuis saint Remi jusqu'au frère Garasse.

Il y a plus de distance de la moindre de nos tragédies aux pièces de Jodelle, que de l'Athalie de Racine aux Machabées de La Mothe, et au Moïse de l'abbé Nadal. En un mot, dans tous les arts de l'esprit, nos artistes valent bien moins qu'au commencement du grand siècle et dans ses beaux jours; mais la nation vaut mieux. Nous sommes inondés, à la vérité, de pitoyables brochures; et les miennes se mêlent à la foule: c'est une multitude prodigieuse de moucherons et de chenilles qui prouvent l'abondance des fruits et des fleurs: vous ne voyez pas de ces insectes dans une terre stérile; et remarquez que dans cette foule immense de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, et tous précipités au bout de quelques jours dans un oubli éternel, il y a quelquefois plus de goût et de finesse que vous n'en trouveriez dans tous les livres écrits avant les Lettres provinciales.

Voilà l'état de nos richesses de l'esprit, comparées à une indigence de plus de douze cents années.

Si vous examinez à présent nos mœurs, nos lois, notre gouvernement, notre société, vous trouverez que mon compte est juste. Je date depuis le moment où Louis XIV prit en main les rênes; et je demande au plus acharné frondeur, au plus triste panégyriste

des temps passés, s'il osera comparer les temps où nous vivons à celui où l'archevêque de Paris portait au parlement un poignard dans sa poche. Aimera-t-il mieux le siècle précédent, où l'on tuait le premier ministre à coups de pistolet dans la cour du Louvre, et où l'on condamnait sa femme à être brûlée comme sorcière ? Dix ou douze années du grand Henri IV paraissent heureuses, après quarante ans d'abominations et d'horreurs qui font dresser les cheveux; mais, pendant ce peu d'années que le meilleur des princes employait à guérir nos blessures, elles saignaient encore de tous côtés : le poison de la *Ligue* infectait encore les esprits; les familles étaient divisées; les mœurs étaient dures; le fanatisme régnait partout, hormis à la cour. Le commerce commençait à naître; mais on n'en goûtait pas encore les avantages; la société était sans agrémens, les villes sans police; toutes les consolations de la vie manquaient en général aux hommes. Et, pour comble de malheur, Henri IV était haï. Ce grand homme disait au duc de Sulli : « Ils ne me » connaissent pas, ils me regretteront. »

Remontez à travers cent mille assassinats commis au nom de Dieu, sur les débris de nos villes en cendres, jusqu'au temps de François Ier; vous voyez l'Italie teinte de notre sang, un roi prisonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos provinces.

Le nom de *Père du Peuple* est resté à Louis XII; mais ce père eut des enfans bien malheureux, et le fut lui-même : chassé de l'Italie, dupé par le pape, vaincu par Henri VIII, obligé de donner de l'argent à son vainqueur pour épouser sa sœur; il fut bon roi d'un peuple grossier, pauvre, et privé d'arts et de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maisons de bois, de paille et de plâtre, presque toutes cou-

vertes de chaume. Il vaut mieux, sans doute, vivre sous un bon roi d'un peuple éclairé et opulent, quoique malin et raisonneur.

Plus vous vous enfoncez dans les siècles précédens, plus vous trouvez tout sauvage; et c'est ce qui rend notre histoire de France si dégoûtante, qu'on a été obligé d'en faire des abrégés chronologiques à colonnes, où tout le nécessaire se trouve, et où l'inutile seul est omis, pour sauver l'ennui d'une lecture insupportable à ceux de nos compatriotes qui veulent savoir en quelle année la Sorbonne fut fondée; et aux curieux qui doutent si la statue équestre qui est dans la cathédrale gothique de Paris, est de Philippe de Valois, ou de Philippe-le-Bel.

Ne dissimulons point; nous n'existons que depuis environ six vingt ans: lois, police, discipline militaire, commerce, marine, beaux-arts, magnificence, esprit, goût, tout commence à Louis XIV, et plusieurs avantages se perfectionnent aujourd'hui. C'est là ce que j'ai voulu insinuer, en disant que tout était barbare chez nous auparavant, et que la chaire l'était comme tout le reste. Urceus Codrus ne valait pas trop la peine que je vous parlasse long-temps de lui; mais il m'a fourni des réflexions qui pourront être utiles, si vous avez la bonté de les redresser.

P. S. Dans l'éloge que je viens de faire de ce siècle, dont je vois la fin, je ne prétends point du tout comprendre le libraire qui a imprimé l'*Appel aux nations* (*), en faveur de Corneille et de Racine, contre Shakespeare et Otwai; et j'avouerai sans peine que Robert Étienne imprimait plus correctement que lui. Il a mis des *certitudes*, pour des *attitudes*; *profane*, pour

(*) Premier titre de l'ouvrage intitulé: *Du Théâtre anglais, par Jérôme Carré.*

ancienne; votre sœur, pour *ma sœur;* et quelques autres contre-sens qui défigurent un peu cette importante brochure. Comme c'est un procès qui doit être jugé à Pétersbourg, à Berlin, à Vienne, à Paris, et à Rome, par les gens qui n'ont rien à faire, il est bon que les pièces ne soient point altérées.

LETTRE

ÉCRITE SOUS LE NOM DE M. FORMEY (*).

1762.

Tout le monde est instruit à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne, de ma querelle avec l'illustre M. Boullier; on ne s'entretient, dans toute l'Europe, que de cette dispute. Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profession et à moi-même (comme on dit), si je restais muet *vis-à-vis* M. Boullier. J'ai pris des engagemens *vis-à-vis* le public, il faut les remplir. L'univers a lu mes Pensées raisonnables que je donnai en 1759, au mois de juin. Je ne sais si je dois les préférer à la lettre que je lâchai sous le nom de M. Gervaise Holmes, en 1750. Tout Paris, *vis-à-vis* les Pensées raisonnables, est pour la lettre de M. Gervaise Holmes, et tout Londres est pour les Pensées. Je peux dire, *vis-à-vis* de Londres et de Paris, qu'il y a quelque chose de plus profond dans les Pensées, et je ne sais quoi de plus brillant dans la lettre.

Le Journal de Trévoux, du mois de juin 1751, et l'Avant-coureur, du 5 juillet, sont de mon avis. Il est vrai que le Journal chrétien se déclare absolument contre les Pensées raisonnables. Je vais reprendre cette matière, puisque je l'ai discutée au long dans le Mercure de février 1753, pages 55 et suivantes, comme *tout le monde le sait.*

Quelques personnes de considération, pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont con-

(*) Le style de M. Formey est si bien imité dans cette lettre, que lui-même, en la lisant quelque temps après, crut l'avoir réellement écrite. (*Note de M. Wagnière.*)

seillé de ne point répondre à M. Boullier directement, attendu qu'il est mort il y a deux ans; mais avec tout le respect que je dois à ces messieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raisons tirées du fond des choses que j'ai expliquées ailleurs; et, pour le prouver, je rappellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 295e tome de ma Bibliothéque impériale, page 75, rapporté très-infidèlement dans le Journal littéraire, année 1759. Il s'agit, comme on sait, des compossibles et des idées contraires qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avoue que le révérend père Hayet a traité cette matière, dans son dix-septième tome, avec sa sagacité ordinaire; mais tous ceux qui ont lu les 101e, 102e et 103e tomes de ma Bibliothéque germanique, ont de quoi confondre le père Hayet; ils verront aisément la différence entre les compossibles, les possibles simples, les non-possibles et les impossibles. Il serait aisé de s'y méprendre, si on n'avait pas étudié à fond cette matière dans les articles 7, 9 et 11 de ma dissertation de 1760, qui a eu un si prodigieux succès.

Feu M. de Cahusac me manda, quelque temps avant qu'il fût attaqué dans la pie-mère, qu'il avait entendu dire à M. l'abbé Trublet, que lui abbé tenait de M. de La Motte, que non-seulement madame de Lambert avait un mardi, mais qu'elle avait aussi un mercredi; et que c'était dans une des assemblées du mercredi qu'on avait agité la question si M. Needham fait des anguilles avec de la farine, comme l'assure positivement M. de Maupertuis. Ce fait est lié nécessairement au système des compossibles.

Je ne répondrai pas ici aux injures grossières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière assemblée du clergé. Le député de la province de Champagne dit à l'oreille du député de la

province de Languedoc, que l'ennui et mes ouvrages étaient au rang des compossibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-sept journaux. J'ai déjà répondu à cette calomnie abominable, dans ma Bibliothèque germanique, d'une manière victorieuse.

Je distingue trois sortes d'ennui : 1° l'ennui qui est fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amuser ni persuader; 2° l'ennui qui vient du caractère de l'auteur, et cela se subdivise en quarante-huit sortes; 3° l'ennui provenant de l'ouvrage : cet ennui vient de la matière ou de la forme; c'est pourquoi je reviens à M. Boullier, mon adversaire, que j'estimerai toujours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit, en 1730, son Ame des bêtes. Un mauvais plaisant dit à ce sujet que M. Boullier était un excellent citoyen, mais qu'il n'était pas assez instruit de l'histoire de son pays : cette plaisanterie est déplacée, comme il est prouvé dans le journal helvétique, octobre 1739. Ensuite il donna ses Admirables pensées, sur les pensées qu'un homme avait données à propos des pensées d'un autre.

On sait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occasion que je conçus le premier dessein de mes Pensées raisonnables. J'apprends qu'un savant de Wittemberg a écrit contre mon titre, et qu'il y trouve une double erreur. J'en ai écrit à M. Pitt, en Angleterre, et à milord Holdernesse; je suis étonné qu'ils ne m'aient point fait de réponse. Je persiste dans le dessein de faire l'Encyclopédie tout seul; si M. Cahusac n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article assez important; c'est la fameuse réponse de M. Pfaf, recteur de l'université de Wittemberg, au révérend père Croust, recteur des révérends pères jésuites de Colmar. On en fait coup

sur coup trois éditions, et tous les savans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, et j'ai même quatre volumes sous presse, dans lesquels j'examine ce qui m'avait échappé. Ils coûteront trois livres le tome; c'est marché donné.

Il y a long-temps que je n'ai eu de nouvelles du célèbre professeur Vernet, connu dans tout l'univers par son zèle pour les manuscrits. Son Catéchisme chrétien, ainsi que mon Philosophe chrétien, et le Journal chrétien, sont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puisse se vanter, depuis les Bigarrures du sieur Des-Accords.

Mais jusqu'à présent personne n'a assez approfondi le sens du fameux passage qu'on trouve dans la vie de Pythagore, par le père Gretzer, dans son vingt-unième volume in-folio. Il s'est totalement trompé sur ce chapitre, comme je le prouve.

Je reçois en ce moment, par le chariot de poste, les dix-huit tomes de la Théologie de notre illustre ami M. Onekre. J'en rendrai compte dans mon prochain journal. Il y a des souscripteurs qui me doivent plus de six mois; je les prie de me lire et de me payer.

AUX AUTEURS
DE LA GAZETTE LITTÉRAIRE.
1764.

Vous avez dit, messieurs, en rendant compte de l'ouvrage de M. Hooke, que l'histoire romaine est encore à faire parmi nous, et rien n'est plus vrai. Il était pardonnable aux historiens romains d'illustrer les premiers temps de la république par des fables qu'il n'est plus permis de transcrire que pour les réfuter. Tout ce qui est contre la vraisemblance doit au moins inspirer des doutes; mais l'impossible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que Romulus, ayant rassemblé trois mille trois cents bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en carré. Or, mille pas en carré suffiraient à peine pour deux métairies : comment trois mille trois cents hommes auraient-ils pu habiter ce bourg?

Quels étaient les prétendus rois de ce ramas de quelques brigands? n'étaient-ils pas visiblement des chefs de voleurs qui partageaient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce et indisciplinée?

Ne doit-on pas, quand on compile l'histoire ancienne, faire sentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véritables rois d'une nation puissante?

Il est avéré par l'aveu des écrivains romains, que, pendant près de quatre cents ans, l'État romain n'eut pas plus de dix lieues en longueur, et autant en largeur. L'État de Gênes est beaucoup plus considérable aujourd'hui que la république romaine ne l'était alors.

Ce ne fut que l'an 360 que Veïes fut prise, après une espèce de siége ou de blocus qui avait duré dix années. Veïes était auprès de l'endroit où est aujourd'hui Civita-Vecchia (*), à cinq ou six lieues de Rome; et le terrain autour de Rome, capitale de l'Europe, a toujours été si stérile, que le peuple voulut quitter sa patrie pour aller s'établir à Veïes.

Aucune de ses guerres, jusqu'à celle de Pyrrhus, ne mériterait de place dans l'histoire, si elles n'avaient été le prélude de ses grandes conquêtes. Tous ces événemens, jusqu'aux temps de Pyrrhus, sont pour la plupart si petits et si obscurs, qu'il fallut les relever par des prodiges incroyables ou par des faits destitués de vraisemblance, depuis l'aventure de la louve qui nourrit Romulus et Rémus, et depuis celle de Lucrèce, de Clélie, de Curtius, jusqu'à la prétendue lettre du médecin de Pyrrhus, qui proposa, dit-on, aux Romains d'empoisonner son maître, moyennant une récompense proportionnée à ce service. Quelle récompense pouvaient lui donner les Romains, qui n'avaient alors ni or ni argent? et comment soupçonne-t-on un médecin grec d'être assez imbécille pour écrire une telle lettre?

Tous nos compilateurs recueillent ces contes sans le moindre examen; tous sont copistes, aucun n'est philosophe : on les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes qui au fond n'ont été que des brigands courageux. Ils nous répètent que la vertu romaine fut enfin corrompue par les richesses et par le luxe, comme s'il y avait de la vertu à piller les nations, et comme s'il n'y avait de vice qu'à jouir de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de

(*) Ou, comme on le croit aujourd'hui, sur l'ancien emplacement ou du moins à peu de distance de Civita-Castellana, à six myriamètres au nord de Rome, sur la voie Flaminienne.

morale au lieu d'une histoire, on a dû inspirer encore plus d'horreur pour les déprédations des Romains que pour l'usage qu'ils firent des trésors ravis à tant de nations qu'ils dépouillèrent l'une après l'autre.

Nos historiens modernes de ces temps reculés auraient dû discerner au moins les temps dont ils parlent; il ne faut pas traiter le combat peu vraisemblable des Horaces et des Curiaces, l'aventure romanesque de Lucrèce, celle de Clélie, celle de Curtius, comme les batailles de Pharsale et d'Actium. Il est essentiel de distinguer le siècle de Cicéron de ceux où les Romains ne savaient ni lire ni écrire, et ne comptaient les années que par des clous fichés dans le Capitole. En un mot, toutes les histoires romaines que nous avons dans les langues modernes n'ont point encore satisfait les lecteurs.

Personne n'a encore recherché avec succès ce qu'était un peuple attaché scrupuleusement aux superstitions, et qui ne sut jamais régler le temps de ses fêtes; qui ne sut même, pendant près de cinq cents ans, ce que c'était qu'un cadran à soleil; un peuple dont le sénat se piqua quelquefois d'humanité, et dont ce même sénat immola aux dieux deux Grecs et deux Gauloises pour expier la galanterie d'une de ses vestales; un peuple toujours exposé aux blessures, et qui n'eut qu'au bout de cinq siècles un seul médecin, qui était à la fois chirurgien et apothicaire.

Le seul art de ce peuple fut la guerre pendant six cents années; et comme il était toujours armé, il vainquit tour à tour les nations qui n'étaient pas continuellement sous les armes.

L'auteur du petit volume sur la Grandeur et sur la décadence des Romains nous en apprend plus

que les énormes livres des historiens modernes. Il eût seul été digne de faire cette histoire, s'il eût pu résister surtout à l'esprit de système, et au plaisir de donner souvent des pensées ingénieuses pour des raisons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles histoires romaines peu supportable, c'est que les auteurs veulent entrer dans des détails comme Tite-Live. Ils ne songent pas que Tite-Live écrivait pour sa nation, à qui ces détails étaient précieux. C'est bien mal connaître les hommes, d'imaginer que des Français s'intéresseront aux marches et aux contre-marches d'un consul qui fait la guerre aux Samnites et aux Volsques, comme nous nous intéressons à la bataille d'Ivri et au passage du Rhin à la nage.

Toute histoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, et c'est à ces convenances que les auteurs des histoires anciennes ont manqué. Ils répètent et ils allongent des harangues qui ne furent jamais prononcées, plus soigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de discuter des vérités inutiles. Les exagérations souvent puériles, les fausses évaluations des monnaies de l'antiquité et de la richesse des États, induisent en erreur les ignorans, et font peine aux hommes instruits. On imprime de nos jours qu'Archimède lançait des traits à quelque distance que ce fût; qu'il élevait une galère du milieu de l'eau, et la transportait sur le rivage en remuant le bout du doigt; qu'il en coûtait six cent mille écus pour nettoyer les égouts de Rome, etc.

Les histoires plus anciennes sont encore écrites avec moins d'attention. La saine critique y est plus négligée; le merveilleux, l'incroyable y domine; il

semble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes : le siècle éclairé où nous vivons exige dans les auteurs une raison plus cultivée.

AUX MÊMES.

Décembre 1764.

Je vois, messieurs, par une de vos dernières gazettes, que le gouvernement de la Suède a, depuis plus de vingt ans, persévéré dans l'entreprise utile de connaître à fond les forces du pays, et de commencer par un dénombrement exact. Il est dit qu'on a trouvé dans toute l'étendue de la Suède, sans compter la Poméranie, deux millions trois cent quatre-vingt-trois mille habitans. Ce calcul étonne. La Suède avec la Finlande est deux fois aussi étendue que la France, qui passe pour contenir environ vingt millions de personnes: il est même constant, par le relevé de tous les intendans du royaume, en 1698, qu'on trouva à peu près ce nombre, et la Lorraine n'était point encore ajoutée à la France. Comment un pays qui n'est que la moitié d'un autre, peut-il avoir environ dix fois plus de citoyens?

A territoire égal, il faudrait que la France fût dix fois meilleure que la Suède; et le territoire n'étant que la moitié, il faut que la France soit vingt fois meilleure.

Considérons d'abord qu'on doit retrancher de la carte de la Suède, la mer Baltique, le golfe de Finlande, et le golfe de Bothnie, qui remplissent près de la moitié de ce qui constitue la Suède. Otons-en le Lapmark et la Laponie, que l'on doit compter pour

rien; retranchons encore des lacs immenses, et il se trouvera que le territoire habitable de la France sera plus grand d'un tiers que le terrain habitable de la Suède.

Or, ce terrain habitable étant au moins dix fois plus fertile, il n'est pas étonnant qu'il y ait dix fois plus de citoyens.

Ce qui me paraît mériter beaucoup d'attention, c'est que dans la Gothie, province la plus méridionale et la plus fertile de la Suède, il y a mille deux cent quarante-huit habitans par chaque lieue carrée de Suède. Or la lieue carrée de Suède, de dix et demie au degré, est à la lieue carrée de France, de vingt-cinq au degré, comme quatre et deux tiers environ est à un.

Il résulte du dénombrement de la France, fait par les intendans du royaume, en 1698, que la France a six cent trente-six personnes par lieue carrée.

Or, si la lieue carrée de France, qui est à la lieue carrée de Suède comme un est à quatre et deux tiers environ, a six cent trente-six habitans, et la lieue carrée suédoise en a douze cent quarante-huit; il est clair que la lieue carrée de Gothie, qui devrait avoir quatre fois et deux tiers autant de colons, en nourrit à peine le double; donc la même étendue de terrain en France a moitié plus de colons ou d'habitans, que la même étendue n'en a dans la Gothie.

Cette prodigieuse supériorité d'un pays sur un autre peut-elle, avec le temps, être réduite à l'égalité? Oui, si les habitans du climat disgracié peuvent trouver le secret de changer la nature de leur sol, et de se rapprocher du tropique.

Le pays pourrait-il être peuplé du double, du triple? Oui, si l'on fesait deux fois, trois fois plus d'en-

ſans; mais qui les nourrirait, si la terre ne rend pas deux ou trois fois davantage?

Au défaut d'une récolte triple pour nourrir ce triple d'habitans, il ſaudrait donc avoir un commerce, par le bénéfice duquel on pût acquérir deux et trois fois plus de denrées qu'on n'en consomme aujourd'hui. Mais comment faire ce commerce avantageux, si la nature refuse de quoi exporter à l'étranger?

La commission établie pour rendre compte aux États assemblés, de la dépopulation de la Suède, affirme dans son Mémoire, sur des preuves historiques, que le pays était, il y a trois cents ans, presque trois fois plus peuplé qu'aujourd'hui. Il est de l'intérêt de tous les hommes de connaître les preuves de cette étrange assertion; se pourrait-il que la Suède, sans commerce, sans industrie, et plus mal cultivée qu'à présent, eût pu nourrir trois fois plus d'habitans?

Il paraît que les pays du Nord n'ont jamais été plus peuplés qu'ils ne le sont, parce que la nature a toujours été la même.

César, dans ses Commentaires, dit que les Helvétiens désertant leurs pays pour s'aller établir vers la Saintonge, partirent tous au nombre de trois cent soixante et huit mille personnes. Je ne crois pas que l'Helvétie en ait aujourd'hui davantage; et si elle rappelait tous ses citoyens répandus dans les pays étrangers, je doute qu'elle eût de quoi leur fournir des alimens.

On parle beaucoup de population depuis quelques années. J'ose hasarder une réflexion. Notre grand intérêt est que les hommes qui existent soient heureux, autant que la nature humaine et l'extrême disproportion entre les différens états de la vie le comportent; mais si nous n'avons pu encore pro-

curer ce bonheur aux hommes, pourquoi tant souhaiter d'en augmenter le nombre? est-ce pour faire de nouveaux malheureux? La plupart des pères de famille craignent d'avoir trop d'enfans, et les gouvernemens désirent l'accroissement des peuples; mais si chaque royaume acquiert proportionnellement de nouveaux sujets, nul n'acquerra de supériorité.

Quand un pays a un superflu d'habitans, ce superflu est employé utilement aux colonies de l'Amérique. Malheur aux nations qui sont obligées d'y envoyer les citoyens nécessaires à l'État! c'est dégarnir la maison paternelle pour meubler une maison étrangère. Les Espagnols ont commencé; ils ont rendu ce malheur indispensable aux autres nations.

L'Allemagne est une pépinière d'hommes, et n'a point de colonies; que doit-il en résulter? Que les Allemands qui sont de trop chez eux peupleront les pays voisins. C'est ainsi que la Prusse et la Poméranie ont réparé la disette des hommes.

Très-peu de pays sont dans le cas de l'Allemagne: l'Espagne et le Portugal, par exemple, ne seront jamais fort peuplés; les femmes y sont fécondes, les hommes peu laborieux, et le tiers de la contrée est aride.

L'Afrique fournit tous les ans environ quarante mille Nègres à l'Amérique, et ne paraît pas épuisée. Il semble que la nature ait favorisé les noirs d'une fécondité qu'elle a refusée à tant d'autres nations. Le pays le plus peuplé de la terre est la Chine, sans qu'on ait jamais fait ni de livres, ni de règlemens pour favoriser la population dont nous parlons sans cesse. La nature fait tout sans se soucier de nos raisonnemens.

AUX MÊMES.

1764.

On vient d'imprimer des Mémoires pour servir à la vie de François Pétrarque (*), en 2 vol. in-4°, à Amsterdam, chez Arskée et Merkus. Si ce ne sont là que des Mémoires pour servir à la composition de cette histoire, nous devons espérer que la vie de Pétrarque sera un ouvrage bien considérable.

Il est vrai que Pétrarque, au quatorzième siècle, était le meilleur poète de l'Europe, et même le seul: mais il n'est pas moins vrai que de ses petits ouvrages, qui roulent presque tous sur l'amour, il n'y en a pas un qui approche des beautés de sentiment qu'on trouve répandues avec tant de profusion dans Racine et dans Quinault : j'oserais même affirmer que nous avons dans notre langue un nombre prodigieux de chansons plus délicates et plus ingénieuses que celles de Pétrarque, et nous sommes si riches en ce genre, que nous dédaignons de nous en faire un mérite. Je ne crois pas qu'il y ait dans Pétrarque une seule chanson qu'on puisse opposer à celle-ci:

Oiseaux, si tous les ans vous quittez nos climats,
Dès que le triste hiver dépouille nos bocages,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages
Et pour éviter nos frimas;
Mais votre destinée
Ne vous permet d'aimer qu'en la saison des fleurs;
Et quand elle a passé vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

(*) Par l'abbé de Sade. L'ouvrage fut porté à trois gros volumes in-4°.

L'auteur des Mémoires rapporte plusieurs sonnets de son auteur favori; voici comment finit le premier :

Mille trecento venti sette appunto,
Su l'ora prima, il dì sesto d'aprile,
Nel laber into entrai, ne veggio ond'esca.

(Petr., P. I, son. 176.)

« L'an mil trois cent vingt-sept, tout juste, le sixième d'avril
» au matin, j'entrai dans le labyrinthe de l'amour, et je ne sais
» pas comment j'en sortirai. »

On ne peut pas accuser ce sonnet d'être trop brillant; il n'y a pas là de beautés recherchées.

L'auteur rapporte aussi le troisième sonnet qui finit par ces vers :

Trovommi Amor del tutto disarmato
Ed aperta la via per gli occhi al core,
Che di lagrime son' fatti uscio, e varco.

Però, al mio parer, non li fù onore
Ferir me di saetta in quello stato,
Ed a voi armata non mostrar pur l'arco.

(*Idem*, P. I, son. 3.)

« L'amour me surprit sans défense, et s'ouvrit le chemin de
» mon cœur par mes yeux qui sont devenus une porte et une
» voie de larmes; il ne devait pas, à mon avis, me blesser de
» sa flèche, en cet état, et montrer son arc quand vous étiez
» armée. »

Ce qu'il y a de plus singulier dans ce sonnet, c'est qu'il fut long-temps chez les Italiens le sujet d'une dispute très-vive, pour savoir s'il avait été composé le lundi ou le vendredi de la semaine sainte.

Le fameux sonnet *la gola e'l sonno, e l'oziose piume,* commence heureusement : mais y a-t-il rien de plus faible que la fin, qui devrait être saillante?

Tanto ti prego più, gentile spirto,
Non lasciar la magnanima tua impressa.

(*Idem*, P. I, son. 7.)

« Tant plus je vous prie, esprit aimable, de ne point abandonner votre grande entreprise. »

Que dire de cet autre sonnet si admiré, composé, dit-on, dans la forêt des Ardennes? L'auteur prétend dans ces vers que la ténébreuse horreur de la forêt ne peut l'épouvanter, parce qu'il n'y a que le soleil de Laure et les rayons d'amour qui puissent lui donner quelque effroi; et la chute de ce beau sonnet, c'est que rarement le silence, la solitude et l'ombrage lui font plaisir, parce qu'alors il ne voit pas le soleil de Laure.

On peut défier les admirateurs de ces sonnets d'en trouver un seul qui finisse aussi heureusement que celui de Zappi (*) sur les malheurs de l'Italie.

Ch' or giu dal' Alpi non vedrei torrenti
Scender d'armati, ne di sangue tinta
Bever l'onda del Po Gallici armenti;

Ne te vedrei, del non tuo ferro cinta,
Pugnar col braccio di straniere genti,
Per servir sempre o vincitrice, o vinta.

« Oh! malheureuse Italie! je ne verrai pas aujourd'hui descendre du haut des Alpes ces torrens destructeurs, et les coursiers de la Gaule, boire l'onde ensanglantée du Pô : je ne te verrai pas armée d'un fer étranger combattre avec le bras de tes ennemis pour être toujours esclave, ou par ta victoire, ou par ta défaite. »

Je m'en rapporte à tous les gens de lettres italiens qui seront de bonne foi. Qu'ils comparent les prologues de tous les chants de l'Arioste avec ce qu'ils aiment le mieux dans Pétrarque, et qu'ils jugent dans

(*) Ce n'est pas Zappi, mais Filicaja qui est l'auteur de ce sonnet, qui commence par ce vers : *Italia! Italia! o tu, cui die' la sorte....*

le fond de leur cœur si la différence n'est pas immense; mais chez toutes les nations il faut que l'antiquité l'emporte sur le moderne, jusqu'à ce que le moderne soit devenu antique à son tour. On se fait dans les siècles les plus polis une espèce de religion d'admirer ce qu'on admirait dans les siècles grossiers.

Personne ne niera que Pétrarque n'ait rendu de grands services à la poésie italienne, et qu'elle n'ait acquis sous sa plume de la facilité, de la pureté et de l'élégance; mais y a-t-il rien qui approche de Tibulle et d'Ovide? Quel morceau de Pétrarque peut être comparé à l'ode de Sapho sur l'amour, si bien traduite par Horace, par Boileau et par Addisson? Pétrarque, après tout, n'a peut-être d'autre mérite que d'avoir écrit élégamment des bagatelles, sans génie, dans un temps où ces amusemens étaient très-estimés, parce qu'ils étaient très-rares. Il importe fort peu qu'une Laure feinte ou véritable ait été l'objet de tant de sonnets; il est assez vraisemblable que Laure était ce que Boileau appelle une *Iris en l'air*. Un évêque de Lombez, chez qui Pétrarque demeura long-temps, lui écrit : « Votre Laure n'est qu'un fantôme d'imagina- » tion sur lequel vous récréez votre muse. » Pétrarque lui répond : « Mon père, je suis véritablement amou- » reux ; » cela prouve qu'alors on appelait les évêques *pères;* mais cela ne prouve pas plus que la maîtresse de Pétrarque s'appelait Laure en effet, que les charmans madrigaux de feu M. Ferrand ne prouvent que sa maîtresse s'appelait Thémire.

(Tirée de la Gazette littéraire, tome I, page 392.)

AUX MÊMES.

SUR L'ANGLOMANIE.

MILLE gens, messieurs, s'élèvent et déclament contre l'anglomanie : j'ignore ce qu'ils entendent par ce mot. S'ils veulent parler de la fureur de travestir en modes ridicules quelques usages utiles, de transformer un déshabillé commode en un vêtement malpropre, de saisir jusqu'à des jeux nationaux pour y mettre des grimaces à la place de la gravité, ils pourraient avoir raison; mais si par hasard ces déclamateurs prétendaient nous faire un crime du désir d'étudier, d'observer, de philosopher, comme les Anglais, ils auraient certainement bien tort : car, en supposant que ce désir soit déraisonnable, ou même dangereux, il faudrait avoir beaucoup d'humeur pour nous l'attribuer, et ne pas convenir que nous sommes à cet égard à l'abri de tout reproche.

Je fais cette réflexion en lisant votre feuille du 24 octobre dernier, dans laquelle vous annoncez une histoire d'Angleterre en forme de lettres. Vous dites : Ce que les Anglais savent le mieux, c'est l'histoire d'Angleterre; et j'ajoute que ce que les Français savent le moins, c'est l'histoire de France. Otez à la plupart ce qu'ils ont ramassé dans des anecdotes forgées par la malignité, dans des Mémoires platement rédigés, dans des romans sans imagination, et il ne leur restera pas même la notion la plus imparfaite d'une science très-importante.

L'étude de l'histoire serait pourtant aussi nécessaire à Paris qu'à Londres. Si nous apprenions quelle est

l'origine et la bonté de notre gouvernement, le patriotisme nous ranimerait; les temps de calme et d'obéissance, comparés aux temps de trouble et de vertige, seraient une leçon admirable de douceur et de soumission; les faits bien vus feraient tomber cette fureur pour la dispute, dont l'âcreté augmente en raison de l'obscurité et de l'inutilité des objets sur lesquels elle s'exerce; ils feraient revivre cet esprit de franchise et de loyauté, qui vaut bien l'esprit d'intrigue et de cabale; ils nous forceraient à appliquer les hommes et les événemens passés aux hommes et aux événemens actuels; nous travaillerions à devenir meilleurs, et nous gagnerions infiniment du côté des hommes et des choses.

On me dira que nous n'avons point d'historiens; que pour un de Thou, il y a cent mauvais compilateurs; qu'il eût été à souhaiter que l'auteur de l'Essai sur les Mœurs, etc., se fût attaché à l'histoire de son pays; que c'est à un homme d'État et à un philosophe à écrire cette histoire, parce qu'il faut connaître les hommes pour les peindre, et participer au gouvernement, ou avoir les qualités propres à ce grand métier, pour en développer les ressorts : ces raisonnemens sont vrais : je les ai faits.

J'ai vu dans presque tous les historiens romains l'intérieur de la république; ce qui concerne la religion, les lois, la guerre, les mœurs, m'a été clairement dévoilé; je ne sais même si je n'ai pas plus distinctement connu ce qui s'est passé au dedans, que ce qui s'est exécuté au dehors. Pourquoi cela? c'est que l'écrivain tenait à la chose publique; c'est qu'il pouvait être magistrat, prêtre, guerrier, et que, s'il ne remplissait pas les premières fonctions de l'État, il devait au moins s'en rendre digne. J'avoue qu'il ne faut point songer à obtenir chez nous un pareil avantage; notre

propre constitution y résiste, mais je n'en conclus point qu'il ne faille pas étudier notre histoire.

Contentons-nous de ces historiens simples qui, comme dit Montaigne, « n'apportent que le soin et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer à la bonne foi toute chose sans choix ni triage, nous laissant le jugement entier. » Si nous en avons de tels, félicitons-nous, et lisons-les avec un esprit philosophique; si notre instruction n'est ni élevée, ni profonde, elle sera proportionnée à notre génie, et pourra suffire à nos besoins.

J'ai l'honneur d'être, etc.

PETIT COMMENTAIRE (*)

SUR

L'ÉLOGE DU DAUPHIN DE FRANCE,

COMPOSÉ PAR M. THOMAS.

Je viens de lire, dans l'éloquent discours de M. Thomas, ces paroles remarquables :

« Le dauphin lisait avec plaisir ces livres où la
» douce humanité lui peignait tous les hommes, et
» même ceux qui s'égarent, comme un peuple de
» frères. Aurait-il donc été lui-même ou persécuteur
» ou cruel? aurait-il adopté la férocité de ceux qui
» comptent l'erreur parmi les crimes, et veulent tour-
» menter pour instruire? *Ah!* dit-il plus d'une fois,
» *ne persécutons point.* »

Ces mots ont pénétré dans mon cœur; je me suis écrié : Quel sera le malheureux qui osera être persécuteur, quand l'héritier d'un grand royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être? Ce prince savait que la persécution n'a jamais produit que du mal; il avait lu beaucoup : la philosophie avait percé jusqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un État monarchique est que le prince soit éclairé. Henri IV ne l'était point par les livres; car excepté Montaigne, qui n'a rien d'arrêté, et qui n'apprend qu'à douter, il n'y avait alors que de méprisables livres de controverse, indignes d'être lus par un roi. Mais Henri IV était instruit par l'adversité, par l'expérience de la vie privée et de la vie publique, enfin, par ses propres lumières. Ayant été persécuté, il ne fut point persé-

(*) Cet ouvrage est de 1766, comme l'Éloge du Dauphin.

cuteur. Il était plus philosophe qu'il ne pensait, au milieu du tumulte des armes, des factions du royaume, des intrigues de la cour, et de la rage de deux sectes ennemies. Louis XIII ne lut rien, ne sut rien et ne vit rien; il laissa persécuter.

Louis XIV avait un grand sens, un amour de la gloire qui le portait au bien, un esprit juste, un cœur noble; mais le cardinal Mazarin ne cultiva point un si beau caractère. Il méritait d'être instruit, il fut ignorant; ses confesseurs enfin le subjuguèrent; il persécuta, il fit du mal. Quoi! les Saci, les Arnauld, et tant d'autres grands hommes emprisonnés, exilés, bannis! Et pourquoi? parce qu'ils ne pensaient pas comme deux jésuites de la cour : et enfin son royaume en feu pour une bulle! Il le faut avouer, le fanatisme et la friponnerie demandèrent la bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout cela ne serait arrivé sous un prince en état d'apprécier ce que vaut une grâce efficace, une grâce suffisante, et même encore une versatile.

Je ne suis pas étonné qu'autrefois le cardinal de Lorraine ait persécuté des gens assez mal avisés pour vouloir ramener les choses à la première institution de l'Église; le cardinal aurait perdu sept évêchés, et de très-grosses abbayes dont il était en possession. Voilà une très-bonne raison de poursuivre ceux qui ne sont pas de notre avis. Personne, assurément, ne mérite mieux d'être excommunié que ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre sujet de guerre chez les hommes; chacun défend son bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le sein de la paix il s'élève des guerres intestines pour des billevesées incompréhensibles de pure métaphysique; qu'on ait sous Louis XIII, en 1624, défendu, sous peine des ga-

lères, de penser autrement qu'Aristote; qu'on ait anathématisé les idées innées de Descartes, pour les admettre ensuite; que de plus d'une question digne de Rabelais on ait fait une question d'État; cela est barbare et absurde.

On a demandé souvent pourquoi, depuis Romulus jusqu'au temps où les papes ont été puissans, jamais les Romains n'ont persécuté un seul philosophe pour ses opinions; on ne peut répondre autre chose, sinon que les Romains étaient sages.

Cicéron était très-puissant. Il dit dans une de ses lettres : « Voyez à qui vous voulez que je fasse tomber les Gaules en partage. » Il était très-attaché à la secte des académiciens; mais on ne voit pas qu'il lui soit jamais tombé dans la tête de faire exiler un stoïcien, d'exclure des charges un épicurien, de molester un pythagoricien.

Et toi, malheureux Jurieu, fugitif de ton village, tu voulus opprimer le fugitif Bayle dans son asile et dans le tien; tu laissas en paix Spinosa, dont tu n'étais point jaloux; mais tu voulais accabler ce respectable Bayle qui écrasait ta petite réputation par sa renommée éclatante.

Le descendant et l'héritier de trente rois a dit : *Ne persécutons point;* et un bourgeois d'une ville ignorée, un habitué de paroisse, un moine dirait : *persécutons!*

Ravir aux hommes la liberté de penser! juste ciel! Tyrans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arrachez-nous la langue qui parle contre vous, arrachez-nous l'ame, qui n'a pour vous que des sentimens d'horreur.

Il y a des pays où la superstition, également lâche et barbare, abrutit l'espèce humaine : il y en a d'autres où l'esprit de l'homme jouit de tous ses droits.

Entre ces deux extrémités, l'une céleste, l'autre infernale, il est un peuple mitoyen chez qui la philosophie est tantôt accueillie et tantôt proscrite; chez qui Rabelais a été imprimé avec privilége, mais qui a laissé mourir le grand Arnauld de faim dans un village étranger; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaisses depuis le temps de ses druides, jusqu'au temps où quelques rayons de lumière tombèrent sur lui de la tête de Descartes. Depuis ce temps, le jour lui est venu d'Angleterre. Mais croira-t-on bien que Locke était à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans? Croira-t-on bien que, lorsqu'on lui fit connaître la sagesse de ce grand homme, des ignorans en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces vérités de l'île des philosophes dans le pays des frivolités?

Si on a poursuivi ceux qui ont éclairé les ames, on a poussé la manie jusqu'à s'élever contre ceux qui sauvaient les corps. En vain il est démontré que l'inoculation peut conserver la vie à vingt-cinq mille personnes par année dans un grand royaume; il n'a pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on ait traité ses bienfaiteurs d'empoisonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les écouter, que serait-il arrivé? les peuples voisins auraient conclu que la nation était sans raison et sans courage.

Heureusement les persécutions sont passagères: elles sont personnelles, elles dépendent du caprice de trois ou quatre énergumènes qui voient toujours ce que les autres ne verraient pas, si on ne corrompait point leur entendement : ils cabalent, ils ameutent, on crie quelque temps; ensuite on est étonné d'avoir crié, et puis on oublie tout.

Un homme ose dire, non-seulement après tous les physiciens, mais après tous les hommes, que si

la Providence ne nous avait pas accordé des mains, il n'y aurait sur la terre ni artistes ni arts. Un vinaigrier devenu maître d'école dénonce cette proposition comme impie : il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains, et rien à notre intelligence. Un singe n'oserait intenter une telle accusation dans le pays des singes; cette accusation réussit chez les hommes. L'auteur est persécuté avec fureur; au bout de trois mois on n'y pense plus. Il en est de la plupart des livres philosophiques comme des Contes de La Fontaine : on commença par les brûler, on a fini par les représenter à l'Opéra-Comique. Pourquoi en permet-on les représentations? c'est qu'on s'est aperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le même livre qu'on a proscrit reste-t-il paisiblement entre les mains des lecteurs? c'est qu'on s'est aperçu que ce livre n'a troublé en rien la société; qu'aucune pensée abstraite, ni même aucune plaisanterie n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative; qu'il n'a point fait renchérir les denrées; que les moines mendians n'en ont pas moins rempli leur besace; que le train du monde n'a changé en rien, et que le livre n'a servi précisément qu'à occuper le loisir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on persécute, c'est pour le plaisir de persécuter.

Passons de l'oppression passagère que la philosophie a essuyée mille fois parmi nous, à l'oppression théologique qui est plus durable. Dès les premiers siècles on dispute, les deux partis contraires s'anathématisent. Qui a raison des deux? c'est le plus fort. Des conciles combattent contre des conciles, jusqu'à ce qu'enfin l'autorité et le temps décident. Alors les deux partis réunis persécutent un troisième parti qui s'élève, et celui-ci en opprime un quatrième. On ne sait que

trop que le sang a coulé pendant quinze cents ans pour ces disputes; mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que si on n'avait jamais persécuté, il n'y aurait jamais eu de guerre de religion.

Répétons donc mille fois avec un dauphin tant regretté : *Ne persécutons personne.*

LETTRE CURIEUSE

DE M. ROBERT COVELLE, CÉLÈBRE CITOYEN DE GENÈVE, A LA LOUANGE DE M. VERNET, PROFESSEUR EN THÉOLOGIE DANS LADITE VILLE (*).

Il y a quelque temps que le vénérable M. Vernet, digne professeur en théologie, nous fit l'honneur de nous consulter, M. Muller, M. le capitaine du Rost et moi, sur un livre de sa façon, qu'il voulait, disait-il, mettre en lumière. Nous lûmes son ouvrage, et ensuite nous nous assemblâmes chez mademoiselle Ferbot, qui reçoit très-poliment les gens de lettres : mademoiselle Le Vasseur s'y trouva, et quand nous fûmes assemblés, M. Vernet vint recueillir nos avis.

Il est bon que je fasse ici connaître tous les personnages. M. Muller est un gentilhomme anglais très-instruit, qui dit tout ce qu'il pense avec franchise : le capitaine joint à la même sincérité une nuance de cynisme qui est excusé par la bonté de son caractère : mademoiselle Ferbot a l'esprit fin et délicat, et joint aux grâces d'une femme qui a fait l'amour, la solidité d'une personne qui ne le fait plus : mademoiselle Le Vasseur est la gouvernante de M. Jean-Jacques Rousseau ; c'est une philosophe très-décidée. Elle fut légèrement lapidée avec son maître, à Moutier-travers, sur la réquisition du vénérable M. de Montmolin, et se retira depuis à Genève comme une martyre de la philosophie; elle y cultive les belles-lettres avec mademoiselle Ferbot et moi, et est toujours tendrement attachée à M. Rousseau.

(*) *Voyez* la note L sur la Guerre de Genève, t. LX, p. 439; la satire intitulée l'Hypocrisie, t. LXII, p. 259; et les Questions sur les Miracles, Facéties, t. XLIII, p. 242.

Pour le vénérable Vernet, tout le monde le connaît assez dans cette ville.

Son manuscrit était intitulé : *Lettres critiques*, etc., troisième édition. Nous lui dîmes tous d'une voix, que nous étions fort aises de voir enfin un manuscrit qui lui appartînt; mais que pour qu'il y eût une troisième édition, il fallait qu'il y en eût eu deux auparavant. Il nous répondit qu'à la vérité on n'avait jamais imprimé son livre, mais qu'il en avait paru deux feuilles l'une après l'autre, que personne ne s'en souvenait, et que pour éveiller l'attention du public, il prétendait mettre *troisième édition* à sa brochure; parce qu'en effet deux feuilles imprimées et son manuscrit sont trois. Je ne vous conseille pas de calculer ainsi, lui dit M. Muller; on vous accusera plus que jamais de quelque méprise sur le nombre de trois. Vraiment, dit mademoiselle Ferbot, du temps que j'avais un amant, s'il avait manqué deux fois au rendez-vous, et qu'enfin il eût réparé une seule fois sa faute, je n'aurais pas souffert qu'il eût appelé sa tentative, troisième édition; je ne puis approuver la fausseté ni en amour ni en livres.

M. Vernet ne se rendit pas; mais il demanda de quel titre on lui conseillait de décorer son ouvrage. Ma foi, lui dit le capitaine, je l'intitulerais : *Fatras de Vernet*. Quel pot-pourri avez-vous fait là ? n'avons-nous pas assez de livres inutiles? Tout ce que vous dites de vous-même sur Rome est faux; le peu qu'il y a de vrai a été ressassé mille fois; on vous reprochera d'être ignorant et plagiaire. J'aime mon prochain, vous m'avez ennuyé, je ne veux pas qu'il s'ennuie : croyez-moi, pour mettre votre livre en lumière, jetez-le au feu; c'est le parti que je prendrais à votre place. Vous prenez bien mal votre temps pour écrire contre les catholiques, vous qui êtes en-

core sujet du roi de France; et on vous trouvera fort impertinent de faire une sortie contre des spectacles honnêtes que des médiateurs plénipotentiaires daignent introduire dans Genève.

M. Muller entra dans de plus grands détails. Mon cher Vernet, lui dit-il, votre ouvrage est un recueil de lettres que vous feignez d'écrire à un pair d'Angleterre; cette mascarade est usée, vous deviez plutôt écrire à vos pairs les vénérables; et il serait encore mieux de ne rien écrire du tout; à quoi bon vos invectives contre M. d'Alembert, contre M. Hume, mon compatriote, contre tous les auteurs d'un Dictionnaire immense et utile, rempli d'articles excellens en tout genre, contre l'auteur de la Henriade, et contre M. Rousseau? Votre dessein a-t-il été d'imiter ce fou qui attaquait ce qu'il y avait de plus célèbre, *ut magnis inimicitiis claresceret?* Et à l'égard de M. Rousseau, n'est-ce pas assez qu'il soit malheureux pour que vous ne l'insultiez point? ne savez-vous pas que *res est sacra miser*, qu'un infortuné est un homme sacré, et que rien n'est plus lâche que de déchirer les blessures d'un homme qui souffre?

Comment! s'écria alors mademoiselle Le Vasseur; comment, M. Vernet, vous attaquez mon maître! c'est que vous avez ouï dire qu'il était dans une île: si mon maître était dans le continent, vous n'oseriez paraître devant lui; vous êtes un poltron qui menacez de loin votre vainqueur: je vais l'en instruire, je vous réponds qu'il vous apprendra à vivre.

Je pris alors la parole; je remontrai combien il était indécent au sieur Vernet de mal parler de l'Essai sur les Mœurs, etc., lui qui avait écrit vingt lettres à l'auteur pour obtenir d'en être l'éditeur. Moi! dit-il, moi avoir voulu jamais imprimer cet ouvrage! Oui, vous, lui répliquai-je; vous aviez fait votre marché

avec un libraire pour corriger les feuilles; vous ne vous déchaînez aujourd'hui que parce que vous avez été refusé; et cela n'est pas vénérable.

Vernet pâlit : il avait la tête penchée sur le côté gauche, il la pencha sur le côté droit, et dit qu'il n'avait jamais voulu imprimer l'Essai sur les Mœurs, etc.; qu'il n'avait jamais écrit de lettres à ce sujet, et qu'il était prêt à en faire serment.

Mademoiselle Ferbot, qui a la conscience timorée, se leva alors; elle courut chercher les fatales lettres de Vernet, que l'auteur de l'Essai m'avait confiées, et que j'avais mises en dépôt chez elle : tenez, monsieur, dit la belle Ferbot au col tors (*a*); tenez, reconnaissez-vous votre écriture? Voici une lettre de votre propre main, du 9 février 1754, dans laquelle, après avoir parlé d'une édition très-incorrecte, déjà faite d'une petite partie de ce grand ouvrage, vous vous exprimez ainsi :

« Il me semble, monsieur, que ce serait l'occasion de reprendre une pensée que vous aviez eue, » qui est de m'adresser votre Essai sur l'Histoire; je » le ferai imprimer correctement et à votre gré. Cela » se pourrait faire avec tout le secret que vous désireriez, etc. »

Voici une autre lettre par laquelle il est évident que vous-même vous avez été l'éditeur de la première édition fautive de ce même livre, que vous vouliez imprimer encore.

« Il est arrivé que j'ai été trop tard à corriger le » premier tome; et pour le second même, me trou-

(*a*) Il y a une grande dispute parmi les savans sur cette phrase, *dit la belle Ferbot au col tors.* On demande si c'est la belle Ferbot qui a le col tors, comme on dit Junon aux yeux de bœuf, Vénus aux belles fesses; ou si c'est le professeur qui a le col tors : il est évident que c'est le professeur, par la notoriété publique.

» vant d'ailleurs fort occupé, je ne fis que les pre-
» mières corrections, etc. »

Cela n'est pas trop français, et il y a quelque apparence que M. de Voltaire ne fut pas assez content de votre style pour se servir de vous; mais enfin vous voilà, monsieur, bien convaincu que vous avez été son éditeur.

Vous dirai-je encore quelque chose de plus fort? c'est vous qui fîtes la préface. La preuve en est dans la lettre de l'imprimeur Claude Philibert, du 15 avril 1754. «Vous avez vu, monsieur, la pré-
» face de M. Vernet; elle suffit, ce me semble, pour
» me disculper. »

Enfin, lorsque vous apprîtes que messieurs Cramer se disposaient à imprimer cette même histoire, vous écrivîtes à M. de Voltaire en ces mots: « Voici en-
» core de nos libraires qui mettent la faucille dans
» notre moisson, c'est que la moisson est bonne; et
» la denrée se débitera si bien, qu'aucun libraire n'en
» souffrira de préjudice. Quant à vous, monsieur, il
» n'y a que de l'honneur à voir vos ouvrages si ré-
» pandus, etc. »

Je vous demande à présent, vénérable homme, comment le petit dépit de n'avoir pas été choisi par M. de Voltaire pour son éditeur et pour son correcteur d'imprimerie, a pu vous porter non-seulement à écrire deux volumes d'injures contre lui, et contre MM. d'Alembert et Hume, si estimés dans l'Europe, mais à faire toutes les manœuvres dont vous vous êtes rendu coupable depuis plusieurs années? Pensez-vous que si l'auteur de la Henriade a négligé de vous punir, et s'il vous a oublié dans la foule, il vous oubliera toujours?

Oh! dit Vernet, je n'ai rien à craindre; il me méprise trop pour me répondre. Ne vous y fiez pas,

répliqua mademoiselle Ferbot; on écrase quelquefois ce qu'on dédaigne: il n'a jamais attrapé personne; mais il est dangereux quand on l'attaque. Et on m'a parlé d'un certain poëme sur l'hypocrisie......

Parbleu, dit alors le capitaine, votre procédé n'est pas d'un honnête homme; vous allez tomber dans la plus triste situation où un professeur puisse se mettre, en se déshonorant; brûlez votre ouvrage, vous dis-je, comme tout le monde vous le conseille; respectez M. d'Alembert et M. Hume, dont vous n'êtes pas digne de parler. Songez-vous bien ce que c'est qu'un professeur de théologie qui dit des injures sous un nom supposé, qui se loue sous un nom supposé, et qui avertit qu'ayant assuré autrefois que la révélation n'était qu'*utile*, il va imprimer bientôt qu'elle est *nécessaire?* Votre ouvrage est un libelle; vous mettez tous les intéressés en droit de vous couvrir d'opprobres; vous vous préparez une confusion qui vous accablera pour le reste de votre vie.

Nous joignîmes tous nos prières aux remontrances de M. le capitaine. Le vénérable nous promit de supprimer son libelle. Le lendemain il courut le faire imprimer; et, pour comble de malheur, sa conduite est connue, sans que son livre puisse l'être, etc., etc.

DÉCLARATIONS

RELATIVES AU LIBELLE DU SIEUR VERNET.

I (*).

Le caractère d'un libelle est d'être imprimé sans permission des supérieurs et sous un titre supposé.

(*) Cette pièce ne se trouve point dans l'édition de Kehl.

Or, le sieur Vernet a fait imprimer sans permission et clandestinement, à Genève, sous le titre de Copenhague, un recueil de lettres ennuyeuses à un prétendu milord : donc le livre dudit Vernet porte le caractère d'un libelle.

Ledit Vernet, dans son recueil, s'élève contre Rome et contre la France, quoiqu'il soit encore réputé sujet du roi de France, étant petit-fils d'un réfugié, et quoique les bienséances exigent qu'on n'insulte point Rome.

Ledit Vernet se déchaîne contre les spectacles dans le temps qu'ils sont protégés par les seigneurs médiateurs, et permis par le conseil de Genève, et cela pour rendre les seigneurs médiateurs suspects et le conseil odieux : donc ledit Vernet a fait un libelle très-répréhensible.

Ledit Vernet outrage dans cet ouvrage, et nomme insolemment des personnes de considération qui ne lui ont jamais donné le moindre sujet de plainte : donc son libelle est punissable.

Ledit Vernet dit que « le luxe autrefois avait un » certain air de noblesse qui exerçait les grands » talens, et qu'aujourd'hui le luxe est colifichet et » volatil; qu'on se pique à Paris de montrer un » génie imaginatif et pittoresque, etc. » Tout est écrit dans ce goût : donc le sieur Vernet a fait un libelle ridicule.

Ledit Vernet se répand en invectives infâmes contre un ouvrage qu'il a fait imprimer lui-même d'une manière subreptice et scandaleuse : donc ledit Vernet se condamne lui-même dans son libelle.

Brocard, à Dijon, et les frères Périsse, à Lyon, ont imprimé une feuille où l'on se moque dudit libelle; mais je me réserve en temps et lieu d'en faire une justice exemplaire, comme d'un ouvrage

de ténèbres sottement écrit contre ma patrie, contre ma religion et contre mes amis.

Fait au château de Ferney, le 5 juillet 1766.

II.

On m'a communiqué une nouvelle apologie manuscrite du sieur Vernet, professeur. Je ne sais si c'est la cinquième ou la sixième dudit sieur, car il fait fort souvent son apologie. Il dit, page 18, que « quand on fait un marché à tant la feuille, on est » obligé de le tenir. » J'ignore s'il a tenu ses marchés à tant la feuille; c'est une affaire qui ne me regarde pas. Il assure, page 31, qu'un libelle de sa façon, en deux volumes, imprimés sans permission à Genève, sous le nom de Copenhague, n'est point un *fatras. Lisez mon livre,* dit-il : cet ordre est bien rigoureux.

Je suis fâché que toute son apologie roule sur un mensonge très-grossier. Il feint que ses lettres, écrites à Colmar, roulent sur une édition des Annales de l'Empire, et non sur une édition de l'Histoire générale, dont il voulait s'emparer au préjudice de MM. les frères Cramer. Je lui déclare qu'il en a menti, et qu'il ne m'a jamais écrit à Colmar que pour me prier de lui confier l'édition de l'Histoire générale. On n'a qu'à venir dans mon château vérifier ses lettres.

Pages 6 et 7, il prétend qu'il avait seulement consenti à être mon correcteur d'imprimerie, et qu'il ne l'avait jamais demandé.

Il en a encore menti; car si, dix ans auparavant, je lui avais parlé le premier de faire imprimer mes Œuvres à Genève, et de le gratifier de cette édition, ce qui n'est pas vrai, cela n'empêche point du

tout qu'il ne m'ait écrit à Colmar, en 1754, pour me supplier de permettre qu'il fût mon éditeur à Genève. Il dit, page 26, que je voulus le consulter, ne le connaissant pas, et que je changeai d'avis dès que je le connus : cela est vrai.

Fait à Ferney, 23 août 1766.

A UN JOURNALISTE.

1766.

Il me semble, monsieur, que votre méthode est de donner un jour de la semaine à l'examen des ouvrages nouveaux dont vous rendez un compte abrégé les autres jours. Permettez-moi de vous soumettre quelques singularités curieuses de l'Essai sur la Critique, en trois volumes, de M. Home, lord Makaims (*).

On ne peut avoir une plus profonde connaissance de la nature et des arts que ce philosophe, et il fait tous ses efforts pour que le monde soit aussi savant que lui. Il nous prouve d'abord que nous avons cinq sens, et que nous sentons moins l'impression douce, faite sur nos yeux et sur nos oreilles par les couleurs et par les sons, que nous ne sentons un grand coup sur la jambe ou sur la tête.

Il nous instruit de la différence que tout homme éprouve entre une simple émotion et une passion de l'ame; il nous apprend que les femmes passent quelquefois de la pitié à l'amour. Il pouvait citer l'exemple d'Angélique dans l'Arioste, si bien imité par Quinault.

La pitié pour Médor a trop su m'attendrir;
Ma funeste langueur s'augmentait à mesure
Qu'il guérissait de sa blessure :
Et je suis en danger de ne jamais guérir.

(Roland, act. I, sc. 2.)

Mais tout Écossais qu'est M. Home, il aime mieux citer une tragédie anglaise; c'est Othello, ce Maure de Venise si fameux à Londres. Il fallait que la maî-

(*) C'est le titre d'un des juges de paix en Écosse.

tresse d'Othello fût bien pitoyable pour devenir amoureuse d'un nègre qui lui parlait de *cavernes, de déserts, de cannibales, et d'anthropophages*, et qui lui disait *qu'il avait été sur le point de la noyer*.

De là, passant à la mesure du temps et de l'espace, M. Home conclut mathématiquement, que le temps est long pour une fille qu'on va marier, et court pour un homme qu'on va pendre; puis il donne des définitions de la beauté et du sublime. Il connaît si bien la nature de l'une et de l'autre, qu'il réprouve totalement ces beaux vers d'Athalie :

La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serais sensible à la pitié!
(Act. II, sc. 7.)

Il condamne ce monologue de Mithridate :

Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons;
J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie :
Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années.
(Act. IV, sc. 5.)

Il trouve que le monologue de don Diègue, dans le Cid,

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie! etc.
(Act. I, sc. 8.)

est un morceau déplacé et hors d'œuvre, dans lequel don Diègue ne dit rien de ce qu'il doit dire.

Mais en récompense, le critique nous avertit que les monologues de Shakespeare « sont les seuls mo-

» dèles à suivre, et qu'il ne connaît rien de si parfait. » Il en donne un bel exemple, tiré de la tragédie d'Hamlet : en voici quelques traits, à peu près vers pour vers, et très-exactement.

HAMLET.

Oh ! si ma chair trop ferme, ici pouvait se fondre,
Se dégeler, couler, se résoudre en rosée!
Oh! si l'être éternel n'avait pas du canon
Contre le suicide!... ô ciel! ô ciel! ô ciel!
Que tout ce que je vois aujourd'hui dans le monde,
Est triste, plat, pourri, sans nulle utilité,
Fi! fi! c'est un jardin plein de plantes sauvages!
Après un mois, ma mère épouser mon propre oncle!
Mon père un si bon roi... L'autre, en comparaison,
N'était rien qu'un satyre, et mon père un soleil.
Mon père, il m'en souvient, aimait si fort ma mère,
Qu'il ne souffrait jamais qu'un vent sur son visage
Soufflât trop rudement. O terre! ô juste ciel!
Faut-il me souvenir qu'elle le caressait
Comme si l'appétit s'augmentait en mangeant!
Un mois! *fragilité!* ton nom propre est *la femme*.
Un mois! un petit mois! avant d'avoir usé
Les souliers qu'elle avait à son enterrement!

Quelques lecteurs seront surpris peut-être des jugemens de M. Home, lord Makaims; et quelques Français pourront dire que Gilles, dans une foire de province, s'exprimerait avec plus de décence et de noblesse que le prince Hamlet; mais il faut considérer que cette pièce est écrite il y a deux cents ans; que les Anglais n'ont rien de mieux; que le temps a consacré cet ouvrage, et qu'enfin il est bon d'avoir une preuve aussi publique du pouvoir de l'habitude et du respect pour l'antiquité.

Le fond du discours d'Hamlet est dans la nature; cela suffit aux Anglais. Le style n'est pas celui de Sophocle et d'Euripide; mais la décence, la noblesse,

la justesse des idées, la beauté des vers, l'harmonie, sont peu de chose, et M. Home, qui est juge en Écosse, peut dire que le fond l'emporte ici sur la forme.

C'est avec le même goût et la même justesse qu'il trouve ce vers de Racine ridiculement ampoulé :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.
(Iphigénie, act. I, sc. 1.)

Ce sublime simple, qui exprime si bien le calme funeste par lequel la flotte des Grecs est arrêtée, ne plaît pas au critique; *un officier*, dit-il, *ne doit pas s'exprimer ainsi.*

Il faut s'en tenir au beau naturel de Shakespeare.

On commence dans Hamlet par relever une sentinelle : le soldat Bernardo demande au soldat Francisco si tout a été tranquille. *Je n'ai pas vu trotter une souris*, répond Francisco. Convenons qu'une tragédie ne peut commencer avec une simplicité plus noble et plus majestueuse. C'est Sophocle tout pur.

M. Home porte ainsi sur tous les arts des jugemens qui pourraient nous paraître extraordinaires.

C'est un effet admirable des progrès de l'esprit humain, qu'aujourd'hui il nous vienne d'Écosse des règles de goût dans tous les arts, depuis le poëme épique jusqu'au jardinage. L'esprit humain s'étend tous les jours, et nous ne devons pas désespérer de recevoir bientôt des poétiques et des rhétoriques des îles Orcades. Il est vrai qu'on aimerait mieux encore voir de grands artistes dans ce pays-là que de grands raisonneurs sur les arts.

Il est aisé de dire son avis sur le Tasse et l'Arioste, sur Michel-Ange et Raphaël; il n'est pas si aisé de les imiter; et il faut avouer qu'aujourd'hui nous avons

plus besoin d'exemples que de préceptes, aussi-bien en France qu'en Écosse.

Au reste, si M. Home est si sévère envers tous nos meilleurs auteurs, et si indulgent envers Shakespeare, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux Virgile et Horace.

S'il veut donner l'exemple de quelque balourdise, c'est dans Virgile qu'il va la chercher. Il se moque de la contradiction manifeste qu'il suppose dans ces vers du premier livre de l'Énéide :

Graviter commotus, *et alto*
Prospiciens, summâ placidum *caput extulit undâ.*
(*Æneid.*, I, 130.)

Il croit que le *placidum* contredit le *commotus*; il ne voit pas que *placidum caput* veut dire ce front qui apaise les tempêtes; il ne voit pas qu'un maître irrité peut, en montrant un front serein, apaiser les querelles de ses esclaves.

Il trouve indécent qu'Horace, dans une épître familière à Mécène, dise :

Quid causæ est meritò, quin illis Jupiter ambas
Iratus buccas inflet?
(Lib. I, ep. I, v. 20.)

Il oublie que cette expression *inflare buccas*, pour dire *menacer*, était tirée du grec, familière aux Romains, et du ton le plus convenable à la satire.

M. Home donne toujours son opinion pour une loi, et il étend son despotisme sur tous les objets. C'est un juge à qui toutes les causes ressortissent.

Ses arrêts sur l'architecture et sur les jardins ne nous permettent pas de douter qu'il ne soit de tous les magistrats d'Écosse le mieux logé, et qu'il n'ait

le plus beau parc. Il trouve les bosquets de Versailles ridicules; mais s'il fait jamais un voyage en France, on lui fera les honneurs de Versailles, on le promènera dans ses bosquets, on fera jouer les eaux pour lui; et peut-être alors ne sera-t-il pas si dégoûté.

Après cela, s'il se moque des bosquets de Versailles, et des tragédies de Racine, nous le souffrirons volontiers : nous savons que chacun a son goût; nous regardons tous les gens de lettres de l'Europe comme des convives qui mangent à la même table; chacun a son plat, et nous ne prétendons dégoûter personne.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET,

SUR

LA NOUVELLE ÉDITION

DE LA PROSODIE.

A Ferney, 5 janvier 1767.

Cher doyen de l'Académie,
Vous vîtes de plus heureux temps:
Des neuf Sœurs la troupe endormie
Laisse reposer les talens;
Notre gloire est un peu flétrie.
Ramenez-nous, sur vos vieux ans,
Et le bon goût, et le bon sens,
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi si jamais vous vîtes, dans aucun bon auteur de ce grand siècle de Louis XIV, le mot de *vis-à-vis* employé une seule fois pour signifier *envers, avec, à l'égard.* Y en a-t-il un seul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi,* au lieu d'ingrat envers moi? *Il se ménageait vis-à-vis de ses rivaux,* au lieu de dire avec ses rivaux. *Il était fier vis-à-vis de ses supérieurs,* pour fier avec ses supérieurs, etc. Enfin, ce mot de *vis-à-vis,* qui est très-rarement juste et jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, et la cour, et le barreau, et la société; car dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi si Racine a *persifflé* Boileau; si Bossuet a *persifflé* Pascal; et si l'un et l'autre ont *mystifié* La Fontaine, en abusant quelquefois de sa simplicité. Avez-vous jamais dit que Cicéron écrivait *au parfait;* que *la coupe* des tragédies de Racine était heureuse? On va jusqu'à imprimer que les princes

sont quelquefois mal *éduqués*. Il paraît que ceux qui parlent ainsi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaise éducation. Quand Bossuet, Fénélon, Pélisson, voulaient exprimer qu'on suivait ses anciennes idées, ses projets, ses engagemens, qu'on travaillait sur un plan proposé, qu'on reprenait une affaire, etc., ils ne disaient point : J'ai suivi mes *erremens*, j'ai travaillé sur mes *erremens*.

Errement a été substitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au lieu d'*arrhes* : *arrhes* signifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de Pierre Corneille, intitulée *Don Sanche d'Aragon*.

Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux.
(Act. V, sc. 6.)

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres* : des *erres* au coche : donnez-moi des *erres*. De là *erremens*; et aujourd'hui, je vois que, dans les discours les plus graves, le roi a suivi ses derniers *erremens* *vis-à-vis* des rentiers.

Le style barbare des anciennes formules commence à se glisser dans les papiers publics. On imprime que sa majesté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, monsieur, la langue paraît s'altérer tous les jours; mais le style se corrompt bien davantage : on prodigue les images, et les tours de la poésie, en physique; on parle d'anatomie en style ampoulé; on se pique d'employer des expressions qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux pensées.

C'est un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuses

et neuves, on ait traité du fondement des lois en épigrammes. La gravité d'une étude si importante devait avertir l'auteur de respecter davantage son sujet; et combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas son génie n'ont pu copier que ses défauts?

Boileau, il est vrai, a dit après Horace :

Heureux, qui, dans ses vers, sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.
(Art Poét., ch. I, v. 75.)

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les styles. Il ne voulait pas qu'on mît le masque de Thalie sur le visage de Melpomène, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer son style à son sujet.

Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture et du commerce; il pèse, dans ses balances d'épicier, le mérite du duc de Sulli et du grand ministre Colbert; et ne pensez pas qu'il s'abaisse à citer le nom du duc de Sulli : il l'appelle l'*ami d'Henri IV*, et il s'agit de vendre des saucissons et des harengs frais! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable : mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, et tout sort de sa sphère.

Des hommes, même de beaucoup d'esprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'esprit. Le jésuite Castel, par exemple, dans sa Mathématique universelle, veut prouver que, si le globe de Saturne était emporté par une comète dans un

autre système solaire, ce serait le dernier des satellites que la loi de la gravitation mettrait à la place de Saturne. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est que les souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers présomptifs.

Cette idée serait plaisante et convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philosophes, imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheraient la cause en vain : mais que le mathématicien fasse ainsi le plaisant, quand il doit instruire, cela n'est pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le gigantesque, semblent vouloir dominer aujourd'hui; c'est à qui renchérira sur le siècle passé. On appelle de tous côtés les passans pour leur faire admirer des tours de force qu'on substitue à la démarche simple, noble, aisée, décente, des Pélisson, des Fénélon, des Bossuet, des Massillon. Un charlatan est parvenu jusqu'à dire, dans je ne sais quelles lettres, en parlant de l'angoisse et de la passion de Jésus-Christ, que, si Socrate mourut en sage, Jésus-Christ *mourut en Dieu:* comme s'il y avait des dieux accoutumés à la mort; comme si on savait comment ils meurent; comme si une sueur de sang était le caractère de la mort de Dieu; enfin, comme si c'était Dieu qui fût mort.

On descend d'un style violent et effréné au familier le plus bas et le plus dégoûtant; on dit de la musique du célèbre Rameau, l'honneur de notre siècle, qu'elle *ressemble à la course d'une oie grasse et au galop d'une vache.* On s'exprime enfin aussi ridiculement que l'on pense; *rem verba* (*) *sequuntur :* et, à la

(*) *Verbaque provisam rem non invita sequentur.*
(Hor., Art Poét., v. 311.)

honte de l'esprit humain, ces impertinences ont eu des partisans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, si je n'aimais pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la déshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre Traité de la Prosodie; c'est un livre classique qui durera autant que la langue française.

Avant d'entrer avec vous dans des détails sur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonspection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'ose presque dire de l'inimitable Quinault, le plus concis peut-être de nos poètes dans les belles scènes de ses opéras, et l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté, comme avec le plus de grâce. Vous n'assurez point, comme tant d'autres, que Quinault ne savait que sa langue. Nous avons souvent entendu dire, madame Denis et moi, à M. de Beaufrant, son neveu, que Quinault savait assez de latin pour ne lire jamais Ovide que dans l'original, et qu'il possédait encore mieux l'italien. Ce fut un Ovide à la main, qu'il composa ces vers harmonieux et sublimes de la première scène de Proserpine :

Les superbes géans, armés contre les dieux,
    Ne nous causent plus d'épouvante;
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
    Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante.
    Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Tasse,

il n'aurait pas fait son admirable opéra d'Armide. Une mauvaise traduction ne l'aurait pas inspiré.

Tout ce qui n'est pas dans cette pièce air détaché, composé sur les canevas du musicien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne sont pas là de

. . . Ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.
(Boileau, sat. X, v. 141.)

On commence à savoir que Quinault valait mieux que Lulli. Un jeune homme d'un rare mérite, déjà célèbre par le prix qu'il a remporté à notre Académie, et par une tragédie qui a mérité son grand succès, a osé s'exprimer ainsi en parlant de Quinault et de Lulli :

Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter
De ces airs languissans la triste psalmodie,
Que réchauffa Quinault du feu de son génie.

Je ne suis pas entièrement de son avis. Le récitatif de Lulli me paraît très-bon; mais les scènes de Quinault encore meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites que *les étrangers ont peine à distinguer quand la consonne finale a besoin* ou *non d'être accompagnée d'un* e *muet,* et vous citez les vers du philosophe de Sans-Souci :

La nuit, compagne du repos,
De son crêp couvrant la lumière,
Avait jeté sur ma paupière
Les plus léthargiques pavots.

Il est vrai que dans les commencemens nos *e* muets embarrassent quelquefois les étrangers; le philosophe

de Sans-Souci était très-jeune quand il fit cette épître : elle a été imprimée à son insu par ceux qui recherchent toutes les pièces manuscrites, et qui, dans leur empressement de les imprimer, les donnent souvent au public toutes défigurées.

Je peux vous assurer que le philosophe de Sans-Souci sait parfaitement notre langue. Un de nos plus illustres confrères et moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ses lettres, écrites avec autant de pureté que de génie et de force, *eodem animo scribit quo pugnat :* et je vous dirai, en passant, que l'honneur d'être encore dans ses bonnes grâces, et le plaisir de lire les pensées les plus profondes, exprimées d'un style énergique, sont une des consolations de ma vieillesse. Je suis étonné qu'un souverain, chargé de tout le détail d'un grand royaume, écrive couramment et sans effort ce qui coûterait à un autre beaucoup de temps et de ratures.

M. l'abbé de Dangeau, en qualité de puriste, en savait sans doute plus que lui sur la grammaire française. Je ne puis toutefois convenir, avec ce respectable académicien, qu'un musicien en chantant *la nuit est loin encore*, prononce, pour avoir plus de grâce, la nuit est *loing* encore. Le philosophe de Sans-Souci, qui est aussi grand musicien qu'écrivain supérieur, sera, je crois, de mon opinion.

Je suis fort aise que Saint-Gelais ait justifié le *crêp* par son *Bucéphal*. Puisqu'un aumônier de François I[er] retranche un *e* à *Bucéphale*, pourquoi un prince royal de Prusse n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe?* Mais je suis un peu fâché que Mellin de Saint-Gelais, en parlant au cheval de François I[er], lui ait dit :

> Sans que tu sois un Bucéphal
> Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole est trop forte, et j'y aurais voulu plus de finesse.

Vous me critiquez, mon cher doyen, avec autant de politesse que vous rendez de justice au singulier génie du philosophe de Sans-Souci. J'ai dit, il est vrai, dans le Siècle de Louis XIV, à l'article des musiciens, que nos rimes féminines, terminées toutes par un *e* muet, font un effet très-désagréable dans la musique, lorsqu'elles finissent un couplet. Le chanteur est absolument obligé de prononcer :

Si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la *vi-eu.*

Arcabone est forcé de dire :

Tout me parle de ce que j'*aim-eu.*

Médor est obligé de s'écrier :

Ah ! quel tourment d'aimer sans *espérance-eu !*

La gloire et la victoire, à la fin d'une tirade, font presque toujours la *gloire-eu*, la *victoire-eu*. Notre modulation exige trop souvent ces tristes désinences. Voilà pourquoi Quinault a grand soin de finir, autant qu'il le peut, ses couplets par des rimes masculines; et c'est ce que recommandait le grand musicien Rameau à tous les poètes qui composaient pour lui.

Qu'il me soit donc permis, mon cher maître, de vous représenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'*il est inutile, et peut-être ridicule, de chercher l'origine de cette* prononciation *gloire-eu, victoire-eu, ailleurs que dans la bouche de nos villageois.* Je n'ai jamais entendu de paysan prononcer ainsi en parlant; mais ils y sont forcés lorsqu'ils

chantent. Ce n'est pas non plus une prononciation vicieuse des acteurs et des actrices de l'Opéra; au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour sauver la longue tenue de cette finale désagréable, et ne peuvent souvent en venir à bout. C'est un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compensé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je persiste encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui fasse sentir les *e* muets, excepté la nôtre. Les Italiens et les Espagnols n'en ont pas. Les Allemands et les Anglais en ont quelques-uns; mais il ne sont jamais sensibles, ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'usage de la rime, dont les Italiens et les Anglais se sont défaits dans la tragédie, et dont nous ne devons jamais secouer le joug. Je ne sais si c'est moi que vous accusez d'avoir dit que la rime est une invention des siècles barbares: mais si je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardiesse de vous le dire.

Je tiens, en fait de langue, tous les peuples pour barbares, en comparaison des Grecs et de leurs disciples les Romains, qui seuls ont connu la vraie prosodie. Il faut surtout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureusement disposés que ceux des autres nations, pour former en peu de temps un langage tout composé de brèves et de longues, et qui, par un mélange harmonieux de consonnes et de voyelles, était une espèce de musique vocale. Vous ne me condamnerez pas, sans doute, quand je vous répéterai que le grec et le latin sont, à toutes les autres langues du monde, ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames, et ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu, je suis bien loin de vouloir proscrire la rime comme feu M. de La Motte; il faut tâcher de se bien servir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre, si le porphyre et le granit nous manquent. Conservons la rime; mais permettez-moi toujours de croire que la rime est faite pour les oreilles, et non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre représentation à vous faire. Ne serai-je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'orthographe? J'avoue qu'étant très-dévot à saint François, j'ai voulu le distinguer des Français : j'avoue que j'écris *Danois* et *Anglais* : il m'a toujours semblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie, et la vraie signification du mot.

Comme je suis très-tolérant, j'espère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez surtout ce style négligé à un *Français* ou à un *François*, qui *avait* ou qui *avoit* été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'est un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il est environné. Je ne suis pas de ces phosphores qui se conservent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'Académie pour m'éclairer et m'échauffer; mais je n'ai besoin de personne pour ranimer dans mon cœur les sentimens d'attachement et de respect que j'ai pour vous, ne vous en déplaise, depuis plus de soixante années.

SUR LES PANÉGYRIQUES,

PAR IRÉNÉE ALETHÈS,

PROFESSEUR EN DROIT DANS LE CANTON SUISSE D'URI.

1767.

Vous avez raison, monsieur, de vous défier des panégyriques; ils sont presque tous composés par des sujets qui flattent un maître, ou, ce qui est pis encore, par des petits qui présentent à un grand un encens prodigué avec bassesse, et reçu avec dédain.

Je suis toujours étonné que le consul Pline, digne ami de Trajan, ait eu la patience de le louer pendant trois heures, et Trajan celle de l'entendre. On dit, pour excuser l'un et l'autre, que Pline supprima, pour la commodité des auditeurs, une grande partie de son énorme discours; mais s'il en épargna la moitié à l'audience, il était encore trop long d'un quart.

Une seule chose me concilie avec ce panégyrique, c'est qu'étant prononcé devant le sénat et devant les principaux chevaliers romains, en l'honneur d'un prince qui regardait leurs suffrages comme sa plus noble récompense, ce discours était devenu une espèce de traité entre la république et l'empereur. Pline, en louant Trajan d'avoir été laborieux, équitable, humain, bienfesant, l'engageait à l'être toujours; et Trajan justifia Pline le reste de sa vie.

Eusèbe de Césarée voulut, deux siècles après, faire dans une église, en faveur de Constantin, ce que Pline avait fait en faveur de Trajan dans le Capitole. Je ne sais si le héros d'Eusèbe est comparable en rien à celui de Pline, mais je sais que l'éloquence de l'évêque est un peu différente de celle du consul.

« Dieu, dit-il, a donné des qualités à la matière;

» d'abord il l'a embellie par le nombre de deux;
» ensuite il l'a perfectionnée par le nombre de trois,
» en lui donnant la longueur, la largeur, et la pro-
» fondeur; puis ayant doublé le nombre de deux, il
» s'en est formé les quatre élémens. Ce nombre de
» quatre a produit celui de dix; trois fois dix ont
» fait un mois, etc....; la lune ainsi parée de trois
» fois dix unités, qui ſont trente, reparaît toujours
» avec un éclat nouveau; il est donc évident que
» notre grand empereur Constantin est le digne
» favori de Dieu, puisqu'il a régné trente années. »

C'est ainsi que raisonne l'évêque, auteur de la préparation évangélique, dans un discours pour le moins aussi long que celui de Pline le jeune.

En général, nous ne louons aujourd'hui les grands en face que très-rarement, et encore ce n'est que dans des épîtres dédicatoires qui ne sont lues de personne, pas même de ceux à qui elles sont adressées.

La méthode des oraisons funèbres eut un grand cours dans le beau siècle de Louis XIV. Il s'éleva un homme éloquent né pour ce genre d'écrire, qui fit non-seulement supporter ses déclamations, mais qui les fit admirer. Il avait l'art de peindre avec la parole. Il savait tirer de grandes beautés d'un sujet aride. Il imitait ce Simonides qui célébrait les dieux, quand il avait à louer des personnages médiocres.

Il est vrai qu'on voit trop souvent un étrange contraste entre les couleurs vraies de l'histoire, et le vernis brillant des oraisons funèbres. Lisez l'éloge de Michel Le Tellier, chancelier de France, dans Bossuet; c'est un sage, c'est un juste : voyez ses actions dans les Lettres de madame de Sévigné; c'est un courtisan intrigant et dur, qui trahit la cour dans le temps de la Fronde, et ensuite ses amis

pour la cour; qui traita Fouquet, dans sa prison, avec la cruauté d'un geôlier, qui le jugea avec barbarie, et qui mendia des voix pour le condamner à la mort. Il n'ouvrait jamais dans le conseil que des avis tyranniques. Le comte de Grammont, en le voyant sortir du cabinet du roi, le comparait à une fouine qui sort d'une basse-cour en se léchant le museau teint du sang des animaux qu'elle a égorgés.

Ce contraste a d'abord jeté quelque ridicule sur les oraisons funèbres; ensuite la multiplicité de ces déclamations a fait naître le dégoût. On les a regardées comme de vaines cérémonies, comme la partie la plus ennuyeuse d'une pompe funéraire, comme un fatigant hommage qu'on rend à la place, et non au mérite.

Qui n'a rien fait doit être oublié. L'épouse de Louis XIV n'était que la fille d'un roi puissant, et la femme d'un grand homme. Son oraison funèbre est l'une des plus médiocres que Bossuet ait composées. Celles de Condé et de Turenne ont immortalisé leurs auteurs. Mais qu'avait fait Anne de Gonzague, comtesse palatine du Rhin, que Bossuet voulut aussi rendre immortelle? Retirée dans Paris, elle eut des amans et des amis. Femme d'esprit, elle étala des sentimens hardis, tant qu'elle jouit de la santé et de la beauté; vieille et infirme, elle fut dévote. Il importe peut-être assez peu aux nations qu'Anne de Gonzague se soit convertie pour avoir vu un aveugle, une poule et un chien, en songe (*a*), et qu'elle soit morte entre les mains d'un directeur.

(*a*) *N. B.* « Ce fut par cette vision qu'elle comprit, dit Bossuet, qu'il » manque un sens aux *incrédules.* Trois mois entiers furent employés à » repasser avec larmes ses ans écoulés dans les illusions, et à préparer » sa confession. Dans l'approche du jour désiré, où elle espérait de la

Louis XIV, long-temps vainqueur et pacificateur, plus grand dans les revers que modeste dans la prospérité, protecteur des rois malheureux, bienfaiteur des arts, législateur, méritait, sans doute, malgré ses grandes fautes, que sa mémoire fût consacrée; mais il ne fut pas si heureusement loué après sa mort que de son vivant; soit que les malheurs de la fin de son règne eussent glacé les orateurs, et indisposé le public; soit que son panégyrique, prononcé en 1671 publiquement par Pélisson à l'Académie, fût en effet plus éloquent que toutes les oraisons composées après sa mort; soit plutôt que les beaux jours de son règne, l'éclat de sa gloire, se répandît sur l'ouvrage de Pélisson même. Mais ce qui fut honorable à Louis XIV, c'est que de son vivant on prononça douze éloges de ce monarque dans douze villes d'Italie. Ils lui furent envoyés par le marquis Zampieri, dans une reliure d'or. Cet hommage singulier et unanime rendu par des étrangers, sans crainte et sans espérance, était le prix de l'encouragement que Louis XIV avait donné dans l'Europe aux beaux-arts, dont il était alors l'unique protecteur.

» faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissait ni couleur, ni » pouls, ni respiration. Revenue d'une si étrange défaillance, elle se vit » replongée dans un plus grand mal; et après les approches de la mort, » elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des sacremens » de l'Église! etc. » Édition de 1749, p. 315 et 316.

« Elle vit aussi une poule qui arrachait un de ses poussins de la gueule » d'un chien, et elle entendit cette poule qui disait : Non je ne le rendrai » jamais. » *Voyez* page 319 de la même édition.

C'est donc là ce que rapporte cet illustre Bossuet, qui s'élevait, dans le même temps, avec un acharnement si impitoyable, contre les visions de l'élégant et sensible archevêque de Cambrai. O Démosthènes et Sophocle! ô Cicéron et Virgile, qu'eussiez-vous dit, si, dans votre temps, des hommes, d'ailleurs éloquens, avaient débité sérieusement de pareilles pauvretés?

Un académicien français (*) fit, en 1748, le panégyrique de Louis XV. Cette pièce a cela de singulier, que l'on n'y voit aucune adulation, pas une seule phrase qui sente le déclamateur ou le feseur de dédicace. L'auteur ne loue que par les faits. Le roi de France venait de finir une guerre dans laquelle il avait gagné deux batailles en personne, et de conclure une paix dans laquelle il ne voulut jamais stipuler pour lui le moindre avantage. Cette conduite, supérieure à la politique ordinaire, n'eût pas été célébrée par Machiavel; mais elle le fut par un citoyen philosophe. Ce citoyen étant sujet du monarque auquel il rendait justice, craignit que sa qualité de sujet ne le fît passer pour flatteur, il ne se nomma pas; l'ouvrage fut traduit en latin, en espagnol, en italien, en anglais. On ignora longtemps en quelle langue il avait été d'abord écrit; l'auteur fut inconnu, et probablement le prince ignore encore quel fut l'homme obscur qui fit cet éloge désintéressé.

Vous voulez, monsieur, prononcer dans votre Académie le panégyrique de l'impératrice de Russie; vous le pouvez avec d'autant plus de bienséance et de dignité, que n'étant point son sujet, vous lui rendez librement les mêmes honneurs que le marquis Zampieri rendit à Louis XIV.

Elle se signale précisément comme ce monarque, par la protection qu'elle donne aux arts, par les bienfaits qu'elle a répandus hors de son empire, et surtout par les nobles secours dont elle a honoré l'innocence des Calas et des Sirven, dans des pays qui n'étaient pas connus de ses anciens prédécesseurs.

(*) Voltaire lui-même. Ce panégyrique est inséré dans le t. XIII de cette édition.

Je remplis mon devoir, monsieur, en vous fournissant quelques couleurs que vos pinceaux mettront en œuvre; et si c'est une indiscrétion, je commets une faute dont l'impératrice seule pourra me savoir mauvais gré, et dont l'Europe m'applaudira. Vous verrez que si Pierre-le-Grand fut le vrai fondateur de son empire, s'il fit des soldats et des matelots, si l'on peut dire qu'il créa des hommes, on pourra dire que Catherine II a formé leurs ames.

Elle a introduit dans sa cour les beaux-arts et le goût, ces marques certaines de la splendeur d'un empire; elle en assure la durée sur le fondement des lois. Elle est la seule, de tous les monarques du monde, qui ait rassemblé des députés de toutes les villes d'Europe et d'Asie pour former avec elle un corps de jurisprudence universelle et uniforme. Justinien ne confia qu'à quelques jurisconsultes le soin de rédiger un code; elle confie ce grand intérêt de la nation à la nation même, jugeant, avec autant d'équité que de grandeur, qu'on ne doit donner aux hommes que les lois qu'ils approuvent, et prévoyant qu'ils chériront à jamais un établissement qui sera leur ouvrage.

C'est dans ce code qu'elle rappelle les hommes à la compassion, à l'humanité que la nature inspire, et que la tyrannie étouffe; c'est là qu'elle abolit ces supplices si cruels, si recherchés, si disproportionnés aux délits; c'est là qu'elle rend les peines des coupables utiles à la société; c'est là qu'elle interdit l'affreux usage de la question, invention odieuse à toutes les ames honnêtes, contraire à la raison humaine et à la miséricorde recommandée par Dieu même; barbarie inconnue aux Grecs, exercée par les Romains contre les seuls esclaves, en horreur aux braves Anglais,

proscrite dans d'autres États, mitigée enfin quelquefois chez ces nations qui sont esclaves de leurs préjugés, et qui reviennent toujours les dernières à la nature et à la vérité en tout genre.

Souveraine absolue, elle gémit sur l'esclavage, et elle l'abhorre. Ses lumières lui font aisément discerner combien ces lois de servitude, apportées autrefois du Nord dans une si grande partie de la terre, avilissent la nature humaine; dans quelle misère une nation croupit, quand l'agriculture n'est que le partage des esclaves; à quel point les hommes ont été barbares, quand le gouvernement des Huns, des Goths, des Vandales, des Francs, des Bourguignons, a dégradé le genre humain.

Elle a senti que le grand nombre qui ne travaille jamais pour lui-même, et qui se croit né pour servir le plus petit nombre, ne peut se tirer de cet abîme si on ne lui tend une main favorable. Mille talens périssent étouffés, nul art ne peut être exercé; une immense multitude est inutile à elle-même et à ses maîtres. Les premiers de l'État, mal servis par des esclaves ineptes, sont eux-mêmes les esclaves de l'ignorance commune. Ils ne jouissent d'aucune consolation de la vie, ils sont sans secours au milieu de l'opulence. Tels étaient autrefois les rois francs, et tous ces vassaux grossiers de leur couronne, lorsqu'ils étaient obligés de faire venir un médecin, un astronome arabe, un musicien d'Italie, une horloge de Perse, et que les courtiers juifs fournissaient la grossière magnificence de leurs cours plénières.

L'ame de Catherine a conçu le dessein d'être la libératrice du genre humain dans l'espace de plus de onze cent mille de nos grandes lieues carrées. Elle n'entreprend point tout ce grand ouvrage par la force,

mais par la seule raison; elle invite les grands seigneurs de son empire à devenir plus grands en commandant à des hommes libres; elle en donne l'exemple; elle affranchit les serfs de ses domaines; elle arrache plus de cinq cent mille esclaves à l'Église, sans la faire murmurer; et, en la dédommageant, elle la rend respectable, en la sauvant du reproche que la terre entière lui fesait d'asservir les hommes qu'elle devait instruire et soulager.

« Les sujets de l'Église, dit-elle, dans une de ses » lettres, souffrant des vexations souvent tyranniques, » auxquels les fréquens changemens des maîtres con- » tribuaient beaucoup, se révoltèrent vers la fin du » règne de l'impératrice Élisabeth, et ils étaient, à » mon avénement, plus de cent mille en armes. C'est » ce qui fit qu'en 1762 j'exécutai le projet de changer » entièrement l'administration des biens du clergé, et » de fixer ses revenus. Arsène, évêque de Rostou, » s'y opposa, poussé par quelques-uns de ses confrè- » res qui ne trouvèrent pas à propos de se nommer. » Il envoya deux Mémoires où il voulait établir le » principe absurde des deux puissances. Il avait déjà » fait cette tentative du temps de l'impératrice Élisa- » beth; on s'était contenté de lui imposer silence: » mais son insolence et sa folie redoublant, il fut jugé » par le métropolitain de Novogorod, et par le synode » entier, condamné comme fanatique, coupable d'une » entreprise contraire à la foi orthodoxe, autant » qu'au pouvoir souverain, déchu de sa dignité et » de la prêtrise, et livré au bras séculier. Je lui fis » grâce, et je me contentai de le réduire à la condi- » tion de moine. »

Telles sont, monsieur, ses propres paroles. Il en résulte qu'elle sait soutenir l'Église, et la contenir;

qu'elle respecte l'humanité autant que la religion ; qu'elle protége le laboureur autant que le prêtre ; que tous les ordres de l'État doivent la bénir.

J'aurai encore l'indiscrétion de transcrire ici un passage d'une de ses lettres (1).

« La tolérance est établie chez nous, elle fait loi de » l'État ; il est défendu de persécuter. Nous avons, il » est vrai, des fanatiques qui, faute de persécution, » se brûlent eux-mêmes ; mais si ceux des autres pays » en fesaient autant, il n'y aurait pas grand mal ; le » monde en serait plus tranquille, et Calas n'aurait » pas été roué. »

Ne croyez pas qu'elle écrive ainsi par un enthousiasme passager et vain qu'on désavoue ensuite dans la pratique, ni même par le désir louable d'obtenir dans l'Europe les suffrages des hommes qui pensent et qui enseignent à penser. Elle pose ces principes pour base de son gouvernement. Elle a écrit de sa main dans le conseil de législation ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

(2) « Dans un grand empire qui étend sa domina- » tion sur autant de peuples divers qu'il y a de diffé- » rentes croyances parmi les hommes, la faute la plus » nuisible serait l'intolérance. » Remarquez qu'elle n'hésite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai presque dit des délits. Ainsi une impératrice despotique détruit dans le fond du Nord la persécution et l'esclavage, tandis que dans le Midi.....

Jugez après cela, monsieur, s'il se trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne sera pas prêt à signer le panégyrique que vous méditez. Non-seulement cette princesse est tolérante, mais elle veut que ses voisins le soient. Voilà la première fois qu'on

(1) Du 28 novembre 1765.
(2) Du 9 juillet 1766.

a déployé le pouvoir suprême pour établir la liberté de conscience. C'est la plus grande époque que je connaisse dans l'histoire moderne.

C'est à peu près ainsi que les Syracusains défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût à Dieu qu'au lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie, et des montagnes de l'Immaüs et du Caucase vers les Alpes et les Pyrénées pour tout ravager, on vît descendre aujourd'hui des armées pour renverser le tribunal de l'inquisition, tribunal plus horrible que les sacrifices de sang humain tant reprochés à nos pères!

Enfin, ce génie supérieur veut faire entendre à ses voisins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphysiques inintelligibles, qui sont les filles de l'absurdité, sont les mères de la discorde; et que l'Église, au lieu de dire, je viens apporter le glaive et non la paix, doit dire hautement, j'apporte la paix et non le glaive. Aussi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les dissidens.

J'ignore quelles suites aura la querelle qui divise la Pologne; mais je n'ignore pas que tous les esprits doivent être un jour unis dans l'amour de cette liberté précieuse, qui enseigne aux hommes à regarder Dieu comme leur père commun, et à le servir en paix sans inquiéter, sans avilir, sans haïr ceux qui l'adorent avec des cérémonies différentes des nôtres.

Je sais encore que le roi de Pologne est un prince philosophe, digne d'être l'ami de l'impératrice de Russie; un prince fait pour rendre les Polonais heureux, si jamais ils consentent à l'être. Je ne me mêle point de politique; ma seule étude est celle du bonheur du genre humain, etc., etc.

LETTRE

D'UN AVOCAT DE BESANÇON AU NOMMÉ NONOTTE, EX-JÉSUITE.

1768.

Il est vrai, pauvre ex-jésuite Nonotte, que j'ai eu l'honneur d'instruire M. de Voltaire de ton extraction, aussi connue dans notre ville, que ton érudition et ta modestie. Comment peux-tu te plaindre que j'ai révélé que ton cher père était crocheteur, quand ton style prouve si évidemment la profession de ton cher père? *Loquela tua manifestum te facit.*

Je n'ai point voulu t'outrager en disant que toute ma famille a vu ton père scier du bois à la porte des jésuites; c'est un métier très-honnête, et plus utile au public que le tien, surtout en hiver où il faut se chauffer. Tu me diras peut-être que l'on se chauffe aussi avec tes ouvrages; mais il y a bien de la différence : deux ou trois bonnes bûches font un meilleur feu que tous tes écrits.

Tu nous étales quelques quartiers de terre que tes parens ont possédés auprès de Besançon. Ah! mon cher ami, où est l'humilité chrétienne? l'humilité, cette vertu si nécessaire aux douceurs de la société? l'humilité que Platon et Épictète appellent *papeina*, et qu'ils recommandent si souvent aux sages? Tu tiens toujours aux grandeurs, du moins en qualité de jésuite; mais en cela tu n'es pas chrétien. Songe que saint Pierre (qui, par parenthèse, n'alla jamais à Rome où le roi d'Espagne envoie aujourd'hui les jésuites) était un pêcheur de Galilée, ce qui n'est pas une dignité fort au-dessus de celle

dont tu rougis. Saint Mathieu fut commis aux portes, emploi maudit par Dieu même. Les autres apôtres n'étaient guère plus illustres; ils ne se vantaient pas d'avoir des armoiries, comme s'en vante Nonotte. Tu apprends à l'univers que tu loges au second étage, dans une belle maison nouvellement bâtie. Quel excès d'orgueil! souviens-toi que les apôtres logeaient dans des galetas.

« Il y a trois sortes d'orgueil, messieurs, disait le » docteur Swift dans un de ses sermons; l'orgueil » de la naissance, celui des richesses, celui de l'es- » prit : je ne vous parlerai pas du dernier; il n'y » a personne, parmi vous, qui ait à se reprocher un » vice si condamnable. »

Je ne te le reprocherai pas non plus, mon pauvre Nonotte; mais je prierai Dieu qu'il te rende plus savant, plus honnête et plus humble. Je suis fâché de te voir si ignorant et si impudent. Tu viens de faire imprimer sous le nom d'Avignon, un nouveau libelle de ta façon, intitulé : *Lettre d'un ami à un ami*. Quel titre romanesque! Nonotte avoir un ami! Peut-on écrire de pareilles chimères! c'est bien là un mensonge imprimé.

Dans ce libelle tu glisses sur toutes les bévues, les sottises, les impostures dont tu as été convaincu : tu cours sur ces endroits, comme les filles qui passent par les verges, et qui vont le plus vite qu'elles peuvent pour être moins fessées.

Mais je vois avec douleur que tu es incorrigible dans tes fautes : que veux-tu que je réponde quand on t'a fait voir combien de rois de France de la première dynastie, ont eu plusieurs femmes à la fois; quand ton jésuite Daniel lui-même l'avoue; quand l'ayant nié en ignorant, tu le nies encore en petit opiniâtre?

Comment puis-je te défendre quand tu t'obstines à justifier l'insolente indiscrétion du centurion Marcel, qui commença par jeter son bâton de commandant et sa ceinture, en disant qu'il ne voulait pas servir l'empereur? Ne sens-tu pas, pauvre fou, que dans une ville comme la nôtre, où il y a toujours une grosse garnison, tu prêches la révolte, et que M. le commandant peut te faire passer par les baguettes?

Puis-je honnêtement prendre ton parti, quand tu reviens toujours à ta prétendue légion thébaine, martyrisée à Saint-Maurice? Ne suis-je pas forcé d'avouer que l'original de cette fable se trouve dans un livre faussement attribué à Eucher, évêque de Lyon, mort en 454 : fable dans laquelle il est parlé de Sigismond de Bourgogne, mort en 523? Ce misérable conte, aussi bafoué aujourd'hui que tant d'autres contes, est toujours renouvelé par toi, afin que tu ne puisses pas te reprocher d'avoir dit un seul mot de vérité.

Par quel excès d'impertinence reviens-tu trois fois, incorrigible Nonotte, à la ville de Livron que tu traitais de village? On avait daigné t'apprendre que cette ville, autrefois fortifiée, avait été assiégée par le marquis de Bellegarde, et défendue par Roes. Rien n'est plus vrai; et tu défends ta sotte critique en avouant que Roes fut tué à ce siége : vois quel est ton sens commun. Que t'importe, misérable écrivain, que Livron soit une ville ou un village?

Considère un peu, Nonotte, quelle est l'infamie de tes procédés : tu fais d'abord un gros libelle anonime contre M. de Voltaire que tu ne connais pas, qui ne t'a jamais offensé; tu le fais imprimer à Avignon, clandestinement, chez le libraire Fez, contre les lois du royaume; tu offres ensuite de le

vendre à M. de Voltaire lui-même pour mille écus ; et quand ta lâche turpitude est découverte, tu oses dire dans un autre libelle, que le libraire Fez est un coquin.

Que diras-tu si on te fait un procès criminel ? Quel sera alors le coquin, du libraire Fez, ou de toi ? Ignores-tu que les libelles diffamatoires sont quelquefois punis par les galères ? Il t'appartient bien, à toi, ex-jésuite, de calomnier un officier de la chambre du roi, qui a la bonté de garder dans son château un jésuite, depuis que le bras de la justice s'est appesanti sur eux ! Il te sied bien de prononcer le nom du libraire Jore, à qui M. de Voltaire daigne faire une pension !

Si tu avais été repentant et sage, peut-être aurais-tu pu obtenir aussi une pension de lui ; mais ce n'est pas là ce que tu mérites.

AU GAZETIER D'AVIGNON.

1768.

J'ai lu, monsieur, dans votre gazette, l'histoire de ma conversion, opérée par la grâce et par un ex-jésuite, qui m'a, dit-on, *confessé et traîné au pied des autels.* Plusieurs autres papiers publics y ont ajouté que j'avais une *lettre de cachet* pour pénitence; d'autres sont entrés dans des détails de ma famille; d'autres ont parlé d'un beau sermon que j'ai fait dans l'église. Tout cela pourrait servir à établir le pyrrhonisme de l'histoire. Ceux qui écrivent de Paris ces nouvelles très-ignorées dans mon pays, ne sont pas apparemment mes amis; et vous savez que des succès vains et passagers, dans les belles-lettres, attirent toujours beaucoup d'ennemis très-implacables.

Je puis assurer que l'ex-jésuite retiré chez moi n'a jamais été mon confesseur; que je n'ai jamais eu la moindre part à la foule d'écrits qu'on se plaît à m'attribuer; que je n'ai parlé de ma paroisse, en rendant le pain bénit, que pour avertir d'un vol qu'on fesait dans ce temps-là même à mes paroissiens, et surtout pour avertir qu'il fallait prier tous les dimanches pour la santé de la reine, dont on ignorait la maladie dans mes déserts.

Enfin, monsieur, pour vous prouver la fausseté de tout ce qu'on a imprimé dans vingt gazettes, d'après les bulletins de Paris, je me vois forcé de publier l'attestation ci-jointe, que j'ai eu la précaution d'accepter, depuis trois ans, pour confondre les calomniateurs qui me persécutent depuis plus de trente.

A Ferney, le 5 avril 1765.

« Nous soussignés, certifions que M. de Voltaire,

» gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, sei-
» gneur de Ferney et Tourney, au pays de Gex, près
» de Genève, a non-seulement rempli les devoirs de
» la religion catholique dans la paroisse de Ferney,
» où il réside, mais qu'il a fait rebâtir et orner l'é-
» glise à ses dépens; qu'il a entretenu un maître d'é-
» cole; qu'il a défriché à ses frais les terres incultes
» de plusieurs habitans; a mis ceux qui n'avaient
» point de charrue en état d'en avoir; leur a bâti
» des maisons; leur a concédé des terrains, et que
» Ferney est aujourd'hui plus peuplé du triple qu'il
» ne l'était avant qu'il en prit possession; qu'il n'a
» refusé ses secours à aucun des habitans du voisinage.
» Nous donnons ce témoignage comme la plus exacte
» vérité. »

Le tout signé par deux curés, par les syndics de la noblesse et de la province; par des prêtres, des gradués, par les habitans, etc., collationné par un notaire royal, et déposé au contrôle de Gex.

Je ne publie pas cette déclaration dans l'espérance de désarmer l'envie et l'imposture; mais je la dois à la vérité, à mes amis, à ma famille qui sert le roi dans ses armées et dans les premiers tribunaux du royaume, et à la charge que Sa Majesté a bien voulu me conserver auprès de sa personne.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. DUPONT,

AUTEUR DES ÉPHÉMÉRIDES DU CITOYEN,

SUR LE POËME DES SAISONS.

A Ferney, ce 7 juin 1769.

Vous donnez à M. de Saint-Lambert les éloges qu'il a droit d'attendre d'un vrai citoyen et d'un écrivain tel que vous.

Vous ne ressemblez pas à celui qui fournit des nouvelles de Paris à quelques gazettes étrangères, et qui, en dernier lieu, parmi une foule d'erreurs injurieuses au gouvernement, à la réputation des particuliers et à l'honneur des lettres, a mandé que le poëme français des Saisons est inférieur au poëme anglais de Thompson. S'il m'appartenait de décider, je donnerais sans difficulté la préférence à M. de Saint-Lambert. Il me paraît non-seulement plus agréable, mais plus utile. L'Anglais décrit les saisons, et le Français dit ce qu'il faut faire dans chacune d'elles. Ses tableaux m'ont paru plus touchans et plus rians : je compte encore pour beaucoup la difficulté des rimes surmontée. Les vers blancs sont si aisés à faire, qu'à peine ce genre a-t-il du mérite ; l'auteur alors, pour se sauver de la médiocrité et de la langueur prosaïque, est obligé d'employer souvent des idées et des expressions gigantesques par lesquelles il croit suppléer à l'harmonie qui lui manque.

Despréaux recommandait, dans le premier siècle des arts, qu'on *polît un écrit*.

Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses,
Fit des plus secs chardons des œillets et des roses,

Et sut, même aux discours de la rusticité,
Donner de l'élégance et de la dignité.
(Ép. XI, v. 49.)

Je pense que M. de Saint-Lambert a pleinement exécuté ce précepte : peut-on exprimer avec plus de justesse et de noblesse à la fois l'action du laboureur ?

Et le soc enfoncé dans un terrain docile
Sous ses robustes mains ouvre un sillon fertile.
(Ch. I, v. 121.)

Voyez comme il peint, auprès de ses brebis et de son chien,

La naïve bergère assise au coin d'un bois;
Et roulant le fuseau qui tourne sous ses doigts.
(*Idem*, v. 147.)

Comme toutes ces peintures, si vraies et si riantes, sont encore relevées par la comparaison des travaux champêtres avec le luxe et l'oisiveté des villes!

Tandis que sous un dais la mollesse assoupie,
Traîne les longs momens d'une inutile vie.
(*Idem*, v. 117.)

Thompson, que d'ailleurs j'estime beaucoup, a-t-il rien de comparable?

Je ne sais même s'il est possible qu'un habitant du Nord puisse jamais chanter les saisons aussi bien qu'un homme né dans des climats plus heureux. Le sujet manque à un Écossais tel que Thompson; il n'a pas la même nature à peindre. La vendange chantée par Théocrite, par Virgile, origine joyeuse des premières fêtes et des premiers spectacles, est inconnue aux habitans du cinquante-quatrième degré. Ils cueillent tristement de misérables pommes sans goût et sans saveur,

tandis que nous voyons sous nos fenêtres cent filles et cent garçons danser autour des chars qu'ils ont chargés de raisins délicieux : aussi Thompson n'a pas osé toucher à ce sujet dont M. de Saint-Lambert a fait de si agréables peintures.

Un grand avantage de notre poète philosophe, c'est d'avoir moins parlé aux simples cultivateurs qu'aux seigneurs des terres qui vivent dans leurs domaines, qui peuvent enrichir leurs vassaux, encourager leurs mariages, et être heureux du bonheur d'autrui : loin de l'insolente rapacité des oppresseurs, il s'élève contre ces oppresseurs avec une liberté et un courage respectables.

Je sais bien qu'il y a des ames aussi basses que jalouses, qui pourront me reprocher de rendre à M. de Saint-Lambert éloges pour éloges, et de faire avec lui trafic d'amour-propre. Je leur déclare que je ne saurais l'en estimer moins, quoiqu'il m'ait loué : je crois me connaître en vers mieux qu'eux ; je suis sûr d'être plus juste qu'eux. Je raye les louanges qu'il a daigné me donner, et je n'en vois que mieux son mérite.

Je regarde son ouvrage comme une réparation d'honneur que le siècle présent fait au grand siècle passé, pour la vogue donnée pendant quelque temps à tant d'écrits barbares, à tant de paradoxes absurdes, à tant de systèmes impertinens, à ces romans politiques, à ces prétendus romans moraux dont la grossièreté, l'insolence et le ridicule étaient la seule morale, et qui seront bientôt oubliés pour jamais.

Permettez-moi, monsieur, de vous parler à présent de la réflexion que vous faites sur les chaumières des laboureurs, sur ces *cabanes*, sur ces asiles du pauvre ; vous condamnez ces expressions dans le poëme des Saisons, que vous estimez d'ailleurs autant que moi.

Vous dites, avec très-grande raison, qu'une cabane ne peut pas être le logement d'un agriculteur considérable; qu'il lui faut des écuries commodes, des étables faites avec soin, des granges vastes et solides, des laiteries voûtées et fraîches, etc.

Oui, sans doute, monsieur, et personne n'est entré mieux que vous dans le détail de l'exploitation rurale : personne n'a mieux fait sentir combien un laboureur doit être cher à l'État. J'ai l'honneur d'être laboureur, et je vous remercie du bien que vous dites de nous; mais, puisqu'il s'agit ici de fermiers, comparez, je vous prie, les hôtels des fermiers-généraux du bail de 1725 avec les logemens de nos fermiers de campagne, et vous verrez que les termes de chaumière, de cabane, ne sont que trop convenables; les logemens des plus gros laboureurs, en Picardie et dans d'autres provinces, ont des toits de chaume.

Rien n'est plus beau, à mon gré, qu'une vaste maison rustique dans laquelle entrent et sortent, par quatre grandes portes cochères, des chariots chargés de toutes les dépouilles de la campagne; les colonnes de chêne qui soutiennent toute la charpente sont placées à des distances égales sur des socles de roche; de longues écuries règnent à droite et à gauche. Cinquante vaches proprement tenues occupent un côté avec leurs génisses; les chevaux et les bœufs sont de l'autre; leur pâture tombe dans leurs crêches du haut de greniers immenses; les granges où l'on bat les grains sont au milieu; et vous savez que tous les animaux, logés chacun à leur place dans ce grand édifice, sentent très-bien que le fourrage, l'avoine qu'ils renferment, leur appartiennent de droit.

Au midi de ces beaux monumens d'agriculture sont les basses-cours et les bergeries; au nord sont

les pressoirs, les celliers, la fruiterie; au levant, les logemens du régisseur et de trente domestiques; au couchant, s'étendent les grandes prairies pâturées et engraissées par tous ces animaux, compagnons du travail de l'homme.

Les arbres du verger, chargés de fruits à noyaux et à pepins, sont encore une autre richesse. Quatre ou cinq cents ruches sont établies auprès d'un petit ruisseau qui arrose ce verger; les abeilles donnent au possesseur une récolte considérable de miel et de cire, sans qu'il s'embarrasse de toutes les fables qu'on a débitées sur ce peuple industrieux, sans rechercher très-vainement si cette nation vit sous les lois d'une prétendue reine qui se fait faire soixante à quatre-vingt mille enfans par ses sujets.

Il y a des allées de mûriers à perte de vue; les feuilles nourrissent ces vers précieux, qui ne sont pas moins utiles que les abeilles.

Une partie de cette vaste enceinte est fermée par un rempart impénétrable d'aubépine, proprement taillée, qui réjouit l'odorat et la vue.

La cour et les basses-cours ont d'assez hautes murailles.

Telle doit être une bonne métairie; il en est quelques-unes dans ce goût vers les frontières que j'habite; et je vous avouerai même, sans vanité, que la mienne ressemble en quelque chose à celle que je viens de vous dépeindre; mais, de bonne foi, y en a-t-il beaucoup de pareilles en France?

Vous savez bien que le nombre des pauvres laboureurs et des métayers qui ne connaissent que la petite culture, surpasse des deux tiers au moins le nombre des laboureurs riches que la grande culture occupe.

J'ai dans mon voisinage des camarades qui fatiguent

un terrain ingrat avec quatre bœufs, et qui n'ont que deux vaches : il y en a dans toutes les provinces, qui ne sont pas plus riches. Soyez très-sûr que leurs maisons et leurs granges sont de véritables chaumières où habite la pauvreté : il est impossible qu'au bout de l'année ils aient de quoi réparer leurs misérables asiles; car, après avoir payé tous les impôts, il faut qu'ils donnent encore à leurs curés la dîme du produit clair et net de leurs champs; et ce qui est appelé *dîme* très-improprement, est réellement le quart de ce que la culture a coûté à ces infortunés.

Cependant, quand un paysan trouve un seigneur qui le met en état d'avoir quatre bœufs et deux vaches, il croit avoir une grande fortune : en effet, il a de quoi vivre, et rien au-delà; c'est beaucoup pour lui et pour sa famille; et cette famille connaît encore la joie; elle chante dans les beaux jours et dans les temps de récolte.

Ne sachons donc pas mauvais gré, monsieur, à l'aimable auteur des Saisons d'avoir parlé des chaumières de mes camarades les laboureurs. Il est certain qu'ils seraient tous plus à leur aise, si les seigneurs habitaient leurs terres neuf mois de l'année, comme en Angleterre : non-seulement alors les possesseurs des grands domaines feraient quelquefois du bien par générosité à ceux qui souffrent, mais ils en feraient toujours par nécessité à ceux qu'ils feraient travailler. Quiconque emploie utilement les bras des hommes rend service à la patrie.

Je sais bien qu'il y a plus de deux cent mille ames à Paris qui s'embarrassent fort peu de nos travaux champêtres. De jeunes dames, soupant avec leurs amans au sortir de l'Opéra-comique, ne s'informent guère si la culture de la terre est en honneur; et beaucoup de bourgeois qui se croient de bonnes têtes

dans leur quartier, pensent que tout va bien dans l'univers, pourvu que les rentes sur l'hôtel-de-ville soient payées; ils ne songent pas que c'est nous qui les payons, et que c'est nous qui les fesons vivre.

Le gouvernement nous doit toute sa protection; c'est un crime de lèse-humanité de gêner nos travaux; c'en est un de nous condamner encore, dans certains temps de l'année, à une honteuse et funeste oisiveté : deux ou trois jours de suite, on nous oblige de refuser, après midi, à la terre les soins qu'elle nous demande, après que nous avons rendu le matin nos hommages au ciel; on encourage nos manœuvres à perdre leur raison et leur santé dans un cabaret, au lieu de mériter leur subsistance par un travail utile. Cet horrible abus a été réformé en partie; mais il ne l'a pas été assez : eh! qui peut réformer tout!

Est quodam prodire tenùs, si non datur ultrà.

(Hor., ép. I, liv. I, v. 32.)

Je n'en dirai pas davantage, monsieur, sur des sujets que vous et vos associés avez si bien approfondis pour l'avantage du genre humain.

LETTRE

(D'UN PARENT DE M. DE VOLTAIRE) A L'ÉVÊQUE D'ANNECI (*).

1769.

MONSIEUR,

En revenant d'un assez long voyage, j'ai revu le vieillard qui m'est très-cher par mille raisons, à qui je dois la plus tendre reconnaissance, et dont je vous avais parlé dans ma lettre. J'avais quelques affaires à régler avec lui, pour la succession d'un de nos parens nommé M. d'Aumart, mousquetaire du roi, qu'il a gardé neuf ans entiers chez lui, estropié, paralytique, livré continuellement à des douleurs affreuses. Vous savez qu'il en a eu soin comme de son fils; et vous savez aussi que quand vous passâtes à Ferney, vous ne daignâtes pas venir consoler cet infortuné, après le grand repas que le seigneur du lieu vous fit porter chez le curé.

Ce n'est pas votre méthode, monsieur, de consoler les mourans; vous vous bornez à les persécuter, eux et les vivans, autant qu'il est en vous. J'ai trouvé le parent de feu M. d'Aumart et le mien, très-malade, et ayant plus besoin de médecins que de vos lettres qu'il m'a montrées, et qui n'ont paru que des libelles à tous ceux qui les ont vues.

Il se fesait lire à sa table (où il ne se met que pour recevoir ses hôtes) les sermons du père Massillon, se-

(*) Le sieur Biord. *Voyez* le volume d'épîtres. *Nota.* Cette lettre est bien de M. de Voltaire; mais elle fut signée et adressée à l'évêque d'Anneci par M. de Mauléon, qui avait long-temps servi dans le régiment du roi, et l'avait commandé en plusieurs occasions. Cet officier était cousin-germain de M. de Voltaire. (*Addition de Wagnière.*)

lon sa coutume. Le sermon qu'on lisait roulait sur la calomnie. Faites-vous faire la même lecture : il est triste que vous en ayez besoin.

Mais relisez surtout le portrait, de saint Paul, de la charité; vous verrez s'il approuve les impostures, les délations malignes, les injures, et toutes les manœuvres de la méchanceté.

Vous n'avez pas oublié que mon parent, en rendant le pain bénit dans sa paroisse, le jour de Pâques 1768, ayant recommandé à voix basse à son curé de prier pour la reine qui était en danger, vous eûtes le malheur d'écrire à son roi qu'il avait prêché dans l'église.

Vous vous souvenez que vous eûtes l'indiscrétion (pour ne rien dire de plus fort) de publier une lettre que monsieur le comte de Saint-Florentin vous écrivit en réponse, au nom de S. M. très-chrétienne, avant que cette imposture ridicule fût juridiquement reconnue : vous eûtes la discrétion de ne pas montrer l'autre lettre que vous reçûtes, à ce qu'on dit, du même ministre, quand tout l'opprobre de cette accusation absurde demeura à l'accusateur.

Il eût été honnête d'avouer au moins que vous vous étiez trompé : vous pouviez vous faire un mérite de cet aveu. Vous le deviez comme chrétien, comme prêtre, comme homme.

Au lieu de prendre ce parti, vous publiâtes et vous fîtes imprimer, monsieur, la première lettre de monsieur le comte de Saint-Florentin, ministre d'État d'un roi de France, sous ce titre : *Lettre de M. de Saint-Florentin à monseigneur l'évêque d'Anneci.* C'est dommage que vous n'ayez pas mis : *A sa grandeur monseigneur l'évêque prince de Genève*; si vous êtes *prince de Genève,* il vous faut de l'*altesse.* Avouez que vous seriez une singulière altesse.

Mais il n'est pas ici question de dignités, de titres, et de toutes les puérilités de la vanité, qui vous sont si chères et qui vous conviennent si peu. Il s'agit d'équité, il s'agit d'honneur : tâchez que cela vous convienne.

Si vous connaissez les premiers élémens du savoir-vivre, concevez combien il est indécent de faire publier, non-seulement la lettre d'un ministre d'État, sans sa permission, mais les lettres du moindre des citoyens. C'est donc en cela seul que vous êtes homme de lettres! Au lieu d'agir en pasteur qui doit exhorter, et ensuite se taire, vous commencez par calomnier, et ensuite vous faites imprimer votre petit *Commercium epistolicum*, pour vous donner la réputation d'un bel esprit savoyard. Vous y parlez d'orthographe : ne trouvez-vous pas que cela est bien épiscopal? Quand on a voulu perdre un homme innocent, savez-vous ce qui serait épiscopal? ce serait de lui demander pardon. Mais vous êtes bien loin de remplir ce devoir, et de vous repentir de votre manœuvre.

Vous lui imputez, à ce que je vois, par vos lettres, des livres misérables, et jusqu'à la Théologie portative, ouvrage fait apparemment dans quelque cabaret : vous n'êtes pas obligé d'avoir du goût, mais vous êtes obligé d'être juste.

Comment avez-vous pu lui dire qu'on lui attribue la traduction du fameux discours de l'empereur Julien, tandis que vous devez savoir que cette traduction, si bien faite et accompagnée de remarques judicieuses, est du chambellan du Julien de nos jours? je veux dire d'un roi victorieux et philosophe, et je ne veux dire que cela.

Comment ignorez-vous que ce livre est imprimé, débité à Berlin, et dédié au respectable beau-frère de ce grand roi et de ce grand capitaine? Souvenez-

vous du fou des fables d'Ésope, qui jetait des pierres à un simple citoyen : Je ne peux vous donner que quelques oboles, lui dit le citoyen; adressez-vous à un grand seigneur, vous serez mieux payé.

Adressez-vous donc, monsieur, au souverain que sert M. le marquis d'Argens, auteur de la traduction du Discours de Julien, et soyez sûr que vous serez payé comme vous méritez de l'être. Faites mieux, examinez devant Dieu votre conduite.

Vous avez cru pouvoir faire chasser de ses terres celui qui n'y a fait que du bien; arracher aux pauvres celui qui les fait vivre, qui rebâtit leurs maisons, qui relève leur charrue, qui encourage leurs mariages, qui par-là est utile à l'État; un vieillard qui a deux fois votre âge; un homme qui devait attendre de vous d'autant plus d'égards, que toute votre famille lui a toujours été chère : votre grand-père a bâti de ses mains un pavillon de sa basse-cour; vos proches parens travaillent actuellement à ses granges; et votre cousin, nommé Mudri, a demandé depuis peu à être son fermier. Plût à Dieu qu'il l'eût été! il eût pu adoucir la mauvaise humeur qui vous dévore, contre un seigneur de paroisse vertueux, qui ne vous a jamais offensé, et qui ne donne à ses paroissiens que des exemples de charité, de véritable piété, de douceur et de concorde.

Quoi! vous avez osé demander qu'on le fît sortir de ses terres, parce que des brouillons vous ont dit qu'il vous trouvait ridicule! Quoi! vous avez proposé la plus cruelle injustice au plus juste de tous les rois! Sachez connaître le siècle où nous vivons, la magnanimité du roi qui nous gouverne, l'équité de ses ministres, les lois que tous les parlemens soutiennent contre des entreprises aussi illicites qu'odieuses.

D'où vient que le curé du seigneur de paroisse que vous insultez, chérit sa vertu, sa piété, sa charité, sa bienfesance, ses mœurs, l'ordre qui est dans sa maison et dans ses terres? D'où vient que ses vassaux et ses voisins le bénissent? D'où vient que le premier président du parlement de Bourgogne et le procureur-général le protégent? D'où vient qu'il a de même la protection déclarée du gouverneur? D'où vient que le grand pape Benoît XIV et son secrétaire des brefs, le cardinal Passionei, digne ministre d'un tel pape, l'ont honoré d'une bonté constante? et d'où vient, enfin, que vous êtes son seul ennemi?

Est-ce parce qu'il a remboursé à ses vassaux l'argent que vous avez exigé d'eux quand vous êtes venu faire votre visite; argent que vous ne deviez pas prendre, et que depuis il vous a été défendu de prendre en Savoie?

Celui que vous insultez, prosterné au pied des autels, prie Dieu pour vous, au lieu de répondre à vos injures : il n'y répondra jamais; et dans le lit de mort où il souffre (et où vous serez comme lui), il n'est ni en état ni en volonté de repousser vos outrages et vos manœuvres.

C'est ici que je dois surtout vous parler de l'impertinente *profession de foi* supposée, dans laquelle on a la bêtise de lui faire dire que *la seconde personne de la Trinité s'appelle* Jésus-Christ, comme si on ne le savait pas; et qu'il *condamne toutes les hérésies et tous les mauvais sens qu'on leur donne.*

Quel sacristain ivre a jamais pu composer un pareil galimatias? Quel brouillon a pu faire dire à un séculier qu'il condamne les hérésies? Je ne crois pas que vous soyez l'auteur de cette pièce extravagante. Vous devez savoir que notre sage monar-

que a imposé le silence à tous ces ridicules reproches d'hérésie, par un édit solennel, enregistré dans tous nos parlemens. D'ailleurs, un seigneur de paroisse qui habite auprès du canton de Berne, et aux portes de Genève, doit de très-grands égards à ces deux républiques. Les noms d'*hérétiques*, de *huguenots*, de *papistes*, sont proscrits par nos traités. Mon parent se contente de prier Dieu pour la prospérité des Treize-Cantons et de leurs alliés, ses voisins.

S'il n'est pas de la communion de Berne, il est de sa religion, en ce que le conseil de Berne est noble et juste, bienfesant et généreux; en ce qu'il a donné des secours à la famille des Sirven, opprimée par un juge de village, ignorant et fanatique. En un mot, il respecte le conseil de Berne, et laisse à vos grands théologaux le soin de le damner. Il est fermement convaincu qu'il n'appartient qu'à messieurs d'Anneci d'envoyer en enfer messieurs de Berne, de Bâle, de Zurich et de Genève: ajoutez-y le roi de Prusse, le roi d'Angleterre, celui de Danemarck, les sept Provinces-Unies, la moitié de l'Allemagne, toute la Russie, la Grèce, l'Arménie, l'Abyssinie, etc., etc.

Il n'appartient, dis-je, qu'à vos semblables, et surtout à l'abbé Riballier, de juger tous ces peuples, attendu qu'il a déjà *Quatre-nations* sous ses ordres: mais pour mon parent et mon ami, il croit qu'il doit aimer tous les hommes, et attendre en silence le jugement de Dieu. Il est absolument incapable d'avoir fait une profession de foi si impertinente et si odieuse. Les faussaires qui l'ont rédigée et qui l'ont fait signer, long-temps après, par des gens qui n'y étaient pas, seraient repris de justice si on les traduisait devant les tribunaux. Les fraudes

qu'on appelait jadis *pieuses*, ne sont plus aujourd'hui que des fraudes.

Celui qu'on fait parler s'en tient à la déclaration de foi qu'il fit étant en danger de mort, quand il fut administré, malgré vous, selon les lois du royaume; déclaration véritable, signée de lui par-devant notaire; déclaration juridique, par laquelle il vous pardonne, et qui démontre qu'il est meilleur chrétien que vous. Voilà sa profession de foi.

Vous avez été vicaire de paroisse à Paris; votre esprit turbulent s'y est signalé par des billets de confession et des refus de sacremens; soyez à l'avenir plus circonspect et plus sage. Vous êtes entre deux souverains également amis de la bienséance et de la paix; une petite partie de votre diocèse est située en France; respectez ses lois, respectez surtout celles de l'humanité. Imitez les sages archevêques d'Albi, de Besançon, de Lyon, de Toulouse, de Narbonne, et tant d'autres pasteurs également pieux et prudens, qui savent entretenir la paix.

Si vous faites la moindre de ces démarches que vous fesiez à Paris, et qui furent réprimées, sachez qu'on prendra la défense d'un moribond dont vous voulez avancer le dernier moment. Je me charge d'implorer la justice du parlement de Bourgogne contre vous.

J'ai renoncé depuis très-long-temps au métier de la guerre; mais je n'ai pas renoncé (il s'en faut beaucoup) aux devoirs qu'imposent la parenté, l'amitié, la reconnaissance à un gentilhomme qui a un cœur, et qui connaît l'honneur, très-inconnu aux brouillons.

Quand vous serez rentré dans les voies de la charité, de l'honnêteté et de la bienséance dont vous vous êtes

tant écarté, je serai alors, avec toutes les formules que votre amour-propre désire, et qui ont fait, à votre honte, le sujet de vos querelles,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur ***.

TRADUCTION

DU POËME DE JEAN PLOKOF,

CONSEILLER DE HOLSTEIN,

SUR

LES AFFAIRES PRÉSENTES.

1770.

I.

Aux armes, princes et républiques, chrétiens si long-temps acharnés les uns contre les autres, pour des intérêts aussi faibles que mal entendus; aux armes contre les ennemis de l'Europe! Les usurpateurs du trône des Constantin vous appellent eux-mêmes à leur ruine; ils vous crient en tombant sous le fer victorieux des Russes: Venez, achevez de nous exterminer.

II.

Le sardanapale de Stamboul, endormi dans la mollesse et dans la barbarie, s'est réveillé un moment à la voix de ses insolens satrapes et de ses prêtres ignorans. Ils lui ont dit: Viole le droit des nations; loin de respecter les ambassadeurs des monarques, commence par ordonner qu'on les mette aux fers, et ensuite nous instruirons la terre en ton nom que tu vas punir la Russie, parce qu'elle t'a désobéi. Je le veux, a répondu le lourd dominateur des Dardanelles et de Marmara. Ses janissaires et ses spahis sont partis, et il s'est rendormi profondément.

III.

Pendant que son ame matérielle se livrait à des songes flatteurs entre deux Géorgiennes aux yeux noirs, arrachées par ses eunuques aux bras de leurs mères, pour assouvir ses désirs sans amour, le génie de la Russie a déployé ses ailes brillantes; il a fait entendre sa voix, de la Néva au Pont-Euxin, dans la Sarmatie, dans la Dacie, au bord du Danube, au promontoire du Ténare, aux plaines, aux montagnes où régnait autrefois Ménélas. Il a parlé, ce puissant génie, et les barbares enfans du Turquestan ont partout mordu la poussière. Stamboul tremble; la cognée est à la racine de ce grand arbre qui couvre l'Europe, l'Asie et l'Afrique de ses rameaux funestes. Et vous resteriez tranquilles! vous, princes, tant de fois outragés par cette nation farouche, vous dormiriez comme Mustapha, fils de Mahmoud!

IV.

Jamais peut-être on ne retrouvera une occasion si belle de renvoyer dans leurs antiques marais les déprédateurs du monde. La Servie tend les bras au jeune empereur des Romains, et lui crie : Délivrez-moi du joug des Ottomans. Que ce jeune prince, qui aime la vertu et la gloire véritable, mette cette gloire à venger les outrages faits à ses augustes ancêtres; qu'il ait toujours devant les yeux Vienne assiégée par un vizir, et la Hongrie dévastée pendant deux siècles entiers.

V.

Que le lion de saint Marc ne se contente pas de se voir avec complaisance à la tête d'un Évangile; qu'il

coure à sa proie; que ceux qui épousent tranquillement la mer toutes les années, fendent ses flots par les proues de cent navires; qu'ils reprennent l'île consacrée à Vénus, et celle où Minos dicta ses lois, oubliées pour les lois de l'Alcoran.

VI.

La patrie des Thémistocle et des Miltiade secoue ses fers en voyant planer de loin l'aigle de Catherine; mais elle ne peut encore les briser. Quoi donc! n'y aurait-il en Europe qu'un petit peuple ignoré, une poignée de Monténégrins, une fourmilière qui osât suivre les traces que cette aigle triomphante nous montre du haut des airs dans son vol impétueux?

VII.

Les braves chevaliers du rocher de Malte brûlent d'impatience de se ressaisir de l'île du Soleil et des Roses que leur enleva Soliman, l'intrépide aïeul de l'imbécille Mustapha. Les nobles et valeureux Espagnols qui n'ont jamais fait de paix avec ces barbares, qui ne leur envoient point de consuls de marchands, sous le nom d'ambassadeurs, pour recevoir des affronts toujours dissimulés; les Espagnols, qui bravent dans Oran les puissances de l'Afrique, souffriront-ils que les sept faibles tours de Bysance osent insulter aux tours de la Castille?

VIII.

Dans les temps d'une ignorance grossière, d'une superstition imbécille, et d'une chevalerie ridicule, les pontifes de l'Europe trouvèrent le secret d'armer les

chrétiens contre les musulmans, en leur donnant, pour toute récompense, une croix sur l'épaule et des bénédictions. L'Éternel, arbitre de l'univers, ordonnait, disaient-ils, que les chevaliers et les écuyers, pour plaire à leurs dames, allassent tout tuer dans le territoire pierreux et stérile de Jérusalem et de Bethléem; comme s'il importait à Dieu et à ces dames que cette misérable contrée appartînt à des Francs, à des Grecs, à des Arabes, à des Turcs, ou à des Corasmins.

IX.

Le but secret et véritable de ces grands armemens était de soumettre l'Église grecque à l'Église latine (car il est impie de prier Dieu en grec, il n'entend que le latin). Rome voulait disposer des évêchés de Laodicée, de Nicomédie et du grand Caire; elle voulait faire couler l'or de l'Asie sur les rivages du Tibre. L'avarice et la rapine, déguisées en religion, firent périr des millions d'hommes; elles appauvrirent ceux même qui croyaient s'enrichir par le fanatisme qu'ils inspiraient.

X.

Princes, il ne s'agit pas ici de croisades : laissez les ruines de Jérusalem, de Séparvaïm, de Corosaïm, de Sodôme et de Gomorrhe; chassez Mustapha, et partagez. Ses troupes ont été battues, mais elles s'exercent par leurs défaites. Un visir montre aux janissaires l'exercice prussien. Les Turcs, revenus de leur étonnement, peuvent se rendre formidables. Ceux qui ont été vaincus dans la Dacie, peuvent un jour assiéger Vienne une seconde fois. Le temps de détruire les Turcs est venu. Si vous ne saisissez pas ce temps, si vous laissez

discipliner une nation si terrible, autrefois sans discipline, elle vous détruira peut-être. Mais où sont ceux qui savent prévoir et prévenir?

XI.

Les politiques diront : « Nous voulons voir de quel côté penchera la balance; nous voulons l'équilibre : l'argent, ce principe de toutes choses, nous manque. Nous l'avons prodigué dans des guerres inutiles qui ont épuisé plusieurs nations, et qui n'ont produit des avantages réels à aucune. » Vous n'avez point d'argent, pauvres princes! les Turcs en avaient moins que vous quand ils prirent Constantinople. Prenez du fer, et marchez.

XII.

Ainsi parlait, dans la Chersonèse cymbrique, un citoyen qui aimait les grandes choses. Il détestait les Turcs ennemis de tous les arts; il déplorait le destin de la Grèce; il gémissait sur la Pologne qui déchirait ses entrailles de ses mains, au lieu de se réunir sous le plus sage et le plus éclairé des rois. Il chantait en vers germaniques; mais les Grecs n'en surent rien, et les confédérés polonais ne l'écoutèrent pas.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE

SUR LES DICTIONNAIRES SATIRIQUES.

1771.

Un de ces plus étranges dictionnaires de parti, un de ces plus imprudens recueils d'erreurs et d'injures par A et par B, est celui d'un nommé Paulian, ex-jésuite, imprimé à Nîmes, chez Gaude, en 1770; il est intitulé : *Dictionnaire philosopho-théologique*, et il n'est assurément ni d'un philosophe, ni d'un vrai théologien; supposé qu'il y ait de vrais théologiens chez les jésuites.

A l'article *Religion*, il dit, que « quiconque ad-» met la religion naturelle, avoue sans peine qu'un » Être infiniment parfait a tiré du néant ce vaste uni-» vers. »

Remarquez cependant qu'il n'y a jamais eu aucun philosophe, aucun patriarche, aucun homme d'une religion naturelle ou surnaturelle, qui ait enseigné la création du néant. Il faudrait être d'une ignorance bien obstinée pour nier que la Genèse n'a aucun mot qui signifie créer de rien. On sait assez que l'hébreu et le grec se servent du mot *faire*, et non du mot *créer*. Ce n'est pas même une question chez les savans.

Au mot *Messie*, Paulian ayant ouï dire que cet article est savamment traité dans la grande Encyclopédie, s'est imaginé que l'auteur était un laïque, et par conséquent que ce morceau était d'un athée; il ne savait pas que cet excellent morceau est de M. Polier de Bottens, théologien beaucoup plus éclairé que lui, et beaucoup plus honnête; il se jette avec fureur sur les laïques, comme sur des esclaves échappés des

chaînes des jésuites. On est indigné des outrages que ce fanatique de collége leur prodigue. A l'article *Mahométisme,* voici comme il parle : « Les dogmes et la » morale de cette religion forment l'Alcoran, livre dont » la lecture n'est permise qu'à un petit nombre de ma- » hométans : on enseigne dans ce livre que Dieu a un » corps, que l'ame est matière, que la circoncision est » nécessaire, que Jésus-Christ est le Messie, que la » béatitude consistera dans les plus sales voluptés. »

Examinons ce seul article; autant de mots, autant de faussetés, et toutes très-palpables. Il est très-faux que la lecture du Koran ne soit permise qu'à un petit nombre. Il faut apprendre à cet ex-jésuite que sur le dos de chaque exemplaire du Koran, ces lignes du Sura 56 (*) sont toujours écrites : *Personne ne doit toucher ce livre qu'avec des mains pures;* c'est pourquoi tout musulman se lave les mains avant de le lire. Ce jésuite s'imagine qu'il en est par toute la terre comme à Rome, où l'on a défendu de lire la Bible sans une permission expresse; il pense qu'on admet dans le reste du monde cette contradiction : voilà la vérité, et vous ne la lirez pas; voilà votre règle, et vous n'en saurez rien.

Dieu a un corps. Rien n'est plus faux encore, c'est une calomnie impertinente. Si Paulian avait lu une bonne traduction de l'Alcoran, il aurait vu au Sura 17 ces propres paroles : « L'esprit a été créé par Dieu même. » Pour prouver que Dieu est un être pur, Mahomet dit au Sura 37, « que Dieu n'a ni fils ni fille; » et dans le Sura 112, « Dieu est le seul Dieu, l'éternel Dieu ; il » n'engendre ni n'est engendré, et rien ne lui ressem- » ble dans toute l'étendue des êtres. »

Il est bien vrai que, dans l'Alcoran, on se sert quelquefois des mots de trône, de tribunal, pour expri-

(*) Les Sura sont les Chapitres.

mer imparfaitement la grandeur de l'Être suprême; mais jamais on ne le rabaisse aux fonctions humaines. Il faut que ce Paulian n'ait jamais lu ce livre dont il parle si affirmativement; il ne connaît pas plus son Alcoran que son Évangile.

L'ame est matière. Il n'y a pas un mot dans tout l'Alcoran qui puisse le moins du monde excuser cette imposture.

La circoncision est nécessaire. Il n'est pas dit un seul mot de la circoncision dans tout l'Alcoran. Mahomet laissa subsister cette pratique ridicule, qu'il trouva établie chez les Arabes de temps immémorial; c'était une superstition ancienne (comme elles le sont toutes), de présenter aux dieux ce qu'on avait de plus cher et de plus noble.

Jésus est le Messie. Cette citation de l'Alcoran est encore très-fausse. Jésus est appelé Christ dans plusieurs endroits du Koran; c'est un nom propre, comme chez Tacite, qui dit: *impellente Christo quodam.*

Au reste, il faut bien observer qu'il y avait, du temps de Mahomet, vers l'Arabie, quelques exemplaires des Évangiles que nous ne recevions pas; comme celui de Barnabé, qui existe encore; celui des basilidiens et des ébionites : c'est dans celui des basilidiens qu'on lisait que Jésus n'avait pas été crucifié, et que Dieu l'avait soustrait à la fureur de ses ennemis. C'est évidemment cet Évangile que Mahomet suivit, sans reconnaître jamais notre Sauveur pour fils de Dieu; car il dit expressément, dans plusieurs endroits, que Dieu n'a ni fils ni fille.

La béatitude dans les plus sales voluptés. Il faut apprendre à ce Paulian que la jouissance de la vue de Dieu est la première récompense promise dans l'Alcoran; il est vrai qu'au Sura 55, il dit que le paradis, c'est-à-dire le jardin, sera composé de trois grands

bosquets, dans l'un desquels sera un large bassin d'eau céleste, entouré de palmiers et de grenadiers. « On trouvera, dit-il, dans ce lieu de délices, de belles vierges aux grands yeux noirs, des houris dont personne n'a jamais approché, et qui reposent sous de riches pavillons, couchées sur des tapis magnifiques. »

Remarquons qu'il n'y a pas, dans ce chapitre, un seul mot qui puisse alarmer la pudeur. On y dit que ces nymphes ne seront connues que par ceux qui leur seront destinés pour époux; ce n'est pas là assurément une sale volupté. Toutes les religions anciennes, qui admirent tôt au tard la résurrection, enseignèrent qu'on ressusciterait avec tous ses sens; il n'était pas déraisonnable de penser que, puisqu'on avait des sens, on aurait aussi des sensations : c'était le sentiment des pharisiens, chez le petit peuple juif; et, s'il est permis de comparer nos livres sacrés et mystérieux aux imaginations des autres peuples, qui sont tous évidemment plongés dans l'erreur, n'avons-nous pas, dans l'Apocalypse, un exemple frappant de ce que je dis? n'y voit-on pas la belle épouse qui se marie avec l'agneau? n'y voit-on pas la Jérusalem céleste toute bâtie d'or et de pierres précieuses? cette ville carrée n'a-t-elle pas soixante lieues en tous sens? les maisons n'y sont-elles pas de soixante lieues de haut? n'y a-t-il pas des canaux d'eau vive, bordés d'arbres qui portent des fruits délicieux? On trouve des allégories à peu près semblables, quoique moins sublimes, dans la plus haute antiquité.

Non-seulement ce Paulian, dans son Dictionnaire, calomnie les musulmans, mais il calomnie toutes les communions chrétiennes, et les sectes, et les particuliers : c'est assez le propre des jésuites; ces malheureux ont pris cette mauvaise habitude dans les écoles où ils ont régenté. Le pédantisme et l'insolence ont formé le caractère de ceux qui ont disputé; ils n'ont pu s'en

défaire après leur dispersion : ils sont comme les Juifs, qui ont conservé leurs anciennes superstitions, n'ayant plus de Jérusalem. Nous laissons encore les Juifs prêter sur gages; et nous laissons aboyer les Paulian et les Nonotte.

Mais ces chiens devraient s'apercevoir qu'ils n'aboient plus que dans la rue, qu'ils sont chassés de toutes les maisons où ils mordaient autrefois.

Ce roquet de Paulian (qui le croirait?) parle encore de la grâce suffisante. Il est vraiment bien question aujourd'hui de la grâce suffisante qui ne suffit pas! Ces sottises fesaient grand bruit sous Louis XIV, quand le misérable Normand Le Tellier, natif de Vire, osait persécuter le cardinal de Noailles. Les querelles ridicules des jansénistes et des molinistes sont oubliées aujourd'hui, comme mille autres sectes qui ont troublé la paix publique dans des temps d'ignorance et de bel esprit.

Je vous enverrai, par la première poste, un relevé des calomnies de Paulian contre les bons chrétiens (*).

(*) Nous n'avons pas trouvé ce relevé, ce sera pour une autre fois : *Oportet cognosci malos.*

SUR UN ÉCRIT ANONIME.

À Ferney, 20 avril 1772.

Dans ce saint temps nous savons comme
On doit expier ses délits,
Et bien dépouiller le vieil homme (*),
Pour rajeunir en paradis.

Une bonne ame, voulant seconder mes intentions, m'a envoyé par la poste, la veille de Pâques, la deux centième brochure qu'on a brochée contre moi depuis quelques années. On m'y fait souvenir d'un de mes péchés que j'avais malheureusement oublié ; tant à mon âge on a la mémoire débile ! Ce péché est la jalousie, l'envie. Je la regarde vraiment comme le huitième péché mortel. On me fait apercevoir que j'en suis très-coupable. Je n'ai plus qu'à faire pénitence et à m'amender.

1° L'on m'apprend que je suis indignement jaloux de Bernard Palissy, qui vivait sur la fin du seizième siècle. Il avança que le falun de Touraine n'est qu'un amas de coquilles, dont les lits s'amoncelèrent les uns sur les autres pendant cinquante mille siècles plus ou moins, lorsque la place où est la ville de Tours était le rivage de la mer. Ma jalouse fureur ayant fait venir une caisse de ce falun, dans lequel je n'ai trouvé qu'une coquille de colimaçon, j'ai pris insolemment ce falun pour une espèce de pierre calcaire friable, pulvérisée par le temps. J'ai cru y reconnaître évidemment mille parcelles d'un talc informe ; et j'ai conclu, avec un orgueil punissable, que c'est une mine qui occupe environ deux lieues et demie. J'ai hasardé cette idée criminelle avec une audace d'au-

(*) Saint Paul aux Éphésiens se sert de ces expressions : *Deponere veterem hominem*, ch. IV, v. 22 ; *Induite novum hominem* ; id., v. 24.

tant plus lâche, que ce falun ne se trouve dans aucun autre pays, ni à quarante lieues de la mer, ni à vingt, ni à dix; et que si c'était un monceau de coquilles déposé par la mer dans une prodigieuse suite de siècles, il y en aurait certainement sur d'autres côtes.

C'est avec une espèce de marne qu'on fume les champs voisins; et j'ai eu l'imprudence de dire, moi qui suis laboureur, que des coquilles de cinquante mille siècles ne me donneraient jamais du blé. Mais j'avoue que je ne l'ai dit que par jalousie contre les Tourangeaux.

2° Cette détestable jalousie que j'ai toujours eue des succès du consul Maillet, m'a porté jusqu'à douter qu'il y ait des amas de coquilles sur les Hautes-Alpes. J'avoue que j'en ait fait chercher pendant quatre ans, et qu'on n'y en a pas trouvé une seule. On n'en trouve pas plus, dit-on, sur les montagnes de l'Amérique; mais ce n'est pas ma faute.

3° Je confesse que les pierres lenticulaires, les étoilées, les glossopètres, les cornes d'Ammon dont mon voisinage est plein, ne m'ont jamais paru des poissons; mais il ne m'était pas permis de le dire.

4° Cette même jalousie m'a fait douter aussi que l'Océan eût produit le mont Atlas; et que la Méditerranée eût fait naître le mont Caucase. J'ai même osé soupçonner que les hommes n'ont pas été originairement des marsouins, dont la queue fourchue s'est changée visiblement en cuisses et en jambes, comme Maillet le prétend avec beaucoup de vraisemblance.

5° C'est avec une malice d'enfer qu'ayant examiné la chaux dont je me sers depuis vingt ans pour bâtir, je n'y ai trouvé ni coquilles, ni oursins de mer.

6° J'avoue que la même envie diabolique m'a empêché de convenir, jusqu'à présent, que ce globe

soit de verre. Je crois que les gens qui l'habitent sont très-fragiles, et surtout moi. Mais, pour peu qu'on veuille absolument que la terre soit de verre, comme l'était autrefois le firmament, j'y consens du meilleur de mon cœur pour le bien de la paix.

7° Cette rage, qui m'a toujours dominé, m'a égaré jusqu'au point de douter que la terre fût un soleil encroûté, ou qu'elle fût originairement une comète. J'ai poussé surtout ma jalousie contre l'apothicaire Arnoult, jusqu'à dire que ses sachets n'ont pas toujours prévenu l'apoplexie. Mais aussi, comme il ne faut pas se faire plus méchant qu'on ne l'est, je n'ai point porté la perversité jusqu'à prétendre qu'il y eût la moindre charlatanerie dans les sciences et dans les arts. J'ai toujours reconnu, grâce au ciel, qu'il n'y a de charlatan en aucun genre.

8° Il est vrai que j'ai été si horriblement jaloux de l'Esprit des Lois, dans mon métier de jurisconsulte, que j'ai osé avoir quelques opinions différentes de celles qu'on trouve dans ce livre, en avouant pourtant qu'il est plein d'esprit et de grandes vues, *qu'il respire l'amour des lois et de l'humanité.* J'ai même parlé très-durement de ses détracteurs. Ce procédé est d'un malhonnête homme, il faut en convenir.

J'ai fait plus, car, dans un livre auquel plusieurs gens de lettres ont travaillé avec un grand succès (*), l'article *Gouvernement anglais* est de moi : et je finis cet article par dire, « après avoir relu celui de » Montesquieu, j'ai voulu jeter au feu le mien. » C'est là le langage de l'envie la plus détestable.

9° Je m'accuse d'avoir osé m'élever avec une colère peu chrétienne, contre certains persécuteurs d'Helvétius et de plusieurs gens de lettres; d'avoir

(*) Les Questions sur l'Encyclopédie.

pris le parti des opprimés contre les oppresseurs; d'avoir seul bravé leur orgueil, leurs cabales et leur malice; mais d'avoir, en même temps, par un esprit de jalousie, manifesté une très-petite partie des opinions dans lesquelles je diffère absolument de lui, de l'avoir dit à lui-même, parce que je l'aimais et l'estimais; c'est une infamie qui ne peut s'excuser.

10° Je me souviens aussi que cette même jalousie, qui me ronge, m'a forcé autrefois de prouver que les tourbillons de Descartes étaient mathématiquement impossibles; que sa matière subtile, globuleuse, cannelée, rameuse, était une chimère; qu'il est faux que la lumière vienne du soleil à nous dans un instant; qu'il est faux qu'il y ait également toujours égale quantité de mouvement dans la nature; qu'il est faux que les planètes soient des soleils; qu'il est faux que les mines de sel et les fontaines viennent de la mer; qu'il est faux que le chyle devienne sang dans le foie, etc., etc., etc., etc., etc.

Mon indigne envie contre Descartes m'emporta jusqu'à cette bassesse. Mais je confesse que je fus entraîné dans ce crime par Aristote, qui me fit donner une pension sur la cassette d'Alexandre, seule pension dont j'aie été régulièrement payé.

11° Je dois confesser encore que Scudéri, Claveret, d'Aubignac, Boisrobert, Colletet, et autres, me firent donner beaucoup d'argent par le trésorier du cardinal de Richelieu, pour écrire contre Corneille, dont j'ai persécuté la famille. Je me suis oublié jusqu'à dire que « si ce grand homme n'était » pas égal à lui-même, dans Attila et dans Agé- » silas, on ne jugeait des génies tels que lui que par » leurs extrêmes beautés, et non par leurs défauts. »

12° Enfin, ma plus grande faute a été de ne pou-

voir supporter l'éclat de la gloire dont notre ami Fréron a ébloui l'univers. Mais ce n'est que par degrés que je me suis livré à l'envie que ce grand homme a excitée en moi. D'abord ce fut une émulation louable, si j'ose le dire; mais enfin les serpens de l'envie me piquèrent. J'ai rendu mon maître ridicule. J'ai goûté le plaisir infernal de rire quand son nom s'est trouvé trop souvent au bout de ma plume.

Étant ainsi convenu avec mon charitable directeur de conscience, que je suis d'un naturel *jaloux, bas, rampant, avide, ennemi des arts, ennemi de la tolérance, flatteur des gens en place, etc.*, et les péchés avoués étant à demi pardonnés, je me flatte que cet honnête homme, que je connais très-bien, sera content de ma confession sincère :

Je ne suis plus jaloux, mon crime est expié.
J'éprouve un sentiment plus doux, plus légitime;
L'auteur d'une lettre anonime
Me fait une grande pitié.

Mais en même temps j'avertis que voilà la première et la dernière fois que je répondrai aux lettres anonimes des polissons et des fous, et même aux lettres des personnes que je n'ai pas l'honneur de connaître; car bien que je sois très-jeune, et que je n'aie que soixante et dix-huit ans, cependant le temps est cher; et il faut tâcher de ne le pas perdre quand on veut apprendre quelque chose.

J'ajoute encore un mot, et assez sérieusement. Quoique j'aie passé à deux reprises quarante ans loin de Paris, dans une profonde retraite, je connais les cabales de la littérature et du théâtre, et même les autres cabales. Je sais combien on se passionne pour un systéme chimérique, pour un mau-

vais ouvrage prôné et oublié, pour une opinion du temps, qui s'évanouit, enfin pour les formes substantielles, les idées innées et l'harmonie préétablie. Trois ou quatre énergumènes s'unissent pour décrier, pour injurier, pour perdre même, s'ils le peuvent, quiconque n'est pas de leur avis. J'ai vu les emportemens et les artifices employés contre ceux qui n'admettaient pour mesure de la force des corps en mouvement, que la masse multipliée par la vitesse. J'ai été témoin des inimitiés les plus vives et les plus cruelles entre ceux qui croyaient parvenir à une mesure exacte et uniforme de tous les méridiens, et ceux qui la croyaient impossible et inutile pour la navigation.

Doutiez-vous des miracles de saint Pâris et des convulsionnaires, vous étiez un lâche flatteur de la cour, un traître, un impie, un ennemi de saint Augustin. Aviez-vous quelques scrupules sur les miracles du bienheureux Régis, jésuite; osiez-vous examiner si un cancre avait en effet rapporté à saint Xavier son crucifix tombé au fond de la mer, on vous appelait *athée* dans vingt libelles.

Il a été un temps, fort court à la vérité, mais il a été, ce temps honteux et ridicule, où quelques gens de lettres ne pouvaient pas supporter un homme qui pensait que la subordination est nécessaire dans la société, qu'un garçon charcutier n'est pas égal en tout à un duc et pair, à un ministre d'État, à un prince; et qu'enfin le mariage de l'héritier d'une couronne avec la fille du bourreau ne serait pas tout-à-fait sortable.

Lorsqu'on fit paraître le Système de la nature (*), livre diffus, incorrect, ennuyeux, fondé sur un seul argument, et encore, argument équivoque, livre sté-

(*) Par le baron d'Holbach.

rile en bons raisonnemens, et pernicieux par les conséquences, mais éblouissant dans un petit nombre de pages par la peinture, quoique usée, de nos misères; lors, dis-je, qu'on prôna ce livre, on ne voulait pas permettre à un philosophe d'être de l'avis de Cicéron et de Platon, et on disait qu'un homme qui reconnaît un Dieu trahit la cause du genre humain. Je ne doute pas que l'auteur et trois fauteurs de ce livre ne deviennent mes implacables ennemis pour avoir dit ma pensée; et je leur déclare que je la dirai tant que je respirerai, sans craindre ni les énergumènes athées, ni les énergumènes superstitieux.

Encore une fois, je connais l'insensé méchant qui, dans sa lettre anonime, m'ose accuser *de caresser les gens en place, et d'abandonner ceux qui n'y sont plus.* Je lui répondrai sans détour qu'il en a menti. Il ne s'agit pas ici des petits vers qui ont formé les coraux, et de la mer qui a formé les montagnes, et de toutes ces pauvretés. Non, infâme calomniateur, non, je n'ai point oublié un homme hors de place qui m'a comblé de bienfaits. J'ai témoigné publiquement la respectueuse estime, la tendre reconnaissance dont je serai pénétré pour lui jusqu'au dernier moment de ma vie. Périsse le monstre qui serait ingrat envers son bienfaiteur! Il n'y a ni ministre ni roi qui ne doive approuver ces sentimens. Vous ne savez pas, misérable, jusqu'où j'ai poussé la fermeté de mon caractère inébranlable dans ses attachemens, comme dans son mépris pour des lâches tels que vous. Non, je n'ai point caressé les gens en place, mais j'ai admiré l'abolissement de la vénalité, abus infâme, contre lequel je m'étais élevé tant de fois; abus qui ne subsistait qu'en France, et qui la déshonorait.

J'ai senti le bonheur des provinces qui m'entourent, et dont les citoyens ne sont plus obligés d'aller

à cent cinquante lieues payer un procureur, à trois mots par ligne, et consumer le reste de leur patrimoine à la porte d'un citoyen orgueilleux qui avait acheté dix mille écus le droit d'achever leur ruine. Je bénis le roi qui nous a délivrés du joug le plus insupportable. J'avais proposé cette réforme il y a vingt ans, je remercie la main qui l'a faite. Je suis citoyen, et vous ne parviendrez à faire regarder comme des flatteurs, ni moi, ni mes parens qui servent l'État dans une place qu'ils n'ont point achetée, mais qu'ils ont méritée; qui joignent la fermeté à la modestie, l'équité à la sensibilité, et qui méprisent vos cabales absurdes autant que vos lettres anonimes.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, le 19 avril 1772.

Vous prêtez de belles ailes à ce Mercure qui n'était pas même galant du temps de Visé, et qui devient, grâce à vos soins, un monument de goût, de raison et de génie.

Votre dissertation sur l'ode me paraît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte et l'exemple. C'est ce que j'avais conseillé il y a long-temps aux journalistes; mais peut-on conseiller d'avoir du talent? Vos traductions d'Horace et de Pindare prouvent bien qu'il faut être poète pour les traduire. M. de Chabanon était très-capable de nous donner Pindare en vers français; et s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il travaillait pour une société littéraire, plus occupée de la connaissance de la langue grecque et des anciens usages, que de notre poésie.

Je pense qu'on ne chanta les odes de Pindare qu'une fois, et encore en cérémonie, le jour qu'on célébrait les chevaux d'Hiéron, ou quelque héros qui avait vaincu à coups de poing. Mais j'ai lieu de croire qu'on répétait souvent à table les chansons d'Anacréon et quelques-unes d'Horace : une ode, après tout, est une chanson; c'est un des attributs de la joie. Nous avons, dans notre langue, des couplets sans nombre qui valent bien ceux des Grecs, et qu'Anacréon aurait chantés lui-même, comme on l'a déjà dit très-justement.

Toute la France, du temps de notre adorable Henri IV, chantait : *Charmante Gabrielle;* et je doute que, dans toutes les odes grecques, on trouve

un meilleur couplet que le second de cette chanson fameuse :

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

A l'égard de l'air nous ne pouvons avoir les pièces de comparaison; mais j'ai de fortes raisons pour croire que la musique grecque est aussi simple que la nôtre l'a été, et qu'elle ressemblait un peu à nos noëls et à quelques airs de notre chant grégorien : ce qui me le fait croire, c'est que le pape Grégoire, quoique né à Rome, était originaire d'une famille grecque, et qu'il substitua la musique de sa patrie aux hurlemens des Occidentaux.

A l'égard des chansons pindariques, j'ai vu avec plaisir, dans un essai de supplément à l'entreprise immortelle de l'Encyclopédie, qu'on y cite des morceaux sublimes de Quinault, qui ont toute la force de Pindare, en conservant toujours cet heureux naturel qui caractérise le phénix de la poésie chantante: comme l'appelle La Bruyère.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante;
Les superbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante.
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante;
Jupiter l'a contraint de vomir, à nos yeux,
Les restes enflammés de sa rage expirante;
Jupiter est victorieux
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation, qu'on appelle récitatif, donnait un nouveau prix à ces vers héroïques pleins d'images et d'harmonie. Je ne sais s'il est possible de pousser plus loin cet art de la déclamation que dans la dernière scène d'Armide; et je pense qu'on ne trouvera, dans aucun poète grec, rien d'aussi attachant, d'aussi animé, d'aussi pittoresque, que ce dernier morceau d'Armide, et que le quatrième acte de Roland.

Non-seulement la lecture d'une ode me paraît un peu insipide à côté de ces chefs-d'œuvre qui parlent à tous les sens; mais je donnerais, pour ce quatrième acte de Quinault, toutes les satires de Boileau, injuste ennemi de cet homme unique en son genre, qui contribua comme Boileau à la gloire du grand siècle, et qui savait apprécier les sombres beautés de son ennemi, tandis que Boileau ne savait pas rendre justice aux siennes.

Je reviens à nos odes: elles sont des stances, et rien de plus; elles peuvent amuser un lecteur, quand il y a de l'esprit et des vérités: par exemple, je vous prie d'apprécier cette stance de La Motte:

Les champs de Pharsale et d'Arbelles,
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un et l'autre dignes modèles
Que se proposent les grands cœurs;
Mais le succès a fait leur gloire;
Et si le sceau de la victoire
N'eût consacré ces demi-dieux,
Alexandre, aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et César qu'un séditieux.

(La Sagesse du roi, ode, str. 4.)

Dites-moi si vous connaissez rien de plus vrai, de plus digne d'être senti par un roi et par un philo-

sophe. Pindare ne parlait pas ainsi à cet Hiéron, qui lui donna pour ses louanges cinq talens, évalués du temps du grand Colbert à mille écus le talent, lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande ode, ou plutôt la grande hymne d'Horace, pour les jeux séculaires, est belle dans un goût tout différent. Le poète y chante Jupiter, le soleil, la lune, la déesse des accouchemens, Troie, Achille, Énée, etc. Cependant il n'y a point de galimatias; vous n'y voyez point cet entassement d'images gigantesques, jetées au hasard, incohérentes, fausses, puériles par leur enflure même, et qui sont cent fois répétées sans choix et sans raison; ce n'est pas à Pindare que j'adresse ce petit reproche.

Après avoir très-bien jugé, et même très-bien imité Horace et Pindare; et après avoir rendu au très-estimable M. de Chabanon la justice que mérite sa prose noble et harmonieuse, qui paraît si facile, malgré le travail le plus pénible, vous avez rendu une autre espèce de justice. Vous avez examiné, avec autant de goût et de finesse que de sagesse et d'honnêteté, je ne sais quelle satire un peu grossière, intitulée *Épître de Boileau* (*). Je ne la connais que par le peu de vers que vous en rapportez, et dont vous faites une critique très-judicieuse. Je vois que plusieurs personnes d'un rare mérite sont attaquées dans cette satire, MM. de Saint-Lambert, de Lille, Saurin, Marmontel, Thomas, du Belloi; et vous-même, monsieur, vous paraissez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'avise de dire à tous ceux qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de la littérature française.

Comment serait reçu un écolier qui viendrait se

(*) Par Clément de Dijon. *Voir* Épître à Boileau, t. LXI, p. 388, et les notes sur cette épître.

présenter dans une académie le jour de la distribution des prix, et qui dirait à la porte : Messieurs, je viens vous prouver que vous êtes les plus méprisables des gens de lettres? Il faudrait commencer par être très-estimable pour tenir un tel discours, et alors on ne le tiendrait pas.

Lorsque la raison, les talens, les mœurs de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité, il sentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. Il verra qu'un satirique qui ne couvre pas, par des talens éminens, ce vice né de l'orgueil et de la bassesse, croupit toute sa vie dans l'opprobre; qu'on le hait sans le craindre, qu'on le méprise sans qu'il fasse pitié; que toutes les portes de la fortune et de la considération lui sont fermées; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infâme, sont les premiers à l'abandonner; et que les hommes méchans qui instruisent un chien à mordre, ne se chargent jamais de le nourrir.

Si l'on peut se permettre un peu de satire, ce n'est, ce me semble, que quand on est attaqué. Corneille, vilipendé par Scudéri, daigna faire un mauvais rondeau contre le gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde. Fontenelle, honni par Racine et par Boileau, leur décocha quelques épigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre défensive; il y a eu des rois qui ne s'en sont pas tenus à cette guerre de nécessité.

Pour vous, monsieur, il me semble que vous soutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez vos ennemis en triomphant d'eux; vous ressemblez à ces braves généraux qui traitent leurs prisonniers avec politesse, et qui leur font faire grande chère.

Il faut avouer que la plupart des querelles littéraires sont l'opprobre d'une nation.

C'est une chose plaisante à considérer que tous ces bas satiriques qui osent avoir de l'orgueil : en voici un qui reproche cent erreurs historiques à un homme qui a étudié l'histoire toute sa vie. Il n'est pas vrai, lui dit-il, que les rois de la première race aient eu plusieurs femmes à la fois; il n'est pas vrai que Constantin ait fait mourir son beau-père, son beau-frère, son neveu, sa femme et son fils; il est vrai que l'empereur Julien, qui n'était point philosophe, immola une femme et plusieurs enfans à la lune, dans le temple de Carrès; car Théodoret l'a dit, et c'était un secret sûr pour battre les Perses, que de prendre une femme par les cheveux, et de lui arracher le cœur. Il n'est pas vrai que jamais un laïque ait confessé un laïque; témoin le sire de Joinville, qui dit avoir confessé et absous le connétable de Chypre, selon qu'il en avait le droit; et témoin saint Thomas, qui dit expressément : « La confession à un laïque n'est pas » sacrement, mais elle est comme sacrement, » *Confessio, ex defectu sacerdotis laïco, est sacramentalis quodammodò* (tome II, p. 255). Il est faux que les abbesses aient confessé jamais leurs religieuses; car Fleuri, dans son Histoire ecclésiastique, dit qu'au treizième siècle les abbesses, en Espagne, confessaient les religieuses et prêchaient (t. XVI, p. 246); car ce droit fut établi par la règle de saint Basile (tom. II, p. 453); car il fut long-temps en usage dans l'Église latine (Martenne, tom. II, p. 39). Il n'est pas vrai que la Saint-Barthélemi fut préméditée; car tous les historiens, à commencer par le respectable de Thou, conviennent qu'elle le fut. Il est vrai que la pucelle d'Orléans fut inspirée; car Monstrelet, contemporain, dit expressément le contraire : donc vous êtes un ennemi de Dieu et de l'État.

Quand on a daigné répondre à cet homme, car il

faut répondre sur les faits et jamais sur le goût, il fait encore un gros livre pour sauver son amour-propre, et pour dire que, s'il s'est trompé sur quelques bagatelles, c'était à bonne intention.

Vous avez grande raison, monsieur, de ne pas baisser les yeux vers de tels objets; mais ne vous lassez pas de combattre en faveur du bon goût: avancez hardiment dans cette épineuse carrière des lettres, où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous savez que les serpens sont sur la route, mais qu'au bout est le temple de la gloire. Ce n'est point l'amitié qui m'a dicté cette lettre; c'est la vérité: mais j'avoue que mon amitié pour vous a beaucoup augmenté avec votre mérite, et avec les malheureux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devait encourager.

AU MÊME.

Juillet *ou* auguste 1772.

Vous n'êtes pas, monsieur, le seul à qui l'on ait attribué les vers d'autrui. Il y a eu, de tout temps, des pères putatifs d'enfans qu'ils n'avaient pas faits.

M. d'Hannetaire, homme de lettres et de mérite, retiré depuis long-temps à Bruxelles, se plaint à moi, par sa lettre du 6 juin, qu'on ait imprimé sous mon nom une épître en vers qu'il revendique. Elle commence ainsi:

En vain, en quittant ton séjour,
Cher ami, j'abjurai la rime;
La même ardeur encor m'anime,
Et semble augmenter chaque jour.

Il est juste que je lui rende son bien dont il doit être jaloux. Je ne puis choisir de dépôt plus convenable que celui du Mercure, pour y consigner ma déclaration authentique, que je n'ai nulle part à cette pièce ingénieuse, qu'on m'a fait trop d'honneur, et que je n'ai jamais vu cet ouvrage, ni M. de M......... auquel il est adressé, ni le recueil où il est imprimé. Je ne veux point être plagiaire, comme on le dit dans l'Année littéraire. C'est ainsi que je restituai fidèlement, dans les journaux, des vers d'un tendre amant pour une belle actrice de Marseille. Je protestai, avec candeur, que je n'avais jamais eu les faveurs de cette héroïne. Voilà comme, à la longue, la vérité triomphe de tout. Il y a cinquante ans que les libraires ceignent tous les jours ma tête de lauriers qui ne m'appartiennent point. Je les restitue à leurs propriétaires, dès que j'en suis informé.

Il est vrai que ces grands honneurs, que les libraires et les curieux nous font quelquefois à vous et à moi, ont leurs petits inconvéniens. Il n'y a pas longtemps qu'un homme, qui prend le titre d'avocat, et qui divertit le barreau, eut la bonté de faire mon testament et de l'imprimer. Plusieurs personnes, dans nos provinces et dans les pays étrangers, crurent en effet que cette belle pièce était de moi; mais comme je me suis toujours déclaré contre les testamens attribués aux cardinaux de Richelieu, de Mazarin et d'Alberoni, contre ceux qui ont couru sous les noms des ministres d'État Louvois et Colbert, et du maréchal de Belle-Isle, il est bien juste que je m'élève aussi contre le mien, quoique je sois fort loin d'être ministre. Je restitue donc à M. Marchand, avocat en parlement, mes dernières volontés qui ne sont qu'à lui; et je le supplie au moins de vouloir bien regarder cette déclaration comme mon codicille.

En attendant que je le fasse mon exécuteur testamentaire, je dois, pendant que je suis encore en vie, certifier que des volumes entiers de lettres imprimées sous mon nom, où il n'y a pas le sens commun, ne sont pourtant pas de moi.

Je saisis cette occasion pour apprendre à cinq ou six lecteurs, qui ne s'en soucient guère, que l'article *Messie*, imprimé dans le Dictionnaire encyclopédique, et dans plusieurs autres recueils, n'est pas mon ouvrage, mais celui de M. Pollier de Bottens, qui jouit d'une dignité ecclésiastique dans une ville célèbre, et dont la piété, la science et l'éloquence sont assez connues. On m'a envoyé depuis peu son manuscrit, qui est tout entier de sa main.

Il est bon d'observer que, lorsqu'on croyait cet ouvrage d'un laïque, plusieurs confrères de l'auteur le condamnèrent avec emportement; mais quand ils surent qu'il était d'un homme de leur robe, ils l'admirèrent. C'est ainsi qu'on juge assez souvent, et on ne se corrigera pas.

Comme les vieillards aiment à conter, et même à répéter, je vous ramentevrai qu'un jour les beaux esprits du royaume, et c'étaient le prince de Vendôme, le chevalier de Bouillon, l'abbé de Chaulieu, l'abbé de Bussi, qui avait plus d'esprit que son père, et plusieurs élèves de Bachaumont, de Chapelle et de la célèbre Ninon, disaient à souper tout le mal possible de La Motte-Houdart. Les fables de La Motte venaient de paraître : on les traitait avec le plus grand mépris; on assurait qu'il lui était impossible d'approcher des plus médiocres fables de La Fontaine. Je leur parlai d'une nouvelle édition de ce même La Fontaine, et de plusieurs fables de cet auteur qu'on avait retrouvées. Je leur en citai une; ils furent en extase; ils se récriaient. Jamais La Motte n'aura ce style, disaient-ils : quelle fi-

nesse et quelle grâce! on reconnaît La Fontaine à chaque mot. La fable était de La Motte.

Passe encore, lorsqu'on ne se trompe que sur de telle fables; mais lorsque le préjugé, l'envie, la cabale, imputent à des citoyens des ouvrages dangereux; lorsque la calomnie vole de bouche en bouche aux oreilles des puissans du siècle; lorsque la persécution est le fruit de cette calomnie : alors, que faut-il faire? *cultiver son jardin* comme Candide.

QUELQUES

PETITES HARDIESSES (*)

DE M. CLAIR,

A L'OCCASION D'UN PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS (**).

En lisant le panégyrique de saint Louis, prononcé par M. Maury devant notre illustre Académie, je croyais, à l'article des Croisades, entendre ce Cucupiètre ou Pierre l'ermite, changé en Démosthènes et en Cicéron. Il donne presque envie de voir une croisade. J'avoue que je ne serais pas fâché qu'on en fît une contre l'empire ottoman. J'aime l'Église grecque; elle est la mère de l'Église latine. J'ai ouï dire qu'il y a quelques princes qui, dans l'occasion, s'uniraient pour relever, non pas trop haut, mais sur ses pieds, le patriarche de Constantinople écrasé par le muphti. Je verrais avec plaisir la belle Grèce, la patrie d'Alcibiade et d'Anacréon, délivrée de son long esclavage. Il serait doux de souper dans Athènes libre, avec Aspasie et Périclès, au sortir d'une tragédie de Sophocle.

Mais pour aller faire la guerre vers Immaüs et Corozaïm, je confesse que ce n'est pas mon goût.

Tous les premiers historiens des croisades semblent mordus des mêmes tarentules que les croisés. Il semble, à les entendre, qu'on rendait un service important à Dieu, en abandonnant la culture des terres les plus fertiles de l'Occident, en portant son or et son argent dans un pays aride, en visitant les saints lieux sur

(*) 1772.

(**) Ce panégyrique remarquable fut prononcé par l'abbé Maury, le 25 auguste 1772.

un cheval de charrette, avec sa maîtresse en croupe, et en se fesant tuer par des Turcs, et par des Sarrazins, à dix-huit cents lieues de sa patrie.

De droit, on n'en avait aucun. Quelle fut donc l'origine de cette fureur épidémique qui dura deux cents années, et qui fut toujours signalée par toutes les cruautés, toutes les perfidies, toutes les débauches, toute la démence dont la nature humaine est capable?

.... L'armi pietose, e'l capitano
Che'l gran sepolcro liberò di Cristo....
..... Col senno, e con la mano.

(Ger., lib., ch. I, st. 1.)

est fort bon dans un poëme épique; mais il n'en est pas de même dans l'histoire telle que le *senno* l'exige aujourd'hui.

Je hasarde de dire avec soumission, et en me trompant peut-être, que les papes conçurent ce vaste et hardi dessein de transporter l'Europe militaire en Asie. Les pèlerinages étaient fort à la mode; ils avaient commencé dans l'Orient, à la Mecque, où les savans arabes prétendaient qu'Abraham et Ismaël étaient enterrés. On avait imité ces émigrations passagères dans l'Occident. On allait visiter à Rome les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, dont les corps reposent dans cette ville, selon les savans occidentaux: mais l'opinion répandue depuis très-long-temps parmi les chrétiens, que le monde allait finir, avait, depuis près de cent ans, détourné les fidèles du pèlerinage de Rome au pèlerinage de Jérusalem. Le tombeau de Jésus-Christ l'emportait, comme de raison, sur le tombeau de ses disciples, quoique, après tout, la saine critique n'ait pas plus de preuve démonstrative de l'endroit précis où notre

Seigneur fut enseveli, que de celui où gît le corps d'Abraham.

Le monde ne finissant point, et les Turcs, maîtres de Jérusalem, rançonnant les pèlerins, ces pieux voyageurs latins se plaignirent, non-seulement des Turcs qui leur fesaient payer trop cher leur dévotion, mais encore plus des Arabes qui les dépouillaient, et beaucoup plus des Grecs chrétiens qui ne les assistaient pas à leur retour par Constantinople; car les malheureux et les imprudens s'irritent plus contre leurs frères qui ne les secourent pas, que contre les ennemis qui les dépouillent.

Le premier qui imagina d'armer l'Occident contre l'Orient, sous prétexte d'aider les pèlerins et de délivrer les saints lieux, fut ce pape Grégoire VII, ce moine si audacieux, cet homme si fourbe à la fois et si fanatique, si chimérique et si dangereux, cet ennemi de tous les rois, qui établit sa chaire de saint Pierre sur des trônes renversés. On voit par ses lettres qu'il s'était proposé de publier une croisade contre les Turcs; mais cette croisade devait nécessairement être dirigée contre l'empire chrétien de Constantinople. On ne pouvait rétablir l'Église latine en Asie, que sur les ruines de la grecque, sa rivale éternelle; et on ne pouvait écraser cette Église qu'en prenant Constantinople.

Urbain II eut le même dessein. C'est cet Urbain II qui aggrava la persécution commencée par Grégoire VII, contre le grand et infortuné empereur Henri IV; c'est lui qui arma le fils contre le père, et qui sanctifia ce crime; c'est lui qui, né sujet du roi de France Philippe Ier, osa excommunier son souverain dans la France même, où il prêcha la croisade.

Le dessein était si bien pris de s'emparer de Con-

stantinople, que l'évêque Monteil, légat du pape et guerrier, voulut absolument qu'on commençât l'expédition par le siége de cette capitale, et qu'on exterminât les chrétiens grecs avant d'aller aux Turcs. Le comte Bohemondo, qui était dans le secret, n'eut jamais d'autre avis. Hugues, frère du roi de France, n'ayant ni troupes ni argent, ayant hautement soutenu ce projet, fut assez imprudent pour aller faire une visite à l'empereur Alexis Comnène, qui le fit arrêter, et qui eut ensuite la générosité de le relâcher. Enfin ce Goffreddo, qui n'était point du tout le chef des croisés, comme on l'a cru, attaqua les faubourgs de la ville impériale *col senno e con la mano,* pour son premier exploit; mais trop heureux de faire sa paix avec l'empereur, il obtint enfin la permission d'aller à Jérusalem, dont le comte de Toulouse et le prince de Tarente lui ouvrirent le chemin par la prise ou plutôt par la surprise d'Antioche. En un mot, le but de cette croisade était si bien de se saisir de l'empire grec, que les croisés s'en emparèrent en 1204, et en furent les maîtres pendant environ cinquante ans.

Si tout cela fut juste, je m'en rapporte à Grotius, *De jure belli et pacis* (*).

Alors les papes se virent élevés à ce point de grandeur dont les califes descendaient. Ces califes avaient commencé par porter le glaive et l'encensoir : les papes, qui commencèrent par l'encensoir, se servirent ensuite du glaive des princes. S'ils s'en étaient armés eux-mêmes, ils auraient peut-être, à l'aide du fanatisme de ces temps, réuni sous leurs lois

(*) Ce traité célèbre fut composé à Balagny, près de Senlis, dans la maison de campagne du président de Mesmes, par le Hollandais Groot que nous appelons Grotius, qui en fit imprimer la première édition à Paris en 1625.

les empires d'Orient et d'Occident du même bras dont ils terrassaient Henri IV, Frédéric Barberousse et Frédéric II; mais ils restèrent dans Rome, et ils ne combattirent qu'avec des bulles.

On sait comment les Grecs chassèrent les Latins, et reprirent leur malheureux empire : on sait comment les musulmans exterminèrent tous les croisés dans l'Asie-Mineure et dans la Syrie. Il ne resta de ces multitudes de barbares émigrans, que quelques ordres religieux qui firent vœu au Dieu de paix de verser le sang humain.

Ce fut dans ces circonstances que saint Louis eut le malheur de faire le même vœu à Paris dans un accès de fièvre, pendant lequel il crut entendre une voix céleste qui lui ordonnait d'entreprendre une croisade. Il devait bien plutôt écouter la véritable voix céleste, celle de la raison, qui lui ordonnait de rester chez lui, de continuer à faire fleurir dans son royaume l'agriculture, le commerce et les lois; d'être le père de son peuple, et l'arbitre de ses voisins. Il jouissait de cette gloire; et s'il voulait conquérir, il pouvait être plus à propos de prendre la Guienne que d'aller lui-même se faire prendre en Égypte, en appauvrissant et en dépeuplant son royaume.

Il suivait, dit-on, le préjugé du temps. C'était à sa grande ame de se mettre au-dessus du préjugé. Il lui appartenait de changer son siècle. Il avait déjà donné cet utile exemple en résistant avec piété aux entreprises de la cour de Rome. Que ne résistait-il de même à la démence des croisades, lui qui regardait le bien de son État comme son premier devoir? Qu'est-ce donc que la France avait à démêler avec Jérusalem? quel intérêt, quelle raison, quel traité l'appelaient en Égypte? S'il y avait quelques Français esclaves dans cette contrée, le vieux et sage

Meleksala, qui demandait la paix, les lui aurait rendus pour mille et mille fois moins d'argent que ne lui coûta sa fatale entreprise. Nulle nation ne le pressait d'aller faire en Égypte une guerre qui l'aurait ruiné quand même elle eût été heureuse. Au contraire, toutes les nations de l'Europe étaient lasses de ces croisades ridicules et affreuses, à commencer par Rome même.

On reproche à notre siècle de ne condamner sa croisade que parce qu'il était un saint; mais c'est (nous osons le dire) parce qu'il était un saint, qu'il ne devait pas l'entreprendre. Il la fit en saint et en héros sans doute; mais s'il eût employé autrement ses grandes vertus, il eût été plus saint et plus héros.

C'est parce que nous révérons sa mémoire avec amour, que nous pleurons sur lui, qui se rendit le plus malheureux des hommes; sur sa femme, qui accoucha dans une prison de l'Égypte, dans la crainte continuelle de la mort; sur son fils, qui périt avec le père dans ces entreprises funestes; sur son frère le comte d'Artois, dont les vainqueurs portèrent la tête au bout d'une lance; sur la fleur de la chevalerie égorgée à ses yeux; sur cinquante mille Français perdus dans cette expédition désastreuse.

Nous chérissons sa mémoire, nous nous prosternons devant ses autels; mais qu'on nous permette d'estimer son vainqueur Almoadan qui le fit guérir de la peste et qui lui remit deux cent mille *besans* d'or de sa rançon. On le sait, et on doit le dire : les Orientaux étaient alors les peuples instruits et civilisés; et nous étions les barbares.

Enfin, Blanche, sa mère, qui savait gouverner, désapprouva hautement cette croisade; et l'on peut faire gloire de penser comme la reine Blanche.

Je suppose maintenant qu'on raconte à un homme

de bon sens l'histoire de cette croisade de saint Louis, et qu'on lui dise tout ce qu'il a fait de sage, de grand, de beau, c'est-à-dire, de juste, avant cette héroïque imprudence (*a*); l'homme de bon sens dira sans doute : Ce grand roi n'en commettra pas une seconde. Mais qu'il sera étonné quand vous lui apprendrez qu'il retourne encore en Afrique, qu'il fait encore une croisade plus funeste que la première, puisqu'elle coûta à la France le meilleur de ses rois et le plus grand homme de l'Europe! Ce n'est plus en Égypte qu'il porte la guerre, c'est à Tunis. Et pour qui va-t-il faire cette guerre funeste? Pour un de ses frères, à la vérité; mais pour un usurpateur, pour un barbare, souillé lâchement du sang de Conradin, légitime héritier des Deux-Sicile et du duc d'Autriche; pour un monstre (appelons les choses par leur nom, si nous espérons d'effrayer les tyrans), pour un monstre qui fit servir la religion et la justice, le pape et les bourreaux, au supplice de deux têtes couronnées, innocentes et respectables.

Ce Charles d'Anjou réclamait un petit subside que lui devait le roi de Tunis; et dans la vue de recouvrer ce peu d'argent pour Naples, on chargea la France d'impôts si accablans, que le peuple fit entendre partout ses cris de douleur, et que tout le clergé refusa long-temps de payer.

Charles d'Anjou fit accroire à son frère que le roi de Tunis voulait se faire chrétien, et qu'il n'attendait

(*a*) L'abbé Velly avoue dans son Histoire, qu'on la traita de *pieuse extravagance, et qu'un roi sage ne devait ni l'autoriser ni la protéger.* Joinville s'exprime bien plus fortement. Voici ses paroles: « J'ai » ouï dire que ceux qui conseillèrent au bon roi cette entreprise » firent un très-grand mal, et péchèrent mortellement. »

Au reste, il faut savoir que le Joinville que nous lisons est une traduction faite du temps de François I[er]. Le jargon de Joinville ne s'entend plus.

que l'armée française pour déclarer sa conversion. Saint Louis partit sur cette étrange espérance.

Il voulait de Tunis aller vers la Palestine ; il n'y avait plus de chrétiens dans ce triste pays, nul reste de ces multitudes innombrables, sinon quelques esclaves qui avaient renoncé à leur religion.

Le fameux Bondocdar (*a*), autrefois l'un des émirs qui avaient le plus servi aux défaites de saint Louis, était soudan de Damas, de la Syrie et de l'Égypte. Ses armées montaient, dit-on, à trois cent mille hommes : il avait toujours été vainqueur. Nos chroniqueurs en parlent comme d'un brigand ; tous les Orientaux le regardent comme un héros égal aux Saladin, aux Omar et aux Alexandre.

C'était contre ce grand homme que saint Louis avait le courage d'aller combattre sur les ossemens de deux millions de croisés morts en Syrie, avec une faible armée, déjà découragée par les défaites de celles qui l'avaient précédée. Il n'eut pas le malheur de parvenir jusqu'à Bondocdar ; il mourut de la peste sur les sables de l'Afrique, et laissa son royaume dans la désolation et dans la pauvreté. Quels sentimens doit-il

(*a*) *N. B.* Velly, dans son Histoire de France, fait dire à ce Bondocdar « qu'il aimait mieux un petit nombre de gens sobres, » qu'une multitude d'efféminés, vils esclaves, plus propres à briller » dans l'obscurité des tavernes et des ruelles, que dans les nobles » champs du dieu Mars. » Il n'est guère probable qu'un soudan ait tenu un tel discours, qu'il ait parlé du dieu Mars, des tavernes et des ruelles, que les musulmans ne connaissaient pas. Il n'y avait point chez eux de tavernes, encore moins de ruelles. L'abbé Velly lui prête son langage, ou plutôt le langage des écrivains des charniers du temps de Louis XIII. Il y a des morceaux bien faits dans Velly; on lui doit des éloges et de la reconnaissance; mais il faudrait avoir le style de son sujet : et pour faire une bonne histoire de France, il ne suffirait pas d'avoir du discernement et du goût, il faudrait assembler long-temps tous ses matériaux à Paris, et aller faire imprimer son ouvrage en Hollande.

inspirer? Il faut le révérer à jamais, le chérir, l'admirer et le plaindre (*a*).

Nous avons parlé des guerres de ce prince infortuné : parlons des lois de ce prince juste. On lui attribue une pragmatique-sanction, et les établissemens qui portent son nom. Mais comment n'avons-nous pas, du moins, une copie authentique et légale de ces deux fameuses pièces, quand nous en avons de ses simples ordonnances? Comment peut-on croire que saint Louis ait cité le Code et le Digeste, qui n'étaient nullement connus de son temps en France?

On se fonde sur l'opinion commune qui lui attribua ces lois plusieurs années après sa mort. Mais n'a-t-on pas imputé au cardinal de Richelieu le testament ridicule qui déshonorerait sa mémoire s'il était de lui, et qu'on a reconnu trop tard pour n'être pas son ouvrage?

A Dieu ne plaise que saint Louis ait fait un code où l'on ordonnait de brûler vive une pauvre femme qui recélait un petit vol pour lequel le voleur était pendu;

Qu'il ait privé les enfans de la succession mobiliaire d'un père mort malheureusement sans être confessé, après huit jours de maladie;

Qu'il ait fait arracher les yeux à ceux qui *emblent un cheval* (*);

Qu'il ait permis qu'on excommuniât pour dettes;

Qu'il ait condamné à la corde tout gentilhomme qui se serait sauvé de prison;

(*a*) Velly dit que « saint Louis songeait à rendre son fils Philippe » digne du premier sceptre du monde. » Cela n'est pas poli pour l'empereur, ni pour l'impératrice de Russie, ni pour le grand-seigneur, ni pour le grand-mogol, ni pour l'empereur de la Chine. Le sceptre de la France était un très-beau sceptre; mais la modestie l'aurait embelli encore.

(*) Embler : voler, dérober. Terme roman.

Qu'on coupât le poing au fabricant qui vendrait du drap trop étroit.

Ce sont là des lois de Dracon, et non des lois de saint Louis. N'outrageons point sa mémoire jusqu'à l'en croire l'auteur.

Défions-nous de tout ce qu'on a écrit dans ces temps d'ignorance et de barbarie. Comparons un moment ces nuits de ténèbres à nos beaux jours : comparons la multitude de nos florissantes villes avec ces prisons qu'on appelait fertés, châtels, roches, basties, bastilles; nos arts perfectionnés, à la disette de tous les arts; la politesse, à la grossièreté; les scandales sanglans et abominables de Rome, à la paix, à la décence, à la politique circonspecte qui rendent aujourd'hui le séjour de Rome délicieux; l'absurde atrocité anglaise, au siècle de Newton; la raison humaine perfectionnée, à l'instinct humain abruti; nos mœurs douces et polies, aux mœurs agrestes et féroces. Saint Louis en sera plus grand pour s'être élevé, dans ses domaines peu étendus, au-dessus de la fange où l'Europe était plongée. Mais nous en serons plus heureux en considérant que nous n'avons été que des barbares dans un si grand nombre de siècles, et que nous ne le sommes plus.

A UN ACADÉMICIEN
DE SES AMIS.
1772.

. . . .
. . . .

Si on ne veut point croire dans Paris que le jeune comte de Schovalo, chambellan de l'impératrice de Russie, et président d'un bureau de la législation, soit l'auteur de l'Épître à Ninon, c'est apparemment par modestie; car cette épître est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à notre nation. C'est une chose bien surprenante que n'ayant été, je crois, que trois mois à Paris, il ait pris si bien ce que vous appelez *le ton de la bonne compagnie*, qu'il l'ait perfectionné, qu'il y ait ajouté l'élégance et la correction, si inconnues à quelques seigneurs français qui n'ont pas daigné apprendre l'orthographe.

M. de Schovalo fesait déjà de très-jolis vers français quand il était chez moi, il y a quelques années; et nous avons eu depuis, dans des recueils, quelques pièces fugitives de lui, très-bien travaillées.

Il se trompe en disant que Chapelle

> A côté de Ninon fredonnait un refrain.

Chapelle, qu'on a beaucoup trop loué, était bien loin de fredonner des chansons à côté de Ninon. Cet ivrogne, qui eut quelques saillies agréables, était son mortel ennemi, et fit contre elle des chansons assez grossières. En voici une :

> Il ne faut pas qu'on s'étonne
> Si parfois elle raisonne

De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir... *vécu*
Avec ce grand personnage.

Ce n'est pas là le style de M. le comte de Schovalo. J'écris son nom comme nous le prononçons : car je ne saurais me faire aux doubles *W*, pour lesquels j'ai toujours eu la plus grande aversion, ainsi que pour le mot *françois*.

J'admire les gens qui m'attribuent cette Épître : ils m'imputent de m'être donné des louanges qui sont pardonnables à l'amitié de M. de Schovalo, mais qui seraient assurément très-ridicules dans ma bouche.

J'ai lu par hasard des nouvelles à la main, n° 25, dont l'auteur prétend que je me suis caché sous le nom de M. de Schovalo; il pourrait dire également que je me cache aussi tous les jours sous le nom du roi de Prusse, qui fait des choses non moins étonnantes en notre langue, et sous celui de l'impératrice de Russie, qui écrit en prose comme son chambellan en vers. Des fadaises insipides dont tant de petits Welches nous inondent, croyant être de vrais Français, sont bien loin d'égaler les chefs-d'œuvre étrangers dont je vous parle; c'est que ces petits Welches n'ont que des mots dans la tête, et que ces génies du Nord pensent solidement.

J'emploie le double *W* pour les Welches : il faut être barbare avec eux.

Les minces écrivains de nouvelles et d'inutilités m'imputent une lettre d'un ecclésiastique sur les jésuites, et je ne sais quel *Taureau blanc* (*). Je vous

(*) Titre d'un des romans philosophiques.

assure que je ne me mêle point des jésuites; je suis comme le pape, je les ai pour jamais abandonnés, excepté père Adam que j'ai toujours chez moi. A l'égard des taureaux blancs ou noirs, je m'en tiens à ceux que j'élève dans mes étables, et avec lesquels je laboure. Il y a soixante ans que je suis un peu vexé, et je m'en console dans ma chaumière, pratiquant *quid faciat lætas segetes.....* J'ai surtout *lœtum animum,* malgré la cabale qui croit m'affliger, et dont je me moquerai tant que j'aurai un souffle de vie, etc.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE

SOUS LE NOM DE M. DE MORZA (*), A M. ***.

1772.

Votre Paulian, monsieur, est aussi ignoré dans Paris, que les tragédies et les comédies de l'année passée, les oraisons funèbres faites dans ce siècle, les almanachs des muses, et la foule innombrable des autres fadaises dont la presse est surchargée. Ce n'est pas seulement la rage d'un fanatisme imbécile qui met la plume à la main de ces gens-là ; c'est une autre espèce de rage, qui est le résultat de la misère, de la faim, de la répugnance pour un métier honnête, et de cet orgueil secret qui se mêle aux sentimens les plus bas. Nous en avons un bel exemple dans cet homme nommé Sabotier (**), natif de Castres. Il ne tenait qu'à lui d'être un bon perruquier, comme son père ; il s'est fait abbé, et vous savez ce qu'il est devenu. Après avoir été chassé de Toulouse et mis au cachot à Strasbourg, il se procura, je ne sais comment, une entrée dans la maison de M. Helvétius ; et la première chose qu'il fit, après la mort de son bienfaiteur et de son maître, fut de le déchirer, non pas à belles dents, mais à très-vilaines dents, dans un de ses dictionnaires de calomnies, intitulé *les Trois Siècles,* ouvrage de la haine et de l'envie de quelques prétendus gens de lettres décrédités, qui eurent la bassesse de s'associer

(*) Nom supposé que Voltaire prend quelquefois, entre autres dans une note de la suite de l'Ode sur la mort de la marquise de Bareith, t. LXII, p. 88.

(**) L'abbé Sabatier.

avec lui; et savez-vous, monsieur, quel prétexte ils inventèrent pour justifier cette œuvre d'iniquité? celui de défendre la religion chrétienne. C'est sous ce masque sacré que cette petite troupe de démons voulut paraître en anges de lumière.

Il est bon, monsieur, de savoir quels sont ces apôtres; le public un jour les connaîtra tous : en attendant je vous dirai que, dans un de mes voyages, j'ai vu entre les mains de M. de V...... (*) un extrait et un commentaire de Spinosa, écrit tout entier de la main de ce malheureux Sabotier. C'est un in-4° de cinquante-sept pages, intitulé *Analyse de Spinosa, où l'on expose les causes et les motifs de l'incrédulité de ce philosophe.* Le manuscrit commence par ces mots : *Spinosa était le fils d'un juif marchand,* et finit par ceux-ci, *adieu baptisabit.* Il est accompagné d'un recueil de petites pièces de vers de M. l'abbé, dignes des étrennes de la Saint-Jean et des lieux honnêtes où ce saint homme les a faits. Tout cela est écrit de la main de M. l'abbé Sabotier, et signé de lui. Des personnes que ce confesseur avait insultées, dans son Dictionnaire des Trois Siècles, envoyèrent ce manuscrit à M. de V...., espérant qu'il le dénoncerait au ministre qui veille sur la littérature, et qu'il obtiendrait qu'on fît de ce confesseur un martyr; mais M. de V....... n'était pas homme à descendre à une telle vengeance; et celui qui avait tiré l'abbé Desfontaines de Bicêtre, ne pouvait s'avilir jusqu'à persécuter le petit abbé commentateur.

Vous connaissez, monsieur, la fameuse réponse de Desfontaines à M. le comte d'Argenson : « Monseigneur, il faut que je vive. » Il faut que l'abbé Sabotier vive aussi : mais je conseillerais à tous les malheureux qui croient vivre de brochures, soit contre les

(*) M. de Voltaire.

beaux-arts, soit contre le gouvernement, de lire avec attention ces vers du Pauvre diable (*) :

Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Égypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux esprits,
Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles;
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordans, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie;
J'estime plus celle qui, dans un coin,
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin;
Le cordonnier qui vient, de ma chaussure,
Prendre à genoux la forme et la figure,
Que le métier de tes obscurs Frérons, etc.

(*) T. LXII, p. 228.

LETTRE

SUR LA PRÉTENDUE COMÈTE.

A Grenoble, ce 17 mai 1773.

Quelques Parisiens, qui ne sont pas philosophes, et qui, si on les en croit, n'auront pas le temps de le devenir, m'ont mandé que la fin du monde approchait, et que ce serait infailliblement pour le 20 du mois de mai où nous sommes.

Ils attendent ce jour-là une comète qui doit prendre notre petit globe à revers, et le réduire en poudre impalpable, selon une certaine prédiction de l'Académie des Sciences qui n'a point été faite.

Rien n'est plus probable que cet événement; car Jacques Bernouilli, dans son Traité de la Comète, prédit expressément que la fameuse comète de 1680 reviendrait avec un terrible fracas, le 17 mai 1719; il nous assura qu'à la vérité sa perruque ne signifierait rien de mauvais, mais que sa queue serait un signe infaillible de la colère du ciel. Si Jacques Bernouilli se trompa, ce n'est peut-être que de cinquante-quatre ans et trois jours.

Or, une erreur aussi peu considérable étant regardée comme nulle dans l'immensité des siècles, par tous les géomètres, il est clair que rien n'est plus raisonnable que d'espérer la fin du monde pour le 20 du présent mois de mai 1773, ou dans quelque autre année. Si la chose n'arrive pas, ce qui est différé n'est pas perdu.

Il n'y a certainement nulle raison de se moquer de M. Trissotin, tout Trissotin qu'il est, lorsqu'il vient dire à madame Philaminte :

Nous l'avons cette nuit, madame, échappé belle :
Un monde auprès de nous en passant tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon :
Et s'il eût, en passant, rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

(Les Femmes savantes, act. IV, sc. 3.)

Une comète peut, à toute force, rencontrer notre globe dans la parabole qu'elle peut parcourir; mais alors qu'arrivera-t-il? ou cette comète aura une force égale à celle de la terre, ou plus grande, ou plus petite. Si égale, nous lui ferons autant de mal qu'elle nous en fera, la réaction étant égale à l'action; si plus grande, elle nous entraînera avec elle; si plus petite, nous l'entraînerons.

Ce grand événement peut s'arranger de mille manières, et personne ne peut affirmer que la terre et les autres planètes n'aient pas éprouvé plus d'une révolution, par l'embarras d'une comète rencontrée dans leur chemin.

Le grand Newton nous a donné de plus fortes alarmes que M. Trissotin; car il a prétendu que la comète de 1680, s'étant approchée du soleil à la distance d'un demi-diamètre de cet astre, dut acquérir une chaleur deux mille fois plus forte que celle du fer embrasé; M. Le Monnier dit trois mille. Mais, supposons que cette comète eût été de fer, pourquoi aurait-elle acquis, à cent cinquante mille lieues du soleil, une chaleur deux ou trois mille fois plus forte que le fer ne peut en acquérir dans nos forges? Les solides, comme les fluides, ont chacun leur dernier degré de chaleur qui ne peut augmenter. L'eau bouillante ne peut jamais s'échauffer davantage; l'huile de même, les métaux de même. Le fer, le cuivre, qui coulent dans nos forges en

fleuves de feu, ne s'embrasent jamais plus que leur nature ne comporte. Le feu d'une forge est le même que celui du soleil. Cet astre étant plus grand embrasera les corps plus vite; mais il ne les embrasera pas avec une plus grande intensité que celle qu'ils peuvent souffrir.

Newton, dans son calcul, a supposé que l'embrasement du fer pourrait augmenter, et a calculé suivant cette hypothèse. Mais comment un corps, quel qu'il soit, passant rapidement à cent cinquante mille lieues du soleil, peut-il s'embraser deux mille fois plus que le fer qui est pénétré de feu dans une fournaise ardente, et qui est parvenu à son dernier degré de chaleur? Il semble que Newton pouvait réserver cette aventure de l'inflammation pour son commentaire de l'Apocalypse.

Quant au retour des mêmes comètes, c'est une opinion très-raisonnable; mais elle n'est pas démontrée. Elle est si peu démontrée, qu'excepté M. Clairaut, tous ceux qui ont prédit leur apparition ont été pris pour dupes.

Il est beau, sans doute, d'en savoir assez pour se tromper ainsi; mais attendons encore quelques milliers de siècles pour avoir la démonstration.

Nous sommes parvenus lentement à connaître quelque chose de la nature; la postérité achèvera le reste lentement.

On prétend que les anciens savaient, comme nous, que les comètes sont des planètes qui ont un cours régulier autour du soleil; et on cite en preuve des Pythagore, des Philolaüs, des Sénèque, des Plutarque, etc., etc.

Oui, ils le savaient d'une science confuse, incertaine, qui n'était point une science; ils connais-

saient la circulation des comètes, comme Hippocrate connaissait la circulation du sang, sans l'avoir définie, sans l'avoir prouvée, sans l'avoir enseignée.

Jamais il n'y eut aucune école qui enseignât méthodiquement la course de la terre, des autres planètes, et des comètes autour du soleil dans leurs orbites; c'était un soupçon jeté au hasard, une idée philosophique tombée dans quelques têtes, et non développée. C'est à peu près ainsi que Bacon avait annoncé une gravitation, une attraction universelle; les vrais inventeurs sont ceux qui prouvent.

M. Le Monnier, dans ses Institutions astronomiques, a raison de citer Sénèque le philosophe, qui dit: *Non existimo cometem subitaneum esse ignem, sed inter opera æterna naturæ.* Je ne crois pas les comètes des feux subitement allumés, mais des ouvrages éternels de la nature (*).

Il faut louer, honorer Sénèque d'avoir deviné que le temps viendrait où la postérité serait étonnée que son siècle eût ignoré des choses si simples. *Veniet tempus quo posteri tam aperta nos nescisse mirabuntur.* Mais cela même prouve que de son temps on n'en savait rien.

C'était le sort de Sénèque de prédire l'avenir, par de simples conjectures, d'une manière toute contraire à celle des autres prophètes. Sénèque le tragique prédit ainsi, dans un chœur de son Thyeste, la découverte d'un nouveau monde. Mais si on voulait en inférer que Sénèque doit partager avec le Génois Colombo la gloire de la découverte, on serait non-seulement injuste, on serait ridicule.

Nous ne trouverons point dans Plutarque de témoignage plus fort en faveur de l'antiquité, que dans

(*) Quest. nat., L. 7.

Sénèque. « Quelques (*a*) pythagoriciens, dit-il, pensent
» qu'une comète est un astre qui ne se montre qu'après un certain temps. D'autres assurent qu'une
» comète n'est qu'un effet de la vision, comme les
» apparences de ce qu'on voit dans un miroir. Anaxagore et Démocrite disent que c'est un concours d'étoiles mêlant leur lumière ensemble. Aristote prétend que c'est une exhalaison du sec enflammé, etc. »

Or, je demande si l'exhalaison du sec, les apparences du miroir, et le concours des deux lumières, donnent une idée bien nette de la théorie des comètes?

L'opinion du peuple de Paris, qu'une comète qui apparaîtrait le 20 ou le 21 de mai 1773, nous amènerait la fin du monde, a quelque chose de plus positif que le discours de Plutarque : mais cette idée n'est pas neuve. Il y a long-temps que les gens qui savaient comment le monde a été fait, savaient aussi comment il devait finir. Jupiter lui-même dit, dès le premier livre des Métamorphoses, que le monde doit périr par le feu.

Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

(Ovid., l. 1, v. 256.)

Mais Jupiter ne dit point que ce sera l'effet d'une comète. Cette idée de la fin du monde dura depuis Jupiter jusqu'à notre treizième siècle. Nos moines en profitèrent (*). On sait que plus d'un acte de donation

(*a*) Des Opinions des philosophes, Liv. XIII.

(*) On lit dans le Longuerana : « L'abbaye de Signi en Champagne
» est extrêmement riche : il ne faut pas s'en étonner. On assure dans le
» pays, et MM. de Sainte-Marthe l'assurent aussi, que les chartres de
» la fondation portent expressément que saint Bernard avait promis aux
» seigneurs qui la fondèrent autant de place (*spatium*) dans le ciel

à ces pauvres gens commençait par ces mots : « La » fin du monde étant proche, et moi, N..... ne vou- » lant pas être rangé parmi les boucs, je donne pour » le remède de mon ame, etc., etc. » Mais les comètes n'eurent aucune part à ces dévotions.

Le Jack Pudding, qui prédit à Londres, en 1756, un tremblement de terre, et la destruction de la ville, ne mit aucune comète de moitié avec lui dans le parti, et cependant le peuple épouvanté sortit de la ville au jour marqué par ce mage.

Les Parisiens ne déserteront pas leur ville le 20 mai; ils feront des chansons, et on jouera la comète et la fin du monde à l'Opéra-comique, etc., etc.

» qu'ils en donneraient sur la terre pour fonder cette abbaye de son » ordre de Citeaux. »

A M. ***

Depuis le prince de La Mirandole, monsieur, on n'a jamais soutenu de thèses si universelles. Je vous suis aussi obligé de la bonté de m'en faire part, que je suis étonné de votre immense savoir. Vous qui enseignez tout, et votre jeune homme qui apprend tout, vous êtes des prodiges; de tels progrès sont non-seulement le fruit du génie, mais celui des méthodes qui se sont multipliées dans ces derniers temps. Plus il y a de carrières à parcourir, plus on a eu de secours. On n'en avait aucun du temps de Pic de La Mirandole; aussi ses thèses ne contenaient aucune vérité. L'immensité de son savoir consistait dans des mots, au lieu que le vôtre est dans les choses.

Ce qui me surprend autant que votre entreprise, c'est que vous m'apprenez qu'il y a encore des péripatéticiens, et qu'il subsiste des restes de barbarie dans la seconde ville de France. Je croyais qu'à peine il restait des cartésiens. Quiconque est d'une secte, semble afficher l'erreur. On dit un platonicien, un épicurien, un péripatéticien, un cartésien, pour caractériser des aveugles qui marchent sous la bannière d'un borgne. On ne dit pas un euclydien, un archimédien, parce que la vérité n'est pas une secte. Aussi en Angleterre, et parmi les philosophes comme vous, on n'appelle point newtonien un homme qui se sert du calcul intégral, ou qui répète les expériences sur la lumière.

Ainsi je suis persuadé que quand vous parlez, page 11, de l'explication des phénomènes de l'arc-en-ciel et de l'aimant, vous ne prétendez pas, sans doute, mettre de niveau les démonstrations de Newton sur les réfractions et la réfrangibilité des rayons dans les gouttes d'eau, avec les systèmes hasardés sur l'aimant;

et sûrement quand vous vous proposez de défendre en détail le Traité d'optique de Newton, vous ne vous proposez que d'expliquer les vérités sensibles qu'il a démontrées aux yeux.

Votre dernière question est certainement aussi embarrassante que curieuse. Nous ne pouvons avoir autant de connaissances sur l'acoustique que sur l'optique. Les sons ne donnent pas autant de prise à la géométrie qu'en donne la lumière; cependant il me paraît qu'il y a sur la lumière la même difficulté que vous faites sur le son. Vous demandez comment notre oreille entend à la fois distinctement quatre parties; et moi je demande comment notre œil voit à la fois les points dont les rayons se croisent nécessairement avant de frapper la rétine? Je ne sais pas comment les rayons sonores portent à cent mille oreilles la basse et le dessus en même temps; je ne sais pas davantage comment les rayons visuels font voir à cent mille yeux un point rouge et un point bleu qui doivent s'intercepter avant d'arriver à chaque prunelle.

Dès qu'il s'agit d'expliquer nos sensations, les mathématiques deviennent impuissantes; et c'est là que nous demeurons dans notre première ignorance, après avoir mesuré les cieux, et découvert la gravitation de tous les globes.

Si quelqu'un, monsieur, peut servir à nous éclairer dans cette nuit profonde, c'est vous. J'ai l'honneur d'être avec les sentimens que je vous dois.

A M. ***,

SUR LES ANECDOTES.

1774.

C'EST un petit mal, il est vrai, monsieur, qu'on ait attribué au pape Ganganelli et à la reine Christine des lettres que ni l'un ni l'autre n'ont pu écrire. Il y a long-temps que des charlatans trompent le monde pour de l'argent. On y doit être accoutumé depuis que le grave historien Flavien Josèphe nous a certifié qu'on voyait encore de son temps un bel écrit du fils de Seth, c'est-à-dire, d'un propre petit-fils d'Adam, sur l'astrologie; qu'une partie de ce livre était gravée sur une colonne de pierre, pour résister à l'eau, quand le genre humain périrait par le déluge; et l'autre partie sur une colonne de brique, pour résister au feu, quand l'incendie universel détruirait le monde. On ne peut dater de plus haut les mensonges par écrit. Je crois que c'est l'abbé de Tilliadet qui disait : « Dès qu'une chose est imprimée, pariez, » sans l'avoir lue, qu'elle n'est pas vraie; je serai » toujours de moitié avec vous, et ma fortune est » faite. » Que voulez-vous en effet qu'on pense de tous ces libelles sans nombre, de ces ana, de ces satires de la cour, qui amusent et fatiguent la France, depuis le temps de la Ligue jusqu'à la Fronde, et depuis la Fronde jusqu'à nos jours?

C'est encore pis chez nos voisins; il y a cent ans que la moitié de l'Angleterre écrit contre l'autre.

Un Mathusalem, qui passerait toute sa vie à lire, n'aurait pas le temps de parcourir la centième partie de ces sottises. Elles tombent toutes dans le mépris,

mais non pas dans l'oubli. Vous trouvez des curieux qui rassemblent ces vieux fatras, et qui croient avoir des monumens de l'histoire, comme on voit des gens qui ont des cabinets de papillons et de chenilles, et qui se croient des Pline.

De quels faits peut-on être un peu instruit dans l'histoire de ce monde? des grands événemens publics que personne n'a jamais contestés. César a été vainqueur à Pharsale, et assassiné dans le sénat. Mahomet II a pris Constantinople. Une partie des citoyens de Paris a massacré l'autre dans la nuit de la Saint-Barthélemy. On ne peut en douter; mais qui peut pénétrer les détails? On aperçoit de loin la couleur dominante; les nuances échappent nécessairement.

Voulez-vous croire tout ce que vous dit Tacite, parce que son style vous plaît et vous subjugue? Mais de ce qu'on sait plaire, il ne s'ensuit pas qu'on ait dit toujours la vérité. Vous êtes un peu malin, et vous aimez un auteur plus malin que vous. Tacite a beau nous dire, au commencement de son histoire, qu'il faut éviter l'adulation et la satire, qu'il n'aime ni ne hait les empereurs dont il parle; je lui répondrais : Vous les haïssez, parce que vous êtes né Romain, et qu'ils ont été souverains; vous vouliez les faire haïr du genre humain dans leurs actions les plus indifférentes. Je ne veux justifier Domitien envers vous ni envers personne; mais pourquoi semblez-vous faire un crime à cet empereur d'avoir envoyé de fréquens courriers s'informer de la santé d'Agricola, votre beau-père, dans sa dernière maladie? Pourquoi cette marque d'amitié, ou du moins d'attention, ne vous semble-t-elle qu'un désir secret de se réjouir plus tôt de la mort d'Agricola? Je pourrais opposer au portrait affreux que vous faites de Tibère, et aux

horreurs mémorables que vous en rapportez, les éloges que lui donne le juif Philon, plus ennemi encore que vous des empereurs romains; je pourrais même, en abhorrant Néron autant que vous le détestez, vous embarrasser sur le projet long-temps suivi de tuer sa mère Agripine, et sur la trirème inventée pour la noyer. Je vous exposerais mes doutes sur l'inceste dans lequel cette Agripine voulait engager son fils, dans le temps même que Néron se disposait à l'assassiner; mais je ne suis pas assez hardi pour ôter un crime à Néron, et pour disputer contre Tacite.

Il me suffit, monsieur, de vous dire que, si on peut former tant de doutes sur l'histoire des premiers empereurs romains, si bien écrite par tant de contemporains illustres, on doit, à plus forte raison, se défier de tout ce que des barbares sans lettres ont écrit pour des peuples encore plus barbares et plus ignorans qu'eux.

Dites-moi comment le galimatias asiatique sur l'astrologie, l'alchimie, la médecine du corps et de l'ame, a fait le tour du monde et l'a gouverné.

A M. DU M***,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

SUR

PLUSIEURS ANECDOTES.

Puisque vous n'avez pu, mon ami, obtenir une chaire de professeur d'arabe, demandez-en une d'*antiche coglionerie*. Il y en a plusieurs d'établies, sinon sous ce titre, au moins dans ce goût. Il serait fort amusant de nous faire voir s'il est vrai que nous avons pris des anciens tout ce que nous croyons avoir inventé, comme Réaumur a inventé l'art de faire éclore des poulets sans poules, cinq ou six mille ans après que cette méthode commença en Égypte. Il y a des gens qui ont vu tout le système de Copernic chez les anciens Chaldéens; mais ce qui serait bien plus plaisant, ce serait de voir tous nos bons contes modernes pillés de la plus haute antiquité orientale.

La Matrone d'Éphèse, par exemple, a été mise en vers par La Fontaine, en France, et auparavant en Italie. On la retrouve dans Pétrone, et Pétrone l'avait prise des Grecs. Mais où les Grecs l'avaient-ils prise? des contes arabes. Et de qui les contes arabes la tenaient-ils? de la Chine. Vous la verrez dans des contes chinois, traduits par le père Dentrecoles, et recueillis par le père du Halde; et ce qui mérite bien vos réflexions, c'est que cette histoire est bien plus morale chez les Chinois que chez nos traducteurs.

J'ai rapporté, dans un de mes inutiles ouvrages (*), la fable dont Molière a composé son Amphitryon, imité de Plaute, qui l'avait imité des Grecs;

(*) Fragmens historiques sur l'Inde, art. XXVIII, t. XI.

l'original est indien. Le voici à peu près tel qu'il a été traduit par le colonel Dow, très-instruit dans la langue sacrée qu'on parlait il y a douze à quinze mille ans sur le bord du Gange, vers la ville de Bénarès, à vingt lieues de Calcuta, chef-lieu de la compagnie anglaise.

Le savant colonel Dow s'exprime donc à peu près ainsi (*) : Un Indou d'une force extraordinaire avait une tres-belle femme; il en fut jaloux, la battit, et s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un *Brama,* ou un *Vishnou,* ou un *Sib,* mais un dieu du bas étage, et cependant fort puissant, fait passer son ame dans un corps entièrement semblable à celui du mari fugitif, et se présente sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsycose rendait cette supercherie vraisemblable. Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue femme de ses emportemens, obtient sa grâce, couche avec elle, lui fait un enfant, et reste le maître de la maison. Le mari repentant, et toujours amoureux de sa femme, revient se jeter à ses pieds : il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'imposteur et de sorcier. Cela forme un procès tout semblable à celui de notre Martin Guerre. L'affaire se plaide devant le parlement de Bénarès. Le premier président était un brachmane qui devina tout d'un coup que l'un des deux maîtres de la maison était une dupe, et que l'autre était un dieu. Voici comme il s'y prit pour faire connaître le véritable mari. Votre époux, madame, dit-il, est le plus robuste de l'Inde; couchez avec les deux parties l'une après l'autre, en présence de notre parlement indien; celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuses marques de valeur, sera sans doute votre mari. Le mari en donna douze,

(*) Annales, II, p. 273.

le fripon en donna cinquante. Tout le parlement brame décida que l'homme aux cinquante était le vrai possesseur de la dame. Vous vous trompez tous, répondit le premier président : l'homme aux douze est un héros, mais il n'a pas passé les forces de la nature humaine ; l'homme aux cinquante ne peut être qu'un dieu qui s'est moqué de nous. Le dieu avoua tout, et s'en retourna au ciel en riant.

Vous m'avouerez que l'Amphitryon indou est encore plus comique et plus ingénieux que l'Amphitryon grec, quoiqu'il ne puisse pas être décemment joué sur le théâtre.

Vous étonnerez peut-être encore plus votre monde, quand vous raconterez l'origine de la fameuse querelle d'Aaron avec Datan, Coré et Abiron, écrite par un Juif qui était apparemment le loustic de sa tribu. C'est peut-être le seul Juif qui ait su railler. Son livre n'est pas de l'antiquité des premiers brachmanes ; mais enfin il est ancien, et peut-être plus ancien qu'Homère. Les Juifs d'Italie le firent imprimer dans Venise, au quinzième siècle, et le célèbre Gaumin, conseiller d'État, l'enrichit de notes en latin. Fabricius les a insérées dans sa traduction latine de la Vie et de la Mort de Moïse, autre ancien ouvrage plus que rabbinique, écrit, à ce qu'on a prétendu, vers le temps d'Esdras. Je vais faire copier le passage qui se trouve au livre II, page 165, nombre 297, édition de Hambourg.

« Ce fut une pauvre veuve qui fut la cause de la
» querelle. Cette femme n'avait pour tout bien qu'une
» brebis, et elle la tondit : Aaron vint, et lui dit : Il
» est écrit que les prémices appartiendront au Sei-
» gneur ; et il prit la laine. La veuve en pleurs alla
» se plaindre à Coré, qui fit des remontrances au
» prêtre Aaron. Elles furent inutiles. Coré donna

» quatre pièces d'argent à la pauvre femme, et se
» retira très-irrité. Peu de temps après, la brebis mit
» bas son premier agneau. Aaron revient : Ma bonne,
» il est écrit que les premiers-nés sont au Seigneur.
» Il emporte l'agneau, et le mange. Nouvelles re-
» montrances de Coré, aussi mal reçues que les pre-
» mières. La veuve désespérée tue sa brebis. Voilà
» aussitôt Aaron chez elle. Il prend la mâchoire, l'é-
» paule et le ventre de la brebis. Coré se fâche contre
» lui ; Aaron répond que cela est écrit, et qu'il veut
» manger cette épaule et le ventre. La veuve outrée
» jura, et dit : Au diable ma brebis. Aaron qui l'en-
» tendit revint encore, disant : Il est écrit que tout
» anathème est au Seigneur, et soupa des restes de
» la pauvre bête. Telle est la cause de la dispute
» entre Aaron, d'une part, et Coré, Datan et Abiron
» de l'autre. »

Cette mauvaise plaisanterie a été imitée chez plus d'une nation. Il n'y a pas une seule bonne fable de La Fontaine qui ne vienne du fond de l'Asie : vous en retrouvez même parmi les Tartares. Je me souviens d'avoir lu autrefois, dans le Recueil des voyages de Plancarpin, de Rubruquis et de Marco Paolo, qu'un chef des Tartares, étant près de mourir, récita à ses enfans la fable du vieillard qui donne à ses fils un faisceau de flèches à rompre (*a*).

Avons-nous, dans notre Occident, quelque conte plus philosophique que celui qui est rapporté dans Oléarius, au sujet d'Alexandre? J'en ai parlé dans une de ces brochures que je ne vous ai pas envoyées, parce qu'elles ne valent pas le port. La scène est au fond de la Bactriane, dans un temps où tous les princes de l'Asie cherchaient l'eau de l'immortalité,

(*a*) Voyages de Plancarpin, Rubruquis, Marc-Paul et Hayton, chap. XVII d'Hayton, p. 31.

comme depuis, chez nos romanciers, la plupart des chevaliers errans cherchèrent la fontaine de Jouvence. Alexandre rencontre un ange dans la caverne où des mages l'assuraient qu'on puisait l'eau de l'immortalité. L'ange lui donne un caillou. Rapporte-m'en un autre, lui dit-il, qui soit de même forme et de même poids, et alors je te ferai boire de cet eau que tu demandes. Alexandre chercha et fit chercher partout. Après bien des peines inutiles, il prit le parti de choisir un caillou à peu près semblable, et d'y ajouter un peu de terre pour égaler le poids et les formes. L'ange Gabriel s'aperçut de la supercherie, et lui dit: « Mon ami, souviens-toi que tu es terre; détrompe-
» toi de ton breuvage de l'immortalité, et ne pré-
» tends plus en imposer à Gabriel (*a*). »

Cet apologue nous apprend encore qu'on ne trouve point dans la nature deux choses absolument semblables, et que les idées de Leibnitz sur les indiscernables étaient connues long-temps avant Leibnitz, au milieu de la Tartarie (*b*).

Pour la plupart des contes dont on a farci nos ana, et toutes ces réponses plaisantes qu'on attribue à Charles-Quint, à Henri IV, à cent princes modernes, vous les trouverez dans Athénée et dans nos vieux auteurs. C'est en ce sens seulement qu'on peut dire, *nihil sub sole novum*, etc. (*)

(*a*) Oléarius, p. 169.

(*b*) On a fait usage de cette histoire dans un petit livre intitulé : *Lettres chinoises, indiennes et tartares*. (Mélanges historiques, t. XIII.)

(*) Ecclésiaste, c. I, v. 10.

A M. ROSSET,

MAÎTRE DES COMPTES, AUTEUR D'UN POEME SUR L'AGRICULTURE, DÉDIÉ AU ROI.

A Ferney, le 22 avril 1774.

MONSIEUR,

Vous pardonnerez sans doute à mon grand âge et à mes maladies continuelles, si je ne vous ai pas remercié plus tôt du beau présent dont vous m'avez honoré.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre poëme sur l'Agriculture. J'y ai trouvé l'utile et l'agréable, la variété nécessaire, et la difficulté presque toujours heureusement surmontée.

On dit que vous n'avez jamais cultivé l'art que vous enseignez. Je l'exerce depuis plus de vingt ans, et certainement je ne l'enseignerai pas après vous.

J'ai été étonné que dans votre premier chant, vous adoptiez la méthode de M. Tull, Anglais, de semer par planches. Plusieurs de nos Français (que vous appelez toujours François, et que par conséquent vous n'avez jamais osé mettre au bout d'un vers) ont voulu mettre en crédit cette innovation. Je puis vous assurer qu'elle est détestable, du moins dans le climat que j'habite. Un homme qui a été long-temps loué dans les journaux, et qui était cultivateur par titres, se ruinait à semer par planches, et était obligé d'emprunter de l'argent, tandis que son nom brillait dans le Mercure.

J'ai défriché les terrains les plus ingrats, qui n'avaient jamais pu seulement produire un peu d'herbe grossière ; mais je ne conseillerai à personne de m'imi-

ter, excepté à des moines, parce qu'eux seuls sont assez riches pour suffire à ces frais immenses, et pour attendre vingt ans le fruit de leurs travaux.

Voilà pourquoi l'illustre et respectable M. de Saint-Lambert, que vous avouez être distingué par ses talens, a dit très-justement « qu'il a fait des Géorgiques
» pour les hommes chargés de protéger les campa-
» gnes, et non pour ceux qui les cultivent; que les
» Géorgiques de Virgile ne peuvent être d'aucun usage
» aux paysans; que donner à cet ordre d'hommes des
» leçons en vers sur leur métier, est un ouvrage inu-
» tile, mais qu'il sera inutile à jamais d'inspirer à ceux
» que les lois élèvent au-dessus des cultivateurs, la
» bienveillance et les égards qu'ils doivent à des ci-
» toyens estimables. »

Rien n'est plus vrai, monsieur; soyez sûr que, si je lisais aux paysans de mes villages les Œuvres et les Jours d'Hésiode, les Géorgiques de Virgile et les vôtres, ils n'y comprendraient rien. Je me croirais même en conscience obligé de leur faire restitution, si je les invitais à cultiver la terre en Suisse, comme on la cultivait auprès de Mantoue.

Les Géorgiques de Virgile feront toujours les délices des gens de lettres; non pas à cause de ses préceptes, qui sont, pour la plupart, les vaines répétitions des préjugés les plus grossiers; non pas à cause des impertinentes louanges et de l'infâme idolâtrie qu'il prodigue au triumvir Octave; mais à cause de ses admirables épisodes, de sa belle description de l'Italie, de ce morceau si charmant de poésie et de philosophie, qui commence par ce vers :

O fortunatos nimiùm, etc.

(Virgile, Géorg. II, 458.)

à cause de sa terrible et touchante description de la peste; enfin à cause de l'épisode d'Orphée.

Voilà pourquoi M. de Saint-Lambert donne aux Géorgiques l'épithète de charmantes, que vous semblez condamner.

J'aurais mauvaise grâce, monsieur, de me plaindre que vous ayez été plus sévère envers moi qu'envers M. de Saint-Lambert. Vous me reprochez d'avoir dit, dans mon discours à l'Académie, qu'on ne pouvait faire des Géorgiques en français. J'ai dit qu'on ne l'osait pas, et je n'ai jamais dit qu'on ne le pouvait pas. Je me suis plaint de la timidité des auteurs, et non pas de leur impuissance. J'ai dit, en propres mots, qu'on avait resserré les agrémens de la langue dans des bornes trop étroites. Je vous ai annoncé à la nation; et il me paraît que vous traitez un peu mal votre précurseur.

Il me semble que vous en voulez aussi à la poésie dramatique, quand vous dites (*) « que la prose a » eu au moins autant de part à la formation de » notre langue que la poésie de notre théâtre; et » que quand Corneille mit au jour ses chefs-d'œuvre, » Balzac et Pélisson avaient écrit, et Pascal écri- » vait. »

Premièrement on ne peut compter Balzac, cet écrivain de phrases ampoulées, qui changea le naturel du style épistolaire en fades déclamations recherchées.

A l'égard de Pélisson, il n'avait rien fait avant le Cid et Cinna.

Les Lettres Provinciales de Pascal ne parurent qu'en 1654, et la tragédie de Cinna, faite en 1642, fut jouée en 1643. Ainsi il est évident, monsieur,

(*) Discours sur la poésie géorgique, en tête du poëme de l'Agriculture.

que c'est Corneille qui, le premier, a fait de véritablement beaux ouvrages en notre langue.

Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas à vous de rabaisser la poésie. J'aimerais autant que M. d'Alembert et M. le marquis de Condorcet rabaissassent les mathématiques : que chacun jouisse de sa gloire! Celle de M. de Saint-Lambert est d'avoir enseigné aux possesseurs des terres à être humains envers leurs vassaux; aux ministres, à adoucir le fardeau des impôts, autant que l'intérêt de l'État peut le permettre. Il a orné son poëme d'épisodes très-agréables. Il a écrit avec sensibilité et avec imagination.

Vous avez joint, monsieur, l'exactitude aux ornemens; vous avez lutté, à tout moment, contre les difficultés de la langue, et vous les avez vaincues. M. de Saint-Lambert a chanté la nature qu'il aime, et vous avez écrit pour le roi. La Fontaine a dit :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes;
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Ésope le disait; j'y souscris quant à moi. (*)
(L. I, f. 14.)

Ésope n'a jamais rien dit de cela; mais qu'importe?

(*) *Malherbe* et non Ésope. Voltaire citait presque toujours de mémoire.

A MM. LES ÉDITEURS

DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, OUVRAGE PÉRIODIQUE.

15 auguste 1775.

Vous rendez un vrai service, messieurs, à la littérature, en fesant connaître les romans; et on a une vraie obligation à M. le marquis de Paulmy de vouloir bien ouvrir sa bibliothèque à ceux qui veulent nous instruire dans un genre qui a précédé celui de l'histoire. Tout est roman dans nos premiers livres; Hérodote, Diodore de Sicile, commencent tous leurs récits par des romans. L'Iliade est-elle autre chose qu'un beau roman en vers hexamètres? et les amours d'Énée et de Didon, dans Virgile, ne sont-ils pas un roman admirable?

Si vous vous en tenez aux contes qui nous ont été donnés pour ce qu'ils sont, pour de simples ouvrages d'imagination, vous aurez une assez belle carrière à parcourir. On voit dans presque tous les anciens ouvrages de cette espèce, un tableau fidèle des mœurs du temps. Les faits sont faux, mais la peinture est vraie; et c'est par-là que les anciens romans sont précieux. Il y a surtout des usages qu'on ne trouve que dans ces anciens monumens.

Les premiers volumes que vous avez donnés au public m'ont paru très-intéressans. Vous avez bien fait de mettre Pétrone à la tête des plus singuliers romans de l'antiquité; c'est là qu'on voit en effet les mœurs des Romains du temps des premiers Césars, surtout celles de la bourgeoisie qui forme partout le plus grand nombre. Le Turcaret de notre Le Sage n'approche pas de Trimalcion : ce sont l'un et

l'autre deux financiers ridicules; mais l'un est un impertinent de la capitale du monde, et l'autre n'est qu'un impertinent de Paris.

Vous ne paraissez pas persuadés que cette satire bourgeoise soit l'ouvrage que le consul Caïus Petronius envoya à l'empereur Néron avant de mourir par ordre de ce tyran. Vous savez que l'auteur de la satire que nous avons s'intitule *Titus Petronius;* mais ce qui est bien plus différent encore, c'est la bassesse et la grossièreté des personnages, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec la cour d'un empereur : il y a plus loin de Trimalcion à Néron, que de Gilles à Louis XIV.

Si l'on veut lire l'article *Pétrone* dans le dictionnaire philosophique, on y verra des preuves évidentes de la méprise où sont tombés tous les commentateurs qui ont pris l'imbécille Trimalcion pour l'empereur Néron, sa dégoûtante femme pour l'impératrice Poppea, et des discours insupportables de valets ivres pour de fines plaisanteries de la cour. Il est aussi ridicule d'attribuer ce roman à un consul, que d'imputer au cardinal de Richelieu un prétendu Testament politique, dans lequel la vérité et la raison sont insultées presque à chaque ligne.

L'Ane d'or d'Apulée est encore plus curieux que la satire de Pétrone. Il fait voir que la terre entière retentissait, dans ces temps-là, de sortiléges, de métamorphoses et de mystères sacrés.

Les romans de notre moyen âge, écrits dans nos jargons barbares, ne peuvent entrer en comparaison ni avec Apulée et Pétrone, ni avec les anciens romans grecs; tels que la Cyropédie de Xénophon; mais on peut toujours tirer quelques connaissances des mœurs et des usages de notre onzième siècle jusqu'au quinzième, par la lecture de ces romans mêmes.

On a judicieusement remarqué que La Fontaine a tiré la plupart de ses contes des romanciers du quinzième et du seizième siècles; et parmi ces contes mêmes il y en a plusieurs qui se perdent dans la plus haute antiquité, et dont on trouve des traces dans Aulu-Gelle et dans Athénée. Il ne faut pas croire que La Fontaine ait embelli tout ce qu'il a imité. Il a pris l'Anneau d'Hans-Carvel dans Rabelais (*); Rabelais l'avait pris dans l'Arioste; et l'Arioste avoue que c'était un conte très-ancien : mais ni La Fontaine ni Rabelais n'ont rendu ce conte aussi vraisemblable ni aussi plaisant qu'il l'est dans l'Arioste (**).

Fu già un pittor (non mi ricordo il nome),
Che di pinger il diavolo solea
Con bel viso, begli occhi, e belle chiome.
Nè piè d'angel nè corna gli facea;
Nè facea si leggiadro nè si adorno
L'angel da Dio mandato in Galilea.
Il diavol riputandosi a gran scorno
S'ei fosse in cortesia da costui vinto,
Gli apparve in sogno, un poco inanzi il giorno,
E gli disse in parlar breve e succinto,
Chi egli era, e che venia per render merto
Dell' averlo si bel sempre dipinto.

(Sat., V.)

C'est ainsi que la fable des compagnons d'Ulysse, changés en bêtes par Circé, et qui ne veulent point redevenir hommes, est entièrement imitée de l'Ane d'or de Machiavel, et ne lui est pas supérieure, quoiqu'elle ait le mérite d'être plus courte.

Je ne sais pas pourquoi il est dit, dans le second volume de la bibliothéque des romans, page 105, que le Pâté d'anguille est dans La Fontaine un mo-

(*) Rabelais, Pantagr., l. III, ch. 28.

(**) L'Arioste l'avait emprunté aux Facéties du Pogge.

dèle de l'*art de conter*. On en donne pour preuve ces vers-ci :

Eh quoi ! toujours pâtés au bec !
Pas une anguille de rôtie !
Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerais mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre ;
Pain de par Dieu ou de par l'autre.
Au diable ces pâtés maudits !
Ils me suivront en paradis,
Et par-delà, Dieu me pardonne.

Je crois sentir comme un autre toutes les grâces naïves de La Fontaine ; mais je vous avoue que je ne les aperçois pas dans les vers que je viens de vous citer.

Ma lettre deviendrait un volume si je recherchais les plus anciennes origines des romans, des contes et des fables ; je les retrouverais peut-être chez les premiers brachmanes et chez les premiers Persans.

Je ne vous parle pas de la plus ancienne de toutes les fables connues parmi nous, qui est celle des arbres qui veulent se choisir un roi. Sans me perdre dans toutes ces recherches, je finis par vous remercier de vos deux premiers volumes ; je vous attends au charmant roman de Télémaque.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que je vous dois, messieurs, votre, etc.

A M.***,

SUR LES PRÉTENDUES LETTRES DU PAPE GANGANELLI CLÉMENT XIV (*).

Le 2 mai 1776.

J'ai été si excédé, mon cher ami, de mes *Lettres ingénieuses et galantes*, que je n'ai jamais écrites, et de tant d'autres fadaises à moi imputées, qu'il faut me pardonner si je prends le parti de tout cardinal, ou de tout pape à qui on joue de pareils tours.

Il y a long-temps que je fus indigné de ce testament politique si frauduleusement produit sous le nom du cardinal de Richelieu. Pouvait-on supposer des conseils politiques d'un premier ministre qui ne parlait à son roi, ni de la reine qui était dans une situation si équivoque, ni de son frère qui avait si souvent conspiré contre lui, ni du dauphin son fils, dont l'éducation était si importante, ni de ses ennemis contre lesquels il y avait tant de mesures à prendre, ni des protestans du royaume à qui ce même roi avait tant fait la guerre, ni de ses armées, ni de ses négociations, ni de ses généraux, ni d'aucun de ses ambassadeurs? Il y avait de la démence et de l'imbécillité à croire cette rapsodie écrite par un ministre d'État.

Chaque page décelait la fraude la plus mal ourdie; cependant le nom du cardinal de Richelieu en imposa pendant quelque temps; et quelques beaux-esprits même prônèrent, comme des oracles, les énormes bévues dont le livre fourmille. C'est ainsi que toute erreur se perpéturait d'un bout du monde

(*) Lettres intéressantes du pape Clément XIV, etc. Paris, 1775, 2 vol. in-12.

à l'autre, s'il ne se trouvait quelque bonne ame qui eût assez de hardiesse pour l'arrêter en chemin.

Nous avons eu depuis les Testamens du duc de Lorraine, de Colbert, de Louvois, d'Alberoni, du maréchal de Belle-Isle, de Mandrin. Parmi tant de héros je n'ose me placer; mais vous savez que l'avocat Marchand a fait mon testament, dans lequel il a eu la discrétion de ne pas même insérer un legs pour lui.

Vous avez vu les lettres de la reine Christine, de Ninon, de madame de Pompadour, de mademoiselle Tron à son amant le révérend père de La Chaise, confesseur de Louis XIV. Voici donc aujourd'hui les lettres du pape Ganganelli. Elles sont en français, quoiqu'il n'ait jamais écrit en cette langue. Il faut que Ganganelli ait eu, incognito, le don des langues dans le cours de sa vie. Ces lettres sont entièrement dans le goût français. Les expressions, les tours, les pensées, les mots à la mode, tout est français. Elles ont été imprimées en France; l'éditeur est un Français, né auprès de Tours, qui a pris un nom en I, et qui a déjà publié des ouvrages français sous des noms supposés.

Si cet éditeur avait traduit de véritables lettres du pape Clément XIV, en français, il aurait déposé les originaux dans quelque bibliothèque publique. On est en droit de lui dire ce qu'on dît autrefois à l'abbé Nodo : « Montrez-nous votre manuscrit de Pétrone, » trouvé à Belgrade, ou consentez à n'être cru de » personne. Il est aussi faux que vous ayez entre les » mains la véritable satire de Pétrone, qu'il est faux » que cette ancienne satire fût l'ouvrage d'un consul, » et le tableau de la conduite de Néron. Cessez de » vouloir tromper les savans; on ne trompe que le » peuple. »

Quand on donna la comédie de l'Écossaise, sous le nom de Guillaume Vadé et de Jérôme Carré, le public sentit tout d'un coup la plaisanterie, et n'exigea pas des preuves juridiques. Mais quand on compromet le nom d'un pape, dont la cendre est encore chaude, il faut se mettre au-dessus de tout soupçon; il faut montrer à tout le sacré collége des lettres signées Ganganelli; il faut les déposer dans la bibliothéque du Vatican, avec les attestations de tous ceux qui auront reconnu l'écriture; sans quoi on est reconnu par toute l'Europe pour un homme qui a osé prendre le nom d'un pape, afin de vendre un livre : *reus est quia filium Dei se fecit* (*).

Pour moi, j'avoue que quand on me montrerait ces mêmes lettres, munies d'attestations, je ne les croirais pas plus de Ganganelli, que je ne crois les *lettres de Pilate à Tibère*, écrites en effet par Pilate.

Et pourquoi suis-je si incrédule sur ces lettres? c'est que je les ai lues; c'est que j'ai reconnu la supposition à chaque page. J'ai été assez intimement lié avec le Vénitien Algarotti, pour savoir qu'il n'eut jamais la moindre correspondance, ni avec le cordelier Ganganelli, ni avec le consulteur Ganganelli, ni avec le cardinal Ganganelli, ni avec le pape Ganganelli. Les petits conseils, donnés amicalement à cet Algarotti et à moi, n'ont jamais été donnés par ce bon moine, devenu bon pape.

Il est impossible que Ganganelli ait écrit à M. Stuart, Écossais : « Mon cher monsieur, je suis sincèrement » attaché à la nation anglaise. J'ai une passion décidée » pour vos grands poètes. »

Que dites-vous d'un Italien qui avoue à un homme

(*) Évang. de saint Matth., chap. XXVI, v. 66, et de saint Jean, c. XIX, v. 7.

d'Écosse, *qu'il a une passion décidée pour les vers anglais*, et qui ne sait pas un mot d'anglais?

L'éditeur va plus loin; il fait dire à son savant Ganganelli : « Je fais quelquefois des visites nocturnes à » Newton; dans ce temps où toute la nature est en» dormie, je veille pour le lire et pour l'admirer. Per» sonne ne réunit comme lui la science et la simpli» cité; c'est le caractère du génie qui ne connaît ni la » bouffissure, ni l'ostentation. »

Vous voyez comment l'éditeur se met à la place de son pape, et quelle étrange louange il donne à Newton. Il feint de l'avoir lu, et il en parle comme d'un savant bénédictin, profond dans l'histoire, et qui cependant est modeste. Voilà un plaisant éloge du plus grand mathématicien qui ait jamais été, et de celui qui a disséqué la lumière.

Dans cette même lettre il prend Berkeley, évêque de Cloyne, pour un de ceux qui ont écrit contre la religion chrétienne; il le met dans le rang de Spinosa et de Bayle. Il ne sait pas que Berkeley a été un des plus profonds écrivains qui aient défendu le christianisme. Il ne sait pas que Spinosa n'en a jamais parlé, et que Bayle n'a fait aucun ouvrage nommément sur un sujet si respectable.

L'éditeur, dans une lettre à un abbé Lami, fait dire à son prête-nom Ganganelli, « que l'ame est la » plus grande merveille de l'univers, selon les paroles » du Dante. » Un pape ou un cordelier pourrait, à toute force, citer le Dante, afin de paraître homme de lettres; mais il n'y a pas un vers de cet étrange poète, le Dante, qui dise ce qu'on lui attribue ici.

Dans une autre lettre à une dame vénitienne, Ganganelli s'amuse à réfuter Locke, c'est à dire que monsieur l'éditeur, très-supérieur à Locke, se donne le plaisir de le censurer sous le nom d'un pape.

Dans une lettre au cardinal Quirini, monsieur l'éditeur s'exprime ainsi : « Votre éminence, qui aime » beaucoup les Français, leur aura sûrement pardonné leurs gentillesses, quoique ce soit au détriment de la dignité. Il n'y a pas de mal que, dans » tous les siècles pris collectivement, il y ait des étincelles, des flammes, des lis, des bluets, des pluies, » des rosées, des fleuves, des ruisseaux. Cela peint » parfaitement la nature; et pour bien juger de l'univers et des temps, il faut réunir les différens points » de vue, et n'en faire qu'un seul optique. »

De bonne foi, croyez-vous que le pape ait écrit ce fatras en français contre les Français ?

N'est-il pas plaisant que dans la lettre cent onzième, Ganganelli, devenu récemment cardinal, dise : « Nous » ne sommes pas cardinaux pour en imposer par notre faste, mais pour être colonnes du saint siége. » Tout, jusqu'à notre habit rouge, nous rappelle que » jusqu'à l'effusion de notre sang, nous devons tout » employer pour venir au secours de la religion. » Quand je vois le cardinal de Tournon voler aux » extrémités du monde pour y faire prêcher la vérité » sans aucune altération, ce magnifique exemple » m'enflamme, et je suis prêt à tout entreprendre. »

Ne semble-t-il point, par ce passage, qu'un cardinal de Tournon quitta les délices de Rome, en 1706, pour aller prêcher l'empereur de la Chine, et pour être martyrisé? Le fait est qu'un prêtre savoyard, nommé Maillard, élevé à Rome dans le collége de la Propagande, fut envoyé à la Chine, en 1706, par le pape Clément XI, pour rendre compte à la congrégation de cette Propagande, de la dispute des jacobins et des jésuites sur deux mots de la langue chinoise. Maillard prit le nom de Tournon. Il eut bientôt des lettres de vicaire apostolique en Chine. Dès

qu'il fut vicaire-apôtre, il crut savoir mieux le chinois que l'empereur Cam-hi. Il manda au pape Clément XI, que l'empereur et les jésuites étaient des hérétiques. L'empereur se contenta de le faire conduire en prison à Macao. On a écrit que les jésuites l'empoisonnèrent; mais avant que le poison eût opéré, il eut, dit-on, le crédit d'obtenir une barrette du pape. Les Chinois ne savent guère ce que c'est qu'une barrette. Maillard mourut dès que sa barrette fut arrivée. Voilà l'histoire fidèle de cette facétie. L'éditeur suppose que Ganganelli était assez ignorant pour n'en rien savoir.

Enfin, celui qui emprunte le nom du pape Ganganelli, pousse son zèle jusqu'à dire, dans sa Lettre cinquante-huitième, à un bailli de la république de Saint-Marin : « Je ne vous enverrai plus le livre que » vous vouliez avoir : c'est une production tout-à-fait » informe, mal traduite du français, et qui pullule » d'erreurs contre la morale et contre le dogme. On » n'y parle que d'humanité ; car c'est aujourd'hui le » beau mot qu'on a finement substitué à celui de cha» rité, parce que l'humanité n'est qu'une vertu » païenne. La philosophie moderne ne veut plus de » ce qui tient à la religion chrétienne. »

Vous remarquerez soigneusement que si notre pape craint le mot d'humanité, le roi très-chrétien s'en sert hardiment dans son édit du 12 avril 1776, par lequel il fait distribuer gratis des remèdes à tous les malades de son royaume. L'édit commence ainsi : « Sa majesté voulant désormais, pour le besoin de » l'humanité, etc. »

M. l'éditeur peut être inhumain sur le papier tant qu'il voudra; mais il permettra que nos rois et nos ministres soient humains. Il est clair qu'il s'est étrangement mépris; et c'est ce qui arrive à tous ces més-

sieurs qui donnent ainsi leurs productions sous des noms respectables. C'est l'écueil où ont échoué tous les feseurs de testamens. C'est surtout à quoi on reconnut Boisguilbert, qui osa imprimer sa Dixme royale sous le nom du maréchal de Vauban. Tels furent les auteurs des Mémoires de Verdac, de Montbrun, de Pontis, et de tant d'autres.

Je crois le faux Ganganelli démasqué. Il s'est fait pape; je l'ai déposé. S'il veut m'excommunier, il en est bien le maître.

LETTRE DE M. DE VOLTAIRE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

LUE DANS CETTE ACADÉMIE, A LA SOLENNITÉ DE LA SAINT-LOUIS, LE 23 AUGUSTE 1776.

PREMIÈRE PARTIE.

MESSIEURS,

Le cardinal de Richelieu, le grand Corneille, et George Scudéri qui osait se croire son rival, soumirent le Cid, tiré du théâtre espagnol, à votre jugement. Aujourd'hui nous avons recours à cette même décision impartiale, à l'occasion de quelques tragédies étrangères dédiées au roi notre potecteur; nous réclamons son jugement et le vôtre.

Une partie de la nation anglaise a érigé depuis peu un temple au fameux comédien poète Shakespeare, et a fondé un jubilé en son honneur. Quelques Français ont tâché d'avoir le même enthousiasme. Ils transportent chez nous une image de la divinité de Shakespeare, comme quelques autres imitateurs ont érigé depuis peu à Paris un Waux-hall; et comme d'autres se sont signalés en appelant les aloyaux des *rost-beef*, et en se piquant d'avoir à leur table du rost-beef de mouton. Ils se promenaient en frac les matins, oubliant que le mot de frac vient du français, comme viennent presque tous les mots de la langue anglaise. La cour de Louis XIV avait autrefois poli celle de Charles II; aujourd'hui Londres nous tire de la barbarie.

Enfin donc, messieurs, on nous annonce une traduction de Shakespeare; et on nous instruit qu'il fut

le *Dieu créateur de l'art sublime du théâtre, qui reçut de ses mains l'existence et la perfection* (*).

Le traducteur ajoute que Shakespeare est *vraiment inconnu en France, ou plutôt défiguré*. Les choses sont donc bien changées en France de ce qu'elles étaient il y a environ cinquante années, lorsqu'un homme de lettres (**), qui a l'honneur d'être votre confrère, fut le premier parmi vous qui apprit la langue anglaise ; le premier qui fit connaître Shakespeare, qui en traduisit librement quelques morceaux en vers (ainsi qu'il faut traduire les poètes), qui fit connaître Pope, Dryden, Milton ; le premier même qui osa expliquer les élémens de la philosophie du grand Newton, et qui osa rendre justice à la sagesse profonde de Locke, le seul métaphysicien raisonnable qui eût peut-être paru jusqu'alors sur la terre.

Non-seulement il y a encore de lui quelques morceaux de vers imités de Milton ; mais il engagea M. Dupré de Saint-Maur à apprendre l'anglais, et à traduire Milton, du moins en prose.

Quelques-uns de vous savent quel fut le prix de toutes ces peines qu'il prit d'enrichir notre littérature de la littérature anglaise ; avec quel acharnement il fut persécuté pour avoir osé proposer aux Français d'augmenter leurs lumières par les lumières d'une nation qu'ils ne connaissaient guère alors que par le nom du duc de Malborough, et dont la religion était en plusieurs points différente de la nôtre. On regarda cette entreprise comme un crime de haute trahison, et comme une impiété. Ce déchaînement ne discontinua point ; et l'objet de tant de haines ne prit enfin d'autre parti que celui d'en rire.

(*) Page 3 du programme.

(**) Voltaire : Lettres philosophiques, publiées vers 1730. *Voyez* tome XII.

Malgré cet acharnement contre la littérature et la philosophie anglaises, elles s'accréditèrent insensiblement en France. On traduisit bientôt tous les livres imprimés à Londres. On passa d'une extrémité à l'autre. On ne goûtait plus que ce qui venait de ce pays, ou qui passait pour en venir. Les libraires, qui sont des marchands de modes, vendaient des romans anglais comme on vend des rubans et des dentelles de point, sous le nom d'*Angleterre*.

Le même homme qui avait été la cause de cette révolution dans les esprits, fut obligé, en 1760, par des raisons assez connues, de commenter les tragédies du grand Corneille, et vous consulta assidûment sur cet ouvrage. Il joignit à la célèbre pièce de Cinna une traduction du Jules-César de Shakespeare, pour servir à comparer la manière dont le génie anglais avait traité la conspiration de Brutus et de Cassius contre César, avec la manière dont Corneille a traité assez différemment la conspiration de Cinna et d'Émilie contre Auguste.

Jamais traduction ne fut si fidèle. L'original anglais est tantôt en vers, tantôt en prose; tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés. Quelquefois le style est d'une élévation incroyable; c'est César qui dit qu'il ressemble à l'étoile polaire et à l'Olympe. Dans un autre endroit, il s'écrie: « Le danger sait bien » que je suis plus dangereux que lui. Nous naquîmes » tous deux d'une même portée le même jour; mais » je suis l'aîné et le plus terrible. » Quelquefois le style est de la plus grande naïveté; c'est la lie du peuple qui parle son langage; c'est un savetier qui propose à un sénateur de le *ressemeler*. Le commentateur de Corneille tâcha de se prêter à cette grande variété; non-seulement il traduisit les vers blancs en vers blancs, les vers rimés en vers ri-

més, la prose en prose, mais il rendit figure pour figure. Il opposa l'ampoulé à l'enflure, la naïveté et même la bassesse, à tout ce qui est naïf et bas dans l'original. C'était la seule manière de faire connaître Shakespeare. Il s'agissait d'une question de littérature, et non d'un marché de typographie; il ne fallait pas tromper le public.

Quand le traducteur reproche à la France de n'avoir aucune traduction exacte de Shakespeare, il devait donc traduire exactement. Il ne devait pas, dès la première scène de Jules-César, mutiler lui-même son *Dieu de la tragédie.* Il copie fidèlement son modèle, je l'avoue, en introduisant sur le théâtre des charpentiers, des bouchers, des cordonniers, des savetiers, avec des sénateurs romains; mais il supprime tous les quolibets de ce savetier qui parle aux sénateurs. Il ne traduit pas la charmante équivoque sur le mot qui signifie ame, et sur le mot qui veut dire *semelle* de soulier. Une telle réticence n'est-elle pas un sacrilége envers son Dieu?

Quel a été son dessein quand, dans la tragédie d'Othello, tirée du roman de Cintio, et de l'ancien théâtre de Milan, il ne fait rien dire au bas et dégoûtant Jago, et à son compagnon Roderigo, de ce que Shakespeare leur fait dire.

« Morbleu! vous êtes volé, cela est honteux, vous » dis-je; mettez votre robe, on crève votre cœur, » vous avez perdu la moitié de votre ame. Dans ce » moment, oui, dans ce moment, un vieux belier » noir saillit votre brebis blanche... Morbleu! vous » êtes un de ceux qui ne serviraient pas Dieu si le » diable vous le commandait. Parce que nous venons vous rendre service, vous nous traitez de » ruffiens (*a*). Vous avez une fille couverte en ce mo-

(*a*) Terme lombard, qui ne fut adopté que depuis en Angleterre.

» ment par un cheval de Barbarie; vous entendrez » hennir vos petits-fils; vous aurez des chevaux de » course pour cousins-germains, et des chevaux de » manége pour beaux-frères.

» Qui es-tu, misérable profane?

» Je suis, monsieur, un homme qui vient vous » dire que le Maure et votre fille font maintenant » la bête à deux dos (*b*). »

Dans la tragédie de Macbeth, après que le héros s'est enfin déterminé à assassiner son roi dans son lit, lorsqu'il vient de déployer toute l'horreur de son crime et de ses remords qu'il surmonte, arrive le portier de la maison, qui débite des plaisanteries de polichinelle; il est relevé par deux chambellans du roi, dont l'un demande à l'autre quelles sont les trois choses que l'ivrognerie provoque. C'est, lui répond son camarade, *d'avoir le nez rouge, de dormir, et de pisser* (*c*). Il y ajoute tout ce que le réveil peut produire dans un jeune débauché, et il emploie les termes de l'art avec les expressions les plus cyniques.

Si de telles idées et de telles expressions sont en effet cette belle nature qu'il faut adorer dans Shakespeare, son traducteur ne doit pas les dérober à notre culte. Si ce ne sont que les petites négligences d'un vrai génie, la fidélité exige qu'on les fasse connaître, ne fût-ce que pour consoler la France, en lui montrant qu'ailleurs il y a peut-être aussi des défauts.

Vous pourrez connaître, messieurs, comment Shakespeare développe les tendres et respectueux sen-

(*b*) Ancien proverbe italien.

(*c*) Nous demandons pardon aux lecteurs honnêtes, et surtout aux dames, de traduire fidèlement; mais nous sommes obligés d'étaler l'infamie dont les Welches ont voulu couvrir la France depuis quelques années.

timens du roi Henri V pour Catherine, fille du malheureux roi de France Charles VI. Voici la déclaration de ce héros, dans la tragédie de son nom, au cinquième acte.

« Si tu veux, ma Cateau, que je fasse des vers » pour toi, ou que je danse, tu me perds; car je n'ai » ni parole, ni mesure pour versifier, et je n'ai point » de force en mesure pour danser. J'ai pourtant une » mesure raisonnable en force. S'il fallait gagner une » dame au jeu de saute-grenouille, sans me vanter, » je pourrais bientôt la sauter en épousée, etc. »

C'est ainsi, messieurs, que le dieu de la tragédie fait parler le plus grand roi de l'Angleterre et sa femme, pendant trois scènes entières. Je ne répéterai pas les mots propres que les crocheteurs prononcent parmi nous, et qu'on fait prononcer à la reine dans cette pièce. Si le secrétaire de la librairie française traduit la tragédie de Henri V fidèlement, comme il l'a promis, ce sera une école de bienséance et de délicatesse qu'il ouvrira pour notre cour.

Quelques-uns de vous, messieurs, savent qu'il existe une tragédie de Shakespeare, intitulée *Hamlet*, dans laquelle un esprit apparaît d'abord à deux sentinelles et à un officier, sans leur rien dire, après quoi il s'enfuit au chant du coq. L'un des regardans dit que les esprits ont l'habitude de disparaître quand le coq chante, vers la fin de décembre, à cause de la naissance de notre Sauveur.

Ce spectre est le père d'Hamlet, en son vivant roi de Danemarck. Sa veuve Gertrude, mère d'Hamlet, a épousé le frère du défunt, peu de temps après la mort de son mari. Cet Hamlet, dans un monologue, s'écrie : « Ah! fragilité est le nom de la femme! » quoi! n'attendre pas un petit mois! quoi! avant » d'avoir usé les souliers avec lesquels elle avait suivi

» le convoi de mon père! O ciel! les bêtes, qui » n'ont point de raison, auraient fait un plus long » deuil. »

Ce n'est pas la peine d'observer qu'on tire le canon aux réjouissances de la reine Gertrude et de son nouveau mari, et à un combat d'escrime au cinquième acte; quoique l'action se passe dans le neuvième siècle où le canon n'était pas inventé. Cette petite inadvertance n'est pas plus remarquable que celle de faire jurer Hamlet par saint Patrice, et d'appeler Jésus notre Sauveur, dans les temps où le Danemarck ne connaissait pas plus le christianisme que la poudre à canon.

Ce qui est important, c'est que le spectre apprend à son fils, dans un assez long tête-à-tête, que sa femme et son frère l'ont empoisonné par l'oreille. Hamlet se dispose à venger son père; et pour ne pas donner d'ombrage à Gertrude, il contrefait le fou pendant toute la pièce.

Dans un des accès de sa prétendue folie, il a un entretien avec sa mère Gertrude. Le grand chambellan du roi se cache derrière une tapisserie. Le héros crie qu'il entend un rat; il court au rat, et tue le grand chambellan. La fille de cet officier de la couronne, qui avait du tendre pour Hamlet, devient réellement folle; elle se jette dans la mer, et se noie.

Alors le théâtre, au cinquième acte, représente une église et un cimetière, quoique les Danois, idolâtres au premier acte, ne fussent pas devenus chrétiens au cinquième. Des fossoyeurs creusent la fosse de cette pauvre fille; ils se demandent si une fille qui s'est noyée doit être enterrée en terre sainte. Ils chantent des vaudevilles dignes de leur profession et de leurs mœurs; ils déterrent, ils montrent au pu-

blic des têtes de morts. Hamlet et le frère de sa maîtresse tombent dans une fosse, et s'y battent à coups de poing.

Un de vos confrères, messieurs, avait osé remarquer que ces plaisanteries, qui peut-être étaient convenables du temps de Shakespeare, n'étaient pas d'un tragique assez noble du temps des lords Carteret, Chesterfield, Litleton, etc. Enfin, on les avait retranchées sur le théâtre de Londres le plus accrédité; et M. Marmontel, dans un de ses ouvrages, en a félicité la nation anglaise. « On abrége tous les » jours Shakespeare, dit-il, on le châtie; le célèbre » Garrik vient tout nouvellement de retrancher sur » son théâtre la scène des fossoyeurs, et presque tout » le cinquième acte. La pièce et l'auteur n'en ont été » que plus applaudis. »

Le traducteur ne convient pas de cette vérité; il prend le parti des fossoyeurs. Il veut qu'on les conserve comme le monument respectable d'un génie unique. Il est vrai qu'il y a cent endroits dans cet ouvrage, et dans tous ceux de Shakespeare, aussi nobles, aussi décens, aussi sublimes, amenés avec autant d'art; mais le traducteur donne la préférence aux fossoyeurs; il se fonde sur ce qu'on a conservé cette abominable scène sur un autre théâtre de Londres; il semble exiger que nous imitions ce beau spectacle.

Il en est de même de cette heureuse liberté avec laquelle tous les acteurs passent en un moment d'un vaisseau en pleine mer, à cinq cents milles sur le continent, d'une cabane dans un palais, d'Europe en Asie. Le comble de l'art, selon lui, ou plutôt la beauté de la nature, est de représenter une action, ou plusieurs actions à la fois, qui durent un demi-siècle. En vain le sage Despréaux, législateur du bon

goût dans l'Europe entière, a dit dans son Art poétique : (Ch. III, v. 39.)

Un rimeur sans péril, delà les Pyrénées,
Sur la scène en un jour renferme des années :
Là, souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

En vain on lui citerait l'exemple des Grecs, qui trouvèrent les trois unités dans la nature. En vain on lui parlerait des Italiens, qui, long-temps avant Shakespeare, ranimèrent les beaux arts au commencement du seizième siècle, et qui furent fidèles à ces trois grandes lois du bon sens : unité de lieu, unité de temps, unité d'action. En vain on lui ferait voir la Sophonisbe de l'archevêque Trissino, la Rosemonde et l'Oreste du Ruccellaï, la Didon du Dolce, et tant d'autres pièces composées en Italie, près de cent ans avant que Shakespeare écrivît dans Londres, toutes asservies à ces régles judicieuses établies par les Grecs ; en vain lui remontrerait-on que l'Aminte du Tasse, et le Pastor fido de Guarini, ne s'écartent point de ces mêmes règles, et que cette difficulté surmontée est un charme qui enchante tous les gens de goût.

En vain s'appuierait-on de l'exemple de tous les peintres, parmi lesquels il s'en trouve à peine un seul qui ait peint deux actions différentes sur la même toile ; on décide aujourd'hui, messieurs, que les trois unités sont une loi chimérique, parce que Shakespeare ne les a jamais observées, et parce qu'on veut nous avilir, jusqu'à faire croire que nous n'avons que ce mérite.

Il ne s'agit pas de savoir si Shakespeare fut le créateur du théâtre en Angleterre. Nous accorderons aisément qu'il l'emportait sur tous ses contemporains ;

mais certainement l'Italie avait quelques théâtres réguliers dès le quinzième siècle. On avait commencé long-temps auparavant par jouer la Passion en Calabre dans les églises, et on l'y joue même encore; mais, avec le temps, quelques génies heureux avaient commencé à effacer la rouille dont ce beau pays était couvert depuis les inondations de tant de barbares. On représenta de vraies comédies du temps même du Dante; et c'est pourquoi le Dante intitula comédie son Enfer, son Purgatoire et son Paradis. Riccoboni nous apprend que la Floriana fut alors représentée à Florence.

Les Espagnols et les Français ont toujours imité l'Italie; ils commencèrent malheureusement par jouer en plein air la Passion, les mystères de l'ancien et du nouveau Testament. Ces facéties infâmes ont duré en Espagne jusqu'à nos jours. Nous avons trop de preuves qu'on les jouait à l'air chez nous aux quatorzième et quinzième siècles; voici ce que rapporte la chronique de Metz, composée par le curé de Saint-Euchaire: « L'an 1437, fut fait le jeu de la Passion » de Notre-Seigneur, en la plaine de Veximel; et » fut dieu un sir appelé seigneur Nicole dom Neu- » châtel, curé de Saint-Victour de Metz, lequel fut » presque mort en croix, s'il ne fût été secouru; et » convint qu'un autre prêtre fût mis en la croix pour » parfaire le personnage du crucifiement pour ce » jour; et le lendemain ledit curé de Saint-Victour » parfit la résurrection, et fit très-hautement son » personnage, et dura ledit jeu jusqu'à nuit; et » autre prêtre qui s'appelait maître Jean de Nicey, » qui était chapelain de Métrange, fut Judas, lequel » fut presque mort en pendant, car le cœur lui fail- » lit, et fut bien hâtivement dépendu et porté en » voie; et était la gueule d'enfer très-bien faite avec

» deux gros culs d'acier; et elle ouvrait et clouait
» quand les diables y voulaient entrer et sortir. »

Dans le même temps, des troupes ambulantes jouaient les mêmes farces en Provence; mais les confrères de la Passion s'établissaient à Paris dans des lieux fermés. On sait assez que ces confrères achetèrent l'hôtel des ducs de Bourgogne, et y jouèrent leurs pieuses extravagances.

Les Anglais copièrent ces divertissemens grossiers et barbares. Les ténèbres de l'ignorance couvraient l'Europe; tout le monde cherchait le plaisir, et on ne pouvait en trouver d'honnêtes. On voit dans une édition de Shakespeare, à la suite de Richard III, qu'ils jouaient des miracles en plein champ, sur des théâtres de gazon de cinquante pieds de diamètre. Le diable y paraissait tondant les soies de ses cochons, et de là vint le proverbe anglais : *grand cri et peu de laine*.

Dès le temps de Henri VII, il y eut un théâtre permanent établi à Londres, qui subsiste encore. Il était très en vogue dans la jeunesse de Shakespeare, puisque dans son éloge on le loue d'avoir gardé les chevaux des curieux à la porte; il n'a donc point inventé l'art théâtral; il l'a cultivé avec de très-grands succès. C'est à vous, messieurs, qui connaissez Polyeucte et Athalie, à voir si c'est lui qui l'a perfectionné.

Le traducteur s'efforce d'immoler la France à l'Angleterre, dans un ouvrage qu'il dédie au roi de France, et pour lequel il a obtenu des souscriptions de notre reine et de nos princesses. Aucun de nos compatriotes, dont les pièces sont traduites et représentées chez toutes les nations de l'Europe, et chez les Anglais même, n'est cité dans sa préface de cent trente

pages. Le nom du grand Corneille ne s'y trouve pas une seule fois.

Si le traducteur est secrétaire de la librairie de Paris, pourquoi n'écrit-il que pour une librairie étrangère? pourquoi veut-il humilier sa patrie? pourquoi dit-il que « de légers Aristarques de Paris ont pesé » dans leur étroite balance le mérite de Shakespeare; » qu'il n'a jamais été ni traduit ni connu en France; » qu'ils savent cependant la somme exacte de ses » beautés et de ses défauts; que les oracles de ces petits juges effrontés des nations et des arts sont reçus sans examen, et parviennent, à force d'échos » à former une opinion (*d*). » Nous ne méritons pas, ce me semble, ce mépris que M. le traducteur nous prodigue. S'il s'obstine à décourager ainsi les talens naissans des jeunes gens qui voudraient travailler pour le théâtre français, c'est à vous, messieurs, de les soutenir dans cette pénible carrière. C'est surtout à ceux qui, parmi vous, ont fait l'étude la plus approfondie de cet art, à vouloir bien leur montrer la route qu'ils doivent suivre, et les écueils qu'ils doivent éviter.

Quel sera, par exemple, le meilleur modèle d'exposition dans une tragédie? sera-ce celle de Bajazet, dont je rappelle ici quelques vers qui sont dans la bouche de tous les gens de lettres, et dont le maréchal de Villars cita les derniers avec tant d'énergie, quand il alla commander les armées en Italie, à l'âge de quatre-vingts ans?

Que fesaient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au sultan des hommages sincères?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu?

(*d*) Page 130 du Discours sur les préfaces.

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et semble se promettre une heureuse victoire;
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir,
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires :
. . . .
Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux,
Lorsque assurés de vaincre ils combattaient sous vous.

ACOMAT.

Quoi! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée!
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur vizir? etc.
(Act. I, sc. I.)

Cette exposition passe pour un chef-d'œuvre de l'esprit humain. Tout y est simple sans bassesse, et grand sans enflure; point de déclamation, rien d'inutile. Acomat développe tout son caractère en deux mots, sans vouloir se peindre. Le lecteur s'aperçoit à peine que les vers sont rimés, tant la diction est pure et facile : il voit d'un coup d'œil la situation du sérail et de l'empire; il entrevoit, sans confusion, les plus grands intérêts.

Aimeriez-vous mieux la première scène de Roméo et Juliette, l'un des chefs-d'œuvre de Shakespeare, qui nous tombe en ce moment sous la main? La scène est dans une rue de Véronne, entre Grégoire et Samson, deux domestiques de Capulet.

SAMSON.

Grégoire, sur ma parole nous ne porterons pas de charbon.

GRÉGOIRE.

Non, car nous serions charbonniers (*e*).

SAMSON.

J'entends que quand nous serons en colère nous dégaînerons.

GRÉGOIRE.

Eh oui, pendant que tu es en vie, dégaîne ton cou du collier.

SAMSON.

Je frappe vite quand je suis poussé.

GRÉGOIRE.

Oui, mais tu n'es pas souvent poussé à frapper.

SAMSON.

Un chien de la maison de Montaigu, l'ennemie de la maison de Capulet, notre maître, suffit pour m'émouvoir.

GRÉGOIRE.

S'émouvoir, c'est remuer; et être vaillant, c'est être droit. (Il y a ici une équivoque d'une obscénité grossière.) Ainsi, si tu es ému, tu t'enſuiras.

SAMSON.

Un chien de cette maison me fera tenir tout droit. Je prendrai le haut du pavé sur tous les hommes de la maison Montaigu, et sur toutes les filles.

GRÉGOIRE.

Cela prouve que tu es un poltron de laquais;

(*e*) Ce sont de nobles métaphores de la canaille.

car le poltron, le faible se retire toujours à la muraille.

SAMSON.

Cela est vrai; c'est pourquoi les filles, étant les plus faibles, sont toujours poussées à la muraille. Ainsi je pousserai les gens de Montaigu hors de la muraille, et les filles de Montaigu à la muraille.

GRÉGOIRE.

La querelle est entre nos maîtres les Capulets et les Montaigu, et entre nous et leurs gens.

SAMSON.

Oui, nous et nos maîtres, c'est la même chose. Je me montrerai tiran comme eux : je serai cruel avec les filles, je leur couperai la tête.

GRÉGOIRE.

La tête des filles (*f*)?

SAMSON.

Eh oui! les têtes des filles ou les pucelages. Tu prendras la chose dans le sens que tu voudras, etc.

Le respect et l'honnêteté ne me permettent pas d'aller plus loin. C'est là, messieurs, le commencement d'une tragédie, où deux amans meurent de la mort la plus funeste. Il y a plus d'une pièce de Shakespeare où l'on trouve plusieurs scènes dans ce goût. C'est à vous à décider quelle méthode nous devons suivre, ou celle de Shakespeare, *le dieu de la tragédie*, ou celle de Racine.

Je vous demande encore à vous, messieurs, et à

(*f*) Il faut savoir que *head* signifie tête, et *maid* pucelle. *Maidenhead*, tête de fille, signifie pucelage.

l'académie de la Crusca, et à toutes les sociétés littéraires de l'Europe, à quelle exposition de tragédie il faudrait donner la préférence, ou du Pompée du grand Corneille, quoiqu'on lui ait reproché un peu d'enflure, ou au roi Lear de Shakespeare, qui est si naïf.

Vous lisez dans Corneille :

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a décidé du beau-père et du gendre ;
Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
. . . .
Tel est le titre affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée :
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire
Des changemens du sort une éclatante histoire.

(La Mort de Pompée, act. I, sc. 1.)

Vous lisez dans l'exposition du roi Lear :

LE COMTE DE KENT.

N'est-ce pas là votre fils, milord?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Son éducation a été à ma charge. J'ai souvent rougi de le reconnaître; mais à présent je suis plus hardi.

LE COMTE DE KENT.

Je ne puis vous concevoir.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oh! la mère de ce jeune drôle pouvait concevoir très-bien; elle eut bientôt un ventre fort arrondi (*g*),

(*g*) Il y a dans l'original un mot plus cynique que celui de ventre.

et elle eut un enfant dans un berceau avant d'avoir un mari dans son lit.

Trouvez-vous quelque faute à cela?... Quoique ce coquin soit venu impudemment dans le monde avant qu'on l'envoyât chercher, sa mère n'en était pas moins jolie; et il y a eu du plaisir à le faire. Enfin, ce fils de p..... doit être reconnu, etc.

Jugez maintenant, cours de l'Europe, académiciens de tous les pays, hommes bien élevés, hommes de goût dans tous les états.

Je fais plus, j'ose demander justice à la reine de France, à nos princesses, aux filles de tant de héros, qui savent comment les héros doivent parler.

Un grand juge d'Écosse, qui a fait imprimer des Élémens de critique anglaise, en trois volumes, dans lesquels on trouve des réflexions judicieuses et fines, a pourtant eu le malheur de comparer la première scène du monstre nommé Hamlet, à la première scène du chef-d'œuvre de notre Iphigénie; il affirme que ces vers d'Arcas,

Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune,

ne valent pas cette réponse vraie et convenable de la sentinelle dans Hamlet : *je n'ai pas entendu une souris trotter.*

Oui, monsieur, un soldat peut répondre ainsi dans un corps-de-garde, mais non pas sur le théâtre devant les premières personnes d'une nation, qui s'expriment noblement, et devant qui il faut s'exprimer de même.

Si vous demandez pourquoi ce vers,

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune,

est d'une beauté admirable, et pourquoi les vers sui-

vans sont plus beaux encore, je vous dirai que c'est parce qu'ils expriment, avec harmonie, de grandes vérités, qui sont le fondement de la pièce. Je vous dirai qu'il n'y a ni harmonie ni vérité intéressante dans ce quolibet d'un soldat : *Je n'ai pas entendu une souris trotter*. Que ce soldat ait vu ou n'ait pas vu passer de souris, cet événement est très-inutile à la tragédie d'Hamlet ; ce n'est qu'un discours de Gilles, un proverbe bas, qui ne peut faire aucun effet. Il y a toujours une raison pour laquelle toute beauté est beauté, et toute sottise est sottise.

Les mêmes réflexions que je fais ici devant vous, messieurs, ont été faites en Angleterre par plusieurs gens de lettres. Rymer même, le savant Rymer, dans un livre dédié au fameux comte Dorset, en 1593, sur l'excellence et la corruption de la tragédie, pousse la sévérité de sa critique jusqu'à dire « qu'il n'y a point » de singe en Afrique (*), point de babouin qui n'ait » plus de goût que Shakespeare. » Permettez-moi, messieurs, de prendre un milieu entre Rymer et le traducteur de Shakespeare, et de ne regarder ce Shakespeare ni comme un dieu, ni comme un singe.

SECONDE PARTIE.

MESSIEURS,

J'ai exposé fidèlement, à votre tribunal, le sujet de la querelle entre la France et l'Angleterre. Personne, assurément, ne respecte plus que moi les grands hommes que cette île a produits ; et j'en ai donné assez de preuves. La vérité qu'on ne peut déguiser devant vous m'ordonne de vous avouer que ce Shakespeare, si sauvage, si bas, si effréné et si absurde, avait des

(*) Page 124.

étincelles de génie. Oui, messieurs, dans ce chaos obscur, composé de meurtres et de bouffonneries, d'héroïsme et de turpitude, de discours des halles et de grands intérêts, il y a des traits naturels et frappans. C'était ainsi à peu près que la tragédie était traitée en Espagne, sous Philippe II, du vivant de Shakespeare. Vous savez qu'alors l'esprit de l'Espagne dominait en Europe, et jusque dans l'Italie. Lopès de Véga en est un grand exemple.

Il était précisément ce que fut Shakespeare en Angleterre, un composé de grandeur et d'extravagance. Quelquefois digne modèle de Corneille, quelquefois travaillant pour les Petites-Maisons, et s'abandonnant à la folie la plus brutale, le sachant très-bien, et l'avouant publiquement dans des vers qu'il nous a laissés, et qui sont peut-être parvenus jusqu'à vous. Ses contemporains, et, encore plus, ses prédécesseurs, firent de la scène espagnole un monstre qui plaisait à la populace. Ce monstre fut promené sur les théâtres de Milan et de Naples. Il était impossible que cette contagion n'infectât pas l'Angleterre; elle corrompit le génie de tous ceux qui travaillèrent pour le théâtre long-temps avant Shakespeare. Le lord Buckhurst, l'un des ancêtres du lord Dorset, avait composé la tragédie de Gorboduc. C'était un bon roi, mari d'une bonne reine; ils partageaient, au premier acte, leur royaume entre deux enfans qui se querellèrent pour ce partage : le cadet donnait à l'aîné un soufflet au second acte; l'aîné, au troisième acte, tuait le cadet; la mère, au quatrième, tuait l'aîné; le roi, au cinquième, tuait la reine Gorboduc; et le peuple, soulevé, tuait le roi Gorboduc; de sorte qu'à la fin il ne restait plus personne.

Ces essais sauvages ne purent parvenir en France;

ce royaume alors n'était pas même assez heureux pour être en état d'imiter les vices et les folies des autres nations. Quarante ans de guerres civiles écartaient les arts et les plaisirs. Le fanatisme marchait dans toute la France le poignard dans une main, et le crucifix dans l'autre. Les campagnes étaient en friche, les villes en cendres. La cour de Philippe II n'y était connue que par le soin qu'elle prenait d'attiser le feu qui nous dévorait. Ce n'était pas le temps de voir des théâtres. Il a fallu attendre les jours du cardinal de Richelieu pour former un Corneille, et ceux de Louis XIV pour nous honorer d'un Racine.

Il n'en était pas ainsi à Londres, quand Shakespeare établit son théâtre : c'était le temps le plus florissant de l'Angleterre; mais ce ne pouvait être encore celui du bon goût. Les hommes sont réduits, dans tous les genres, à commencer par des Thespis, avant d'arriver à des Sophocle. Cependant tel fut le génie de Shakespeare, que ce Thespis fut Sophocle quelquefois. On entrevit sur sa charrette, parmi la canaille, de ces ivrognes barbouillés de lie, des héros dont le front avait des traits de majesté.

Je dois dire que parmi ces bizarres pièces, il en est plusieurs où l'on trouve de beaux traits pris dans la nature, et qui tiennent au sublime de l'art, quoiqu'il n'y ait aucun art chez lui.

C'est ainsi qu'en Espagne Diamante et Guillen de Castro semèrent dans leurs deux tragédies monstrueuses du Cid, des beautés dignes d'être exactement traduites par Pierre Corneille. Ainsi, quoique Calderon eût étalé, dans son Héraclius, l'ignorance la plus grossière, et un tissu de folies les plus absurdes; cependant il mérita que Corneille daignât encore prendre de lui la situation la plus intéres-

sante de son Héraclius français, et surtout ces vers admirables qui ont tant contribué aux succès de cette pièce.

O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi;
Et je n'en puis trouver pour régner après moi.
(Act. IV, sc. 4.)

Vous voyez, messieurs, que dans les pays et dans les temps où les beaux-arts ont été le moins en honneur, il s'est pourtant trouvé des génies qui ont brillé au milieu des ténèbres de leur siècle. Ils tenaient de ce siècle où ils vécurent toute la fange dont ils étaient couverts; ils ne devaient qu'à eux-mêmes l'éclat qu'ils répandirent sur cette fange. Après leur mort, ils furent regardés comme des dieux par leurs contemporains qui n'avaient rien vu de semblable. Ceux qui entrèrent dans la même carrière furent à peine regardés. Mais enfin, quand le goût des premiers hommes d'une nation s'est perfectionné, quand l'art est plus connu, le discernement du peuple se forme insensiblement. On n'admire plus en Espagne ce qu'on admirait autrefois. On n'y voit plus un soldat servir la messe sur le théâtre, et combattre en même temps dans une bataille; on n'y voit plus Jésus-Christ se battre à coups de poing avec le diable, et danser avec lui une sarabande.

En France, Corneille commença par suivre les pas de Rotrou; Boileau commença par imiter Regnier; Racine, encore jeune, se modela sur les défauts de Corneille : mais peu à peu on saisit les vraies beautés; on finit surtout par écrire avec sagesse et avec pureté. *Sapere est et principium et fons* (*), et il n'y a

(*) Hor., Art poét., v. 309.

plus de vraie gloire parmi nous que pour ce qui est bien pensé et bien exprimé.

Quand des nations voisines ont à peu près les mêmes mœurs, les mêmes principes, et ont cultivé quelque temps les mêmes arts, il paraît qu'elles devraient avoir le même goût. Aussi l'Andromaque et la Phèdre de Racine, heureusement traduites en anglais par de bons auteurs, réussirent beaucoup à Londres. Je les ai vu jouer autrefois, on y applaudissait comme à Paris. Nous avons encore quelques-unes de nos tragédies modernes très-bien accueillies chez cette nation judicieuse et éclairée. Heureusement il n'est donc pas vrai que Shakespeare ait fait exclure tout autre goût que le sien, et qu'il soit un dieu aussi jaloux que le prétend son pontife, qui veut nous le faire adorer.

Tous nos gens de lettres demandent comment en Angleterre les premiers de l'état, les membres de la Société royale, tant d'hommes si instruits, si sages, peuvent encore supporter tant d'irrégularités et de bizarreries, si contraires au goût que l'Italie et la France ont introduit chez les nations policées, tandis que les Espagnols ont enfin rénoncé à leurs *autos sacramentales*. Me trompé-je en remarquant que partout, et principalement dans les pays libres, le peuple gouverne les esprits supérieurs? Partout les spectacles chargés d'événemens incroyables plaisent au peuple; il aime à voir des changemens de scènes, des couronnemens de rois, des processions, des combats, des meurtres, des sorciers, des cérémonies, des mariages, des enterremens : il y court en foule, il y entraîne long-temps la bonne compagnie qui pardonne à ces énormes défauts, pour peu qu'ils soient ornés de quelques beautés, et même quand ils n'en ont aucune. Songeons que la scène romaine

fut plongée dans la même barbarie du temps d'Auguste. Horace s'en plaint à cet empereur dans sa belle Épître *quùm tot sustineas*, et c'est pourquoi Quintilien prononça depuis que les Romains n'avaient point de tragédie, *in tragœdiâ maximè claudicamus.*

Les Anglais n'en ont pas plus que les Romains. Leurs avantages sont assez grands d'ailleurs.

Il est vrai que l'Angleterre a l'Europe contre elle en ce seul point; la preuve en est qu'on n'a jamais représenté sur aucun théâtre étranger, aucune des pièces de Shakespeare. Lisez ces pièces, messieurs; et la raison pour laquelle on ne peut les jouer ailleurs, se découvrira bientôt à votre discernement : il en est de cette espèce de tragédie comme il en était, il n'y a pas long-temps, de notre musique instrumentale; elle ne plaisait qu'à nous.

J'avoue qu'on ne doit pas condamner un artiste qui a saisi le goût de sa nation; mais on peut le plaindre de n'avoir contenté qu'elle. Apelles et Phidias forcèrent tous les différens états de la Grèce et tout l'empire romain à les admirer. Nous voyons aujourd'hui le Transylvain, le Hongrois, le Courlandois, se réunir avec l'Espagnol, le Français, l'Allemand, l'Italien, pour sentir également les beautés de Virgile et d'Horace, quoique chacun de ces peuples prononce différemment la langue d'Horace et de Virgile. Vous ne trouvez personne en Europe qui pense que les grands auteurs du siècle d'Auguste soient *au-dessous des singes et des babouins*. Sans doute Pantolabus et Crispinus écrivirent contre Horace de son vivant, et Virgile essuya les critiques de Bavius; mais après leur mort ces grands hommes ont réuni les voix de toutes les nations. D'où vient ce concert éternel? Il y a donc un bon et un mauvais goût.

On souhaite, avec justice, que ceux de messieurs

les académiciens qui ont fait une étude sérieuse du théâtre, veuillent bien nous instruire sur les questions que nous avons proposées. Qu'ils jugent si la nation qui a produit Iphigénie et Athalie doit les abandonner, pour voir sur le théâtre des hommes et des femmes qu'on étrangle, des crocheteurs, des sorciers, des bouffons, et des prêtres ivres; si notre cour, si long-temps renommée pour sa politesse et pour son goût, doit être changée en un cabaret de bière et de brandevin (*a*), et si le palais d'une vertueuse souveraine doit être un lieu de prostitution.

Figurez-vous, messieurs, Louis XIV, dans sa galerie de Versailles, entouré de sa cour brillante; un Gilles couvert de lambeaux perce la foule des héros, des grands hommes, et des beautés qui composent cette cour; il leur propose de quitter Corneille, Racine et Molière, pour un saltimbanque qui a des saillies heureuses, et qui fait des contorsions. Comment croyez-vous que cette offre serait reçue?

Je suis avec un profond respect,

Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

(*h*) Il est peu de pièces de Shakespeare où l'on ne trouve de telles scènes; j'ai vu mettre de la bière et de l'eau-de-vie sur la table dans la tragédie d'Hamlet; et j'ai vu les acteurs en boire. César en allant au Capitole, propose aux sénateurs de *boire un coup avec lui*. Dans la tragédie de Cléopâtre, on voit arriver sur le rivage de Misène la galère du jeune Pompée : on voit Auguste, Antoine, Lépide, Pompée, Agrippa, Mécène boire ensemble. Lépide, qui est ivre, demande à Antoine, qui est ivre aussi, comment est fait un crocodile : il est fait comme lui-même, répond Antoine; il est aussi large qu'il a de largeur; et aussi haut qu'il a de hauteur; il se remue avec ses organes; il vit de ce qui le nourrit, etc. Tous les convives sont échauffés de vin; ils chantent en chorus une chanson à boire, et Auguste dit en balbutiant, qu'*il aimerait mieux jeûner quatre jours que de trop boire en un seul.*

LETTRE

ÉCRITE SOUS LE NOM DE M. DE LA VISCLÈDE, A M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DE PAU (*).

1776.

MONSIEUR et cher confrère, je vous envoie mes Filles de Minée; et je vous répète en prose ce que j'ai dit en vers, que je ne devais pas traiter ce sujet après Ovide et La Fontaine. Ce n'est pas dans le monde comme dans l'Évangile, celui qui vient se présenter à la dernière heure n'est jamais si bien reçu que ceux qui ont travaillé le matin. Voyez ce qui est arrivé à La Motte : il a voulu faire une petite Iliade; on s'est moqué de lui. Il a fait des fables philosophiques dédiées au régent du royaume, qui lui a donné deux mille écus; tout le monde a dit : Nous aimons mieux le naïf La Fontaine à qui Louis XIV ne donna rien.

Vous connaissez cet enfant de la nature, ce La Fontaine, et ses trois Filles de Minée, que l'abbé d'Olivet a fait imprimer dans un recueil en cinq volumes; mais vous ne connaissez pas les Amours de Mars et de Vénus, qui ne se trouvent que dans l'édition de 1750. Les voici :

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le siége ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta,
Que la belle parlementa.

(*) Cette lettre suivait *Le Dimanche ou les Filles de Minée*. Voyez tome LXII, p. 184.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire,
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière.
Il se fait attacher son plus riche harnois.
Quand ce serait pour des jours de tournois,
On ne le verrait pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour.
Sans cela, fît-on mordre aux géans la poussière,
Il est bien malaisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna, peut-être, en lui contant sa flamme;
Peut-être conta-t-il ses siéges, ses combats;
Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles,
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus en ces lieux écartés
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés:
Quels longs baisers! La gloire a bien des charmes;
Mais Mars, en la servant, ignore ses douceurs.
Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes
Veut des soupirs et des larmes;
C'est ce qui triomphe des cœurs.
Phœbus pour la déesse avait même dessein;
Et, charmé de l'espoir d'une telle conquête,
Couvait plus de feux dans son sein,
Qu'on n'en voyait à l'entour de sa tête.
C'était un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il était beau; mais il fesait des vers;
Avait un peu trop de doctrine;
Et, qui pis est, savait la médecine.
Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée et l'homme de sciences,
Des dames au premier inclineront toujours,
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.

Phœbus, outré de déplaisir,
Apprit à Vulcan ce mystère;
Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour,

Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avaient en ces lieux pour témoin que l'Amour.
La peine de Vulcan se voit représentée;
Et l'on ne dirait pas que les traits en sont feints.
Il demeure immobile, et son ame agitée
Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints.
Son marteau lui tombe des mains.
Il a martel en tête, et ne sait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle et qui bat sa femme.
Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt?
Au palais de Vénus il s'en allait tout droit,
Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.
La dame d'un logis, quand elle a fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu sait si les galans lui font aussi la cour.
Ce ne sont que jeux et fleurettes,
Plaisans devis et chansonnettes;
Mille bons mots, sans conter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportait une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir.
Mais Vénus pour le coup ne la saurait ouïr:
Elle est trop empêchée, et chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan,
A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme?
Quand les cœurs ont goûté des délices d'amour,
Ils iraient plutôt jusqu'à Rome,
Que de s'en passer un seul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame.
Quand l'hymen les joindrait de son nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourrait entre eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Grâces pleurantes:
La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes.
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillans
Pourraient contre tant d'assaillans
Garder une toison si chère?
Il accuse surtout l'enfant qui fait aimer;

Et, se prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer.
Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême,
Le voilà qui se plaint au monarque des dieux;
Et de ce qu'il devrait se cacher à soi-même
Importune sans cesse et la terre et les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie!
Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan? car pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose :
Un rets d'acier par ses mains est forgé;
Ce fut Momus qui, je pense, en fut cause.
Avec ce rets le galant lui propose
D'envelopper nos amans bien et beau,
L'enclume sonne; et maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux dieux un spectacle nouveau
De deux amans qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit :
Et nos amans, trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune :
Tout en clopant le vieillard éclopé
Semond les dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands et petits, et toute la séquelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé :
Ce fut, je crois, le galant et la belle.

Peut-être direz-vous que ces Amours de Mars et de Vénus ne valent pas sa fable des Deux Pigeons. Je vous croirai sans peine, comme je crois avec vous que son ode au roi pour l'infortuné Fouquet, n'approche pas de son Élégie aux nymphes de Vaux pour ce même Fouquet.

Pleurez, nymphes de Vaux, dans vos grottes profondes.

. . . .

La cabale est contente, Oronte est malheureux, etc.

Il changea ce mot de *cabale* (*), quand on l'eut fait apercevoir que le grand Colbert servait le roi et l'État avec une équité sévère, et n'était point cabaleur; mais La Fontaine l'avait entendu dire, et il avait cru bonnement que c'était là le mot propre.

Vous me dites que Jean eut grand tort de faire imprimer ses opéras, et la comédie intitulée *Je vous prends sans verd* (**), et la comédie de *Climène*, etc.; mais l'abbé d'Olivet eut plus de tort encore de faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de La Fontaine. La manie des éditeurs ressemble à celle des sacristains; tous rassemblent des guenilles qu'ils veulent faire révérer : mais de même qu'on ne juge les vrais saints que par leurs bonnes actions, l'on ne juge les hommes à talens que par leurs bons ouvrages.

Vingt pièces de théâtre, très-indignes de l'auteur de Cinna, ne lui ont point ôté le nom de grand. Tout ce qu'on reproche à Quinault n'empêche pas qu'il ne soit un homme unique, et jusqu'à présent inimitable dans un genre très-difficile. Une soixantaine d'anciennes fables rajeunies par La Fontaine, et contées avec un agrément qui n'avait jamais été connu que de Pétrone, et bien saisi que par notre fabuliste; une vingtaine de contes écrits avec cette facilité charmante, et cette négligence heureuse que nous admirons en lui, le mettent infiniment au-dessus de Bocace, et quelquefois même, si j'ose le dire, à côté de l'Arioste, pour la manière de narrer.

(*) On lit aujourd'hui :

Les destins sont contens. . . . .

(**) Cette comédie est de Champmeslé.

Il avait ce grand don de la nature, le talent. L'esprit le plus supérieur n'y saurait atteindre. C'est par les talens que le siècle de Louis XIV sera distingué à jamais de tous les siècles, dans notre France si long-temps grossière. Il y aura toujours de l'esprit; les connaissances des hommes augmenteront, on verra des ouvrages utiles; mais des talens! je doute qu'il en naisse beaucoup. Je doute qu'on retrouve l'auteur de Cinna, celui d'Iphigénie, d'Athalie, de Phèdre, celui de l'Art poétique, celui de Roland et d'Armide, celui qui força en chaire, jusqu'à des ministres, de pleurer et d'admirer la fille de Henri IV, veuve de Charles Ier, et sa fille Henriette, Madame.

Voyez comme les oraisons funèbres d'aujourd'hui sont ensevelies avec ceux qu'elles célèbrent. Voyez comme Séthos, malgré quelques beaux passages, et les Voyages de Cyrus, sont tombés dans l'oubli, tandis que le Télémaque est toujours l'instruction et le charme de tous les jeunes gens bien nés. Comment s'est-il pu faire que, dans la foule de nos prédicateurs, il n'y en ait pas un seul qui ait approché de l'auteur du Petit Carême? Vous voyez à regret que personne n'a osé seulement tenter d'imiter le créateur du Tartufe et du Misanthrope. Nous avons quelques comédies très-agréables; mais un Molière! je vous prédis hardiment que nous n'en aurons jamais. Quelle gloire pour La Fontaine d'être mis presque à côté de tous ces grands hommes!

L'abbé de Chaulieu ferma ce siècle par trois ou quatre pièces de poésie qui partent du cœur, ou qui semblent en partir. Elles respirent la volupté et la philosophie, et demandent grâce pour toutes les bagatelles insipides dont on a farci son recueil.

Je m'étonne que La Fontaine n'ait parlé de Chaulieu qu'à propos de l'argent qu'il comptait recevoir, par ses mains, de la part du duc de Vendôme.

Le paillard m'a dit aujourd'hui
Qu'il faut que je compte avec lui.
Aimez-vous cette parenthèse?
Le reste ira, ne vous déplaise,
En bas-reliefs *et cætera.*
Ce mot-ci s'interprétera
Des Jeannetons; car les Climènes
Aux vieilles gens sont inhumaines.
Je ne vous réponds pas qu'encor
Je n'emploie un peu de votre or
A payer la brune et la blonde (*).

Comment l'abbé d'Olivet a-t-il pu imprimer trois pièces de La Fontaine, écrites de ce misérable style, par lesquelles il demande l'aumône pour avoir des filles? On ne reconnaît pas dans ces vers celui qui a dit:

J'ai quelquefois aimé; je n'aurais point alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère,
Par qui, sous le fils de Cythère,
Je servis engagé par mes premiers sermens.
Hélas! quand reviendront de semblables momens?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmans
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète?
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

(Fables, l. IX, f. 2.)

On croirait ces deux derniers vers d'un seigneur du bel air, d'un homme à grandes passions, d'un

(*) Lettre au duc de Vendôme, 1689.

duc de Candale, d'un duc de Bellegarde. Cela ne s'accorde pas avec les Jeannetons de Jean La Fontaine, qui demande quelques pistoles au duc de Vendôme et au *paillard* Chaulieu, pour attendrir en sa faveur ses héroïnes du Pont-Neuf.

Tout cela, monsieur, n'empêche pas qu'un nombre considérable de fables pleines de sentiment, d'ingénuité, de finesse et d'élégance, ne soient le charme de quiconque sait lire.

Quand je dis qu'il est presque égal, dans ses bonnes fables, aux grands hommes de son mémorable siècle, je ne dis rien de trop fort. Je serais un exagérateur ridicule si j'osais comparer

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage :
(La Fontaine, F. I, L. 2.)

et

La cigale ayant chanté
Tout l'été.....
(L. I, F. 2.)

à ces vers de Cornélie qui tient l'urne de son époux :

Éternel entretien de haine et de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié.
(Pompée, act. V, sc. 1.)

et à ceux de César :

Restes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis!
(*Id.*)

Le Savetier et le Financier, les Animaux malades de la peste, le Meunier, l'Ane et son Fils, etc., etc., tout excellens qu'ils sont dans leur genre, ne seront

jamais mis par moi au même rang que la scène d'Horace et de Curiace, ou que les pièces inimitables de Racine, ou que le parfait Art poétique de Boileau, ou que le Misanthrope et le Tartufe de Molière. Le mérite extrême de la difficulté surmontée, un grand plan conçu avec génie, exécuté avec un goût qui ne se dément jamais dans Racine, la perfection enfin dans un grand art, tout cela est bien supérieur à l'art de conter. Je ne veux point égaler le vol de la fauvette à celui de l'aigle. Je me borne à vous soutenir que La Fontaine a souvent réussi dans son petit genre autant que Corneille dans le sien. J'aurais seulement désiré, pour la gloire de la nation, qu'on n'eût point imprimé les dernières fables de l'un, et les dernières tragédies de l'autre, depuis Pertharite; mais ces maudits éditeurs veulent imprimer tout : ce sont des corbeaux qui s'acharnent sur les morts, comme l'envie sur les vivans. Encore s'ils ne fatiguaient le public que par les mauvais ouvrages des bons auteurs, on pourrait pardonner à leur avidité : ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils y ajoutent trop souvent leurs propres sottises, qu'ils font passer sous le nom des écrivains un peu connus. J'ai pâti moi-même, moi inconnu, de cette rage d'imprimer. Combien de pauvretés n'a-t-on pas publiées sous le nom de La Visclède, dans des recueils immenses! Vers de Bonneval, sur la mort de mademoiselle Le Couvreur; Vers à mon cher B. sur Newton; Vers impertinens à madame du Châtelet; Lettre de Varsovie; Épître de Formont à l'abbé de Rothelin; Ode sur le vrai Dieu; Lettres de M. de La Visclède à ses amis du Parnasse, etc., etc.

Ceux qui se forment des bibliothèques sont toujours trompés par ce manége qui ne sert qu'à étouffer le bon grain sous un tas énorme d'ivraie. On est parvenu à nous dégoûter de la lecture à force de multi-

plier les livres et les livrets. S'il est vrai que les Ptolomée eurent autrefois une bibliothèque de cent mille volumes, on ne fit pas mal de la brûler; et quand on brûlera toutes les brochures qui nous inondent, je commencerai par la mienne.

Nous sommes importunés dans notre siècle d'une foule de petits artistes qui dissèquent le siècle passé. On créait alors, et aujourd'hui on épluche, on critique la création. Je tombe dans ce défaut en vous écrivant, mais j'ouvre mon cœur à mon ami, et je serais très-fâché que ma lettre devînt publique.

Permettez-moi de remarquer qu'on ne fut point sévère pour La Fontaine, parce qu'il semblait ne prétendre à rien : moins il exigeait, plus on lui accordait; on lui passait ses mauvaises fables en faveur des excellentes. Il n'en était pas ainsi de Racine et de Boileau qui prétendaient à la perfection; on les chicanait sur un mot. C'est ainsi qu'on pardonnait tout à Montaigne, et qu'on tomba rudement sur Balzac qui voulait être toujours correct et toujours éloquent.

Depuis que La Bruyère, dans ses Caractères, eut jugé Corneille et Racine, combien d'écrivains se mirent à juger aussi! et enfin on a fait plus de cent volumes sur ce siècle de Louis XIV. Chacun dans ses jugemens, soit en vers, soit en prose, a plus cherché à montrer de l'esprit qu'à trouver la vérité, et à faire des antithèses plutôt que des raisonnemens.

L'inondation des journalistes et des folliculaires est venue, laquelle a noyé le bon avec le mauvais, et a détruit toute érudition, en présentant des extraits à l'ignorance. Les lecteurs ont décidé comme les magistrats, qui jugent sur le rapport de leur secrétaire.

Il est arrivé pis, on s'est divisé en factions : les jansénistes ont voulu que les jésuites n'eussent jamais fait un bon ouvrage, et que le père Bouhours ne sût pas sa langue. Les jésuites ont dénigré Boileau, parce qu'il était ami d'Arnaud. Les folliculaires se sont dit des injures. C'est la Bataille des rats et des grenouilles après l'Iliade.

Pour vous prouver, monsieur, avec quelle précipitation l'on juge, et comme un bon mot tient lieu de raison, je ne veux que vous citer cette décision de La Bruyère, qui a été la source de tant d'énormes dissertations : « Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, » et Corneille, tels qu'ils devraient être (*). » Cela est éblouissant, mais cela est très-faux. César n'a jamais dû être assez fat pour dire à Cléopâtre qu'il n'a vaincu à Pharsale que pour lui plaire, lui qui n'avait point vu encore cet enfant de quinze ans : l'autre Cléopâtre n'a point dû empoisonner l'un de ses enfans, et assassiner l'autre au bout d'une allée dans un jardin : Théodore n'a point dû s'obstiner à se prostituer dans un mauvais lieu, au lieu d'accepter le secours d'un honnête homme : Polyeucte n'a point dû briser tout dans un temple, et hasarder de casser toutes les têtes par dévotion : Léontine n'a point dû se vanter de tout faire, pour ne rien faire du tout. Pompée devait-il répudier sa femme qu'il aimait, pour épouser la nièce d'un tyran? Pertharite devait-il céder la sienne? Thésée, dans Œdipe, devait-il parler d'amour au milieu de la peste, et dire :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.
(Act. I, sc. 1.)

Si le judicieux et énergique La Bruyère s'est si évi-

(*) Caract., ch. I.

demment trompé, que feront donc nos petits écoliers qui tranchent avec tant de hardiesse, et qui, plus ignorans et plus imprudens qu'un Fréron, osent décider au premier coup-d'œil sur des choses qu'un Quintilien aurait long-temps examinées avant de donner son opinion avec modestie?

Vous me faites, monsieur, une question plus importante. Vous me demandez pourquoi Louis XIV ne fit pas tomber ses bienfaits sur La Fontaine, comme sur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand siècle? Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les fables de La Fontaine comme les tableaux de Teniers, dont il ne voulait voir aucun dans ses appartemens. Il n'aimait le petit en aucun genre, quoiqu'il eût dans l'esprit autant de délicatesse que de grandeur. Il ne goûta les petits vers de Benserade que parce qu'ils avaient rapport aux fêtes magnifiques qu'il donnait.

De plus, La Fontaine était d'un caractère à ne se pas présenter à la cour de ce monarque. Ses distractions continuelles, son extrême simplicité, réjouissaient ses amis, et n'auraient pu plaire à un homme tel que Louis XIV.

La Bruyère s'est servi de couleurs un peu fortes pour peindre notre fabuliste ; mais il y a du vrai dans ce portrait : « Un homme paraît grossier, lourd, stu-
» pide; il ne sait ni parler ni raconter ce qu'il vient
» de voir : s'il se met à écrire, c'est le modèle des
» bons contes, etc. » (Chap. XII.)

La Bruyère, qui peignit tous ses contemporains, en dit autant de Corneille, non que Corneille fût un bon conteur. C'était autre chose; il était souvent très-sublime dans ses bonnes pièces. Boileau ne fesait peut-être pas assez de cas de La Fontaine et de Cor-

neille; il n'était sensible qu'à un style toujours pur, il ne pouvait aimer que la perfection.

Soyez sûr, monsieur, qu'il est très-faux que La Fontaine déplut au roi, comme on l'a dit, pour avoir fait des vers en faveur du surintendant Fouquet. Pélisson, défenseur très-hardi de ce ministre, et même ayant été sa victime, devint un des favoris de Louis XIV, et fit une grande fortune. Son éloquence touchante, son érudition utile, la connaissance des affaires, et la souplesse de son esprit, en firent un homme d'État. La Fontaine n'avait rien de tout cela. Uniquement borné à son talent, et incapable même de le faire valoir, il n'est pas étonnant qu'il ne fût pas assez remarqué par Louis XIV.

Lulli lui nuisit beaucoup. Vous savez que tout est cabale parmi les gens de lettres, comme parmi les prêtres. La cabale contre Quinault, l'un des grands ornemens de ce mémorable siècle, ayant forcé Lulli à recourir à d'autres pour ses opéras, il choisit La Fontaine. Avouons que le fabuliste, fesant parler ses héros du style de Janot Lapin et de dame Belette, ne pouvait réussir après Atis et Thésée. Lulli était plein d'esprit et de goût; plus il en avait, plus il lui était impossible de mettre en musique de telles paroles. Il n'était pas de ces gens qui disent qu'il est égal de chanter la gazette ou Armide, et qu'il n'y a rien au monde de si nécessaire que des doubles croches. Le pauvre La Fontaine, croyant sérieusement qu'on lui fesait une énorme injustice, fit la satire du Florentin contre Lulli. Elle n'est pas dans le goût de celles de Boileau ou d'Horace.

Le b.... avait juré de m'amuser six mois:
Il se trompa de deux. Mes amis, de leur grâce,
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien sans eux et sans moi.

Voilà l'histoire en gros : le détail a des suites
Qui valent bien d'être déduites,
Mais j'en aurais pour tout un an.

Non, sans doute, ce sot détail et ces suites ne valaient pas d'être déduites, et surtout en si mauvais vers. Le pis est qu'il s'excuse sur cette ridicule satire à madame de Thiange, sœur de madame de Montespan, en vers non moins ridicules. Il croit que Lulli lui a ôté sa fortune et sa gloire, en ne fesant point de musique pour ses paroles. Voici comme il s'explique :

Le ciel m'a fait auteur, je m'excuse par là.
Auteur qui, pour tout fruit, moissonne
Un peu de gloire. On le lui ravira ;
Et vous croyez qu'il s'en taira !
Il n'est donc plus auteur : la conséquence est bonne.

Je sais bien que le cocher de Vertamont aurait fait de tels vers tout aussi bien que La Fontaine. Je sais que ces misères prosaïques en rimes ne sont que des sottises aisées ; mais enfin le même homme est le meilleur metteur en œuvre des anciennes fables d'Ésope et de Pilpay, et celui qui, dans ce genre, a le mieux enchâssé l'esprit des autres. Encore une fois, ce talent unique fait tout pardonner. Lulli même lui pardonna, et très-plaisamment, en disant qu'il aimerait mieux mettre en musique la satire de La Fontaine que ses opéras.

Il me semble que la voix publique donne la préférence à ses fables sur ses contes. Ceux-ci paraissent pour la plupart, aux bons critiques, un peu trop allongés. Ils n'aiment point dans le Joconde, pris de l'Arioste,

Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;
Je la tiens pucelle, sans faute,

Et si pucelle, qu'il n'est rien
De si puceau que cette fille.

Ils réprouvèrent ce ton de la rue Saint-Denis, ce ton bourgeois auquel l'Arioste ne s'asservit jamais. Le Greco et la Fiammetta de l'Arioste sont bien au-dessus du Puceau de La Fontaine.

Ils n'aiment point que notre fabuliste dise, dans le Cocu battu et content, tiré de Bocace :

Tant se la mit le drôle en sa cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne durait.

Bocace n'a point de ces expressions basses et incorrectes.

Ils ne peuvent souffrir que dans la Servante justifiée, conte de la reine de Navarre, l'imitateur s'exprime ainsi :

Bocace n'est le seul qui me fournit,
Je vais parfois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit,
Plus que pas un *me donne* de pratique ;
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encore en un vieux magasin.

Ils trouvent ces expressions, *aller dans une autre boutique, donner de pratique, manger de plus d'un pain,* plus faites pour le peuple que pour les honnêtes gens ; et c'est là le grand défaut de La Fontaine.

L'Anneau d'Hans-Carvel, qu'il a copié dans Rabelais, est bien supérieur dans l'Arioste. Il y a du moins une bonne raison dans l'Arioste pourquoi le diable apparaît au bon homme.

Fu già un pittor (non mi ricordo il nome),
Che di pinger il diavol' solea
Con bel viso, begli occhi, e belle chiome, etc.
(Sat. V.)

La prodigieuse supériorité de l'Arioste sur son imitateur paraît dans ce petit conte, autant que dans l'invention de son Orlando, dans son imagination inépuisable, dans son sublime, et dans sa naïve élégance.

Les Cordeliers de Catalogne, Richard Minutolo, la Gageure des trois commères, n'ont jamais plu aux esprits délicats. Vous ne trouverez chez La Fontaine aucun conte qui parle au cœur, excepté le Faucon; aucun dont on puisse tirer une morale utile; aucun où il y ait de sa part la moindre invention. Ce ne sont presque jamais que de vieux contes réchauffés. Ce sont des femmes qui *attrapent* leurs maris, ou des garçons qui *enjôlent* des filles. Enfin on trouve rarement chez lui un conte écrit avec une élégance continue.

Ses contes ont charmé la jeunesse, encore plus par la gaieté des sujets que par les grâces et la correction du style. J'ai vu beaucoup de gens d'esprit et de goût qui ne pouvaient souffrir que La Fontaine eût gâté la Coupe enchantée de l'Arioste par des vers tels que ceux-ci :

> L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable;
> Le rocher disparut, un mouton succéda,
> Un mouton qui s'accommoda
> A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
> Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,
> Donna pour arrhes un baiser.

Il faudrait en effet avoir peu de goût pour approuver un rocher qui devient mouton, qui s'accommode et qui donne des arrhes. Les contes et les deux derniers livres des fables sont trop pleins de ces figures si incohérentes et si fausses, qui semblent plutôt le fruit d'une recherche pénible que de cette négligence agréable qu'on a tant louée dans l'auteur.

J'ai vu aussi bien des lecteurs révoltés du style qu'on appelle marotique. Ils disaient qu'il fallait parler la langue de Louis XIV, et non celle de Louis XII et de François Ier; que si on nous donnait la comédie de l'Avocat Patelin telle qu'on la joua sur les tréteaux de la cour de Charles VII, personne ne pourrait la souffrir. Heureusement La Fontaine est peu tombé dans ce défaut, que d'autres, après lui, ont voulu mettre à la mode.

Mais ce qui est, à mon avis, très-digne de remarque, c'est que de toutes ces anciennes historiettes que La Fontaine a mises en vers négligés, il n'y en a pas une seule qui inspire des désirs impudiques. Les peintures y sont plus gaies que dangereuses. Elles ne font jamais cette impression voluptueuse et funeste que produisent tant de livres italiens, et surtout notre *Aloïsia Toletana*. Cela est si vrai, que l'on a mis tous ces vieux contes sur le théâtre avec l'approbation des magistrats, sans aucun danger, sans qu'aucune mère de famille ait réclamé contre cet usage, sans aucun inconvénient. On vit bien que le sévère Boileau avait raison quand il disait :

L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
(Art poét., ch. IV, v. 101.)

C'est pourquoi, monsieur, j'ai toujours été étonné de l'atrocité fanatique avec laquelle le jeune Poujet, oratorien, osa parler au vieux La Fontaine, et de la vanité d'écolier avec laquelle il publia (*) son prétendu triomphe sur l'innocence de ce vieil enfant. Il

(*) Lettre du P. Poujet, prêtre de l'oratoire, à l'abbé d'Olivet, du 22 janvier 1717.

était bien ridicule qu'un petit prêtre de vingt-cinq ans allât mettre sur la sellette un académicien de soixante et douze ans. Mais pourquoi faire trophée aux yeux du public de cette victoire si aisée? C'était l'orgueil qui se vantait d'avoir foulé à ses pieds l'innocence et la simplité. Et de quoi s'est avisé l'abbé d'Olivet, tout philosophe qu'il était, de réimprimer cette lettre de Poujet? Cette lettre est précisément la révélation solennelle de la confession du bon La Fontaine. Car n'est-ce pas trahir le secret inviolable de la confession que d'en apprendre au public toutes les circonstances, tous les entours, et les demandes et les réponses?

Ce qui me révolte le plus dans l'insolence de Poujet, c'est l'affectation de répéter vingt fois à La Fontaine : Votre livre infâme, monsieur; le scandale de votre infâme livre, monsieur; les péchés, monsieur, dont votre infâme livre a été la cause; la réparation publique que vous devez, monsieur, pour votre livre infâme.

Aurait-il osé parler ainsi à la reine de Navarre, sœur de François Ier, de qui plusieurs de ces contes plaisans et non infâmes sont tirés? il lui aurait demandé un bénéfice. Aurait-il même osé donner le nom d'infâme à Bocace, le créateur de la langue italienne, et à l'Arioste, qui n'a d'autre titre dans sa patrie que celui de divin?

L'aventure de Poujet avec le bon-homme La Fontaine est, au fond, celle de l'âne, dans la fable admirable des animaux malades de la peste. (L. VII, 1.)

L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance,
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria, haro sur le baudet.
Poujet, quelque peu clerc, prouva par sa harangue,
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal, etc.

Et ce qu'il y a de plus rare, c'est que La Fontaine, qui avait la bonhomie de l'âne, fut assez sot, avec tout son génie, pour croire le suffisant Poujet, qui se fesait tant honneur de l'intimider, et qui parlait au traducteur de l'Arioste et de la reine de Navarre, comme s'il eût parlé à un scélérat.

J'aurais conseillé à La Fontaine de faire un conte sur Poujet, plus plaisant que son Florentin sur Lulli.

Après l'impertinence de Poujet, je ne sais rien de plus outrecuidant (pour me servir des termes du bon La Fontaine) que l'insolente préface de l'édition des contes en 1743, sous le nom de Londres. L'éditeur, qui se donne aussi pour janséniste (je ne sais pas pourquoi), s'avise de dire que La Fontaine eut tort de faire autre chose que des fables et des contes en vers; et il cite sur cela madame de Sévigné.

Oui, éditeur, il eut tort de faire d'autres ouvrages, puisque la plupart ne valent rien. Mais pourquoi dis-tu, éditeur, qu'un poète qui a fait des tragédies ne doit jamais écrire sur l'histoire et sur la physique? Dis-moi, éditeur, où as-tu pris cet arrêt? Si tu ne sais ni l'histoire, ni la physique, n'en parle pas, à la bonne heure; nous avons assez de mauvais livres sur ces deux objets. Mais permets aux hommes instruits d'en parler. Apprends qu'un bon tragédien est très-propre à être un très-bon historien; parce qu'il faut dans toute histoire une exposition, un nœud, un dénoûment et de l'intérêt; apprends que celui qui peint la nature humaine dans

une pièce de théâtre, la peint encore mieux dans l'histoire. Éditeur des Contes de La Fontaine, apprends que Molière traduisait Lucrèce; apprends qu'il serait indigne d'un homme qui pense, de ne faire que des contes.

Pardon, monsieur, de cette petite sortie contre ce maudit éditeur; et pardon surtout de vous avoir envoyé mes Filles de Minée.

OBSERVATIONS

Sur le livre intitulé : De l'Homme, ou des Principes et des lois de l'influence de l'ame sur le corps, et du corps sur l'ame; *en 3 volumes, par J. P. Marat, docteur en médecine. A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey,* 1775 (*).

L'AUTEUR est pénétré de la noble envie d'instruire tous les hommes de ce qu'ils sont, et de leur apprendre tous les secrets que l'on cherche en vain depuis si long-temps.

Qu'il nous permette d'abord de lui dire qu'en entrant dans cette vaste et difficile carrière, un génie aussi éclairé que le sien devrait avoir quelques ménagemens pour ceux qui l'ont parcourue. Il eût été sage et utile de nous montrer des vérités neuves, sans dépriser celles qui nous ont été annoncées par MM. de Buffon, Haller, Le Cat, et tant d'autres. Il fallait commencer par rendre justice à tous ceux qui ont essayé de nous faire connaître l'homme, pour se concilier du moins la bienveillance de l'être dont on parle; et quand on n'a rien de nouveau à dire, sinon que le siége de l'ame est dans les méninges, on ne doit pas prodiguer le mépris pour soi-même à un point qui révolte tous les lecteurs, à qui cependant l'on veut plaire.

Si M. J. P. Marat traite mal ses contemporains, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux les anciens philosophes. « Les auteurs les plus distingués, dit-il » dans son discours préliminaire, Aristote, Socrate, » Platon, Diogène, Épicure, disent bien chacun que » l'ame est un esprit; mais ils croient tous cet esprit » une matière subtile et déliée. Ainsi, faute de bonnes

(*) Jean-Paul Marat, que Charlotte Corday assassina le 12 juillet 1793.

» observations, les philosophes furent arrêtés dès les
» premiers pas, et tout leur savoir se borna à dis-
» tinguer l'homme du reste des animaux par sa con-
» figuration corporelle. »

Nous représenterons d'abord qu'il ne doit rien reprocher à Socrate, puisque Socrate n'a jamais rien écrit : nous le ferons souvenir que Platon fut le premier chez les Grecs qui enseigna non-seulement la spiritualité de l'ame; mais encore son immortalité.

Nous lui dirons qu'Aristote, le précepteur d'Alexandre, savait fort bien distinguer son pupille de Bucéphale, et n'a jamais dit dans aucun de ses ouvrages qu'il n'y eût d'autre différence entre Alexandre et son cheval, sinon qu'Alexandre avait deux bras et deux pieds, et son cheval quatre jambes.

Nous ferons encore souvenir M. Marat qu'Épicure ne disait point que l'ame fût un esprit; il disait, comme tous ses disciples, que l'homme pense avec sa tête comme il marche avec ses pieds.

A l'égard de Diogène, il faut avouer que ce n'est guère un homme à citer, non plus que ceux qui ont voulu faire parler d'eux en l'imitant.

M. Marat croit avoir découvert que le suc des nerfs est le lien de communication entre les deux substances; le corps et l'ame.

C'est avoir fait en effet une grande découverte que d'avoir vu de ses yeux cette substance qui lie la matière et l'esprit. Ce suc est apparemment quelque chose qui tient des deux autres, puisqu'il leur sert de passage, comme les zoophytes, à ce qu'on prétend, sont le passage du règne végétal au règne animal.

Mais comme personne n'a jamais vu, du moins jusqu'à présent, ce suc nerveux qui sert de médiateur à l'esprit et à la matière, nous prierons l'auteur

de nous le faire voir, afin que nous n'en doutions pas.

Voici comme l'auteur s'exprime ensuite : « J'en-
» tends ici les métaphysiciens s'écrier : Quoi donc !
» l'ame est-elle si matérielle que la matière agisse
» sur elle? Laissons ces hommes orgueilleusement
» ignorans, qui ne veulent admettre que ce que leur
» esprit borné peut comprendre, et fermer leurs
» yeux à l'évidence pour ne rien voir au-dessus de
» leur capacité. »

Personne ne trouvera bon qu'on traite les Locke, les Mallebranche, les Condillac, d'hommes orgueilleusement ignorans. On pouvait établir le suc nerveux sans leur dire des injures; elles ne sont des raisons ni en physique ni en métaphysique.

« Que font, dit-il, les argumens spécieux de Le
» Cat, contre des preuves directes? L'ame n'est pas
» matérielle et n'occupe aucun lieu à la manière des
» corps. Soit : mais s'ensuit-il de là qu'elle n'ait au-
» cun siége déterminé? »

Non, monsieur, il ne s'ensuit pas que l'ame n'ait point de place; mais il ne s'ensuit pas aussi qu'elle demeure dans les méninges qui sont tapissées de quelques nerfs.

Il vaut mieux avouer qu'on n'a pas vu encore son logis, que d'assurer qu'elle est logée sous cette tapisserie : car enfin, comme les nerfs n'aboutissent pas à ces méninges, si elle résidait dans chacun de ces nerfs, elle y serait étendue, et vous n'y trouveriez pas votre compte. Laissez faire à Dieu, croyez-moi; lui seul a préparé son hôtellerie, et il ne vous a pas fait son maréchal-des-logis.

Vous avez beau dire que « la pensée fait vivre
» l'homme dans le passé, le présent et l'avenir, l'é-

» lève au-dessus des objets sensibles, le transporte » dans les champs immenses de l'imagination, étend » pour ainsi dire à ses yeux les bornes de l'univers, » lui découvre de nouveaux mondes, et le fait jouir » du néant même. »

Nous vous félicitons de jouir du néant; c'est un grand empire : régnez-y, mais insultez un peu moins les gens qui sont quelque chose.

Vous avez un grand Chapitre intitulé *Réfutation d'un sophisme d'Helvétius.* Vous auriez pu parler plus poliment d'un homme généreux qui payait bien ses médecins. Vous dites : « Laissons au sophiste Helvétius à vouloir déduire par des raisonnemens » alambiqués toutes les passions de la sensibilité » physique; il n'en déduira jamais l'amour de la » gloire.... qu'importe à César l'estime publique? Est-» il quelques délices attachées à la vertu et au savoir, » refusées à la puissance? Pourquoi Alexandre, Au-» guste, Trajan, Charles-Quint, Christine, Frédé-» ric II, non contens de la gloire des monarques et » des héros, aspirent-ils encore à celle d'auteurs? » pourquoi veulent-ils aussi ombrager leur front des » lauriers du génie? c'est qu'ils sont avides d'honneur » et délicats en estime. »

On vous dira, monsieur, que de tous ces gens si délicats en estime, dont vous parlez, pas un n'a été auteur, excepté le dernier.

Nous n'avons, ce me semble, aucun livre ni des Alexandre ni des Trajan; et quant à Frédéric-le-Grand, ce que vous dites de lui ne paraît pas avoir été dicté par la voix publique. Son fluide *nerveux,* selon vous, lui a persuadé « qu'en remportant des » victoires, il a dédaigné une estime qu'il n'avait pas » méritée : il a voulu une gloire fondée sur le mérite

» personnel, et il l'a cherchée dans la science : les
» ames passionnées de la gloire aiment l'estime pour
» l'estime. »

L'Europe vous dira, monsieur, qu'il a mérité cette estime en hasardant son sang et ses méninges dans vingt batailles; et que s'il a mérité un autre degré d'estime en cultivant les belles-lettres, et en les protégeant, vous ne devez pas pour cela outrager M. Helvétius qui a été aimé par ce grand prince. Les batailles du roi de Prusse n'ont rien de commun ni avec un système de médecin ni avec M. Helvétius, qui a soutenu l'axiome si ancien, *rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens.*

Rien ne décrédite plus un système de physique que de s'écarter ainsi de son sujet. Il ne faut pas sortir à tout moment de sa maison pour s'aller faire des querelles dans la rue.

M. Marat ayant prouvé que l'homme a une ame et une volonté, intitule un Chapitre : *Observations curieuses sur nos sensations et sur nos sentimens.*

Ces observations curieuses sont : « le spectacle d'une
» tempête de la mer en fureur, du ciel en feu, du
» mugissement des eaux, de celui des vents déchaî-
» nés, et du roulement du tonnerre. » Il oppose à cette description neuve et bien placée, « la vue (non
» moins neuve) d'une belle campagne que le soleil
» éclaire de ses derniers rayons à la fin d'une journée
» sereine, le doux chant des oiseaux amoureux, le
» murmure des ruisseaux coulans sur la pelouse, leur
» onde argentée, le parfum des fleurs, et les caresses
» légères des zéphyrs, le tout portant l'ivresse dans
» l'ame. »

Après avoir approfondi ces idées philosophiques d'une tempête et d'un beau soir d'été, il donne au public l'idée de la vraie force de l'ame. « Quelle est

» donc l'ame forte? dit-il : ce n'est point ce bouillant
» Achille qui affronte tout danger ; ce n'est point ce
» furieux Alexandre qui fait mollir sous son bras ses
» nombreux ennemis ; ce n'est point cet austère Ca-
» ton qui se perce le flanc et qui se déchire les en-
» trailles. »

Vous remarquerez que quelques pages auparavant, l'auteur a dit ces propres mots : « Achille, le fer à la
» main, s'ouvrant un passage jusqu'à Hector au tra-
» vers des bataillons ennemis, et renversant comme
» un torrent impétueux tout ce qui s'oppose à son
» passage : voilà l'homme intrépide.

Si monsieur le docteur en médecine se contredit ainsi dans ses consultations, il ne sera pas appelé souvent par ses confrères. Mais en parlant d'Achille il devait se souvenir qu'il était invulnérable, et que par conséquent il n'avait pas un grand mérite à être si intrépide.

Et c'est par ces déclamations qu'il prouve que le fluide des nerfs agit sur l'ame, et l'ame sur eux ! C'est après avoir bien connu le tempérament d'Achille et d'Alexandre, qu'il décide que *jamais un corps délicat et peu vigoureux ne logea une ame forte !*

Il est bien difficile en effet qu'un corps soit délicat et vigoureux. Mais sans insister sur cette inadvertance, l'on doit remarquer qu'on a vu cent fois dans nos armées des officiers du tempérament le plus faible et du courage le plus grand ; des malades sortir de leur lit pour se faire porter à l'ennemi sur les bras de leurs grenadiers. M. Marat semble avoir calomnié la nature humaine plus qu'il ne l'a connue.

Enfin quand on a lu cette longue déclamation en trois volumes, qui nous annonce la connaissance parfaite de l'homme, on est fâché de ne trouver que ce qui a été répété depuis trois mille ans en tant de lan-

gues différentes. Il eût été plus sensé de s'en tenir à la description de l'homme, qu'on voit dans le second et le troisième tomes de l'Histoire Naturelle. C'est là qu'en effet on apprend à se connaître ; c'est là, comme nous l'avons déjà dit, qu'on apprend à vivre et à mourir : tout y est exposé avec vérité et avec sagesse, depuis la naissance jusqu'à la mort.

M. Marat a suivi des routes différentes. Il finit par dire « qu'il a découvert les causes, et qu'on peut les » déterminer avec précision en appliquant le calcul » aux effets. » Il nous assure que « l'humeur morale, » l'activité, l'indolence, l'ardeur, la froideur, l'im- » pétuosité, la langueur, le courage, la timidité, la » pusillanimité, l'audace, la franchise, la dissimula- » tion, l'étourderie, la réserve, la tendresse ; le pen- » chant à la volupté, à l'ivrognerie, à la gourmandise, » à l'avarice, à la gloire, à l'ambition ; la docilité, » l'opiniâtreté, la folie, la sagesse, la raison, l'imagi- » nation, le souvenir, la réminiscence, la pénétration, » la stupidité, la sagacité, la pesanteur, la délica- » tesse, la grossièreté, la légèreté, la profondeur, etc., » ne sont pas des qualités inhérentes à l'esprit ou au » cœur, mais des manières d'exister de l'ame, qui » tiennent à l'état des organes corporels ; comme les » couleurs, le chaud, le froid, ne sont pas des attri- » buts essentiels à la matière, mais des qualités dé- » pendantes de la texture et du mouvement de ses » particules. »

L'auteur finit par se féliciter d'avoir développé la sensibilité corporelle, la régularité, le désordre du cours des liqueurs, le ressort primitif et organique, l'atonie, la tension moyenne, la rigidité des fibres, la force et le volume des organes : « toutes causes se- » crètes, dit-il, de cette singulière harmonie que les » philosophes ont observée entre les substances qui

» composent notre être, et dont aucun encore n'a pu » rendre raison. »

Après s'être ainsi remercié de nous avoir découvert *les principes cachés de cette influence prodigieuse de l'ame sur le corps, et du corps sur l'ame,* il assure qu'elle a été jusqu'à lui un secret impénétrable.

Cette péroraison est suivie enfin d'une invocation. C'est une marche contraire à celle de tous les ouvrages de génie, et surtout à celle des romans soit en vers, soit en prose. Il invoque l'auteur de la Nouvelle Héloïse et d'Émile. « Prête-moi ta plume, dit-il, » pour célébrer toutes ces merveilles; prête-moi ce » talent enchanteur de montrer la nature dans toute » sa beauté; prête-moi ces accens sublimes » avec lesquels tu as enseigné à tous les princes qu'ils doivent épouser la fille du bourreau si elle leur convient; que tout brave gentilhomme doit commencer par être garçon menuisier; et que l'honneur, joint à la prudence, est d'assassiner son ennemi au lieu de se battre avec lui comme un sot.

Il est plaisant qu'un médecin cite deux romans, l'un nommé Héloïse, et l'autre Émile, au lieu de citer Boerhaave et Hippocrate. Mais c'est ainsi qu'on écrit trop souvent de nos jours : on confond tous les genres et tous les styles : on affecte d'être empoulé dans une dissertation physique, et de parler de médecine en épigrammes. Chacun fait ses efforts pour surprendre ses lecteurs. On voit partout Arlequin qui fait la cabriole pour égayer le parterre.

Sur le livre de la Félicité publique (*), *nouvelle édition. A Bouillon, de l'imprimerie de la société typographique.*

Après tant de futilités par souscription ou sans souscription, tant de pièces de théâtre dont il faut rendre compte lorsqu'elles ne subsistent plus, tant de petites querelles littéraires qui n'intéressent que les disputans; dans cette foule d'ouvrages et d'affiches d'un moment, qui annoncent la connaissance de la nature, la science du gouvernement, les moyens faciles de payer sans argent les dettes de l'État, et les drames qu'on doit jouer aux marionnettes, à la fin nous avons un bon livre de plus.

On crut d'abord que le titre était une plaisanterie. Quelques lecteurs voyant que l'auteur parlait sérieusement, s'imaginèrent que c'était un de ces politiques qui font le destin du monde du haut de leur galetas, et qui n'ayant pu gouverner une servante, se mettent à enseigner les rois à deux sous la feuille. Il s'est trouvé que l'ouvrage était d'un guerrier et d'un philosophe qui réunit la grandeur d'ame des anciens chevaliers ses ancêtres, et les vertus patriotiques du chef de la magistrature dont il descend. Nous ne le nommerons pas, puisqu'il ne s'est pas voulu faire connaître.

Lorsque cette nouveauté était encore en très-peu de mains, on demanda à un homme de lettres, *que pensez-vous de ce livre de la Félicité publique?* Il répondit, *il fait la mienne.* Nous pouvons en dire autant.

Cependant nous ne dissimulons pas que l'Esprit des lois a plus de vogue dans l'Europe que la Félicité publique, parce que Montesquieu est venu le premier;

(*) Par le marquis de Chastelux.

parce qu'il est plus plaisant ; parce que ses chapitres de six lignes qui contiennent une épigramme, ne fatiguent point le lecteur ; parce qu'il effleure plus qu'il n'approfondit, parce qu'il est encore plus satirique qu'il n'est législateur ; et qu'ayant été peu favorable à certaines professions lucratives, il a flatté la multitude.

Le livre de la Félicité publique est un tableau du genre humain. On examine dans quel siècle, dans quel pays, sous quel gouvernement il aurait été plus avantageux pour l'espèce humaine d'exister. On parle à la raison, à l'imagination, au cœur de chaque homme. Aimeriez-vous mieux être né sous un Constantin, qui assassine toute sa famille, et son propre fils, et sa femme, et qui prétend que Dieu lui a envoyé un labarum dans les nuées avec une inscription grecque, sur le chemin de Rome? Aimerez-vous mieux vivre sous un Julien, qui écrira une déclamation de rhétorique contre vous? Serez-vous mieux sous Théodose, qui vous invitera à la comédie vous et tous les citoyens de votre ville, et qui vous fera tous égorger dès que vous aurez pris vos places? Les Français ont-ils été plus malheureux après la bataille de Montlhéri, sous Louis XI, qu'après la bataille d'Hochstet, sous Louis XIV? L'Espagne, qui n'est peuplée aujourd'hui que d'environ sept millions d'hommes, en a-t-elle eu autrefois cinquante millions? la France en a-t-elle eu trente-six millions? En quelque grand ou petit nombre qu'aient été les habitans de ces contrées, avaient-ils plus de commodités de la vie, plus d'arts, plus de connaissances? Leur raison était-elle plus cultivée sous la maison de Bourbon que sous la maison de Clotaire? Quelles ont été les principales causes des malheurs épouvantables sous lesquels le genre humain a presque toujours été écrasé?

C'est là le problème que l'auteur essaie de résoudre. Ce n'est point un feseur de systèmes qui veut éblouir; ce n'est point un charlatan qui veut débiter sa drogue; c'est un gentilhomme instruit, qui s'exprime avec candeur; c'est Montaigne avec de la méthode.

Sur l'ouvrage intitulé : La Vie et les Opinions de Tristram Shandy, *traduites de l'anglais de Sterne, par M. Frénais; chez Ruault, à Paris*, 1776.

On a montré depuis quelques années tant de passion pour les romans anglais, qu'à la fin un homme de lettres nous a donné une traduction libre de Tristram Shandy. Il est vrai que nous n'avons encore que les quatre premiers volumes, qui annoncent la vie et les opinions de Tristram Shandy : le héros qui vient de naître n'est pas encore baptisé. Tout l'ouvrage est en préliminaire et en digressions. C'est une bouffonnerie continuelle dans le goût de Scarron. Le bas comique qui fait le fond de cet ouvrage, n'empêche pas qu'il n'y ait des choses très-sérieuses.

L'auteur anglais était un vicaire de village nommé Sterne. Il poussa la plaisanterie jusqu'à imprimer dans son roman un *sermon* qu'il avait prononcé *sur la conscience;* et ce qui est très-singulier, c'est que ce sermon est un des meilleurs dont l'éloquence anglaise puisse se faire honneur. On le trouve tout entier dans la traduction.

On a été surpris que cette traduction soit dédiée à un des plus graves et des plus laborieux ministres (*) qu'ait jamais eus la France, comme un des plus vertueux. Mais le vertueux et le sage peuvent rire un moment : et d'ailleurs cette dédicace a un mérite noble

(*) M. Turgot.

et rare; elle est adressée à un ministre qui n'est plus en place.

On donna un petit extrait des derniers volumes anglais, dans le tome cinquième de la Gazette littéraire de l'Europe, en 1765; et il paraît qu'alors on rendit une exacte justice à ce livre. Aussi l'auteur de la Gazette littéraire était-il aussi instruit dans les principales langues de l'Europe, que capable de bien juger tous les écrits. Il remarqua que l'auteur anglais n'avait voulu que se moquer du public pendant deux ans consécutifs, promettant toujours quelque chose, et ne tenant jamais rien.

Cette aventure, disait le journaliste français, ressemble beaucoup à celle de ce charlatan anglais, qui annonça dans Londres qu'il se mettrait dans une bouteille de deux pintes, sur le grand théâtre de Hay-Market, et qui emporta l'argent des spectateurs en laissant la bouteille vide. Elle n'était pas plus vide que la vie de Tristram Shandy.

Cet original, qui attrapa ainsi toute la Grande-Bretagne avec sa plume, comme le charlatan avec sa bouteille, avait pourtant de la philosophie dans la tête, et tout autant que de bouffonnerie.

Il y a chez Sterne des éclairs d'une raison supérieure, comme on en voit dans Shakespeare. Et où n'en trouve-t-on pas? Il y a un ample magasin d'anciens auteurs, où tout le monde peut puiser à son aise.

Il eût été à désirer que le prédicateur n'eût fait son comique roman, que pour apprendre aux Anglais à ne pas se laisser duper par la charlat anerie des romanciers, et qu'il eût pu corriger la nation qui tombe depuis long-temps, abandonne l'étude des Locke et des Newton pour les ouvrages le plus extra-

vagans et les plus frivoles. Mais ce n'était pas là l'intention de l'auteur de Tristram Shandy. Né pauvre et gai, il voulait rire aux dépens de l'Angleterre, et gagner de l'argent.

Ces sortes d'ouvrages n'étaient pas inconnus chez les Anglais. Le fameux doyen Swift en avait composé plusieurs dans ce goût. On l'avait surnommé le *Rabelais* de l'Angleterre; mais il faut avouer qu'il était bien supérieur à Rabelais. Aussi gai et aussi plaisant que notre curé de Meudon, il écrivait dans sa langue avec beaucoup plus de pureté et de finesse que l'auteur de Gargantua dans la sienne; et nous avons des vers de lui d'une élégance et d'une naïveté dignes d'Horace.

Si on demande quel fut dans notre Europe le premier auteur de ce style bouffon et hardi, dans lequel ont écrit Sterne, Swift et Rabelais, il paraît certain que les premiers qui s'étaient signalés dans cette dangereuse carrière, avaient été deux Allemands nés au quinzième siècle: Reuchlin et Hutten. Ils publièrent les fameuses Lettres des gens obscurs (*), long-temps avant que Rabelais dédiât son Pantagruel et son Gargantua au cardinal Odet de Châtillon.

Ces lettres dont il est fait mention dans l'ouvrage intitulé: *Lettres à son altesse monseigneur le prince de **** (**), sont écrites dans le latin macaronique, inventé, dit-on, par Merlin Coccaïe, pour se venger des dominicains; et elles firent par contre-coup un très-grand tort à la cour de Rome, lorsque les fameuses querelles, excitées par la vente des indulgences, armèrent tant de nations contre cette cour. L'Italie fut étonnée de voir l'Allemagne lui disputer le prix de la plaisanterie comme celui de la théologie.

(*) *Epistolæ obscurorum virorum;* par Reuchlin, Busch, etc.

(**) *Voyez* philosophie générale, t. XXV, p. 341.

On y raille des mêmes choses que Rabelais tourna depuis en ridicule : mais les railleries allemandes eurent un effet plus sérieux que la gaîté française ; elles disposèrent les esprits à secouer le joug de Rome, et préparèrent cette grande révolution qui a partagé l'Église.

C'est ainsi qu'on dit que la Satire Ménippée, composée principalement par un chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, rendit les États de la Ligue ridicules, et aplanit le chemin du trône à notre adorable Henri IV.

Tristram Shandy ne fera point de révolution ; mais on doit savoir gré au traducteur d'avoir supprimé des bouffonneries un peu grossières qu'on a quelquefois reprochées à l'Angleterre.

Il est peut-être plus difficile de traduire un Gilles qu'un orateur, le Dîner de Trimalcion que la Nature des dieux de Cicéron, et Salvator-Rose que le Tasse.

Il y a eu même des morceaux considérables que le traducteur de Sterne n'a pas osé rendre en français; comme la Formule d'excommunication usitée dans l'église de Rochester : nos bienséances ne l'ont pas permis.

On croit que l'on n'achèvera pas plus la traduction entière de Tristram Shandy que celle de Shakespeare. Nous sommes dans un temps où l'on tente les ouvrages les plus singuliers, mais non pas où ils réussissent.

Sur l'Histoire véritable des temps fabuleux; ouvrage qui en dévoilant le vrai que les histoires ont travesti ou altéré, sert à éclaircir les antiquités des peuples, et surtout à venger l'Histoire sainte; par M. Guérin du Rocher, prêtre; 3 volumes d'environ 470 pages chacun. A Paris, chez Berton, libraire, etc.

On ne peut qu'applaudir au louable dessein de M. Guérin du Rocher : personne ne paraît plus capable que lui de profiter des tentatives qu'on a faites depuis Jules Africain jusqu'à Bochart et à Kennicot, pour jeter quelque lumière dans l'horrible chaos de l'antiquité.

Si nous osions faire quelques représentations au savant auteur de cet ouvrage, nous commencerions par le prier de réformer son titre, parce que les personnes moins instruites que lui pourront croire que la véritable histoire des fables est précisément la véritable histoire des mensonges. Toute fable est mensonge, en effet, excepté les fables morales, qui sont des leçons allégoriques, telles que celles de Pilpay, et de Lokman, si connu dans notre Europe sous le nom d'Ésope.

Quoi qu'il en soit, le savant auteur, dans son discours préliminaire intitulé *Plan de l'ouvrage*, nous avertit qu'un ancien écrivain juif, dont on n'a point les écrits, dit qu'avant les rois de Perse quelqu'un avait traduit autrefois une petite partie de la Genèse. Il ne nous dit pas en quel temps et en quelle langue cette traduction fut faite. Il cite aussi le prophète Joël, qui reproche aux Tyriens d'avoir volé quelques ustensiles sacrés à Jérusalem, et d'avoir fait esclaves plusieurs enfans de Juda qu'ils ont emmenés en pays lointain.

M. Guérin du Rocher suppose que ces esclaves ainsi transplantés ont pu traduire la Genèse dans la langue des peuples chez qui ils ont demeuré, et faire connaître Moïse et ses prodiges à ces étrangers; que ces étrangers ont pu apprendre par cœur les étonnantes actions de Moïse; qu'ils ont pu ensuite les attribuer à leurs princes, à leurs héros, à leurs demi-dieux; qu'ils ont pu faire de Moïse leur Bacchus; de Loth, leur Orphée; d'Édith, femme de Loth, leur Eurydice; qu'il y avait un roi nommé Nanaeus, qui pourrait bien être Noé; qu'il y a surtout grande apparence que Sésostris n'est autre chose que le Joseph des Hébreux. Mais M. Guérin ayant prouvé que Joseph a pu être Sésostris, prouve ensuite que Sésostris a pu être Jacob; et qu'ainsi il est très-possible que les Juifs aient enseigné la terre entière.

C'est ce qu'avait déjà fait le docte Huet, évêque d'Avranches, dans sa démonstration évangélique, écrite en latin, et enrichie de citations grecques, chaldaïques, pour servir à l'éducation de monseigneur le dauphin, fils de Louis XIV.

Huet fait voir, dans son Chapitre IV, que Moïse était un profond géomètre, un astronome exact, l'instituteur de toutes les sciences et de tous les rites; qu'il est le même qu'Orphée et qu'Amphion; que c'est lui qu'on a pris pour Mercure, pour Sérapis, pour Minos, pour Adonis, pour Priape.

Cette démonstration du prélat Huet n'a pas paru bien claire aux hommes de bon sens. Nous espérons que celle de M. Guérin du Rocher réussira davantage, quoiqu'il ne soit que simple prêtre.

Il ne se contente pas de trois volumes qu'il nous donne, il nous en promet encore neuf; c'est une grande générosité envers le public. M. Guérin devrait bien se contenter de nous avoir appris qu'Orphée et

Loth sont la même chose, et de nous l'avoir prouvé en observant qu'Orphée était suivi par les animaux, et que Loth ayant des troupeaux, était suivi par les animaux aussi; que de plus, le nom grec d'Orphée est en arabe le même que celui de Loth, car le mot *araf*, selon la Bibliothèque orientale, signifie les limbes entre le paradis et l'enfer : donc Loth et Orphée sont évidemment le même personnage. On peut dire ce qu'on a dit en pareille occasion : *C'est puissamment raisonner.*

Toutes les pages du livre de M. Guérin sont dans ce goût. Nous exhortons tous ceux qui veulent se former *l'esprit et le cœur*, comme on dit, à lire le paragraphe dans lequel ce savant auteur démontre que le phénix des Égyptiens qui renaît de ses propres cendres, n'est autre chose que le patriarche Joseph qui fait les obsèques de son père le patriarche Jacob. Mais nous exhortons aussi le savant auteur à daigner traiter avec plus d'indulgence et de politesse ceux qui, avant que son livre parut, ont été d'un avis différent du sien sur quelques points de la ténébreuse antiquité. M. Guérin du Rocher, étant prêtre, devrait les instruire plus charitablement : il les appelle *ignorans et sacriléges*. Ces épithètes révoltent quelquefois les pécheurs au lieu de les corriger. On cause sans le savoir la perte d'une brebis égarée qu'on aurait pu ramener au bercail par la douceur.

Il y a déjà dans les trois volumes de M. Guérin deux à trois mille articles de la force de ceux dont nous avons rendu compte. Que sera-ce quand nous aurons les douze tomes? Nous ne pouvons deviner comment ce ramas énorme de fables expliquées fabuleusement, et ce chaos de chimères peuvent venger l'histoire sainte. M. Guérin du Rocher suppose toujours qu'il y a une conspiration contre l'Église, et

que c'est à lui à venger l'Église. C'est ainsi que Saint-Sorlin des Marais se disait envoyé de Dieu pour être à la tête d'une armée de trente mille hommes contre les jansénistes. Mais qui arme le bras vengeur de M. Guérin du Rocher? qui attaque de nos jours l'Église, et qui se plaint d'elle? sommes-nous dans le temps où le jésuite Le Tellier remplissait les prisons du royaume des partisans de la grâce efficace? sommes-nous dans ce siècle déplorable où des hommes indignes de leur saint ministère vendaient dans des cabarets la rémission des péchés, et fesaient de l'autel un bureau de banque; où l'on s'égorgeait à l'envi d'un bout de l'Europe à l'autre pour des argumens, et où l'on assassinait en Amérique jusqu'à douze millions d'hommes innocens pour leur enseigner la voie du salut? *Altri tempi, altre cure.* Nous avons un chef souverain, digne à la fois d'être souverain et pontife. Nos évêques français donnent tous les jours des exemples de bienfesance et de tolérance; tous les papiers publics en retentissent. L'univers chrétien est en paix. Le savant Guérin du Rocher, prêtre, veut-il troubler cette paix? Ce brave don Quichotte se bat contre des moulins à vent. Nous souhaitons à son livre le succès de don Quichotte.

Nous prenons ici la liberté de lui dire, à lui et à ceux qui auraient le malheur d'être savans comme lui, que ce n'est point être savant comme il faut, de compiler jusqu'au plus mortel dégoût des passages de Bochart, de Calmet, de Huet, et de cent anciens auteurs, pour n'en tirer aucun fruit. Quel bien reviendra-t-il à la société d'apprendre que Prothée pourrait bien être le patriarche Joseph, tout aussi-bien que Sésostris est le phénix? *O quantùm est in rebus inane!*

Sur les Mémoires d'Adrien-Maurice de Noailles, duc et pair, maréchal de France, ministre d'État; 6 vol. in-12 : chez Moutard, imprimeur de la reine, etc.

Ce livre très-utile est rédigé en six volumes, sur les pièces originales confiées par un fils du ministre dont il porte le nom, à M. l'abbé Millot, avantageusement connu par sa manière philosophique et prudente d'écrire l'histoire. Il est vrai que les Commentaires de César et la Vie d'Alexandre ne contiennent qu'un volume; mais quand il s'agit de rapporter les lettres de Louis XIV, de Louis XV, du roi d'Espagne Philippe V, de la reine sa femme, du duc d'Orléans, régent de France, de madame de Maintenon, de la princesse des Ursins, de plus de vingt généraux d'armée, et d'autant de ministres, non-seulement on pardonne au rédacteur de publier six tomes considérables, mais tous les hommes d'État et les esprits sérieux qui veulent s'instruire souhaiteraient que l'ouvrage fût plus étendu. Quelques esprits, uniquement occupés des sciences qu'on appelle exactes, ne font aucune attention à ces recueils historiques, à moins qu'ils ne soient écrits avec le style et le génie de Tacite. Mallebranche disait qu'il ne fesait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier. La plupart des lecteurs ne pensent pas ainsi; ils s'intéressent aux événemens de leur siècle, et à ceux qui ont illustré, ou servi, ou affligé leur patrie dans le siècle passé : et quand c'est un ministre d'État, un guerrier qui raconte, l'Europe l'écoute. Si les détails peuvent devenir indifférens à la postérité, ils sont chers au temps présent.

Le premier tome de ces Mémoires est employé presque tout entier à raconter les services que rendit

Anne-Jules de Noailles, père d'Adrien, maréchal de France comme lui, et comme ses deux fils. Ces services consistèrent principalement dans l'obéissance qu'il devait à Louis XIV, dont les rigueurs poursuivaient les protestans de son royaume depuis l'an 1680. Le dessein était déjà pris d'abattre tous les temples, et de révoquer le fameux édit de Nantes, déclaré irrévocable dans tous les tribunaux du royaume; édit plus célèbre encore par le nom de cet Henri IV qui avait triomphé de la ligue catholique par la valeur des réformés, ainsi que par la sienne. Les papes avaient appelé ce grand homme, aïeul de Louis, *génération bâtarde et détestable de Bourbon*; et Louis XIV, qui venait de recevoir le nom de *Grand* à l'hôtel-de-ville de Paris, en 1680, s'apprêtait dès-lors à détruire l'ouvrage du plus cher de ses prédécesseurs, dans le temps même que le pape Innocent XI se déclarait son ennemi.

Cette contradiction apparente était, dit-on, le fruit des sollicitations du jésuite La Chaise, confesseur du roi, de quelques évêques, et surtout du chancelier Le Tellier, et de Louvois son fils, ennemi de Colbert. Il faut savoir que Colbert croyait les réformés aussi nécessaires à l'État sous Louis XIV, par leur industrie, qu'ils l'avaient été à Henri IV par leur courage. Louvois ne les croyait que dangereux. On persuada au roi qu'il ressemblerait à Constantin et à Théodose en abolissant la religion prétendue réformée : on lui répéta qu'il n'avait qu'à dire un mot, et que tous les cœurs se soumettraient. Il le crut, parce qu'il avait pendant quarante ans réussi dans tout ce qu'il avait voulu. Il ne considéra pas que ces protestans, qu'on appelait à la cour *huguenots* ou *religionnaires*, n'étaient plus les calvinistes de Jarnac, de Moncontour, et de Saint-Denis; qu'ils étaient su-

jets soumis, bons soldats dans les armées, utiles dans la paix par le commerce et par les manufactures, et qu'il risquait de faire passer chez ses ennemis de l'industrie et de l'argent. Pour comble de séduction, la marquise de Maintenon, sa nouvelle maîtresse, dont il fit bientôt sa femme, autrefois protestante elle-même, et devenue aussi dévote qu'ambitieuse, se joignit au jésuite La Chaise.

Ce fut dans ces circonstances que Jules de Noailles fut choisi par le roi pour commander en Languedoc; et d'Aguesseau, père du chancelier, nommé à l'intendance de cette province. Ces deux hommes étaient nés justes et humains; mais il fallait obéir à Louvois. La populace de ce pays est vive, impétueuse, ardente, superstitieusement attachée à sa croyance; et cette croyance lui est inspirée par des pasteurs qui ressemblent à ce troupeau; c'est au fond, parmi les catholiques et les réformés, le même esprit que celui du temps des Albigeois. La tolérance et la circonspection sont les seules brides qui puissent bien conduire cette nation des anciens Visigoths. Louvois ne savait que commander : il envoya des soldats et des bourreaux avec des missionnaires. On se crut obligé de condamner un pasteur, nommé Audoyer, à être pendu, et un autre, nommé Homel, à être roué, en 1683. Ces exécutions firent des prosélytes et des martyrs nouveaux dans toutes les provinces méridionales de la France. De faibles sommes que le roi fit distribuer par Pélisson, transfuge catholique, pour acheter des consciences, n'achetèrent que des gueux et des hypocrites qui allèrent à la messe pour son argent, et qui bientôt retournèrent à leurs prêches. L'enthousiasme de la secte se communiqua dans cent lieues de pays, avec plus d'emportement que la flatterie n'avait passé de bouche en bouche avec enthousiasme à

Paris et à Versailles pour Louis XIV, pendant quarante années, soit dans les prologues d'opéras, soit dans les épilogues des sermons, soit dans le Mercure. On ne sait que trop qu'il résulta de ces fureurs de religion une guerre civile entre le roi et une partie de son peuple, et que cette guerre civile fut plus barbare que celle des sauvages. Il y périt près de cent mille hommes, dont dix mille moururent par la corde, par la roue ou par le feu, sous l'administration de l'intendant Lamoignon-Baville, successeur de d'Aguesseau. Ce magistrat d'ailleurs était éclairé et plein de grands talens; mais entièrement différent d'un autre Lamoignon, qui vient de montrer dans nos jours une vertu aussi humaine et une philosophie aussi vraie, que le Lamoignon-Baville fit voir de dévouement à Louis XIV, et d'inflexibilité dans l'exercice de son emploi.

Le rédacteur des Mémoires d'Adrien de Noailles n'est entré dans aucun détail de ces temps affreux, dont il ne décrit que les commencemens avec une sage retenue. Jules de Noailles, après avoir commandé cinq ans en Languedoc, est envoyé sur les frontières de la Catalogne contre les Espagnols, avec qui Louis XIV fut presque toujours en guerre, ainsi que tous ses prédécesseurs depuis Louis XII, jusqu'au temps où, d'ennemi de cette nation, il en devint le protecteur par l'avénement de son fils le duc d'Anjou au trône d'Espagne. Le roi déclara maréchaux de France, en 1692, Boufflers, Catinat et Jules de Noailles. Le rédacteur nous instruit des services de Jules.

Adrien son fils épouse, en 1697, mademoiselle d'Aubigné, nièce de madame de Maintenon : le roi lui donne, pour présent de noces, 800,000 livres, et la survivance du gouvernement de Roussillon qu'a-

vait le maréchal son père. Ce ne sont pas, jusqu'ici, des événemens qui intéressent le public, et qui arrêtent les yeux de la postérité.

Mais Charles II, roi d'Espagne, meurt après avoir déclaré héritier de tous ses États le petit-fils de son ennemi; et l'Europe, étonnée, est bientôt en mouvement par cette grande révolution. Le rédacteur n'en développe point les ressorts; ils ont été déjà assez exposés dans d'autres histoires. Il nous fait lire une instruction curieuse du grand-père à son petit-fils; et il remarque, parmi les conseils que Louis XIV donnait à Philippe V, celui-ci, qui semble avoir, dit-il, besoin d'explication: « N'ayez jamais d'attachement pour personne. » Il semble que Louis, alors, eût encore le cœur ulcéré de l'ingratitude qu'il avait éprouvée. Il disait qu'il avait voulu avoir des amis, et qu'il n'avait trouvé que des chefs de cabale. Le jeune Philippe V ne fut entouré que de tels courtisans dès qu'il fut à Madrid. On aurait désiré que le rédacteur eût imité le cardinal de Retz, qui commence ses Mémoires par donner une idée des personnages qu'il va faire paraître sur la scène, qui peint leur caractère, et nous apprend quels sont leurs talens, leurs dignités et leurs places. Sans ce préalable, le lecteur est souvent dérouté: quand l'écrivain suppose que l'on connaît tous ceux dont il parle, il arrive qu'on ne connaît personne.

Il n'y avait sans doute que des cabales à la cour de Madrid, lorsque Philippe V parut: et qui étaient les principaux intrigans? le grand inquisiteur Mendoza, dévoué à la maison d'Autriche; le cardinal Portocarrero, auteur du testament du feu roi, mais plus ennemi des Allemands qu'ami des Français; un capucin, confesseur de la veuve du roi Charles II, et qui ne se servit jamais de l'autorité de sa place

que pour inspirer à cette reine la haine contre Louis XIV, et le mépris pour Philippe V; un dominicain, ancien confesseur de Charles, qui employait le reste de son crédit pour rendre le nouveau roi odieux aux seigneurs et aux femmes dont il dirigeait la conscience depuis la mort de Charles. Il fallut que Louis XIV, gouvernant de Versailles son petit-fils à Madrid, fît exiler et le grand inquisiteur, et le capucin, et le dominicain. Il fallut encore qu'il interposât son autorité pour faire chasser je ne sais quel jésuite allemand nommé Kressa, qui, à la vérité, ne confessait que des femmes de chambre de la reine douairière, mais qui savait par elles tous les secrets de sa maison, et qui, par ce manége, plus commun en Espagne que dans les autres pays de la communion romaine, était devenu l'espion et le brouillon le plus perfide qui fût dans l'Église. Ainsi Louis XIV, subjugué et trahi lui-même par son confesseur jésuite, punissait d'autres jésuites et d'autres confesseurs en Espagne, tandis qu'il laissait le sien mettre le trouble et la désolation dans son propre royaume. Il donnait des lois à Madrid comme chez lui, par l'organe de ses ambassadeurs; d'abord par le duc d'Harcourt, et ensuite par le comte de Marsin : il envoya même à son petit-fils un ministre pour gouverner son trésor royal, plus mal en ordre alors, s'il se peut, et plus pauvre que celui de Paris; ce fut Orri, père de celui qui fut depuis contrôleur-général en France sous Louis XV.

Victor-Amédée, duc de Savoie, le premier de sa maison qui obtint depuis le titre de roi, avait, en 1697, marié l'une de ses filles au duc de Bourgogne, à l'aîné des petits-fils de Louis XIV, frère du roi d'Espagne : il offrait son autre fille au roi Philippe. Louis conclut ce nouveau mariage, et crut s'attacher Victor-

Amédée par un double lien. La guerre, pour la succession au trône d'Espagne, était déjà commencée entre l'Empire et la France. L'empereur Léopold fesait déjà défiler des troupes dans le Milanès : Louis y avait une armée jointe à celle de Savoie. On sait assez que le prétexte de cette guerre était la fausse idée répandue par la cour autrichienne que Louis XIV avait forgé dans Versailles le testament de Charles II, et avait substitué, par la fraude, la maison de France à la maison d'Autriche. L'empereur était sûr d'être soutenu dans cette grande querelle par l'Angleterre, la Hollande et le Portugal; et il négociait déjà secrètement avec le père de la duchesse de Bourgogne et de la future reine d'Espagne. On voit par là que Victor-Amédée se rendait lui-même l'ennemi de ses deux filles. On a déjà dit l'intérêt d'État ôte aux rois la douceur d'avoir des parens. Le duc de Savoie, dans l'espérance incertaine de joindre à ses domaines quelques villages de plus, se donna secrètement à l'empereur dans le temps même qu'il était à la tête de l'armée française en Italie, et qu'il fesait partir sa seconde fille pour épouser Philippe V. Sa défection, bientôt après publique, fut la première cause des malheurs de la France pendant près de dix années. Il est triste que le rédacteur n'ait pu développer les ressorts qui amenèrent à ce point la politique et l'inconstance d'un souverain et d'un père. Mais il ne fait point une histoire : il rend compte des mémoires qu'on lui a confiés, à mesure qu'ils lui passent sous les yeux, sans même suivre l'ordre des temps; et il suppose toujours qu'il est lu par des personnes instruites.

Le choix d'une dame d'honneur et d'un confesseur est ce qui occupe le plus long-temps les cours de France et d'Espagne. Louis insista sur une dame française et sur un confesseur français, mais jésuite; ces

deux points furent les plus importans, et divisèrent bientôt tout Madrid. La princesse des Ursins, de la maison de La Trémouille, veuve d'un seigneur romain, fut camarera major; c'est un titre qui répond à celui de dame d'honneur en France. Il laissa au jésuite Daubenton, confesseur du roi son petit-fils, le soin de chercher un homme de sa robe pour être le confesseur de la reine. Tout cela fut une source d'obscures intrigues de cour, que les lecteurs aiment à pénétrer, moins par le désir de s'instruire que par cette malignité secrète qui fixe leurs regards sur les faiblesses des souverains.

Plusieurs écrivains, hommes d'État, ont regardé comme une faiblesse ces inquiétudes sur le jansénisme et sur le quiétisme qui tourmentaient alors Louis XIV. Ce même monarque, qui avait résisté au pape Innocent XI avec une fierté si convenable, se croyait obligé alors de solliciter la condamnation de l'archevêque de Cambrai, Fénélon, pour avoir soutenu que Dieu méritait d'être aimé sans intérêt, et de l'oratorien Quesnel, pour avoir dit qu'une excommunication injuste ne doit empêcher personne de faire son devoir. Il recommandait instamment au roi d'Espagne de persécuter les jansénistes de ses États de Flandre: il voulait que le jésuite Daubenton lui en fît un devoir. Il pensait réellement que Dieu le devait récompenser pour avoir poursuivi ceux qu'on appelait quiétistes, jansénistes, calvinistes.

C'est peut-être cette même faiblesse qui, en cherchant des occupations réputées faciles, le portait à vouloir gouverner l'intérieur domestique de la reine d'Espagne. Le rédacteur produit des lettres de famille qui piquent la curiosité. Ces lettres forment des recueils de tracasserie: on voit des rois et des reines à leur toilette, dans leur lit, à leur garde-robe, tandis

que le prince Eugène bat le maréchal de Villeroi à Chiari; tandis que les batailles d'Hochstet, de Turin, de Ramillies, font couler le sang et les larmes dans toutes les familles de France, et que l'État est dans une désolation aussi affreuse que sous Philippe de Valois, Jean, et Charles VI. Les Mémoires dont nous rendons compte ne parlent guère de ces horribles désastres consignés dans les grandes histoires. On vous fait lire des lettres de la princesse des Ursins et d'un gentilhomme de la Manche, nommé Louville : l'étiquette du palais tient plus de place que les batailles de Saragosse et d'Almanza. Ces minuties royales sont chères à quiconque cherche un amusement dans la lecture : on est bien aise de voir les confidences que la princesse des Ursins fait à la maréchale mère d'Adrien de Noailles : « Dites, je vous supplie, que c'est » moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre » et le pot de chambre, etc., etc., » pag. 72, 73, tom. II. Les gens qui voudront apprendre les secrets de la cour dans ces Mémoires, ne sauront pas encore tout. La princesse des Ursins n'y appelle pas les choses par leur nom. La robe de chambre de Philippe V était un vieux manteau court, qui avait servi à Charles II : l'épée du roi était un poignard qu'on posait derrière son chevet : la lampe était enfermée dans une lanterne sourde : ses pantoufles étaient des souliers sans oreilles. C'était l'ancienne étiquette religieusement observée; on remporta une victoire en la changeant. L'affaire de donner à la reine un confesseur et un cuisinier français fut encore plus longue et plus sérieuse. Plusieurs membres du conseil qu'on nomme le despacho, voulaient un cuisinier et un confesseur savoyards. La faction française prétendait que tout devait venir de Versailles. Il y avait une autre dispute sur le perruquier du roi. On l'avait fait venir de Pa-

ris; les barbiers espagnols ne savaient pas encore faire une perruque : mais on craignait que le barbier français ne mît dans les siennes des cheveux tirés de la tête d'un roturier; et un roi d'Espagne ne devait être coiffé que de cheveux de gentilhomme.

Quant aux cuisiniers, on craignait ceux d'Italie, parce qu'on avait appris par une lettre anonyme que le prince Eugène proposait d'empoisonner le roi d'Espagne. Cette calomnie, aussi ridicule que honteuse, ne laissa pas d'être examinée sérieusement : elle fait souvenir des impostures plus extravagantes encore, qu'on répandit depuis contre le duc d'Orléans, régent de France, vers le temps de la mort de Louis XIV.

Quant aux confesseurs de la reine, qui n'avait que quatorze ans, elle fut assez adroite à cet âge, ou assez bien conseillée par la princesse des Ursins, pour assurer le jésuite Daubenton qu'elle aurait un plaisir extrême à dire tous ses péchés au confesseur qu'il lui donnerait. C'est ici qu'on doit remarquer combien ce jésuite était dangereux. Il se fit bientôt chasser de la cour; il y revint; il y confessa Philippe V. Si le rédacteur avait su comment ce moine termina sa carrière, il l'aurait peut-être publié : voici cette anecdote dans la plus exacte vérité.

Lorsque le roi d'Espagne, attaqué de vapeurs, voulut enfin abdiquer, il confia son dessein à Daubenton. Ce prêtre vit bien qu'il serait forcé d'abdiquer aussi, et de suivre son pénitent dans sa retraite. Il eut l'imprudence de révéler par une lettre la confession du roi au duc d'Orléans, régent de France, qui projetait alors le double mariage de mademoiselle de Montpensier, sa fille, avec le prince des Asturies, et celui de Louis XV avec l'infante, âgée de cinq ans. Daubenton crut que l'intérêt du régent

le forcerait à détourner Philippe de sa résolution, et que ce prince lui pardonnerait toutes les intrigues qu'il avait plus d'une fois tramées à Madrid contre le ministère de France. Le régent ne les pardonna pas: il envoya la lettre du confesseur au roi, qui n'y sut autre chose que de la montrer au jésuite sans lui dire un seul mot. Le jésuite tomba à la renverse: une apoplexie le saisit au sortir de la chambre, et il mourut peu de temps après. Ce fait est décrit avec toutes ses circonstances dans l'histoire civile de Bellando, imprimée par ordre exprès du roi d'Espagne. Cette anecdote se trouve à la page 306 de la quatrième partie.

Revenons aux mémoires d'Adrien, maréchal duc de Noailles. Voici quelle idée on y donne de Philippe V : c'est Louville, son gentilhomme, son favori, l'homme de confiance du ministre Colbert de Torci, qui lui parle ainsi de son roi. « Il est faible, » timide, irrésolu, n'a jamais de volonté, peu de » sentiment : le ressort qui détermine les hommes » n'est pas en lui : Dieu lui a donné un esprit su- » balterne. »

Les petites intrigues du palais occupent plus de deux volumes entiers. Le cardinal d'Estrées, ambassadeur à Madrid à la place de Marsin, devient l'ennemi déclaré de la princesse des Ursins, qui gouverne la jeune reine, et la reine gouverne le roi son mari. Louis XIV prend parti contre la princesse, et enfin la fait renvoyer. La reine pleure; elle est inconsolable. Il y avait entre elle et cette princesse une amitiée fondée sur ce besoin d'une confiance réciproque, qui rend si souvent les femmes nécessaires les unes aux autres. Le rédacteur ne dit pas tout, et on peut douter même qu'il ait été instruit de tout. Il ne parle point de cette plaisante apostille que mit

madame des Ursins à une lettre interceptée qui fit tant de bruit dans l'Europe. On lui reprochait dans la lettre d'avoir épousé secrètement un Français attaché à elle, nommé d'Aubigny. Elle écrivit en marge: *Pour épousé, non.*

Ces tracasseries ne finirent que par son exil; elles recommencèrent à son rappel.

Les jalousies toujours renaissantes entre les courtisans français de Philippe et ses courtisans espagnols, les cabales du confesseur et celles des autres moines ne finissent point. Ce sont des matériaux pour un Suétone. Les affaires politiques et militaires en serviraient à Tite-Live. C'est là malheureusement que les Mémoires du maréchal Adrien, duc de Noailles, manquent au rédacteur. Ce fil de l'histoire est interrompu depuis l'année 1711 jusqu'à la mort de Louis XIV. On y perd toutes les anecdotes que la curiosité du public recherche avec tant d'avidité sur la vie privée de ce monarque, sur celle de sa famille et de toute sa cour. C'est le temps où il perdit son fils unique, regardé comme un bon prince, et le duc de Vendôme, l'amour de la France, le restaurateur de l'Espagne, le digne descendant de Henri IV. Ces morts sont bientôt suivies de celle de son petit-fils, le duc de Bourgogne, l'espérance de l'État; et il perd dans la même semaine la duchesse de Bourgogne, et le duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, alors au berceau. Toutes ces victimes précieuses tombent presque en même temps, et sont portées dans le même tombeau. Peu de jours après il voit encore expirer son autre petit-fils, frère du duc de Bourgogne et du roi d'Espagne. La reine d'Espagne les accompagne bientôt à l'âge de vingt-six ans. Enfin Louis XIV suit toute sa famille : il meurt entre les bras de madame de Maintenon et du jésuite

Le Tellier. Il meurt avec une piété sincère, mais trompé. Il laisse l'Église gallicane en combustion, désolée par Le Tellier; toute la nation languissant dans la misère, et consternée de dix ans de défaites et de malheurs de toute espèce. Ses dettes montaient à deux milliards six cent millions, ce qui fait quatre milliards et environ cinq cent mille livres de notre monnaie courante : c'est deux fois plus d'espèces qu'il n'en existe dans le royaume.

Remarquons que parmi les dettes de ce prince, on trouve dans le dépouillement qu'en fit M. de Fourbonais, cent trente-six mille livres pour le pain des prisonniers que le jésuite Le Tellier avait fait renfermer à la Bastille, à Vincennes, à Pierre-en-cize, à Saumur, à Loches, sous le prétexte de jansénisme.

Tous ces désastres avaient commencé à la mort de Colbert, qui laissa en mourant la recette égale à la dépense dans l'année 1683. Depuis cette époque l'édifice élevé par lui s'écroula insensiblement. Les malheurs de la guerre, les querelles de religion, l'incapacité des ministres, les persécutions des confesseurs du roi, les déprédations des traitans, firent enfin de la France si florissante, un objet de pitié.

Les recueils d'Adrien de Noailles donnent peu de lumières sur les anecdotes de ces temps malheureux. Il faut espérer qu'on sera plus éclairé par les vrais Mémoires d'Hector de Villars, qu'on pourra joindre avec ceux d'Adrien de Noailles.

Après la mort de Louis XIV, le duc Adrien de Noailles joua un grand rôle. Le duc d'Orléans, déclaré au parlement de Paris régent absolu du royaume, changea dès le lendemain toute l'administration du feu roi, selon l'usage des propriétaires, qui font ordi-

nairement tout le contraire de ce qu'ont fait ceux auxquels ils succèdent.

Aux bureaux des ministres de Louis XIV on substitua des conseils, d'abord applaudis par la nation, mais dont on se dégoûta bientôt, et que le régent fut obligé d'abolir. Ces nouveaux conseils, et toute cette forme d'administration, avaient été arrangés par le marquis de Canillac, le président de Maisons et le marquis d'Effiat. Maisons devait être garde des sceaux. Longepierre, auteur de quelques déclamations intitulées tragédies, aurait tenu la plume. Nous trouverons peut-être ces particularités dans les Mémoires du maréchal de Villars, et dans ceux du duc de Luines. Adrien de Noailles fut à la tête du conseil des finances, sous le maréchal de Villeroi qui ne se mêlait de rien. Noailles, capitaine des gardes, élevé à la cour, ayant été occupé dans les négociations et dans les armées, était tout neuf dans l'administration des finances; mais son esprit semblait facile, appliqué, ardent au travail, capable de s'instruire de tout, et de travailler dans tous les genres.

Nous ne retracerons point ici l'histoire des afflictions qui tourmentaient alors les deux branches de la maison de France et d'Espagne; la longue et funeste maladie de Philippe V, qui affaiblit les organes de sa tête; son mariage avec une héritière du duché de Parme, qui commença son règne par chasser la princesse des Ursins, accourue au-devant d'elle pour la servir; les jalousies qui aigrirent le conseil du roi d'Espagne contre le régent de France, les diverses factions qui consistaient plutôt en parties de plaisir et en discours qu'en projets politiques, et qui formaient un étrange contraste avec la misère de l'État. Nous ne dirons point comment la duchesse de Berri, fille du régent, fut près d'épouser un gentilhomme d'une

ancienne maison de Périgord, nommé le comte de Riom, à l'exemple de Mademoiselle, cousine germaine de Louis XIV, qui épousa en effet le comte de Lauzun, et à l'exemple de tant d'autres mariages dans les siècles passés. Nous ne répéterons point les calomnies horribles et absurdes répandues par toutes les bouches et dans tous les libelles. Le rédacteur circonspect laisse à peine entrevoir ces infamies. Le gouvernement du royaume était d'autant plus difficile qu'il y avait plus de conseils. La principale difficulté venait des énormes dettes de l'État, et de la disette absolue d'argent.

On sait assez que dans ces disettes qui ont si souvent effrayé la France, l'argent n'a point péri; une partie a passé dans les pays voisins, une autre a été cachée dans les coffres des traitans, enrichis du malheur général. En 1625, avant que le cardinal de Richelieu eût affermi son pouvoir, on avait ordonné qu'une chambre de justice serait établie tous les dix ans pour reprendre des mains des traitans les deniers qu'ils avaient gagnés avec le roi. Cette méthode, depuis la chambre de justice de 1625, n'avait été pratiquée qu'au temps de la chute de Fouquet. Le duc de Noailles la crut nécessaire. On peut voir dans le livre instructif de M. de Fourbonais, et dans les écrits de ce temps-là, mêlés de vrai et de faux, que l'on condamna ceux qui avaient traité avec le roi à lui donner environ deux cent vingt millions, appartenant réellement au peuple, sur qui on les avait levés. De ces deux cent vingt millions, il n'entra que très-peu de chose dans ce qu'on appelle les coffres du roi. La facilité du régent répandit presque tout entre des courtisans et des femmes. Il y eut quelques gens d'affaires condamnés par la chambre de justice à être pendus, mais ils furent sauvés par leur bourse.

Si on veút s'instruire à fond du chaos et de la déprédation des finances, il faut lire ce qui a été écrit par les frères Pâris et par leurs adversaires sur le système de Lass. Ce fut une maladie épidémique, qui, après avoir attaqué la France pendant deux ans, et l'avoir presque fait périr, alla ravager pendant six mois la Hollande et l'Angleterre. Les systèmes des calculateurs sur l'origine du monde, sur les montagnes formées par les mers, sur la terre formée par les comètes, ne sont que des folies de philosophe, mais le système de Lass fut une drogue de charlatan, qui empoisonnait des royaumes.

Pendant les convulsions de cette peste universelle, arriva la peste réelle de Marseille, dont à peine on parla quoiqu'elle eût enlevé plus de soixante mille citoyens : arriva de plus une guerre entre le régent et le roi d'Espagne, dont on parla moins encore. Tous ces événemens sont déposés dans la multitude immense d'histoires générales et particulières qui surchargent l'Europe et surtout la France.

Parmi les vicissitudes des cours, ce n'en est pas une médiocre de voir le duc de Noailles, au bout de deux ans d'administration, exilé par les intrigues d'un abbé Dubois, que lui et le marquis de Canillac n'appelaient jamais que l'abbé Friponneau, autrefois sous-précepteur par hasard du duc d'Orléans, l'ayant servi depuis dans ses plaisirs, et que nous avons vu enfin cardinal, occuper à Cambrai la place de Fénélon, celle de Richelieu et de Mazarin dans le ministère, et mourir comme Rabelais. Le duc de Noailles s'était moqué plus d'une fois des études de l'abbé Dubois à Brive-la-Gaillarde, où son père avait été apothicaire et chirurgien, et l'abbé envoya le duc de Noailles à Brive-la-Gaillarde.

Une vicissitude plus grande, qui servirait à in-

struire les hommes, si quelque chose les pouvait instruire, fut l'élévation du cardinal de Fleuri, et la chute du prince de Condé, M. le Duc, premier ministre après la mort subite du duc d'Orléans.

Puis vient la guerre heureuse de 1733, où Adrien de Noailles, devenu maréchal de France, se distingua; puis la guerre injuste qu'une cabale de cour fait entreprendre pour dépouiller la fille de l'empereur Charles VI, malgré la foi des traités et les promesses les plus sacrées; enfin la guerre malheureuse de 1756 qui fait perdre au roi Louis XV tout ce qu'il possédait dans le continent des grandes Indes et dans celui de l'Amérique, et qui replongea l'État dans la pauvreté affreuse où il avait été réduit à la mort de Louis XIV; pauvreté qui a été suivie du luxe le plus brillant comme le plus frivole dans Paris; ville agrandie et embellie au milieu des disgrâces publiques. C'est une contradiction frappante, mais ordinaire; car dans les malheurs de l'État il y a toujours un grand nombre d'hommes, soit seigneurs, soit parvenus, qui, s'étant enrichis par les misères du peuple, viennent étaler leur faste, tandis que les opprimés se cachent.

Adrien, maréchal, duc et pair de France, mourut retiré à Paris, loin de ce faste turbulent, à l'âge d'environ quatre-vingt-huit ans. C'est par-là que tout finit; et c'est une réflexion dont trop peu d'hommes profitent pour se retirer du monde quand le monde se retire d'eux.

Sur une nouvelle Épître de Boileau à M. de Voltaire : lettre anonyme adressée aux auteurs du Journal encyclopédique.

MESSIEURS,

J'ai lu depuis peu une Épître adressée à M. de Voltaire, sous le nom de Boileau. Boileau est mort; et quand nous ne le saurions pas, cet ouvrage suffirait pour nous en convaincre. En général, il est rare qu'un homme qui n'a pas le courage de se servir de son propre nom, ait la force de porter celui d'autrui. Mais je ne sache point que depuis feu Cotin, qui en a donné l'exemple, le nom de Despréaux ait été aussi étrangement prostitué; il semblerait du moins qu'un homme qui se hasarde à faire parler le législateur de notre poésie, devrait avoir lu l'Art poétique. Le téméraire qui évoque aujourd'hui les mânes de Boileau, ou n'a jamais lu ses préceptes, ou les a parfaitement oubliés.

Surtout, qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
(Art poét., ch. I, v. 155, 156.)

Voilà comme parlait le véritable Boileau; voici comme écrit son pseudonyme. Je vais vous citer d'abord de sa prose, et ensuite de ses vers.

« L'ombre de Boileau, dit-il dans un avertissement » fort aigre, ayant porté ses regards parmi nous, n'y » a vu d'un côté *que la foule de ses détracteurs,* » *aussi* nombreux *que la foule des sots;* de l'autre, » le petit nombre éclairé de ses admirateurs *pusil-* » *lanimes et sans courage.* » Vous demanderez pourquoi l'auteur traite si mal ceux qu'il appelle *le petit nombre éclairé* des admirateurs de Boileau?

Je n'en sais rien, non plus que vous; mais je crois savoir comme vous que si ce sont les détracteurs qui sont *aussi nombreux que les sots,* ils ne le sont pas autant que *la foule des sots :* et que si c'est la foule des détracteurs qui égale celle des sots, elle est justement *aussi nombreuse,* mais non pas aussi *nombreux.*

Au bas de la page 7, je trouve ces vers :

Dès qu'un astre brillant s'élevait dans notre *âge,*
En éclairant mes yeux, il *obtint* mon hommage.

Dans notre âge est certainement une cheville dont maître Adam n'aurait pas voulu. Cela ne veut pas dire la même chose que *dans notre temps;* et *dans notre temps* serait encore une expression impropre lorsque Boileau parle à M. de Voltaire, car le temps de l'un n'est point celui de l'autre. Un astre brillant ne se lève point *dans un âge.* Et pour ce qui est de dire, *dès qu'un astre brillant se levait, il obtint* au lieu de *il obtenait,* j'ai quelque idée que lorsque je fesais mes humanités au collège du Plessis, si je fusse tombé dans ce solécisme, le bon M. Jacquin, qui aime qu'on parle français, m'aurait fait donner une férule.

Je ne crois pas qu'il eût toléré davantage ces étranges expressions : *Sous couleur d'illustrer* Corneille et sa mémoire; *sous couleur* est bien barbare, et je ne crois pas que personne sache de quelle couleur est la *couleur d'illustrer.* Celle-là n'est point sortie du prisme newtonien; et si l'auteur eût eu, comme M. Guillaume, la sagesse de consulter son teinturier, il n'aurait pas inventé à lui tout seul cette *couleur* extraordinaire qui ne l'illustrera pas, ou du moins pas plus que l'hémistiche suivant :

Tu viens, *loueur* perfide.

On dit bien, non point en vers, mais en prose très-familière, un *loueur de carrosses*, et c'est le seul sens dans lequel le mot *loueur* soit français; mais il n'est jamais tolérable de dire *loueur perfide*, à moins que la voiture ne casse.

On dit bien encore *ombragé d'un panache*, on dit *un cheval ombrageux;* mais on ne dit pas et l'on n'imprime point *un orgueil qui s'ombrage d'un homme*, comme dans ces vers :

Quiconque est sans génie est sûr de ton suffrage ;
Mais malheur à celui dont ton orgueil s'ombrage.

J'ignore si c'est ainsi qu'écrivent les morts; mais certainement aucune de ces expressions n'est de la langue des vivans.

Encore un exemple d'une façon de parler peu commune; à la page 22, le faux Boileau dit : « C'est de » toi qu'on a pris la méthode de bannir toute règle, » de se faire un art d'avoir chacun son genre ; »

D'imaginer sans cesse une sottise rare
Et pour se distinguer, tâcher d'être bizarre.

La langue aurait voulu *de tâcher d'être bizarre*, et la phrase ne pourrait pas se finir régulièrement d'une autre manière; mais le vers n'y aurait pas été, et l'auteur a mieux aimé que le vers fût contre la langue. Il a cru qu'avec le nom de Boileau on pouvait se mettre au-dessus des règles ; ce n'est pas ainsi que le vrai Boileau avait acquis le droit d'en imposer aux autres écrivains, et de poursuivre les Clément de son siècle (*a*).

(*a*) *Voyez* les Observations critiques de M. Clément, dans lesquelles on trouve, page 251, ces paroles aussi absurdes qu'injustes : « Le phi» losophe aime avec une tendre humanité *le Lapon et l'orang-outang*

Avant que d'écrire, disait ce grand homme, *apprenez à penser.*

Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre (*a*).

Croit-on qu'avec une si juste sévérité pour toute expression obscure, il eût vu de bon œil les vers de son pseudonyme, dont la figure favorite est l'amphibologie? témoin cet hémistiche,

Quoique jeune inconnu,

qui peut également signifier, *quoique jeune et inconnu*, ou *inconnu quoique jeune*. Les doctes prétendent même que ce dernier sens est réellement celui de l'auteur, qui ne conçoit pas qu'on puisse être inconnu dans sa jeunesse, parce que *quoique jeune il s'est fait connaître*, à ce qu'il pense, très-avantageusement, par des satires mordantes contre quelques poètes qui écrivent mieux que lui, et des imputations graves contre tous les philosophes qui n'auront jamais avec lui rien de commun.

Un peu plus bas sont ces vers énigmatiques :

Jamais de mes rivaux bassement envieux,
Au mérite éclatant je ne fermai les yeux.

L'auteur veut-il dire que ses rivaux *étaient bassement envieux?* veut-il dire qu'il ne fut jamais *bassement envieux de ses rivaux?* veut-il dire qu'il ne *ferma pas les yeux de ses rivaux au mérite?* veut-il dire qu'il ne *ferma pas ses yeux* au mérite

» qu'il ne verra jamais, afin de regarder comme étranger son compatriote » qu'il voit tous les jours; » et beaucoup d'autres traits de ce même genre, que les Grecs appelaient συκοφαντία.

(*a*) Art poétique, chant I, v. 143.

de ses rivaux? veut-il dire.... car on pourrait encore trouver trois ou quatre sens à cette phrase. Si c'est là de la richesse, elle est d'une espèce rare, et ce n'est du moins ni du bon goût ni de la clarté.

Voici un autre passage où vous trouverez à la fois amphibologie et solécisme.

D'outrager le bon sens, les mœurs et la décence,
Des talens dont toi-même en secret tu fais cas.

Sont-ce *les mœurs et la décence des talens?* le sens serait absurde. Est-ce *d'outrager les talens?* mais pourquoi le verbe *outrager* gouverne-t-il l'article *les* dans le premier vers, et l'article *des* dans le second? Il fallait *les talens*, pour que la phrase fût française; et en ôtant le solécisme, l'auteur aurait supprimé l'amphibologie : mais il aime trop celle-ci pour s'en priver. Despréaux disait :

Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
(Art poét., ch. I, v. 137.)

Son secrétaire actuel écrit :

Car ton esprit sans frein dans ses jeux médisans,
Ne sait point se borner aux traits fiers et plaisans
D'un bon mot qui nous pique, etc.

L'Art poétique veut

Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
(Ch. I, v. 105.)

Le prétendu Boileau fait bonnement imprimer ces lignes :

Plein de courage, armé d'une savante audace.
. . . .

Dans ce nombre effrayant d'auteurs, dont les écrits
Menacent chaque jour de noyer tout Paris.

Indépendamment de l'extraordinaire harmonie de ces vers, remarquez qu'on dit bien que *Paris est inondé d'écrits*, de mauvais écrits, de vers ridicules et de prose impertinente; mais qu'on ne saurait dire qu'il en soit *noyé*, ni *menacé d'être noyé*. Cet écrivain n'a pas médité, comme il le devait, le livre de l'abbé Girard. L'autre Boileau aurait montré à l'abbé Girard à le faire.

Il ne remplissait pas ses vers avec des chevilles. Il exige

Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.
(Art poét., ch. I, v. 28.)

Mais l'usurpateur de son nom fait ces vers :

Voyons qui de nous deux, *par une sage loi,*
A fait de la satire un plus utile emploi.

L'oreille délicate du vieux Boileau sentait que

Il est un heureux choix de mots harmonieux.
(Art poét., ch. I, v. 109.)

Il nous prescrit

De fuir *des mauvais sons le concours odieux.*
(Art poét., ch. I, v. 110.)

Il se serait reproché ces vers de son imitateur :

Amoureux de la *gloire* et de la vérité,
Mon esprit ne put *voir* sans être révolté, etc.

La sorte de consonnance de *gloire* et de *voir* lui aurait déplu; mais quant à ceux-ci,

Eh bien donc *raisonnons ;* car toujours *badiner*,
Turlupiner, railler, sans jamais *raisonner ;*

il s'en serait moqué toute sa vie.

Voici encore quelques passages d'une étonnante versification.

Ma muse se moquant,
Parsemait ses écrits
Du sel le plus piquant,
Pour vaincre des esprits.
. . . .
Les lecteurs amusés
Pardonnaient en riant,
D'être désabusés,
Au naïf enjouement.
. . . .
Si l'ardeur de briller
En tout genre d'écrire,
La licence à penser,
L'audace de tout dire,
L'art de tout effleurer,
. . . .
Le clinquant merveilleux,
Pour éblouir les sots,
Et le fatras pompeux
Monté sur les grands mots,
. . . .
Voltaire, c'est ainsi
Que tes beautés fragiles,
De ton siècle ébloui
Charment les yeux débiles.
. . . .
. . . .
Ne se trouve en lambeaux,
Partout dans tes ouvrages;
Et que tous ces oiseaux
Reprenant leur plumage,
De furtives couleurs,
Le corbeau dépouillé,
Ne soit des spectateurs
Sifflé, moqué, raillé.

Qu'est-ce que tout cela? De méchans vers de six syllabes en rimes croisées? ou de méchans vers alexan-

drins à rimes plates? Ni l'un ni l'autre; c'est de la prose plate et monotone, et qu'on ose appeler vers et donner à Boileau. Et c'est en mettant plus de quarante lignes de cette force dans une pièce qui n'en a pas quatre cents, et à laquelle on a dû travailler plus de deux ans, puisqu'elle répond à une autre qui depuis plus de deux ans est publique; c'est avec ce degré de talent, d'étude, de lumière et de goût, qu'on s'érige en Aristarque de tous les poëtes et de tous les philosophes vivans, et qu'on insulte nommément MM. de Voltaire, d'Alembert, Diderot, Marmontel, Saurin, Thomas, de Saint-Lambert, du Belloi, Delille, de La Harpe, et plus qu'eux tous encore, Boileau, sous le nom duquel on met tant de sottises. Ah! vanité, vanité, que tu serais laide si tu n'étais pas ridicule!

J'ai l'honneur d'être, etc.

Sur une satire en vers de M. Clément, intitulée Mon dernier Mot.

Nous crûmes, en lisant les premiers vers de cet ouvrage, reconnaître un peintre qui voulait imiter la touche de M. Rulhières, dans son épître *Sur la Dispute*, l'un des plus agréables ouvrages de notre siècle; mais l'auteur de *Mon dernier Mot* s'écarte bientôt de son modèle. Il dit du mal de tous ceux qui font honneur à la France, à commencer par M. de Rulhières lui-même; et il proteste qu'il en usera toujours ainsi. Il se vante d'imiter Boileau dans le reste de sa satire. Mais il nous semble que pour imiter Boileau, il faut parler purement sa langue, donner à la fois de bonnes instructions et de bonnes plaisanteries, surtout ne condamner les vers d'autrui que par des vers excellens.

Voici des vers de la satire de M. Clément:

De Boileau, diront-ils, misérable copiste,
D'un pas timide il suit son modèle à la piste;

Si l'un n'eût *point* raillé ni Pradon ni Perrin,
L'autre n'eût *point* sifflé Marmontel ni Saurin.

Ces deux *point* sont des solécismes qu'on ne passerait pas à un écolier de basse classe.

Ce qui est pire qu'un solécisme, c'est la plate imitation de ces vers pleins de sel :

Avant lui Juvénal avait dit en latin,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
(Boileau, sat. IX, v. 129.)

C'est malheureusement l'âne qui veut imiter le petit chien caressé du maître (*).

Mais ce qu'il y a de plus impardonnable encore, c'est l'insolence d'insulter par leur nom deux académiciens d'un mérite distingué. Il s'est imaginé que Boileau ayant réussi, quoiqu'il eût insulté Quinault très-mal à propos, lui, Clément, réussirait de même en nommant et en dénigrant à tort et à travers tous les bons écrivains du siècle. Il devait sentir qu'il n'y a aucun mérite, mais beaucoup de honte et peut-être de danger, à dire des injures en mauvais vers.

Et moi je ne pourrai démasquer la sottise!
Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
Dorat impertinent, Condorcet ennuyeux!

Voilà certainement une grossièreté qu'on ne peut excuser : car il n'y a pas un homme de lettres dans Paris qui ne sache que le caractère de M. d'Alembert, dans ses mœurs et dans ses écrits, est précisément le contraire de l'affectation et du précieux.

Le peu que nous avons d'écrits de M. le marquis de Condorcet ne peut ennuyer qu'un ignorant, incapable de les entendre. C'est le comble de l'impertinence de dire, d'imprimer qu'un homme, quel

(*) La Fontaine, liv. IV, fab. 5.

qu'il soit, est un impertinent : c'est une injure punissable qu'on n'oserait dire en face, et pour laquelle un gentilhomme serait condamné à quelques années de prison. A plus forte raison une injure si grossière, si vague, si sotte, mais si insultante, dite publiquement par le fils d'un procureur à un homme tel que M. Dorat, est un délit très-punissable.

Dorat, dont vous prônez le jargon en tout lieu,
Va-t-il, à votre gré, devenir un Chaulieu?
Et par vos bons avis, pensez-vous que Delille
Puisse autre chose enfin que rimer à Virgile?

Voilà des sottises un peu moins atroces et qui sentent moins l'homme de la lie du peuple; mais il n'y a dans ces vers, ni esprit, ni finesse, ni grâce, ni imagination; et ils sont encore infectés d'un autre solécisme: « Pensez-vous que Delille puisse, par vos » bons avis, autre chose que rimer à Virgile? » on ne peut dire: Je peux autre chose que haïr un mauvais poète insolent. Ce tour n'est pas français, et j'en fais juge l'Académie entière. Mais je fais juge tout le public avec elle de l'excès d'impertinence (et c'est ici que le mot d'impertinence est bien placé), de cet excès, dis-je, avec lequel un si mauvais écrivain ose insulter plus de vingt personnes respectables par leurs noms, par leurs places, par leurs talens, sans avoir jamais peut-être pu parler à aucune d'elles.

LETTRE

DU RÉVÉREND PÈRE POLYCARPE, PRIEUR DES BERNARDINS DE CHÉZERI (*), A M. L'AVOCAT-GÉNÉRAL SÉGUIER.

1776.

J'ai lu, monsieur, avec admiration, votre éloquent plaidoyer contre cette abominable et détestable brochure des Inconvéniens des droits féodaux; je tremblais pour le plus sacré de nos droits seigneuriaux, le plus convenable à des religieux, celui d'avoir des esclaves. Hélas! nous avons failli à le perdre. Notre couvent, et les terres qui en dépendent, étaient ci-devant enclavés dans les États du roi de Sardaigne; ce n'est que par le dernier traité de délimitation de 1760, qu'ils ont été unis au royaume de France. Cette union est arrivée bien à propos. Si elle eût été différée de quelques années, cinq ou six mille serfs que nous possédons dans nos terres, seraient libres aujourd'hui, en vertu de l'édit du feu roi de Sardaigne, de 1762, et nous aurions été dépouillés de nos autres droits féodaux, en vertu d'un autre édit du même prince, du mois de décembre 1771. Il est vrai que nous aurions été indemnisés de la perte de ces droits; mais cette indemnité n'aurait consisté qu'à nous faire payer en argent un capital, dont l'intérêt nous aurait produit, sans procès, le même revenu que nous tirons de nos vassaux avec le secours des procureurs et des huissiers; et nous n'aurions point été dédommagés du plaisir de commander en maîtres à six mille esclaves; nous ne jouirions pas de la consolation de ruiner, toutes les années, une vaingtaine

(*) Petite ville du département de l'Ain.

de familles pour apprendre aux autres à nous obéir et à nous respecter.

J'avais lu dans votre historien Mézerai, ces paroles qui vous feront frémir : « La liberté de cette noble » monarchie est si grande, que même son air la com» munique à ceux qui la respirent; et la majesté de » nos rois est si auguste, qu'ils refusent de comman» der à des hommes, s'ils ne sont libres. »

J'avais lu ces autres paroles, non moins condamnables, prononcées dans l'assemblée des États de Tours par le chancelier de Rochefort : « Vous ne doutez pas » qu'il ne soit plus glorieux à nos monarques d'être » rois des Francs que des serfs (*a*). »

J'avais lu avec douleur, dans votre nouvelle Histoire de France, « que saint Louis s'occupa, plus » qu'aucun de ses prédécesseurs, du soin d'étendre » la liberté renaissante. Ce sage monarque, ami de » Dieu et des hommes, ne connut, pendant tout le » cours de son règne, d'autre satisfaction que celle » de faire servir son pouvoir à jeter les fondemens » de la félicité publique. La misère, compagne in» séparable de l'esclavage, disparut ainsi que l'op» pression (*b*). »

L'acte d'autorité par lequel la reine Blanche affranchit, pendant sa régence, les habitans de Chantenay, malgré les chanoines de Notre-Dame de Paris (*c*), ne me fesait pas moins de peine.

J'étais effrayé d'un arrêt rendu, au quinzième siècle, par le parlement de Languedoc, portant que tout serf qui entrerait dans le royaume, en criant *France*, serait dès ce moment affranchi (*d*).

(*a*) Histoire de France, par Garnier, t. IX, p. 290.
(*b*) Histoire de France, t. XIV, p. 191.
(*c*) *Ibid.*, t. V, p. 104.
(*d*) *Ibid.*, t. XV, p. 348.

J'avais craint, jusqu'à ce jour, que ces maximes et ces exemples n'autorisassent nos esclaves à réclamer, comme nouveaux Français, une liberté dont ils jouiraient, s'ils étaient restés quelques années de plus Savoyards.

Mais vous me rassurez, monsieur; vous avez très-bien prouvé que « les droits féodaux sont une por-» tion intégrante de la propriété des seigneurs; que » nos rois ont déclaré eux-mêmes qu'ils sont dans » l'heureuse impuissance d'y donner atteinte. » Cette admirable sentence nous rassure pleinement contre les fausses et pernicieuses maximes du chancelier de Rochefort et de vos historiens, contre les arrêts surannés du parlement de Toulouse.

Nous lisons, monsieur, avec des larmes d'attendrissement, ces paroles si consolantes de votre plaidoyer : « Les coutumes rédigées sous les yeux des » magistrats et en vertu de l'autorité du roi, ne sont » que l'effet de la convention et du concert des trois » ordres rassemblés qui y ont donné leur consen-» tement, et s'y sont librement et volontairement » soumis; » lorsqu'un curé qui avait été autrefois avocat, et qui jusque-là avait entendu tranquillement notre lecture, nous interrompit brusquement, et nous dit que la plupart des coutumes n'étaient que des monumens d'imbécillité et de barbarie; qu'elles avaient toutes été rédigées, ou dans les états des provinces, ou dans les assemblées des commissaires, à la pluralité des voix, et que par conséquent les ignorans avaient toujours prévalu sur le petit nombre des sages. Il nous dit que tous les jurisconsultes qui ont de la célébrité, attestent que c'est ainsi que les coutumes ont été rédigées. Il nous cita le fameux Charles Dumoulin, qui dit « que les cou-» tumes ont été rédigées contre l'intention des rois;

» en ce que la plupart sont obscures, contradic-» toires, iniques (*e*). » Il nous cita d'Argentré, l'un des commissaires qui avaient assisté à la rédaction de la coutume de Bretagne, lequel, dans la préface de son Commentaire sur cette coutume, avoue que l'avis des ignorans prévalut presque toujours sur celui des jurisconsultes humains et instruits. Il nous cita aussi le Tit. XIV du Liv. IV du Traité des fiefs de Cujas, où l'on trouve ces paroles : *Multa sunt in moribus Galliæ dissentanea, multa sine ratione.* Il ajouta que les habitans des campagnes, sur lesquels tombe tout le poids des droits féodaux, n'avaient jamais été appelés à la rédaction des coutumes, et qu'il n'est pas vrai, par conséquent, qu'ils s'y soient volontairement soumis.

Après nous avoir étalé toutes ces autorités et beaucoup d'autres encore, ce curé nous dit qu'il suffisait d'ouvrir les coutumes pour se convaincre de la vérité qu'il soutenait. Je lui répondis que ces auteurs avaient été soupçonnés d'hérésie, et que l'avis d'un avocat-général était d'une autorité bien supérieure aux témoignages des Cujas, des Dumoulin, des d'Argentré, etc., etc., etc.

Vous ne sauriez croire, monsieur, combien de personnes dans les provinces pensent comme ce curé. Une espèce de frénésie, pour me servir de vos propres termes, « semble agiter ces esprits turbu-» lens que l'amour de la liberté porte aux plus » grands excès, et qui leur fait envisager le bonheur » dans la subversion de toutes les règles et de tous » les principes. »

Les insensés! qui pensent rendre heureux les habitans des campagnes, en proposant à l'administration de les affranchir de l'esclavage de la glèbe, de

(*e*) Tome II, pag. 399, édition de 1681.

leur permettre de racheter des droits qui sont une source de procès continuels, lesquels causent souvent la ruine des seigneurs et des vassaux !

Il était temps de sévir contre ces auteurs audacieux, « semblables à des volcans qui, après s'être » annoncés par des bruits souterrains et des tremblemens successifs, finissent par une éruption subite, » et couvrent tout ce qui les environne d'un torrent » enflammé de ruines, de cendres et de laves, qui » s'élancent du foyer renfermé dans les entrailles de » la terre. »

Que ce morceau est sublime! je n'ai jamais rien lu d'approchant dans les plaidoyers du chancelier d'Aguesseau.

Nous vous devons, monsieur, une reconnaissance éternelle, pour avoir déféré à la vengeance des lois un écrit aussi pernicieux que celui contre lequel vous vous êtes élevé. Il était bien juste, assurément, de faire brûler par le bourreau, au pied du grand escalier, cette brochure capable d'échauffer le peuple et de le porter à la révolte; cet écrit qui renverse les principes fondamentaux de la monarchie, puisqu'il détourne les vassaux de plaider avec leurs seigneurs; qu'il conseille aux uns et aux autres de se concilier et de convenir, de gré à gré, du prix de l'affranchissement des droits féodaux, qui sont une source intarissable de procès. Tout le monde sait que ces procès sont les plus difficiles, les plus compliqués, les plus obscurs de tous; mais ce sont ceux aussi qui procurent aux juges les plus fortes épices. La bonne moitié des procès roule sur des droits féodaux: supprimez ces droits, vous supprimez net la moitié des procès; vous paraîtriez soulager les juges, mais vous les dépouilleriez d'une partie de leur considération et de leurs meilleurs revenus; vous ruineriez les procureurs, les greffiers,

les commissaires à terrier, tous gens fort nécessaires à l'État. Ils servent les tribunaux; les tribunaux doivent donc les protéger.

Proposer la suppression des droits féodaux, c'est encore attaquer particulièrement les propriétés de messieurs du parlement, dont la plupart possèdent des fiefs. Ces messieurs sont donc personnellement intéressés à protéger, à défendre, à faire respecter les droits féodaux : c'est ici la cause de l'Église, de la noblesse et de la robe. Ces trois ordres, trop souvent opposés l'un à l'autre, doivent se réunir contre l'ennemi commun. L'Église excommuniera les auteurs qui prendront la défense du peuple; le parlement, père du peuple, fera brûler et auteurs et écrits; et, par ce moyen, ces écrits seront victorieusement réfutés.

Si quelque insolent osait publier que tous ces messieurs du parlement, qui possèdent des fiefs, doivent s'abstenir de juger les écrits et les procès concernant les droits féodaux, parce que c'est leur propre cause, et qu'on ne peut être à la fois partie et juge, on lui répondrait que messieurs du parlement sont en possession de juger les causes féodales; que c'est là un des priviléges de leurs offices, une loi fondamentale, à laquelle le roi même est *dans l'heureuse impuissance de donner atteinte*. Si l'insolent ne se rendait pas à l'évidence de ces raisons, on pourrait faire brûler son mémoire; et, en tant que de besoin, décréter sa personne de prise de corps.

On nous dit que dans la patrie de Cicéron, où le pouvoir de juger n'était attaché ni à un certain état, ni à une certaine profession, il était permis à tout plaideur de récuser le juge qu'il croyait suspect, sans être même obligé de prouver la suspicion. *Sors et urna dant judices, licet exclamare : hunc nolo.* Cette

liberté de récuser ses juges subsista encore sous les empereurs, comme je l'ai remarqué dans une loi du code, rapportée dans un ancien *factum* qui m'est tombé, par hasard, sous la main (*f*).

Mais les lois des Welches sont bien plus raisonnables que celles des Romains. Le juge révocable d'une justice de village peut, en France, juger en première instance les causes féodales de son seigneur (*g*). Un conseiller au parlement, possesseur de fief, peut donc aussi juger en dernier ressort la cause féodale d'un autre seigneur.

Il est vrai qu'une ordonnance de Louis XIV statue (*h*) que le juge est récusable, s'il a, en son nom, un procès sur une question semblable à celle dont il s'agit entre les parties qui plaident devant lui; parce que si le juge, possesseur de fief, n'a pas actuellement un procès, au sujet des droits de son fief, avec ses vassaux, il peut l'avoir dans la suite. Il est vrai qu'étant intéressé à donner gain de cause aux autres seigneurs qui plaident dans son tribunal, il établit une jurisprudence qui, en confirmant leurs droits, confirme les siens propres, et détourne ses vassaux de les contester.

Mais ce raisonnement n'est que captieux. L'usage est le plus sûr interprète des lois; et l'usage de messieurs du parlement les autorise à être juges et parties dans les causes féodales, comme vous le prouverez, monsieur, avec votre éloquence ordinaire, dans votre premier réquisitoire.

Je suis, avec la plus profonde vénération, etc.

(*f*) *Licet enim imperiali numine judex delegatus est, tamen quia sine suspicione omnes lites procedere nobis cordi est : Liceat ei qui suspectum judicem putat, eum recusare.* Loi XVI, au cod. tit. *De judiciis.*

(*g*) Ordonnance de 1667, tit. XXIV, art. XI.

(*h*) *Ibid.*, art. V.

AUTRE LETTRE

D'UN BÉNÉDICTIN DE FRANCHE-COMTÉ AU MÊME MAGISTRAT.

1776.

Monsieur,

C'est un usage ancien et sacré dans notre province, que l'étranger libre, ou le Français d'une autre province, qui vient habiter dans nos terres pendant une année et un jour, devienne notre esclave au bout de cette année, et que toute sa postérité demeure *entachée* du même opprobre;

Qu'une fille serve n'hérite point de son père, si elle n'a pas rempli le devoir conjugal, la première nuit de ses noces, dans la hutte paternelle;

Que l'artisan ne puisse transmettre à ses enfans la cabane qu'il a bâtie, et où ils sont nés; le champ qu'il a acquis et payé du produit de son travail, le lit même où ses enfans recueilleront ses derniers soupirs, s'ils n'ont pas toujours vécu avec lui sous le même toit, au même feu et à la même table;

Que ses biens nous soient dévolus sans que nous soyons obligés de payer les dettes dont ils sont affectés, le prix même que l'acquéreur auquel nous succédons pourrait en devoir au vendeur, etc, etc., etc.

Ce sont là, monsieur, des propriétés bien sacrées, puisqu'elles nous appartiennent; ce sont les priviléges des seigneurs féodaux de notre province, qui, pour cela, a été nommée *franche*, comme les Grecs avaient donné aux Furies le nom d'*Euménides*, qui veut dire bon cœur.

Mais quel a été mon étonnement de voir que dans

un édit du roi, du mois de février de la présente année 1776, portant suppression des jurandes, l'on ait érigé en loi cette fausse maxime de la philosophie moderne : « Le droit de travailler est le droit de tout » homme: cette propriété est la première, la plus » sacrée et la plus imprescriptible de toutes. »

De mauvais raisonneurs concluent de là que le fruit du travail d'un laboureur, ou d'un artisan, doit appartenir, après sa mort, à ses parens, et non à des moines.

Vous avez mérité, monsieur, le titre de père de la patrie, en plaidant contre les édits qui supprimaient les corvées, et rendaient la liberté à l'industrie. Vous mériterez encore le titre de père des moines, en dénonçant à votre compagnie les détracteurs de la servitude.

C'est à vous seul qu'il est donné de démontrer que les paysans français ne sont pas faits pour avoir des propriétés;

« Que chaque peuple a ses mœurs, ses lois, ses » usages; que ses institutions politiques forment l'or- » dre public. »

Les étrangers qui abordaient autrefois dans la Tauride, étaient égorgés par des prêtres aux pieds de la statue de Diane. En France, dans les terres de mainmorte, les hommes libres qui y passent une année doivent être esclaves d'autres prêtres.

Que les laboureurs suédois, anglais, suisses et savoyards, soient libres, à la bonne heure; mais les habitans des campagnes, en France, sont faits pour être serfs.

Dans le douzième siècle cette servitude était répandue dans tout le royaume, elle couvrait les villes comme les campagnes. Depuis long-temps elle ne subsiste plus que dans quelques provinces, qu'est-il ré-

sulté de là? Les moines sont riches dans les provinces où on leur a permis de conserver des serfs. Dans les autres endroits, où la servitude a été abolie, des cités se sont élevées; le commerce et les arts se sont étendus; l'État est devenu plus florissant, nos rois plus riches et plus puissans. Mais les seigneurs châtelains et les gens d'Église sont devenus plus pauvres; et le peuple devait-il être compté pour quelque chose?

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. GIN,

CONSEILLER AU GRAND-CONSEIL, AUTEUR D'UN LIVRE INTITULÉ : *DES VRAIS PRINCIPES DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.*

Ferney, 20 juin 1777.

En passant tout d'un coup par-dessus les complimens et les remercîmens que je vous dois, monsieur, je commence par vous avouer que *despotique* et *monarchique* sont tout juste la même chose dans le cœur de tous les hommes et de tous les êtres sensibles. Despote, *herus*, signifie *maître*, et *monarque* signifie *seul maître*, ce qui est bien plus fort. Une mouche est monarque des animalcules imperceptibles qu'elle dévore; l'araignée est monarque des mouches, puisqu'elle les emprisonne et les mange; l'hirondelle domine sur les araignées; les pies-grièches mangent les hirondelles, cela ne finit point. Vous ne disconviendrez pas que les fermiers-généraux ne nous mangent : vous savez que le monde est ainsi fait depuis qu'il existe. Cela n'empêche pas que vous n'ayez très-lumineusement raison contre l'abbé Mably, et je vous en rends, monsieur, mille actions de grâces. Vous prouvez très-bien que le gouvernement monarchique est le meilleur de tous; mais c'est pourvu que Marc-Aurèle soit le monarque; car, d'ailleurs, qu'importe à un pauvre homme d'être dévoré par un lion, ou par cent rats? Vous paraissez, monsieur, être de l'avis de l'Esprit des Lois, en accordant que le principe des monarchies est *l'honneur*, et le principe des républiques, *la vertu;* si vous n'étiez pas de cette opinion, je serais de celle de M. le duc d'Orléans, régent, qui disait d'un de

nos grands seigneurs : « c'est l'homme le plus parfait de la cour, il n'a ni humeur ni honneur ; » et je dirais au président de Montesquieu, que s'il veut prouver sa thèse, en disant que dans un royaume on recherche les honneurs, on les recherche encore plus dans les républiques. On courait après les honneurs de l'ovation, du triomphe, et de toutes les dignités. On veut même être doge à Venise, quoique ce soit *vanitas vanitatum*. Au reste, monsieur, vous êtes beaucoup plus méthodique que cet Esprit des Lois, et vous ne citez jamais à faux, comme lui : ce qui est un point bien important ; car si vous voulez vérifier les citations de Montesquieu, vous n'en trouverez pas quatre de justes ; je m'en suis donné autrefois le plaisir. Je suis édifié, monsieur, de la circonspection avec laquelle vous vous arrêtez dans le texte, au règne de Henri IV; tout ce que vous dites m'instruit, et je prends la liberté de deviner ce que vous ne dites pas. Je vous remercie surtout de la manière dont vous pensez, et dont vous vous exprimez sur ce gouvernement tartare qu'on appelle féodal; il est perfectionné, dit-on, à la diète de Ratisbonne; il est abhorré à une demi-lieue de chez moi, à droite et à gauche : mais, par une de nos contradictions françaises, il subsiste, dans toute son horreur, derrière mon potager, dans les vallées du mont Jura; et douze mille esclaves des chanoines de Saint-Claude, qui ont eu l'insolence de ne vouloir être que des sujets du roi, et non serfs et bêtes de somme appartenans à des moines, viennent de perdre leur procès au parlement de Besançon, attendu que plusieurs conseillers de grand'chambre ont des terres où la mainmorte est en vigueur, malgré les édits de nos rois; tant la jurisprudence est uniforme chez nous. Enfin votre livre m'instruit et me con-

sole, j'en chéris la méthode et le style. Vous n'écrivez point pour montrer de l'esprit, comme fait l'auteur de l'Esprit des Lois et des Lettres Persanes; mais vous vous servez de votre esprit pour chercher la vérité. Jugez donc, monsieur, si je vous ai obligation de l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer votre ouvrage; jugez si je le lis avec délices, et si je n'emploie qu'une formule vaine en vous assurant que j'ai l'honneur d'être, avec la plus respectueuse estime, et la plus sensible reconnaissance, etc.

COURTE RÉPONSE

AUX LONGS DISCOURS D'UN DOCTEUR ALLEMAND.

Je m'étais donné à la philosophie, croyant y trouver le repos que Newton appelle *rem prorsùs substantialem;* mais je vis que la racine carrée du cube des révolutions des planètes, et les carrés de leurs distances, fesaient encore des ennemis. Je m'aperçois que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs allemands. J'ai osé mesurer toujours la force des corps en mouvement par $m + v$. J'ai eu l'insolence de douter des monades, de l'harmonie préétablie, et même du grand principe des indiscernables. Malgré le respect sincère que j'ai pour le beau génie de Leibnitz, pouvais-je espérer du repos après avoir voulu ébranler ces fondemens de la nature? On a employé, pour me vaincre, de longs sophismes et de grosses injures, selon la respectable coutume introduite depuis long-temps dans cette science qu'on appelle *philosophie,* c'est-à-dire *amour de la sagesse.*

Il est vrai qu'une personne infiniment respectable à tous égards, et qui a beaucoup de sortes d'esprit, a daigné en employer une à éclaircir et à orner le système de Leibnitz; elle s'est amusée à décorer d'un beau portique ce bâtiment vaste et confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant; mais j'en ai vu enfin la raison; c'est qu'elle-même n'y croyait guère, et c'est ce qui arrive souvent entre ceux qui s'imaginent vouloir persuader, et ceux qui s'efforcent de se laisser persuader.

Plus je vais en avant, et plus je suis confirmé dans l'idée que les systèmes de métaphysique sont pour les philosophes ce que les romans sont pour les fem-

mes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, et finissent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reste pour l'éternité, et les fantômes métaphysiques passent comme des rêves de malades.

Lorsque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la consolation de voir le grand Newton, qui touchait à sa fin. Le fameux curé de Saint-James, Samuel Blarke, l'ami, le disciple et le commentateur de Newton, daigna me donner quelques instructions sur cette partie de la philosophie qui veut s'élever au-dessus du calcul et des sens. Je ne trouvai pas, à la vérité, cette anatomie circonspecte de l'entendement humain, ce bâton d'aveugle avec lequel marchait le modeste Locke, cherchant son chemin et le trouvant: enfin cette timidité savante qui arrêtait Locke sur le bord des abîmes. Clarke sautait dans l'abîme, et j'osai l'y suivre. Un jour, plein de ces grandes recherches qui charment l'esprit par leur immensité, je dis à un membre très-éclairé de la société : « M. Clarke est un bien plus grand métaphy- » sicien que M. Newton. » Cela peut être, me répondit-il froidement; c'est comme si vous disiez que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponse me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis osé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphysique, et j'ai vu qu'il n'en est sorti que du vent. Aussi, quand je dis à M. de s'Gravesande : *Vanitas vanitatum, et metaphysica vanitas;* il me répondit : « Je suis bien fâché que vous ayez raison. »

Le père Mallebranche, dans sa Recherche de la vérité, ne concevant rien de beau, rien d'utile que son système, s'exprime ainsi : « Les hommes ne sont » pas faits pour considérer des moucherons; et on » n'approuve pas la peine que quelques personnes se » sont donnée de nous apprendre comment sont faits

» certains insectes, la transformation des vers, etc. » Il est permis de s'amuser à cela, quand on n'a rien » à faire, et pour se divertir. » Cependant *cet amusement à cela pour se divertir* nous a fait connaître les ressources inépuisables de la nature, qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus, qui reproduisent des têtes après qu'on les a coupées, qui donnent à tel insecte le pouvoir de s'accoupler l'instant d'après que sa tête est séparée de son corps, qui permettent à d'autres de multiplier leur espèce sans le secours des deux sexes. Cet *amusement à cela* a développé un nouvel univers en petit, et des variétés infinies de sagesse et de puissance, tandis qu'en quarante ans d'études le père Mallebranche a trouvé « que » la lumière est une vibration de pression sur de » petits tourbillons mous, et que nous voyons tout en » Dieu. »

J'ai dit que Newton savait douter; et là-dessus on s'écrie : Oh! nous autres, nous ne doutons pas; nous savons, de science certaine, que l'ame est je ne sais quoi, destinée nécessairement à recevoir je ne sais quelles idées, dans le temps que le corps fait nécessairement certains mouvemens, sans que l'un ait la moindre influence sur l'autre; comme lorsqu'un homme prêche, et que l'autre fait des gestes; et cela s'appelle l'*harmonie préétablie*. Nous savons que la matière est composée d'êtres qui ne sont pas matière, et que, dans la pate d'un ciron, il y a une infinité de substances sans étendue, dont chacune a des idées confuses qui composent un miroir concentré de tout l'univers; et cela s'appelle le *système des monades*. Nous concevons aussi parfaitement l'accord de la liberté et de la nécessité; nous entendons très-bien

Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Heureux ceux qui peuvent comprendre des choses si peu compréhensibles, et qui voient un autre univers que celui où nous vivons!

J'aime à voir un docteur qui vous dit d'un ton magistral et ironique : « Vous errez, vous ne savez pas » qu'on a découvert, depuis peu, que *ce qui est, est* » *possible*, et *que tout ce qui est possible n'est pas* » *actuel;* et *que tout ce qui est actuel est possible;* » et *que les essences des choses ne changent pas.* » Ah! plût à Dieu que l'essence des docteurs changeât! Eh bien! vous nous apprenez donc qu'il y a des essences, et moi je vous apprends que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître : je vous apprends que jamais homme sur la terre n'a su et ne saura ce que c'est que la matière, ce que c'est que le principe de la vie et du sentiment, ce que c'est que l'ame humaine, s'il y a des ames dont la nature soit seulement de sentir sans raisonner, ou de raisonner en ne sentant point, ou de ne faire ni l'un ni l'autre; si ce qu'on appelle *matière* a des sensations comme elle a la gravitation; si, etc.

Quant à la dispute sur la mesure de la force des corps en mouvement, il me paraît que ce n'est qu'une dispute de mots; et je suis fâché qu'il y en ait de telles en mathématique. Que l'on exprime comme l'on voudra la force par mv, ou par mv^2, rien ne changera dans la mécanique; il faudra toujours la même quantité de chevaux pour tirer les fardeaux, la même charge de poudre pour les canons; et cette querelle est le scandale de la géométrie.

Plût au ciel encore qu'il n'y eût point d'autre querelle entre les hommes! nous serions des anges sur la terre. Mais ne ressemble-t-on pas quelquefois à ces diables que Milton nous représente dévorés d'ennui,

de rage, d'inquiétude, de douleur, et raisonnant encore sur la métaphysique au milieu de leurs tourmens?

Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton,
On voit les habitans du brûlant Phlégéton,
Entourés de torrens, de bitume et de flamme,
Raisonner sur l'essence, argumenter sur l'ame,
Sonder les profondeurs de la fatalité,
Et de la prévoyance, et de la liberté.
Ils creusent vainement dans cet abîme immense.

. . . . and reason'd high
Of providence, foreknowledge, will, and fate,
Fix'd fate, free will, foreknowledge absolute,
And found no end, etc.

(Par. Lost, II, 558.)

LETTRE DE CONSOLATION,

A M. ***

La quadrature du cercle et le mouvement perpétuel sont des choses aisées à trouver en comparaison du secret de calmer tout d'un coup une ame agitée d'une passion violente. Il n'y a que les magiciens qui prétendent arrêter les tempêtes avec des paroles. Si une personne blessée, dont la plaie profonde montrerait des chairs écartées et sanglantes, disait à un chirurgien : Je veux que ces chairs soient réunies, et qu'à peine il reste une légère cicatrice de ma blessure; le chirurgien répondrait : c'est une chose qui dépend d'un plus grand maître que moi; c'est au temps seul à réunir ce qu'un moment a divisé. Je peux couper, retrancher, détruire; le temps seul peut réparer.

Il en est ainsi des plaies de l'ame; les hommes blessent, enveniment, désespèrent; d'autres veulent consoler, et ne font qu'exciter de nouvelles larmes : le temps guérit à la fin.

Si donc on se met bien dans la tête qu'à la longue la nature efface dans nous les impressions les plus profondes; que nous n'avons au bout d'un certain temps, ni le même sang qui coulait dans nos veines, ni les mêmes fibres qui agitaient notre cerveau, ni par conséquent les mêmes idées; qu'en un mot, nous ne sommes plus réellement et physiquement la même personne que nous étions autrefois; si nous fesons, dis-je, cette réflexion bien sérieusement, elle nous sera d'un très-grand secours; nous pourrons hâter ces momens où nous devons être guéris.

Il faut se dire à soi-même : J'ai éprouvé que la mort de mes parens, de mes amis, après m'avoir percé

le cœur pour un temps, m'a laissé ensuite dans une tranquillité profonde. J'ai senti qu'au bout de quelques années, il s'est formé dans moi une ame nouvelle; que l'ame de vingt-cinq ans ne pensait pas comme celle de vingt, ni celle de vingt comme celle de quinze. Tâchons donc de nous mettre par la force de notre esprit, autant qu'il est en nous, dans la situation où le temps nous mettra un jour. Devançons par notre pensée le cours des années.

Cette idée suppose que nous sommes libres. Aussi la personne qui demande conseil, se croit sans doute libre; car il y aurait de la contradiction à demander un conseil dont on croirait la pratique impossible. Nous nous conduisons dans toutes nos affaires comme si nous étions bien convaincus de notre liberté : conduisons-nous ainsi dans nos passions, qui sont nos plus importantes affaires. La nature n'a pas voulu que nos blessures fussent en un moment consolidées, qu'un instant nous fît passer de la maladie à la santé; mais des remèdes sages précipitent certainement le temps de la guérison.

Je ne connais point de plus puissant remède pour les maladies de l'ame, que l'application sérieuse et forte de l'esprit à d'autres objets.

Cette application détourne le cours des esprits animaux : elle rend quelquefois insensible aux douleurs du corps. Une personne bien appliquée, qui exécute une belle musique, ou pénétrée de la lecture d'un bon livre qui parle à l'imagination et à l'esprit, sent alors un prompt adoucissement dans les tourmens d'une maladie; elle sent aussi les chagrins de son cœur perdre petit à petit leur amertume. Il faut penser à tout autre chose qu'à ce qu'on veut oublier; il faut penser souvent et presque toujours à tout ce qu'on veut conserver. Nos fortes chaînes sont à la longue

celles de l'habitude. Il dépend, je crois, de nous de désunir des chaînons qui nous lient à des passions malheureuses, et de fortifier les liens qui nous enchaînent à des choses agréables.

Ce n'est point que nous soyons les maîtres absolus de nos idées; il s'en faut beaucoup : mais nous ne sommes point absolument esclaves; et, encore une fois, je crois que l'Être suprême nous a donné une petite portion de sa *liberté*, comme il nous a donné un faible écoulement de sa *puissance de penser*.

Mettons donc en usage le peu de forces que nous avons. Il est certain qu'en lisant et en réfléchissant, on augmente sa *faculté de penser;* pourquoi n'augmenterions-nous pas de même cette faculté qu'on nomme *liberté?* Il n'y a aucun de nos sens, aucune de nos puissances à qui l'art n'ait trouvé des secours. La liberté sera-t-elle le seul attribut de l'homme que l'homme ne pourra augmenter?

Je suppose que nous soyons parmi des arbres chargés de fruits délicieux et empoisonnés, qu'un appétit dévorant nous porte à cueillir; si nous nous sentons trop faibles pour voir ces fruits sans y toucher, cherchons, et cela dépend de nous, des terrains où ces beaux fruits ne croissent pas.

Voilà des conseils qui sont peut-être, comme tant d'autres, plus aisés à donner qu'à suivre; mais aussi il s'agit d'une grande maladie, et la personne qui est languissante peut seule être son médecin.

LETTRE

ÉCRITE SOUS LE NOM DE CLOCPITRE,

A M. ERATOU (*),

Sur la question : Si les Juifs ont mangé de la chair humaine, et comment ils l'apprêtaient.

MONSIEUR et cher ami, quoiqu'il y ait beaucoup de livres, croyez-moi, peu de gens lisent; et parmi ceux qui lisent, il y en a beaucoup qui ne se servent que de leurs yeux. J'étais hier en conférence avec M. Paff, l'illustre professeur de Tubinge, si connu dans tout l'univers, et M. Crokius Dubius, l'un des plus savans hommes de notre temps. Ils ne savaient point que les Juifs eussent mangé souvent de la chair humaine. Dom Calmet lui-même, qui a copié tant d'anciens auteurs dans ses commentaires, n'a jamais parlé de cette coutume des Juifs. Je dis à M. Paff et à M. Crokius, qu'il y avait des passages qui prouvaient que les Juifs avaient autrefois beaucoup aimé la chair de cheval et la chair d'homme : Crokius me dit qu'il en doutait; et Paff m'assura crûment que je me trompais.

Je cherchai sur-le-champ Ézéchiel, et je leur montrai au Chapitre XXXIX ces paroles (**) :

« Je vous ferai boire le sang des princes et des » animaux gras; vous mangerez de la chair grasse » jusqu'à satiété; vous vous remplirez, à table, de » la chair des chevaux et des cavaliers. »

M. Paff dit que cette invitation n'était faite qu'aux oiseaux : Crokius Dubius, après un long examen, crut qu'elle s'adressait aussi aux Juifs, attendu qu'il

(*) Anagramme d'Arouet.

(**) V. 18 et 20.

y est parlé de table; mais il prétendit que c'était une figure. Je les priai humblement de considérer qu'Ézéchiel vivait du temps de Cambyse; que Cambyse avait dans son armée beaucoup de Scythes et de Tartares qui mangeaient des chevaux et des hommes assez communément; que si cette habitude répugne un peu à nos mœurs efféminées, elle était très-conforme à la vertu mâle et héroïque de l'illustre peuple juif. Je les fis souvenir que les lois de Moïse, parmi les menaces de tous les maux ordinaires dont il effraie les Juifs transgresseurs, après leur avoir dit qu'ils seront réduits à ne point prêter, mais à emprunter à usure, et qu'ils auront des ulcères aux jambes, ajoutent qu'ils mangeront leurs enfans. Eh bien! leur dis-je, ne voyez-vous pas qu'il était aussi ordinaire aux Juifs de faire cuire leurs enfans et de les manger, que d'avoir la rogne, puisque le législateur les menace de ces deux punitions?

Plusieurs réflexions dont j'appuyai mes citations, ébranlèrent MM. Paff et Crokius. Les nations les plus polies, leur dis-je, ont toujours mangé des hommes, et surtout des petits garçons. Juvénal vit les Égyptiens manger un homme tout cru. Il dit que les Gascons fesaient souvent de ces repas. Les deux voyageurs arabes, dont l'abbé Renaudot a traduit la relation, disent qu'ils ont vu manger des hommes sur les côtes de la Chine et des Indes.

Homère, parlant des repas des Cyclopes, n'a fait que peindre les mœurs de son temps. On sait que Candide fut sur le point d'être mangé par les Oreillons, parce qu'ils le prirent pour un jésuite; et que, malgré la mauvaise plaisanterie que les jésuites ne sont bons ni à rôtir ni à bouillir, les Oreillons aiment la chair des jésuites passionnément.

Vous sentez bien, messieurs, leur dis-je, que

nous ne devons pas juger des mœurs de l'antiquité par celles de l'université de Tubinge; vous savez que les Juifs immolaient des hommes : or, on a toujours mangé des victimes (*) immolées, et à votre avis, quand Samuel coupa en petits morceaux le roi Agag, qui s'était rendu prisonnier, n'était-ce pas visiblement pour en faire un ragoût? A quoi bon sans cela couper un roi en morceaux?

Les Juifs ne mangeaient point de ragoûts, dit Crokius. Je conviens, répliquai-je, que leurs cuisiniers n'étaient pas si bons que ceux de France, et je crois qu'il est impossible de faire bonne chère sans lard; mais enfin, ils avaient quelques ragoûts. Il est dit que Rébecca prépara des chevreaux à Isaac, de la manière dont ce bon-homme aimait à les manger. Paff ne fut pas content de ma réponse; il prétendit que probablement Isaac aimait les chevreaux à la broche, et que Rébecca les lui fit rôtir. Je lui soutins que ces chevreaux étaient en ragoût, et que c'était l'opinion de dom Calmet; il me répondit que ce bénédictin ne savait pas seulement ce que c'était qu'une broche; que les bénédictins n'en connaissaient point, et que le sentiment de dom Calmet est erroné. La dispute s'échauffa; nous perdîmes long-temps de vue le principal objet de la question; mais on y revient toujours avec ceux qui ont l'esprit juste.

Paff était encore tout étonné des chevaux et des cavaliers que les Juifs mangeaient, et enfin, la dispute roula sur la supériorité que doit avoir la chair humaine sur toute autre chair.

L'homme, dit M. Crokius, est le plus parfait de tous les animaux; par conséquent il doit être le meilleur à manger. Je ne conviens pas de cette con-

(*) *Voyez* le Dictionnaire philosophique, et l'Histoire de Jenni.

clusion, dit M. Paff: de graves docteurs prétendent qu'il n'y a nulle analogie entre la pensée qui distingue l'homme, et une bonne pièce tremblante cuite à propos; je suis de plus très-bien fondé à croire que nous n'avons point la chair courte, et que nos fibres n'ont point la délicatesse de celles des perdrix et des grianneaux. C'est de quoi je ne conviens pas, dit Crokius; vous n'avez mangé ni grianneaux, ni petits garçons; par conséquent vous ne devez pas juger.

Nous étions très-embarrassés sur cette question, lorsqu'il arriva un housard qui nous certifia qu'il avait mangé d'un Cosaque pendant le siége de Colberg, et qu'il l'avait trouvé très-coriace. Paff triomphait, mais Crokius soutint qu'on ne devait jamais conclure du particulier au général; qu'il y avait Cosaque et Cosaque, et qu'on en trouverait peut-être de très-tendres.

Cependant nous sentîmes quelque horreur au récit de ce housard, et nous le trouvâmes un peu barbare. Vraiment, messieurs, nous dit-il, vous êtes bien délicats; on tue deux ou trois cent mille hommes, tout le monde le trouve bon; on mange un Cosaque, et tout le monde crie.

FIN DU TOME XXXII, DEUXIÈME ET DERNIER DES MÉLANGES LITTÉRAIRES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Dates incertaines.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

